

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

III



PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME TROISIÈME

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

MONSIEUR ET MADAME

GALOCHARD

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 février 1836.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

PERSONNAGES

BENSERADE, poëte [1].
GALOCHARD, jardinier du château de Fontainebleau [2].
LE CHEVALIER DE BUSSY, officier de vénerie [3].
UN VALET DE CHAMBRE DU ROI [4].
MADAME GALOCHARD [5].
NANETTE, servante de madame Galochard [6].
SUZON, id. id. [7].
PAYSANS, PAYSANNES.
VALETS DU CHATEAU.

La scène se passe à Fontainebleau, en 1661.

1. M. Fontenay. — 2. M. Arnal. — 3. M. Brindeau. — 4. M. Mathieu. — 5. Mademoiselle Brohan. — 6. Mademoiselle Thercy. — 7. Mademoiselle E. Stéphanie.

MONSIEUR ET MADAME

GALOCHARD

Le théâtre représente la cour de l'habitation de Galochard. On aperçoit le parc dans le lointain. La cour est fermée au fond par une porte rustique et un treillage de clôture. Au deuxième plan, à droite, un petit pavillon. Au premier plan, à gauche, l'habitation de Galochard, qui communique au jardin potager du château. Un banc de pierre à la porte. Au deuxième plan, un petit escalier conduisant à un grenier. Sur le premier plan, à droite, un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GALOCHARD, *parlant à la cantonade à gauche, à la porte de la maison.*

Monsieur Galochard, toujours après les servantes! c'est indigne! Croyez-vous que vous resterez jardinier au château de Fontainebleau, si vous vous conduisez ainsi? Il faut des mœurs à la cour... je le sais, moi qui ai été élevée avec les fils de France... pour avoir soin de leur linge... D'ailleurs, cette jeune femme qui, depuis trois jours, habite notre pavillon...

Elle indique le pavillon à droite.

SCÈNE II

MADAME GALOCHARD, BUSSY *et* BENSERADE, *paraissant dans le fond, et venant de la droite.*

BUSSY, à demi-voix, à Benserade.

Chut!... qui habite son pavillon?...

MADAME GALOCHARD, sans les voir et croyant toujours parler à son mari.

Serait-elle venue nous demander un asile, qu'elle a fort grassement payé, si elle vous avait connu pour un coureur, pour un homme susceptible de la compromettre?...

BUSSY, vivement à Benserade.

Plus de doute, elle est ici!

MADAME GALOCHARD, avec humeur, en descendant la scène.

Bon! le voilà qui s'éloigne par le potager, et qui court encore après cette petite Suzon.

BUSSY, s'approchant un peu vite.

Ma chère madame Galochard...

MADAME GALOCHARD, effrayée.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BENSERADE.

Ça? c'est nous... le chevalier de Bussy, officier des chasses de sa majesté Louis XIV, et moi, Isaac de Benserade, poëte suivant la cour, et auteur de ballets immortels joués et dansés par Sa Majesté elle-même.

MADAME GALOCHARD.

Vot' servante, monsieur de Benserade.

BENSERADE.

Ah ! madame Galochard !

AIR *de Julie.*

Que dites-vous ? un tel mot m'épouvante,
De votre bouche il n'eût pas dû sortir ;
Quoi ! vous osez vous dire ma servante,
Quand ce serait à moi de vous servir !

MADAME GALOCHARD.

De votre part, c'est pure politesse.

BENSERADE.

Non, c'est calcul... et jugez mon bonheur,
Si j'étais votre serviteur,
Vous seriez de droit... ma maîtresse.

MADAME GALOCHARD.

Ah !... monsieur de Benserade ! (A part, gaiement.) Il a une manière de dire les choses... (Haut.) Vous venez sans doute me demander de la crême ?

BUSSY.

Non, allons au fait.

BENSERADE.

Oui, chère dame, voici ce dont il s'agit aujourd'hui : mon ami, M. de Bussy, qui vous trouve charmante, adorable...

MADAME GALOCHARD, à Bussy, en faisant la révérence.

Ah ! Monsieur...

BENSERADE.

Est amoureux, mais amoureux fou !...

MADAME GALOCHARD.

Ah !

BENSERADE.

D'une jeune personne, noble et bien élevée, qui occupe un haut emploi à la cour. Mais, depuis deux

jours, elle est disparue, envolée, et c'est chez vous qu'il prétend retrouver sa belle.

MADAME GALOCHARD.

Chez moi?

BUSSY, vivement.

Oh! ne cherchez pas à cacher la vérité; mon valet l'a vue se diriger de ce côté de la forêt; je vous ai entendue vous-même parler de ce pavillon habité par...

MADAME GALOCHARD, l'interrompant.

Un instant, un instant! entendons-nous. Puisque vous savez de quoi il s'agit, je vas tout vous dire.

BENSERADE, avec curiosité.

Ah!

Bussy prête beaucoup d'attention.

MADAME GALOCHARD.

Il y a trois jours, j'étais en forêt, le roi chassait... et moi, quand le roi chasse, j'aime assez à me trouver sur sa route, parce que, parfois, il me dit bonjour, vu que nous sommes d'anciennes connaissances... j'ai été élevée avec les fils de France... pour avoir soin du linge... (Avec coquetterie.) Et ça flatte, vous comprenez... surtout quand il y a des gens du pays qui sont témoins de la chose.

BENSERADE.

C'est naturel.

BUSSY, vivement.

Après?

MADAME GALOCHARD.

Le roi allait justement arriver, et je rajustais déjà mes coiffes et ma collerette, lorsque j'entends du bruit dans un fourré; j'ai peur, et v'là qu'une jeune

emme en sort et se jette vers moi avec un air tout
pouvânté, et nous nous mettons à trembler toutes
leux en nous regardant. C'était tout bonnement
me petite bourgeoise d'Orléans qui s'était perdue
lans la forêt, et que la rencontre d'un sanglier
enait d'effrayer, à ce qu'elle me conta ensuite. Elle
uffoquait et pouvait à peine se soutenir. Comme je
uis une bonne femme, ma foi, j'ai planté là la
hasse, j'y ai donné mon bras, et je l'ai ramenée
hez moi. Mais v'là qu'là fièvre la prend d'une ma-
ière conséquente, et moyennant ça, la malade y
st encore... et voilà!

Elle remonte un peu.

BENSERADE, à Bussy.

Je te le disais bien, ce ne pouvait être elle!

BUSSY.

Cependant...

MADAME GALOCHARD.

C'est une bourgeoise, c'est pas une dame de la
our. Je m'y connais.

Elle retire la clef de la porte du pavillon de droite.

BENSERADE, à part.

Nous éclaircirons cela. Débarrassons-nous d'abord
e Bussy.

BUSSY.

Se serait-elle donc travestie!...

BENSERADE.

Dans quel but? Si elle ne veut pas de toi pour son
nari, tu ne l'épouseras pas de force, n'est-ce pas?
-t-elle besoin de se déguiser pour cela? Elle sera
etournée dans sa famille. C'est ce qu'elle avait de

mieux à faire. Tu l'oublieras, tu épouseras ailleurs, c'est le seul parti qui te reste à prendre.

BUSSY.

Oh!...

BENSERADE.

Si fait, il y en a un autre à prendre, et sur-le-champ.

BUSSY.

Lequel?

BENSERADE.

Il est trois heures, la chasse royale est près de finir, ton service t'appelle au château, retourne à ton poste.

BUSSY.

N'importe. (A madame Galochard qui redescend.) Madame Galochard, je vous reverrai.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE III

BENSERADE, MADAME GALOCHARD.

BENSERADE, en riant.

Ce pauvre Bussy, qui croit retrouver sa maîtresse partout! même dans une petite bourgeoise de province.

MADAME GALOCHARD.

Ah! au moins, vous me croyez, vous?

BENSERADE, d'un air de mystère.

Comment ne vous croirais-je pas?... Je connais la petite blonde qui est chez vous.

MADAME GALOCHARD, avec surprise.

Vous savez qu'elle est blonde !

BENSERADE.

Les yeux bleus, grands et languissants.

MADAME GALOCHARD.

C'est ça.

BENSERADE.

Un signe sur la joue droite, et puis quelque chose d'inégal et d'imperceptiblement hasardé dans la démarche.

MADAME GALOCHARD.

C'est tout à fait ça !

BENSERADE, à part, vivement et avec intérêt.

Plus de doute! c'est elle! mademoiselle de la Vallière ici! quelle découverte !

MADAME GALOCHARD.

Ah! mon Dieu! comme vous voilà content ! Il paraît qu'elle vous tient au cœur, cette belle demoiselle ?

BENSERADE.

A moi? non! (Galamment.) Vous savez bien que je n'aime que vous.

MADAME GALOCHARD, avec un peu de coquetterie.

Ne raillez donc pas.

BENSERADE.

Railler!... Eh! qui pourrait vous voir sans vous aimer... vous, si fraîche, le teint si fleuri?... Parole d'honneur! vous êtes charmante !

MADAME GALOCHARD, de même.

Ah! monsieur de Benserade!...

BENSERADE.

Enfin, tout le monde n'est-il pas de mon avis?...

le roi lui-même... le roi, qui vous a surnommée la belle Louison.

MADAME GALOCHARD, avec une modestie feinte.

Vous voulez rire. Le roi songe-t-il à moi? Seulement, quand j'étais jeune fille et qu'il était enfant, comme je lui portais les plus beaux fruits du verger, il aimait à me lutiner un peu... comme ça... voilà tout.

BENSERADE.

Ah! parfois les premières impressions de l'enfance... et puis c'est un cœur si neuf!

MADAME GALOCHARD.

Pour ça, on le dit... oui!

BENSERADE.

En tout cas, il ne peut pas vous aimer plus que moi... et moi, du moins, je vous en donne des preuves, car j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

MADAME GALOCHARD.

Laquelle?

BENSERADE.

Comme je vous l'ai promis, j'ai parlé à M. Le Nôtre pour l'avancement de votre mari, et dès demain peut-être...

MADAME GALOCHARD, vivement.

Vous êtes un homme charmant!

BENSERADE, avec galanterie.

J'accepte l'épithète, si elle est dictée par l'amour.

MADAME GALOCHARD, d'un ton un peu sérieux.

Conjugal! monsieur de Benserade, conjugal! car, moi, voyez-vous, je n'aime que mon pauvre Galo-

chard, quoiqu'il ne le mérite guère, car c'est un coureur!...

Elle soupire.

BENSERADE.

Quelle indignité!... avoir une femme comme vous! (On entend un bruit de chasse.) Mais, tenez, voilà la chasse qui rentre... Je connais vos goûts... ne vous gênez pas.

MADAME GALOCHARD.

Non; mais je vais tâcher de retrouver Galochard.

BENSERADE.

Pour lui annoncer la bonne nouvelle que je vous apporte?

MADAME GALOCHARD.

Oui; (à part) et puis je ne suis pas fâchée de le voir... car, M. de Benserade... je ne sais pas... tous ces beaux parleurs-là... ça donnerait des idées... et il ne faut pas... oh! il ne faut pas!

Elle sort par le fond et se dirige à gauche.

SCÈNE IV

BENSERADE, *seul.*

Après avoir regardé sortir madame Galochard, il se dirige vivement vers la porte du pavillon qu'il trouve fermée.

Pas de clef!... (Il écoute.) Rien. N'importe! ce ne peut être qu'elle... Quelle découverte, si j'en sais tirer parti! Le roi a vingt-trois ans; il est galant, aimable, passionné!... et chacun à la cour guette une affection naissante... c'est à qui sera le premier confident de l'amant ou de la maîtresse... Depuis

quelques mois, le roi va tous les jours fort assidûment chez Madame, et chacun se dit : Diable ! le roi aime donc chez Madame?... le roi recherche la conversation des filles d'honneur de Madame... le roi aime donc une fille d'honneur de Madame?... mais laquelle? Elles sont toutes laides, moins une, mademoiselle Louise de La Vallière... et celle-là est d'une vertu !... mais d'une vertu !... une citadelle de sagesse... De plus, le chevalier de Bussy la recherche en mariage... ce n'est donc pas celle-là !... Voilà les réflexions désespérantes que chacun fait... Moi, je ne me tiens pas pour battu : je vais, je viens, je questionne, et je découvre que le chevalier n'est pas aimé... et, dans le même temps, Louise de La Vallière disparaît de la cour, sans que personne connaisse sa retraite. Jamais étoile qui file n'a autant occupé Nicolas Copernic ! De ce moment, le roi est de mauvaise humeur ; il brusque tout le monde, il renonce même à paraître dans mes ballets ; il se parle à lui-même, et j'ai surpris ces paroles : *elle me cache sa retraite!* mais où la prendre, où la trouver? J'accusais mon génie... lorsqu'une idée sublime m'arrive : Bussy est amoureux, Bussy la trouvera !... alors je ne le quitte plus, je suis sa piste... et, en effet, il l'a trouvée ! Le voilà donc découvert, ce grand secret ! pour la possession duquel Louis XIV donnerait, j'en suis sûr, le plus beau de ses joyaux, un gouvernement, toutes les faveurs, enfin... (avec enthousiasme) je le sais!... moi, Benserade, je le sais !... elle est là !... (Il indique le pavillon.) Je tiens dans ma main la clef de la faveur ; je puis d'un mot faire rayonner le soleil ! A moi cette ambassade de Suède qui me fut tant pro-

mise!... Prévenons le roi, mais adroitement... ma révélation doit n'être comprise que de lui... Dieu des rondeaux, je t'implore, mon cher ami! voici le plus important de tous... il y a une ambassade au bout!... Elle est là!... parbleu! cela me fournit mon refrain. Écrivons... (Il tire ses tablettes et va écrire, lorsqu'il entend Galochard qui poursuit Suzon.) Des importuns!... allons achever mon rondeau et le faire parvenir au roi.

Il sort par le fond et se dirige à gauche.

SCÈNE V

GALOCHARD, SUZON, *puis* NANETTE.

SUZON, descendant précipitamment le petit escalier.

Ah ça! voyons, monsieur Galochard, finirez-vous à la fin des fins?

GALOCHARD, la poursuivant.

Chut!... Eh bien! écoute.

SUZON.

Quoi encore?

GALOCHARD lui prend la tête et lui parle bas.

Hein?

SUZON.

Du tout, par exemple!

GALOCHARD.

Chut!... (Il lui parle bas.) Hein?

SUZON.

Je ne veux pas.

GALOCHARD.

Chut!... (Il lui parle bas.) Hein?

SUZON.

Je vous dis que je ne veux pas.

GALOCHARD.

Chut!... (Haut.) Suzon, je vois une fleur sur ta joue, je voudrais la *cueiller*.

SUZON.

Il n'y en a pas.

GALOCHARD.

Je suis jardinier, je m'y connais... c'est le lys et la rose.

Il l'embrasse.

SUZON, jetant un cri.

Ah! que c'est bête! me donner un baiser, juste dans l'oreille! il n'y a rien de plus bête que ça.

GALOCHARD, riant.

J'attrape où je peux. (Suzon s'enfuit par la porte à gauche. Nanette entre par le plan au-dessus du pavillon à droite.) Elle se sauve... ah! tu te sauves...

Il va la poursuivre.

NANETTE.

Tiens!...

GALOCHARD, se retournant et l'apercevant.

Tiens! v'là Nanette... (à part et d'un air animé) elle m'inspire, c'te Nanette.

NANETTE.

Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme ça?

GALOCHARD, tendrement.

Nanette, je vois une fleur sur ta joue, je voudrais la *cueiller*.

NANETTE.

Ah ben! vous n'aurez qu'un liard, vous m'avez déjà dit ça hier.

GALOCHARD.

Il n'importe, il n'importe.

Il étreint Nanette pour l'embrasser.

NANETTE.

Monsieur Galochard! voulez-vous me laisser tranquille?

Madame Galochard paraît venant de la maison à gauche. Nanette se sauve ar le fond.

SCÈNE VI

GALOCHARD, MADAME GALOCHARD.

MADAME GALOCHARD, entrant.

Encore!... je vous y prends deux fois dans la nême journée! Ah ça! monsieur Galochard, il faut lonc vous enfermer?

GALOCHARD, confondu.

Comment ça, m'enfermer?

MADAME GALOCHARD.

Croyez-vous que ce soit par des escapades de ce genre-là que vous aurez de l'avancement dans les ardins?... Vous avez du talent, vous pourriez être hargé des serres, de l'orangerie, que sais-je? Eh ien! non, on vous laisse au potager... n'est-ce pas ien honorable pour vous? bien flatteur pour moi?

GALOCHARD, avec dignité.

On m'a mis aux choux, c'est une injustice de I. Le Nôtre; je ne puis me dispenser de le regarder omme un galopin... grand homme!... mais galopin mon égard.

MADAME GALOCHARD.

Il ne manque plus que ça, injuriez vos chefs, faites-vous mettre à la porte.

GALOCHARD, à part.

Je m'amuse peu.

MADAME GALOCHARD, s'adoucissant.

Écoute Galochard... vraiment, mon ami, tu as tort...

GALOCHARD, d'un air ennuyé.

Oui !

MADAME GALOCHARD, le cajolant.

Est-ce que tu ne serais pas plus heureux si tu te tenais chez toi, auprès de ta femme qui ne demande qu'à te donner ses soins, à t'aimer...

GALOCHARD, de même.

Oui. (À part.) C'est ça ! connu.

MADAME GALOCHARD.

Y a-t-il rien d'aussi gentil qu'un ménage bien uni ?

GALOCHARD, de même.

Oui.

MADAME GALOCHARD.

Et puis, quelle mine ça a-t-il? On dit : Galochard est coureur ; tiens, c'est drôle ; cependant sa femme est jeune... elle est avenante, sa femme.

GALOCHARD, de même.

Oui.

MADAME GALOCHARD.

Aussi, les galants arrivent... Il y a M. de Benserade... il est vrai que je ne l'écoute pas ; mais enfin...

GALOCHARD, haussant les épaules, à part.

Est-elle fat ! est-elle fat !

MADAME GALOCHARD, avec finesse.

Songez-y, M. de Benserade a de l'esprit, il est ;alant, il a de jolies manières... moi, j'ai des yeux... :t un cœur... on ne sait pas. (Pendant que sa femme parle, alochard semble lutter contre l'ennui, et s'occupe d'un air distrait à rranger ses cheveux et sa cravate.) Un mari qui néglige sa emme... ce que je vous en dis, moi, c'est pour 'ous... nous devrions être deux pour me défendre... :t, vous le voyez, je suis seule... bien seule !... (Lui appant sur l'épaule avec humeur.) Mais c'est sérieux, ce que e vous dis là, Galochard.

GALOCHARD.

Est-ce que nous ne pourrions pas parler d'autre :hose ?

MADAME GALOCHARD, plus animée.

Car si je faisais comme vous, moi !

GALOCHARD, à part.

Elle s'ennuierait terriblement dans ce moment-ici.

MADAME GALOCHARD.

Si je vous faisais...

GALOCHARD.

Quoi ?

MADAME GALOCHARD.

Les tours que vous me faites !

GALOCHARD, avec indifférence.

Ah ! ah !

MADAME GALOCHARD.

Que dirait-on ?

GALOCHARD.

Qui ?

MADAME GALOCHARD.

Vous!

GALOCHARD.

Moi?

MADAME GALOCHARD.

Oui!

GALOCHARD, d'un air d'insouciance et remontant la scène.

Hou! hou!

MADAME GALOCHARD, allant le chercher et le ramenant par le bras.

Comment? hou! hou! mais, Dieu me pardonne, infâme que vous êtes, vous avez l'air de ne pas m'écouter!

GALOCHARD, après un temps, et avec importance.

Louise! le carême dernier j'ai eu le bonheur d'entendre prêcher M. l'abbé *Bossouet*, un puits... un puits de science... et qui a la langue assez bien suspendue. (D'un air fâché.) Vous n'ôterez pas ça à M. l'abbé *Bossouet*.

MADAME GALOCHARD.

Non, certes.

GALOCHARD.

Qui est un ecclésiastique de talent, et qui a une belle voix... vous n'ôterez pas ça non plus à M. l'abbé *Bossouet*.

MADAME GALOCHARD.

Bossuet donc! Eh bien! après?

GALOCHARD.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Dès qu'il commença son sermon,
Ce saint homme, cet homme immense...

Le doux sommeil de l'innocence,
Vint me bercer de son illusion,
Comm' si j'avais reniflé de l'*opion*.
L'abbé *Bossouet* n'est point ma femme,
Et pourtant son sermon charmant
M'endormit bien profondément...

MADAME GALOCHARD, parlant.

Mais quel rapport?...

GALOCHARD.

D'après cela, jugez, madame.
Il bâille.
Ce que j'éprouve en ce moment.

MADAME GALOCHARD, vivement piquée.

Ainsi, monsieur Galochard, voilà la réponse que vous me faites : je vous ennuie?

GALOCHARD.

Non : c'est moi qui m'ennuie.

MADAME GALOCHARD, indignée et lui tournant le dos.

Ah! Sainte Vierge du ciel! s'il est possible d'entendre des choses pareilles... et moi qui ai épousé cet être-là... Ah! Dieu! ah ! Dieu!

GALOCHARD, à part, après s'être rapproché peu à peu de la maison.

Suzon est plus drôle que ça.

Il saisit le moment où sa femme ne le voit pas et entre furtivement dans la maison à gauche.

SCÈNE VII

MADAME GALOCHARD, *seule.*

Si c'était à refaire! (Se retournant.) Il est parti... oh! c'est trop fort; il me le paiera... oh! oui! et je crois

que si M. de Benserade arrivait... (Apercevant le valet de chambre du roi.) Qu'est-ce que c'est? le valet de chambre du roi!

SCÈNE VIII

UN VALET DE CHAMBRE DU ROI, *venant du fond à gauche*, MADAME GALOCHARD.

LE VALET, entrant par le fond, regarde s'il n'est pas aperçu, et dit avec mystère :

Madame Galochard?

MADAME GALOCHARD.

C'est moi, Monsieur.

LE VALET, avec mystère.

Madame, depuis longtemps Sa Majesté s'intéresse à une personne...

MADAME GALOCHARD.

Je le sais, Monsieur.

LE VALET, tirant une lettre de sa poche.

Vous le savez! voici une lettre de la part du roi.

MADAME GALOCHARD, surprise.

Du roi!

LE VALET.

C'est pour...

GALOCHARD, paraissant à une lucarne du grenier et d'un air contrarié.

Suzon n'y est pas?

LE VALET, vivement et avec mystère.

On vient! cachez la lettre.

MADAME GALOCHARD, cachant la lettre.

Que signifie?...

LE VALET, de même.

Le plus grand secret.

Il sort. Galochard regarde le valet de chambre qui s'éloigne.

SCÈNE IX

MADAME GALOCHARD, GALOCHARD.

MADAME GALOCHARD, se croyant seule et avec étonnement.

Une lettre du roi!... que peut-il m'écrire? serait-ce une faveur? je n'ose pas la décacheter.

GALOCHARD, à la lucarne.

Le valet de chambre du roi, qui apporte des lettres à ma femme, tiens!... et cette diable de Suzon, où est-elle fourrée?

MADAME GALOCHARD, lisant.

« Ma chère Louise : » (Avec émotion.) Oh! mon Dieu! qu'est-ce que ça signifie?... (Lisant avec une émotion croissante.) « Je vous adore, et mon amour ne reculera devant « aucun sacrifice. » Oh! mon Dieu!.. oh! mon Dieu! ça me fait un drôle d'effet.

GALOCHARD, à la lucarne.

Qu'a donc mon épouse?

Il disparaît.

MADAME GALOCHARD, continuant.

« Est-il nécessaire que j'aille moi-même vous chercher? Pourquoi cacher, dans une chaumière, « ces charmes qui doivent faire l'admiration de la cour? » (Très-émue.) Oh! je ne m'attendais pas... et cependant cela s'explique... Oui, depuis longtemps, le roi, quand il me rencontre... Oh! mon Dieu! je suis toute...

Elle chancelle.

GALOCHARD, il paraît au haut de l'escalier.

Eh ben! eh ben! eh ben! elle tombe d'un mal...

Qu'est-ce qu'il y a, Louison? qu'est-ce qu'il y a?

Il descend précipitamment.

MADAME GALOCHARD cache vivement la lettre dans la poche de son tablier et prend un air digne et complétement indifférent.

Ah! c'est vous, Galochard?

GALOCHARD.

Qu'avez-vous, chère amie, vous avez les yeux bien reluisants?

MADAME GALOCHARD, de même.

Allez, Galochard, laissez-moi, j'ai besoin d'être seule.

GALOCHARD, à part.

Ah ça! est-ce que, décidément, on lui ferait la cour? (Haut.) Dites-moi donc un peu ce que venait faire ici le valet de chambre de Sa Majesté?

MADAME GALOCHARD, froidement, et avec une sorte de dignité.

Monsieur Galochard, je vous ai prié de vous retirer.

GALOCHARD, à part.

Ah ça! elle me renvoie!... (Haut.) C'est vous qui me donnez des ordres!... alors, prenons que je ne suis plus le mari, je suis la femme. (Riant.) Mettez-moi un bonnet, voyons, mettez-moi un bonnet; tout sera dit.

MADAME GALOCHARD.

Je ne suis pas d'humeur à supporter plus longtemps (appuyant) les allures que vous avez, et à vous admirer comme une sotte.

GALOCHARD, sérieusement.

Elle m'appelle une sotte... alors le changement est accepté... bon! (Il pince les basques de sa veste comme si

'était un jupon, et fait la révérence à sa femme.) Monsieur Galo-
hard, je suis bien *surprise*...

MADAME GALOCHARD, avec une froideur hautaine.

Si vous me poussez à bout, vous m'obligerez à ıire rompre notre mariage.

GALOCHARD, s'éloignant vivement et à part.

Comment ! elle casse notre nœud?

MADAME GALOCHARD, d'un air menaçant.

Il y a un pape, monsieur!

GALOCHARD.

Oui, oui, je sais... j'en ai entendu parler... (A part.) h ça ! mais ! ah ça ! mais... (Haut, et d'un ton menaçant.) ouison? je ne sais pas ce que le valet de chambre du ɔi t'a dit, mais je te préviens que j'ai distingué ans un massif un cornouiller de trois ans que je éplanterai en sa faveur... Oh! Louison!

MADAME GALOCHARD.

Des menaces! songez-y, Monsieur, si vous conti- uez, je serai forcée de vous faire mettre à la astille!!!

GALOCHARD, à part, avec éclat.

Ah! grand Dieu! c'est le coup du lapin que je ɛçois sur la nuque... Si je pouvais tenir cette ɛttre qui lui a tourné le chef. (Il indique du geste qu'il a ɔuvé une bonne idée, et s'approche de sa femme d'un air caressant.) 'adame Galochard, je voudrais me raccommoder... ein!

Il veut l'embrasser.

MADAME GALOCHARD, le repoussant.

Allez trouver des servantes.

GALOCHARD, même jeu.

Rien qu'un... rien qu'un...

MADAME GALOCHARD.

Du tout, laissez-moi!

GALOCHARD, même jeu.

Louison! je vois une fleur sur ta joue, je voudrai la *cueiller!* (Il l'embrasse malgré elle, et prend adroitement la lett qui était dans le tablier de madame Galochard. D'un ton victorieux.) Ah

MADAME GALOCHARD.

Vous êtes un rustre!

GALOCHARD, à part.

Je suis un rustre, mais j'ai la lettre.

MADAME GALOCHARD, à part.

Retirons-nous pour achever de lire.

Air : *Image séduisante.*

ENSEMBLE.

MADAME GALOCHARD.

Du roi, notre maître,
J'ai touché le cœur.
M'écrire une lettre!!!
Pour moi quel honneur!

GALOCHARD, à part.

Oser se permettre
Un' telle noirceur!
Ah! je tiens la lettre,
Pour moi quel bonheur!

MADAME GALOCHARD, seule et à part.

A peine je respire,
Cachons notre délire;
Achevons de lire
Ce billet où le roi
Peint son amour pour moi (*bis*).

Benserade paraît au fond, et salue madame Galochard, qui fait une révérence.

MADAME GALOCHARD, à part.

Ah! ah! un pauvre poëte de cour.

BENSERADE, la regardant d'un air étonné.

Quelle froideur!

Reprise de l'ensemble.

MADAME GALOCHARD.

Du roi, notre maître, etc.

GALOCHARD.

Oser se permettre, etc.

BENSERADE.

Son mari, peut-être,
Cause son humeur;
Je voudrais connaître
D'où vient sa froideur.

Madame Galochard entre dans le pavillon à droite. Benserade la suit des yeux et cherche à voir dans le pavillon.

SCÈNE X

BENSERADE, GALOCHARD.

GALOCHARD, à part, assis sur le banc à droite et cherchant à déchiffrer la lettre.

M, a, ma; c, h, e, che; mache. — Mâche? Quoi donc? r, e, re.., re; l, o, u, lou; relou? relou? Mache, relou... qu'est-ce que c'est que ça?... ah! ... ise! mache relou ise. (Arrivant à comprendre.) Mache relouise. (Vivement et comprenant tout à fait.) Ma chère Louise!... ah! grand Dieu!... (Il se donne une tape sur le ventre.) Ah! grand Dieu!

BENSERADE, à part, après avoir regardé madame Galochard s'éloigner.

N'importe!... les choses sont en bon chemin... Le roi a paru content... il m'a dit qu'il se chargeait de ma fortune... puis il s'est éloigné immédiatement... Attendons! il faut que je la voie!

Il regarde toujours le pavillon.

GALOCHARD, toujours occupé à déchiffrer la lettre.

Je vous... je vous... je ne peux pas, ce sont des pieds de mouche; apprends donc à écrire, malheureux que tu es! (Il lit.) Adore... adore... je vous adore! je saisis... Je vous adore... (Avec douleur.) Ah!

BENSERADE, s'approchant.

Qu'avez-vous, mon cher Galochard?

GALOCHARD, à part.

Justement voilà M. de Benserade... il arrive à propos... C'est un savant, il doit savoir lire... (Haut.) Ce que j'ai? je vous en fais juge.

BENSERADE.

Quelle est cette lettre?

GALOCHARD.

Je l'ai trouvée par hasard en me promenant... dans la poche de ma femme; elle lui a été apportée par un paltoquet sur lequel je vais faire un semis de cornouiller..... Mais c'est une affaire à part ça, lisez-la, lisez-la...

BENSERADE, lisant.

Ma chère Louise, je vous adore... (Il retourne la lettre.) Pas d'adresse.

GALOCHARD, pendant que Benserade retourne le feuillet pour voir la signature.

Il l'adore! je te crois, sacripant! je te crois... elle est très-bien ma femme! c'est une femme superbe!

BENSERADE, vivement.

Du roi!

GALOCHARD, ôtant vivement son chapeau.

Du roi!... oh!...

BENSERADE, vivement, à part.

Je devine!... un pareil secret entre leurs mains...

Il parcourt la lettre des yeux.

GALOCHARD, furieux et à part.

Tout se déroule!... tout s'explique... c'est donc ça qu'elle raisonnait Bastille avec moi! (Se tournant vers Benserade d'un air contrit.) Croiriez-vous, mon pauvre monsieur de Benserade, qu'elle m'a menacé de me faire insérer dans l'édifice dont je vous parle?... voilà qui est dur!

BENSERADE, avec surprise en parcourant la lettre,

« L'enfant que vous portez dans votre sein, je le légitimerai! »

GALOCHARD, stupéfait.

Comment?... le roi! lui-même... mais alors... je serais... ah! grand Dieu!.. ah! ventrebleu! ah! sacrrrristi! ah! nom d'un petit bonhomme!...

Il est atterré. Ses genoux fléchissent et il reste un moment dans cette position.

BENSERADE, à part.

Mais il faut que cette lettre aille à sa destination... et c'est moi que cela regarde.

Il la met dans sa poche.

GALOCHARD, d'un ton piteux.

Ah! mon pauvre monsieur de Benserade! le roi, voulez-vous que je vous dise? je trouve son procédé... (appuyant) bien médiocre à mon égard!...

BENSERADE, à part.

Il importe de ne pas le détromper.

GALOCHARD.

Mais de quoi ça aura-t-il l'air, quand, dans deux ou trois cents ans, on lira dans l'histoire : Madame

Galochard, maîtresse de Louis XIV... et monsieur Galochard! qu'est-ce qu'on en dira... de lui?

BENSERADE.

Allons, allons, vous êtes fou!

GALOCHARD, avec indignation.

Mais je vois où tout cela va me mener... Pour me faire taire... il m'inondera de titres... de qualités... il me nommera duc, marquis... il me fera peut-être monter derrière son carrosse, qui sait? (Avec force.) Eh bien, qu'il y vienne! Eh bien, qu'il y vienne!... une femme, une femme si belle que ma femme!...

BENSERADE, à part, en riant.

Dans quel état le voilà!...

Bruit au dehors.

GALOCHARD.

Qu'est-ce que c'est! des cris... est-ce qu'on vient déjà me donner un charivari?

SCÈNE XI

NANETTE, GALOCHARD, SUZON, BENSERADE, PAYSANS, PAYSANNES, *apportant des bouquets.*

CHOEUR.

AIR : *Entendez-vous du bal* (*Léonide*).

Honneur, honneur à lui!
Galochard a ce qu'il mérite!
A la gaîté tout nous invite,
Le roi le distingue aujourd'hui.

GALOCHARD, seul.

Ah! grand Dieu! quelle aventure!
Ils vont me fair', la chose est sûre,
Danser sur la couverture!

CHŒUR.

Honneur, honneur à lui ! etc.

Tous les paysans et paysannes offrent leur bouquet à Galochard.

GALOCHARD, tenant tous les bouquets dans ses bras, et les regardant d'un air piteux.

Quelle situation ! tiens, ça sent bon.

SUZON, à Galochard.

Vous savez la bonne nouvelle?

GALOCHARD, d'un air sombre.

J'en ai quelque notion... laissez-moi, Suzon...

NANETTE.

Mais non, il ne sait pas... N'est-ce pas que vous e savez pas?

GALOCHARD.

Quoi ! (A part.) Qu'elle à l'air bête, c'te Nanette?

NANETTE.

Eh bien ! M. Le Nôtre m'a dit comme ça de vous ire...

GALOCHARD.

Quoi!

NANETTE.

Qu'à cette heure, c'est Pierre que voilà qui était rdinier du potager.

GALOCHARD.

Ma place aussi !

NANETTE.

Vu que vous, le roi venait de vous en donner une ien plus conséquente.

GALOCHARD, surpris, lève les bras et laisse tomber tous les bouquets.

A moi?... voilà l'affaire !... (Regardant les bouquets.) Ça e fait rien.

BENSERADE, à part.

Ma recommandation a produit son effet.

GALOCHARD, à part, et ramassant les bouquets d'un air indigné.

Hein? Qu'est-ce que je disais? les voilà les places, les titres qui m'arrivent! Voilà les grandes humiliations qui commencent à jouer!... (Haut à Nanette.) Et à quoi suis-je nommé?

NANETTE.

Directeur des serres.

GALOCHARD, vivement.

Des cerfs!... quel ignoble calembour... dans une bouche couronnée! Sa Majesté a de l'esprit, mais elle en abuse!... Allons, allons, elle en abuse! (Avec force.) Eh bien! non! on dira tout ce qu'on voudra... (Plus fort.) Eh bien! non!

BENSERADE.

Vous refuseriez?

GALOCHARD, plus fort et plus animé.

On dira que je suis un malheureux, un imbécile, un cuistre, je ne veux pas, c'est plus fort que moi... je ne veux pas refuser... j'accepte, oui, j'accepte avec plaisir.

TOUS.

Vive M. le directeur des serres!

Suzon, Nanette et les paysans se retirent dans le fond. Galochard pose ses bouquets sur le banc qui est à la porte de sa maison, à gauche.

SCÈNE XII

GALOCHARD, MADAME GALOCHARD, BENSERADE, *puis* BUSSY, PAYSANS ET PAYSANNES.

MADAME GALOCHARD, sortant du pavillon à droite, et fouillant dans ses poches.

Que signifient ces cris?

GALOCHARD, à part.

C'est elle!... Le fait est que c'est une superbe créature!

BENSERADE, bas à madame Galochard.

Il faut, ma chère madame Galochard, que vous me fassiez avoir une entrevue avec votre belle pensionnaire.

MADAME GALOCHARD, à Benserade.

Moi, Monsieur... pour qui me prenez-vous? jamais je ne me prêterai...

Elle s'éloigne un peu, en ayant l'air de chercher.

BENSERADE, à part.

Diable! comment faire?

GALOCHARD, à part.

Voilà le moment de la confondre; en avant la lettre.

MADAME GALOCHARD, à part, en cherchant dans sa poche.

C'est singulier, je ne sais ce que j'ai fait... et je n'ai lu que le commencement...

GALOCHARD, à part, se fouillant.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc fait de mon brevet?

MADAME GALOCHARD.

Monsieur Galochard... vous n'auriez pas trouvé une lettre...

GALOCHARD.

Je la cherche.

MADAME GALOCHARD.

Non, je vous dis... c'est une lettre...

GALOCHARD.

J'entends bien...

Il continue à chercher et fouille jusque dans ses bas.

BUSSY, entrant par le fond, parle bas et vivement à madame Galochard.

Chère dame, il faut absolument que je voie votre inconnue... De nouveaux renseignements me donnent la certitude...

Galochard disparaît un moment dans la maison pour chercher la lettre.

MADAME GALOCHARD, qui n'a pas cessé de fouiller dans sa poche et d'un air préoccupé.

Oui... je sais compatir à l'amour des gens bien nés; bientôt... (A elle-même.) Qu'est devenue cette lettre?

BENSERADE, prenant madame Galochard à part.

N'est-ce pas une lettre du roi que vous cherchez?

MADAME GALOCHARD, vivement.

Oui.

BENSERADE.

Votre mari me l'a donnée... la voici.

MADAME GALOCHARD.

Ciel!... rendez-la-moi.

BENSERADE.

Je le veux bien; mais chez vous seulement... et après que j'aurai vu cette dame.

MADAME GALOCHARD.

C'est affreux!... Quand je vous disais qu'elle vous ient au cœur.

GALOCHARD reparaît en cherchant toujours, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc si longtemps que ça à non épouse?

BENSERADE, à madame Galochard.

Eh bien?

MADAME GALOCHARD.

Puisqu'il le faut, je vous attendrai ce soir.

GALOCHARD, à part.

Ce soir?... Et de deux!

MADAME GALOCHARD, à part.

Je vais lui trouver de la compagnie. (A Bussy.) Venez e soir.

BUSSY, avec joie.

Ce soir!

GALOCHARD, effrayé.

Et de trois!... (Avec une ironie amère.) Bien, ça marhe! Si j'avais ma lettre, encore... Ah! ciel de ieu... je me souviens... Benserade ne me l'a pas endue. (A Benserade.) Rendez-moi ma lettre, vous!

BENSERADE, à part.

Non pas! j'en ai besoin.

GALOCHARD.

Rendez-la-moi, ou je crie.

BENSERADE, tirant un papier de sa poche.

Pas de bruit! la voilà. (A part.) Une lettre de mon braire, cela ne compromettra personne.

GALOCHARD, avec joie.

Ah! je triomphe! j'ai la lettre!

CHŒUR.

Honneur, honneur à lui, etc.

Pendant le chœur, Benserade et Bussy font chacun de son côté des signes à madame Galochard pour lui recommander le silence sur l'entrevue qui doit avoir lieu le soir. Benserade, Bussy et les paysans sortent par le fond. Suzon et Nanette rentrent dans la maison, à gauche. Madame Galochard a redescendu la scène. Galochard a reconduit les paysans.

SCÈNE XIII

GALOCHARD, MADAME GALOCHARD, *pensive.*

GALOCHARD, s'approchant et lui criant dans l'oreille.

Bravo! Madame!

MADAME GALOCHARD, effrayée.

Dieu! que vous m'avez fait peur!

GALOCHARD.

Bravo!... c'est du joli! c'est du respectable!

MADAME GALOCHARD.

Quoi donc?

GALOCHARD, se croisant les bras.

Vous ne rougissez pas, Madame, de trahir ainsi un homme qui vous chérit, qui vous a donné sa confiance, qui vous a particulièrement chargée du bonheur de sa vie... privée?

MADAME GALOCHARD.

Vous êtes bien osé de venir me dire des choses comme ça, quand cet homme est un mauvais sujet, un volage!...

GALOCHARD, étonné.

Ah! bah!... ah! bah!...

MADAME GALOCHARD.

Faites l'étonné!

GALOCHARD.

Mais ce n'est pas de moi que je vous parle, c'est le l'autre... du Roi, Madame.

MADAME GALOCHARD.

Comment ?

GALOCHARD.

Et Benserade? et M... l'officier, enfin!... est-ce là une conduite? (Il lui montre trois doigts.) Est-ce là une conduite ?

MADAME GALOCHARD, avec une dignité comique.

Monsieur!... je méprise vos injures... mais ne me poussez pas à bout! Jusqu'à présent, je vous ai été fidèle...

GALOCHARD, avec exclamation.

Fidèle!... (A part.) Voilà un joli mot qu'elle a eu, par exemple! (haut) fidèle!!! (s'approchant de sa femme mystérieusement, il lui dit à demi-voix et comme en confidence) et le marmouzet?

MADAME GALOCHARD.

Quel marmouzet?

GALOCHARD.

Cet enfant!

MADAME GALOCHARD.

Comment! un enfant?... vous êtes ivre!

GALOCHARD, jetant un cri de surprise, et à part.

Oh! j'ai déjeuné avec un melon! (Il fouille dans sa poche avec colère.) Mais cette lettre, je l'ai rattrapée de Benserade, vous ne la démentirez pas? elle est garnie de tous les renseignements! (A part.) Je suis fort aise qu'elle me la lise!... moi qui ne la connais pas.

MADAME GALOCHARD, prenant vivement la lettre.

Quoi! (Elle lit.) « Le grand ouvrage ne paraîtra que dans deux mois... »

GALOCHARD, à part.

Pour ma fête, alors!

MADAME GALOCHARD, continuant de lire, et avec étonnement.

« Mais le petit est prêt... vous pouvez compter d'abord sur cinq cents exemplaires... » Qu'est-ce donc?...

Elle retourne le feuillet pour voir la signature.

GALOCHARD.

Cinq cents exemplaires? comment... cinq cents exemplaires du petit?

MADAME GALOCHARD.

« Signé Barbin. »

GALOCHARD.

Barbin!... c'est une autre lettre alors? Benserade m'a fourré dedans!... (Il remonte la scène d'un air courroucé.) Ah!... je le méprise!... voilà un homme méprisable!... un homme qui donne une lettre pour une autre!... (Il redescend.) Cependant, Louison, écoutez!... Ça ne m'étonne pas beaucoup que cette lettre n'en parle pas, puisque ce n'est pas la même... Vous ne comprenez pas? puisque ce n'est pas la même, puisque c'est une autre lettre... ça tombe sous le bon sens... mais dans celle de Sa Majesté, ça y est; pour y être, ça y est!

MADAME GALOCHARD, avec une dignité comique et s'avançant vers son mari, qui recule interdit devant elle.

Qu'est-ce à dire, Monsieur?... vous ne craignez pas de m'insulter!... moi qui ai toujours été attachée

à mon ménage... plus que vous ne le méritez... c'est comme ça que vous me traitez, quand tout le monde me respecte! (Elle avance, il recule.) Moi qui vous ai fait obtenir une place dont vous n'étiez pas digne... Eh bien! oui! le roi m'aime, où est donc le mal?... mais vous devriez en être fier!... (Même jeu.) Si je le voulais, j'irais à la cour, je m'y montrerais couverte de toutes sortes de pierres fines... (Même jeu.) J'aurais des laquais, Monsieur!... j'aurais des jardiniers, Monsieur!... (Même jeu. Galochard, saisi de respect, ôte son chapeau.) J'aurais des robes à grande queue, brodées en or, Monsieur!! (Même jeu.) Fi! injurier une femme comme moi, que vous ne devriez aborder que le chapeau à la main...

GALOCHARD, tremblant.

Cependant madame *de* Galochard, je croyais que j'étais... que j'avais été assez lié avec vous, pour...

MADAME GALOCHARD, avec dédain.

Vous êtes un manant, mon cher!...

GALOCHARD.

A la bonne heure! mais...

MADAME GALOCHARD.

Je vous trouve charmant, par exemple! vous venez me reprocher d'avoir des amoureux... mensonge, d'abord!... mais quand cela serait?... ne faites-vous pas la cour à Nanette, à Suzon, à tant d'autres?... cela prouverait, au moins, que je sais mieux choisir que vous.

GALOCHARD.

Cependant, il n'est pas déjà si beau votre M. de Benserade.

MADAME GALOCHARD.

Il y a aussi des femmes qui valent mieux que Nanette.

GALOCHARD, d'abord avec sentiment, et arrivant par gradation à la passion.

Oh! oui, oui!... il y en a... qui sont mieux; il y en a, Louison, qui ne voudraient pas affliger leurs maris; il y en a qui sont aimées... que leurs maris en deviendraient imbéciles si jamais... (A part avec résolution.) Tant pis! (Haut.) Et ces femmes-là, Louison, c'est toi!...

MADAME GALOCHARD, étonnée, et encore un peu froidement.

Qu'avez-vous?

GALOCHARD, vivement.

Ce que j'ai? j'ai le feu partout! (Il lui prend vivement la main et la met sur son cœur.) Tâte un petit peu voir comme il bat!... mon cœur!

MADAME GALOCHARD, à part.

Est-ce qu'il m'aimerait véritablement?

GALOCHARD, s'attendrissant.

Oui, je suis le plus malheureux des êtres... je ne voudrais pas pleurer, c'est bête chez l'homme... mais je sens que si tu as des rivales, tu les dépasses, Louison, tu les dépasses!... Pour t'aimer, il ne faut que t'examiner; quiconque t'examinera... t'aimera! (Avec sentiment.) Tu es ma femme! tu es ma petite femme, tu seras toujours ma femme!... toute la vie... et moi aussi!

MADAME GALOCHARD.

Allons, voyons, remettez-vous... voilà que je suis tout émue aussi.

GALOCHARD.

Vrai !

MADAME GALOCHARD.

Certainement... moi, j'ai bien de l'attachement pour vous... et si vous me promettiez de vivre dorénavant...

GALOCHARD, avec feu.

Ah ! je le promets, je promets... de vivre... éternellement !...

MADAME GALOCHARD.

Mais que dis-je?... et le roi !... ce serait vouloir votre perte?...

GALOCHARD.

Le roi?... (Il remonte la scène comme pour s'assurer qu'ils sont seuls, et la redescend vivement.) Je m'en ris... j'ai un plan !

MADAME GALOCHARD.

Quoi?

GALOCHARD.

Je t'enlève... net !

MADAME GALOCHARD.

Comment ça?

GALOCHARD.

Oui ! quand il croira te tenir, et t'emmener dans ses carrosses... moi, qu'est-ce que je fais?... suis bien mon raisonnement.

MADAME GALOCHARD.

Eh bien !

GALOCHARD.

Je te prends... et v'lan !... au fond de la petite charrette du potager?... suis bien mon raisonnement... je te cache complétement sous un tas de légumes... de carottes, de panais...

MADAME GALOCHARD, souriant d'un air de pitié.

Quelle idée!

GALOCHARD.

Et troc, troc, troc, sans rien dire, sur la route, toi cachée, et moi te conduisant à grands coups de fouet... hein?...

MADAME GALOCHARD.

Mais votre projet est pitoyable... et si l'on me découvrait?

GALOCHARD, avec passion.

Impossible! ne crains rien... (Il la presse dans ses bras.) Trois pieds de légumes... ô ma Suzon!

MADAME GALOCHARD, piquée.

Suzon!

GALOCHARD, se reprenant.

Non, non, Nanette.

MADAME GALOCHARD, plus fort.

Nanette!

GALOCHARD.

Non! la langue me fourche, la langue m'a fourché.

MADAME GALOCHARD, avec amertume.

Dites plutôt, Monsieur, que vous avez le cœur tout rempli de votre Suzon et de votre Nanette.

GALOCHARD, vivement.

Moi!

MADAME GALOCHARD, vivement.

Et moi qui avais la bonté de vous écouter!

GALOCHARD, de même.

Quoi donc?

MADAME GALOCHARD, de même.

Quand je songeais à améliorer votre sort!

GALOCHARD, de même.

Eh bien ! Suzon !

MADAME GALOCHARD.

Encore Suzon!... Ah! c'est trop fort!

Elle le repousse.

GALOCHARD, s'éloignant et indigné contre lui-même.

Ah ! c'est trop fort!

MADAME GALOCHARD.

Laissez-moi, je ne suis plus responsable des malheurs que vous attirez sur votre tête.

Elle entre dans le pavillon.

SCÈNE XIV

GALOCHARD, *seul.*

Sur ma tête... mais il n'y a plus de place!... Maudite Suzon! c'est elle qui est cause de tout! son nom est accroché à ma langue, et je ne peux pas m'en dépêtrer, ou plutôt c'est un prétexte que ma femme a pris... car au fait... Mais au fait, j'y pense, elle ne s'est justifiée sur rien. Et le petit ! elle ne m'a rien dit touchant le petit... et le père, qui veut le légitimer! Ah ! voilà ce que je trouve joli. Eh bien ! non... je le garderai pour moi!... Oui, il s'appellera Galochard... on dira : c'est le petit Galochard (ou la petite Galochard, selon le sexe). Je regrette d'avoir un nom si noble; je voudrais m'appeler Gabouillard... je voudrais m'appeler Bruleux ou Patachon... pour en accabler cet infâme petit être que j'exècre d'avance! et quant à son éducation... il sciera du bois, oui! il grattera des salsifis..... je lui

ferai faire les choses les plus triviales de mon intérieur... Je le rendrai malheureux... comme une petite pierre.

AIR : *Ah! si ma femme me voyait!*

S'il est mâl', cet enfant maudit,
Jusqu'à trente ans, je veux qu'il reste en robe;
Il en mang'ra d'la génisse hydrophobe,
(Vache enragée, autrement dit);
Il en mang'ra plus qu'à son appétit.
As-tu d'la dans' le goût héréditaire !
Dans les *ballets*, eh bien ! tu brilleras!
Mais ce n' s'ra pas à la cour de ton père...
C'est la mienn' que tu balaieras (*bis*).

(Il fait nuit.) Voilà le jour qui baisse; tant mieux! ça m'oblige... j'ai une foule d'idées très-sombres; la nature est d'accord avec ce qui se passe dans moi... Une femme que j'aime, une femme que j'idole, à qui je bâtirais un hôtel, si mes moyens me le permettaient, me faire une farce... qu'est-ce que je dis?... trois farces!!! (Benserade paraît au fond, enveloppé d'un long manteau.) Qu'est-ce que j'aperçois là? une créature humaine, enveloppée dans un manteau; tenons-nous à l'écart. Dans mon malheur, tout m'est suspect.

Il se place d'un air inquiet à la porte du pavillon.

SCÈNE XV

BENSERADE, GALOCHARD.

BENSERADE, à part.

Je vais pénétrer jusqu'à elle!... et le billet royal

va parvenir enfin à son adresse... Heureux Benserade !

GALOCHARD, à part.

Est-ce que c'en est encore un autre? Il faudra que je dise à ma femme de me donner sa note.

Benserade se dispose à entrer dans le pavillon. Galochard lui barre le passage.

GALOCHARD.

On ne passe pas !

BENSERADE, à part.

Galochard! le butor ferait tout manquer... de l'audace! (Il enfonce son chapeau, et dit d'une voix ferme :) Le roi !

Galochard se découvre vivement. Benserade entre dans le pavillon.

SCÈNE XVI

GALOCHARD, *seul, d'un air terrifié, et redescendant la scène.*

Oh! oh! oh! (Après chaque exclamation, il fait un pas en avant, et semble prêt à défaillir.) J'éprouve une transpiration incommode... ma position est larmoyante. (Pleurant.) Le roi chez moi! Mais qu'est-ce que je fais là, les bras croisés? Comment je ne brise pas cette porte? cette porte qui est à moi? cette porte qui est ma porte? (Il s'avance furieux vers le pavillon, puis redescend tranquillement.) Oui, mais on dit que le lieutenant de police a l'habitude ennuyeuse de faire pendre ceux qui brisent les portes des maisons où est le roi. (Marchant avec agitation.) Ah! je fais du mauvais sang... Ah! que je boirais un verre d'eau sucrée avec plaisir.

SCÈNE XVII

BUSSY, *entrant par le fond*, GALOCHARD.

GALOCHARD, apercevant Bussy.

L'officier, à présent!... Pourquoi est-ce qu'il rôde devant mon immeuble? (Bussy le heurte en voulant entrer dans le pavillon.) On n'entre pas!

BUSSY, vivement.

Comment?

GALOCHARD, à demi-voix.

Désolé... impossible!

BUSSY, avec feu.

Ah! ne me faites pas perdre un temps précieux. Il y va de mon bonheur.

GALOCHARD, d'un air entendu.

Je sais, je sais.

BUSSY.

J'ai la promesse de madame Galochard.

GALOCHARD, lui imposant silence.

Voulez-vous vous taire? Le roi...

Il lui indique, d'un air désolé, qu'il est dans le pavillon.

BUSSY, vivement, avec désespoir.

Le roi!... on m'a donc dit vrai?

GALOCHARD.

C'est gentil, hein?

BUSSY, marchant avec agitation.

Que faire, grand Dieu! que faire?

GALOCHARD, marchant de même en sens inverse.

Que faire, grand Dieu! que faire?

BUSSY, marchant toujours.

L'ingrate ! la perfide !... trahir un amour si pur !

GALOCHARD, de même.

Oui !...

BUSSY, de même.

L'ambition !... l'ambition ! elle lui a tout sacrifié !

GALOCHARD, de même.

Tout, tout ! Monsieur, tout !

BUSSY, de même.

Pour briller, pour effacer ses rivales !

GALOCHARD, de même.

Pas autre chose, Monsieur.

BUSSY, s'arrêtant.

Préférer des dehors brillants à de sincères affecions, au bonheur si doux de l'intérieur du méiage ! préférer un amant qui la délaissera... (Galoiard pousse un soupir affirmatif) à un mari qui mettrait sa élicité à l'entourer de soins et d'amour !... Ah ! ouise, Louise !...

Il reste pensif. Galochard a écouté avec attention ce que vient de dire Bussy, l'émotion l'a gagné, il prend avec attendrissement la main de Bussy.

GALOCHARD, pleurant.

Ah ! oui !... ah ! oui !... jamais l'abbé *Bossouet* ne n'a remué à ce point-là. (Il secoue la main de Bussy d'un air de ompassion.) Allons, remettez-vous, voyons, voyons !... nontrons que nous sommes... (dans son émotion, il cherche mot, et dit avec une force concentrée) z'hommes !...

BUSSY.

Moi, du moins, je l'aurais épousée !...

GALOCHARD, le regardant avec étonnement.

Épouser ma femme ! (A part.) Voilà qui est entièrenent neuf !

BUSSY.

Il s'agit bien de votre femme !

GALOCHARD.

Il ne s'agit pas de ma femme ?... (Regardant du côté du pavillon.) On ouvre ! (A Bussy.) Otez votre chapeau. A bas le chapeau ! (Plus fort.) A bas le chapeau !

SCÈNE XVIII

BUSSY, GALOCHARD, MADAME GALOCHARD, BENSERADE

MADAME GALOCHARD, sortant du pavillon.

Comment, monsieur de Benserade, c'est vous qui avez conduit cette affreuse comédie ?

BENSERADE, bas.

Vous ne me garderez pas rancune...

GALOCHARD, le reconnaissant.

Benserade !... ce n'était pas le roi... Je réclame, je crie. (A Bussy.) Dites donc, c'était Benserade dans le manteau, avez-vous jamais vu ? Nous y sommes, dites donc, nous y sommes !

BUSSY.

Que signifie ?...

MADAME GALOCHARD, à Benserade.

Je vais être la risée de tout le monde.

BENSERADE.

Rassurez-vous, votre mari et moi sommes seuls dans la confidence.

GALOCHARD, d'un air furieux.

Ah ! j'éprouve une drôle de chose. Je suis indigné... et j'ai les pieds gelés.

Il piétine.

BENSERADE.

Calmez-vous, Galochard! voyons...

GALOCHARD, pendant que Benserade s'éloigne.

Laisse-moi, vil poëte!

Benserade, qui a remonté la scène, fait signe au valet de chambre d'entrer avec plusieurs valets portant des flambeaux; ils sont suivis des paysans et des paysannes.

SCÈNE XIX

USSY, GALOCHARD, MADAME GALOCHARD, BENSERADE, LE VALET DE CHAMBRE, AUTRES VALETS, PAYSANS, PAYSANNES *dans le fond.*

BENSERADE.

Oui! Messieurs! j'ai déterminé mademoiselle ouise de La Vallière à retourner à la cour, où l'appelle la volonté du roi!

MADAME GALOCHARD, à part.

A la cour!

BUSSY.

Tout est perdu!

Sur un signe de Benserade, le valet de chambre du roi pénètre dans le pavillon.

GALOCHARD, à Bussy.

Comment? tout est perdu! Vous avez dit : Tout st perdu! eh bien! mais... vous veniez donc pour lle? (Bussy fait un signe affirmatif.) Ah! embrassez-moi. ussy le repousse.) Comme vous voudrez... (A Benserade.) Et ous?...

BENSERADE.

Pour elle aussi...

GALOCHARD, avec joie.

Ah! (Il veut se précipiter dans les bras de Benserade qui le repousse; il lui dit d'un air attendri.) Monsieur de Benserade, je vois une fleur sur votre joue, je voudrais la *cueiller*. (Benserade le repousse encore.) Comme vous voudrez! (Se tournant vers sa femme.) Eh bien! et la lettre?

MADAME GALOCHARD.

Était pour ma pensionnaire... j'ai voulu mettre votre amour à l'épreuve.

GALOCHARD.

Ah! embrasse-moi! (Il l'embrasse.) C'est très-spirituel, ce que tu m'as fait là... (Il la tient embrassée du bras gauche, et dit en ricanant d'un air incrédule.) Et cependant Louison, si M. de Benserade... que j'aime... (appuyant avec intention, et tendant la main à Benserade qui la prend) que j'aime, n'eût pas été un homme aussi délicat et aussi rempli de toutes sortes de bonnes choses... (Il rit plus fort.) Hein! Louison! hein? hein? Louison?... (Benserade rit.) Il rit, M. de Benserade! Hein! Louison?... il rit, M. de Benserade!

Pendant ce couplet, il n'a pas cessé de regarder Benserade d'un air amical.

MADAME GALOCHARD.

Me croyez-vous capable de vous tromper?

GALOCHARD, avec sentiment.

Louison! ton cœur est connu!

MADAME GALOCHARD, à part.

C'est égal, je suis contente à présent que tout ça ne soit pas vrai.

BENSERADE, bas à madame Galochard.

Consentez à m'entendre demain et je me justifierai.

MADAME GALOCHARD, haut et avec intention.

Tiens! pourquoi donc, monsieur de Benserade?...

vous êtes cause que mon mari m'est revenu... je ne vous en veux pas ! à présent que j'ai la confiance de Galochard, nous en resterons là, je n'oublierai pas que c'est à vous que je dois ça... (finement) et je crois bien que vous, vous vous en souviendrez aussi.

GALOCHARD.

Et moi donc? (A part.) Une aussi superbe femme...

BENSERADE, à part.

Ah ! ah ! de la raillerie. (Prenant son parti.) Mon ambassade me reste !...

va au pavillon. Le valet de chambre en sortant dit un mot bas à Benserade qui y pénètre seul.

MADAME GALOCHARD, à son mari.

Et tu me promets de ne plus courir?

GALOCHARD.

Moi, courir, Louison !... Pour te rassurer, je voudrais être infirme !... vois-tu? il n'y aura pas un aralytique plus tranquille que ton Galochard... iême M. Scarron... (à Bussy) qui est pourtant un cule-jatte bien répandu !...

CHŒUR.

AIR *de Lestocq*.

La voix du prince vous appelle,
Un tel désir est une loi,
Au plaisir, à l'amour fidèle,
On vous appelle,
Allez, allez auprès du roi !

ndant le chœur, Benserade sort du pavillon, il se retourne et semble offrir la main à mademoiselle de La Vallière lorsque le rideau baisse.

FIN DE MONSIEUR ET MADAME GALOCHARD.

CARABINS ET CARABINES

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 23 avril 1842.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

PERSONNAGES

RABOURDIN, étudiant de quinzième année (35 ans)[1].
LOCARD, cafetier (50 ans)[2].
JULES DESMAREST, avocat (25 ans)[3].
BONAMI, étudiant de première année (20 ans)[4].
CABASSOUL, idem (22 ans), accent méridional très-prononcé[5].
MADAME LOCARD[6].
PHRASIE[7], HÉLOÏSE[8], AMANDA[9], VIRGINIE[10], grisettes.
DEUX ÉTUDIANTS[11].
UN GARÇON DE CAFÉ[12].
ÉTUDIANTS.

La scène se passe à Paris, au premier acte, chez Locard; au second acte, chez Jules.

1. M. Lafont. — 2. M. P. Gothy. — 3. M. Cachardy. — 4. M. Hyacinthe.— 5. M. Duménil. — 6. Mademoiselle Alice Ozy. — 7. Mademoiselle Boisgontier. — 8. Mademoiselle Juliette. — 9. Mademoiselle Chavigny.— 10. Mademoiselle Léontine. — 11. M. Renauld. — 11. M. André. — 12. M. Charier.

CARABINS ET CARABINES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une arrière-salle de l'établissement de Locard. Une porte au fond, ouvrant sur une boutique de limonadier, dont on aperçoit la devanture. La porte du fond est ouverte pendant tout l'acte. A gauche, au premier plan, une table; au second plan, une autre table; au troisième plan, un escalier conduisant au billard. A droite, au premier plan, une table; au second plan, une porte conduisant au laboratoire et à l'habitation de Locard. Au fond, à droite, et faisant face au public, un comptoir de café garni de tous ses accessoires.

SCÈNE PREMIÈRE

CABASSOUL, ÉTUDIANTS, JULES; *puis* LOCARD.

Cabassoul, assis à la table du premier plan à gauche, déjeune; il fait face au public. A la seconde table à gauche, plusieurs étudiants jouent aux dominos. A gauche de la table à droite, Jules; il tient un journal à la main et paraît très-préoccupé; il regarde souvent du côté de la porte à droite. Cabassoul porte un pantalon à grands carreaux et à plis, costume excentrique, feutre provençal gris. Les autres étudiants ont des costumes analogues; ils portent des bérets de couleur apparente ou des casquettes de formes bizarres.

CABASSOUL, frappant sur la table.

Garçon! garçon! (Personne ne répond, il s'impatiente.) M. Locard!...

LOCARD, venant de la droite.

Voilà, Monsieur, voilà!

CABASSOUL, à Locard.

Un filet au jus !

LOCARD, criant, à la cantonade à droite.

Un filet au jus pour M. Cabassoul !

JULES, à part.

Elle ne vient pas !

CABASSOUL.

Cé bravé M. Locard ! qué dé mal il sé donne !

LOCARD, allant à Cabassoul.

Oui, oui, j'en ai du mal, et bien du mal !... mais quand on tient hôtel garni et restaurant d'étudiants, il faut cela ; il faut tout voir par soi-même... L'œil du maître engraisse le cheval, dit-on.

CABASSOUL, gaiement, en mangeant.

Il est bien dommage qu'il n'exerce pas la même influence sur le bœuf, vos biftecks y gagneraient.

LOCARD.

Je comprends votre épigramme... Ah ! vous êtes gai, vous ! mais, moi...

CABASSOUL, le regardant.

En effet, vous êtes préoccupé.

LOCARD.

Extrêmement.

CABASSOUL.

Jaloux, peut-être ?... Eh ! eh ! madame Locard il est assez gentille, et il a quelque quinzaine ou dix-huitaine d'années moins que vous.

LOCARD.

Jaloux, moi ?

JULES, à part, indiquant Locard.

Et voilà l'homme qu'elle m'a préféré !

LOCARD.

Non! c'est mon procès qui me tourmente, qui ı'agace.

CABASSOUL.

Votre voleur sera condamné... justice vous sera endue.

LOCARD.

Justice, c'est possible! mais fourchette, non! Teez, je vous jure que je suis fâché d'avoir porté lainte. Depuis un mois que ce monsieur m'a volé ette malheureuse fourchette, je ne sors plus de hez le juge d'instruction... Voilà plus de quarante eues que je fais de la rue Saint-Jacques au Palais e Justice... moi, volé, moi, victime! tandis que le révenu est bien tranquille en prison, et nourri gras!... Je trouve cela bien injuste!

CABASSOUL.

Monsieur Locard, voulez-vous que je vous dise?

LOCARD.

Dites, monsieur Cabassoul... j'ai besoin de la symathie d'un galant homme.

CABASSOUL, se levant.

Vous m'intéressez vivement... (Locard lui serre la main) ıais je préférerais d'avoir mon filet au jus.

LOCARD, tristement.

Voilà, monsieur Cabassoul. (A part.) Ce jeune mériional est privé de cœur... il n'a qu'un estomac.

Il se dirige vers la droite.

UN ÉTUDIANT, frappant sur la table avec un domino.

Monsieur Locard! de la chapelure!

LOCARD.

Voilà!

CABASSOUL, faisant quelques pas vers Locard.

Allons donc, monsieur Locard! voilà une heure que j'attends. (Locard disparaît à droite; Cabassoul regarde au fond.) Tiens!... voilà Bonami! Oh! comme il est essoufflé!

SCÈNE II

BONAMI, CABASSOUL, JULES, *toujours assis et tenant un journal*, ÉTUDIANTS, *jouant aux dominos un peu au fond.*

BONAMI, entrant vivement. Costume d'étudiant un peu excentrique, caractère très-naïf.

Oui, je le suis, je puis dire que le suis... Rabourdin n'est pas là?

CABASSOUL.

Non. Mais pourquoi diable vous mettre dans un pareil état?

BONAMI.

L'amitié! Je courais pour mon ami Rabourdin, qui m'a donné une mission de confiance.

CABASSOUL, à lui-même, en riant.

Quelque poisson d'avril.

BONAMI, d'un air piqué.

J'entends très-bien ce que vous dites, Cabassoul, je l'entends parfaitement bien... Mais on ne me fait point aller, je ne suis pas une bête! J'aime beaucoup Rabourdin... il a de l'expérience, lui; il a de l'esprit, lui... aussi, je l'ai pris pour mentor. Depuis quinze ans qu'il est étudiant... et il m'a chargé d'une recherche... Ah! diable! d'une recherche bien délicate...

CABASSOUL.

Vrai? (A part.) Il lui fait faire ses commissions.

BONAMI.

C'est une disposition du testament de son père, qui même lui laisse 3,000 francs de rente... 3,000 francs! (1,000 écus, comme disaient nos aïeux!) Ah! si j'avais ça de rente!... Ah! sac à papier de chien!

CABASSOUL.

Eh bien! quoi donc que vous feriez?

BONAMI.

Je ferais... Faut-il dire le mot?

CABASSOUL.

Accusez le fait.

BONAMI.

Il faut dire le mot?... Je ferais des femmes!... Le mot est dit: Oui, j'en ferais, j'en tromperais, comme Rabourdin! Voilà un homme heureux! Mais 3,000 francs de rente, c'est tout, ça, voyez-vous! Soyez donc aimable, quand vous n'avez que pour une bouteille de bière et que vous êtes obligé de faire remporter les échaudés, de peur que la vertu ne les mange.

CABASSOUL, ironiquement.

Oh! oh! quand on a de physique!

Locard entre par la droite, un plat à la main.

BONAMI, raillant.

Quand on a de physique, quand on a de physique... puisqu'il paraît qu'on dit de ces choses-là à Toulouse, je vous dis que ça n'y fait rien du tout... J'en fais la douloureuse expérience.

LOCARD, qui a posé un plat sur la table de Cabassoul.

Le filet demandé.

CABASSOUL.

Ah! très-bien!

Il va à la table et s'assied.

BONAMI, continuant, à Locard.

Depuis un an que j'étudie la médecine, croiriez-vous que je suis encore aussi pur que... qui dirai-je?... que l'héroïne de Vaucouleurs!

LOCARD.

Qui ça? de mes couleurs?

BONAMI, bas à Locard.

C'est une jeunesse du département de la Meuse, qui est décédée à Rouen... C'est au-dessus de votre intelligence, ça! (Reprenant le ton élevé.) Mais si je pouvais faire comme Rabourdin, l'enfant chéri des femmes... (Il soupire.) Ah!... comment se porte la vôtre, monsieur Locard?

LOCARD.

Comme vous voyez... depuis trois ou quatre jours, elle se plaint de maux de tête, elle ne descend guère au comptoir.

BONAMI.

Tiens! tiens!

Locard va vers les étudiants à gauche.

JULES, à part.

Elle m'évite, c'est clair... Oh! mais je reviendrai, il faudra bien que je la voie et qu'elle m'entende! (Haut, en frappant sur la table avec une pièce de 5 francs.) Garçon!

UN GARÇON.

Voilà! (Jules lui donne une pièce de monnaie. Le garçon se rend au comptoir en criant:) Dix-huit sur cent!

Locard va au comptoir et rend de la monnaie au garçon.

BONAMI.

Tiens! c'est M. Jules! Que faisiez-vous donc là, out seul?

JULES.

Rien.

BONAMI, lui donnant la main.

Ça va bien?

JULES.

Parfaitement. Pardon, il faut que j'aille au Palais. ı part.) Oh! je reviendrai!

UN ÉTUDIANT, qui joue aux dominos.

Ma revanche au billard!

Deux étudiants montent au billard.

BONAMI.

Allons, au revoir.

Jules va au comptoir où on lui rend sa monnaie; il jette une pièce dans le tronc des garçons.

SCÈNE III

LES MÊMES, PHRASIE, *portant un petit paquet enveloppé d'un foulard, et venant du fond.*

PHRASIE, voyant Jules auprès du comptoir.

Tiens! c'est M. Jules!

JULES, la saluant en sortant.

Mademoiselle Phrasie, je suis votre serviteur.

Il sort par le fond.

PHRASIE, le regardant s'éloigner avec humeur.

Mademoiselle Phrasie! ce genre!... Comme si ça ui écorcherait la bouche de dire Phrasie tout court.

Nous ne nous connaissons donc plus, à c't'heure? Il n'a donc jamais cherché à me parler?

Elle reste encore un instant au fond en regardant avec dépit Jules s'éloigner.

BONAMI, qui contemple Phrasie avec amour depuis quelques instants. A part.

Phrasie!... En voilà encore une qui est bien! mais elle appartient à Rabourdin! (Il soupire.) Ah!

LOCARD, quittant le comptoir, à Phrasie.

Mademoiselle Phrasie, est-ce que vous apportez le corset de ma femme?

PHRASIE.

Vous l'avez deviné.

LOCARD.

Je vas savoir si elle est disponible.

Il entre à droite. Le garçon va et vient.

SCÈNE IV

CABASSOUL, ÉTUDIANTS *à une table à gauche;* BONAMI, PHRASIE.

PHRASIE, à Bonami.

Rabourdin n'est pas encore venu, à ce matin?

BONAMI.

Non, mademoiselle Phrasie, et j'en suis bien content, puisque ça vous force à l'attendre.

PHRASIE.

Toujours galant, M. Bonami... Ah! ce M. Bonami, il produit des galanteries comme un prunier produit des prunes... C'est son fruit, quoi!...

BONAMI, s'animant.

Ça peut-il être autrement, vous qui avez tout ce qui est possible... qui avez trop!... oui, trop!...

PHRASIE, riant.

A-t-on jamais vu?... Mais vous êtes phosphorique aujourd'hui.

BONAMI.

A qui la faute, s'il vous plaît?

Air *du Baiser au porteur.*

Tenez, j' vous l' dis, mam'zell' Phrasie,
Je l' prouv'rai si vous en doutez ;
Oui, la nature, en vous f'sant si jolie,
A commis des indignités!
Avec vos charm's on dot'rait vingt beautés.
Vous donner tant, c'est humilier les autres!
Et pour ne citer qu'un attrait :
Lorsque l'on a des yeux comme les vôtres,
Il m' semble qu'un seul suffirait.
Oui, lorsqu'on a des yeux comme les vôtres,
Il m' semble qu'un seul suffirait.

PHRASIE.

Merci, par exemple!... Vous *voudreriez* que je *soie* borgne?

BONAMI, d'un ton caressant.

C'est un simple vœu, Phrasie, une chimère poétique; je suis incapable de rien faire pour la réaliser.

(Cabassoul, qui a fini de déjeuner, va se joindre à deux étudiants qui jouent encore aux dominos à la seconde table à gauche.

CABASSOUL.

Bonami, êtes-vous des nôtres?

BONAMI.

Moi! aux dominos?... J'ai toujours le double-six... j'ai ce jeu-là en horreur!

PHRASIE.

J'en suis, moi, en attendant Rabourdin. (S'avançant vers les joueurs.) Qu'est-ce qu'on joue?

CABASSOUL.

Le régal : la demi-tasse et le petit verre.

PHRASIE.

Oh! tant qu'à la demi-tasse, merci! Le café me fait sauter dans mon lit.

BONAMI, soupirant vivement.

O Dieu!

PHRASIE.

Du reste, c'est un tonique, c'est un béchique.

CABASSOUL.

Vous avez étudié la médecine?

PHRASIE.

Avec Rabourdin. Oh! mon Dieu! je sais tout ce qu'il sait.

Elle prend un tabouret, et s'assied à la table.

BONAMI, à part.

O femme! tu possèdes des vertus au-dessus de ton sexe.

SCÈNE V

LES MÊMES, LOCARD, *venant de la droite.*

LOCARD, à Phrasie, qui va se mettre à jouer aux dominos.

Mademoiselle Phrasie, ma femme vous attend.

PHRASIE, se levant.

Je vas lui essayer son corset.

BONAMI, à Phrasie, vivement.

A madame Locard?

PHRASIE.

Pas à vous, apparemment... (A Cabassoul et aux autres.) Messieurs, je reviens... Attendez-moi un peu, je reviens tout de suite.

Elle sort par la droite. — Le garçon dessert la table qu'occupait Cabassoul.

SCÈNE VI

CABASSOUL, ÉTUDIANTS, *assis à la seconde table;* LOCARD, BONAMI; *puis* RABOURDIN *et* HÉLOISE.

BONAMI, d'un air confidentiel.

Monsieur Locard, votre femme doit être très-bien sous cet uniforme?

LOCARD.

Mais...

Il va rejoindre les joueurs de dominos, et prend la place de Phrasie.

BONAMI, à lui-même.

J'ai manqué ma vocation!... Essayeur de corsets... Oh! c'est le seul état pour lequel j'aie un penchant décidé. Mais les parents ne consultent jamais leurs enfants, jamais!

Il va s'asseoir à l'extrême droite d'un air abattu.

RABOURDIN, dans la coulisse.

Allons donc!... (Il rit.) Ah! ah! ah! (Entrant avec Héloïse.) La beauté entre partout.

Il tient un cigare et fume pendant toute la pièce.

TOUS, se levant.

Rabourdin!

CABASSOUL.

Eh! adieu, Rabourdin...

RABOURDIN, entrant, tenant Héloïse par la main, et sans voir Bonami.

Ne vous dérangez pas, mes amis.

HÉLOÏSE, hésitant à entrer.

Mais, monsieur Rabourdin...

RABOURDIN, à Héloïse.

N'ayez donc pas peur...

Air du vaudeville du *Piége.*

Entrez sans crainte en ce modeste hôtel...
(Je dis hôtel, je ne dis pas cantine!)
Non, le quartier Latin n'a rien de tel,
Pour les mœurs et pour la cuisine.
Cette maison, comme on n'en trouve plus,
Est renommée, en ces temps excentriques,
Pour la pratique des vertus
Et pour la vertu des pratiques!

TOUS.

Bravo !...

RABOURDIN.

Garçon !... (Le garçon paraît.) De la bière pour mademoiselle!

LE GARÇON.

Voilà!

Il va pour sortir.

HÉLOÏSE.

Oh! non, merci.

RABOURDIN.

Vous ne l'aimez pas?... Garçon!... (Le garçon revient.) Un grog pour mademoiselle!

LE GARÇON.

Voilà!

Il va pour sortir.

HÉLOÏSE.

Ah! l'horreur!... C'est trop fort!...

RABOURDIN.

Trop fort?... Garçon!... (Le garçon paraît.) Un punch pour Mademoiselle!

LE GARÇON.

Voilà!

Il sort par la droite.

HÉLOÏSE.

A la bonne heure!... Au rhum, je ne dis pas.

BONAMI, à part.

Encore avec une nouvelle!... Oh! Dieu! qu'elle est belle femme!...

RABOURDIN, à ceux qui occupent la table à gauche.

Oui, mes amis, c'est moi... Un peu en retard, mais voici mon excuse...

Il présente Héloïse.

BONAMI, à part, avec force.

Ah! ce Rabourdin!... Si j'étais comme lui...

RABOURDIN.

Fleur modeste du quartier Latin, qu'un vieux, pas beau, voulait cueillir au passage... Mais moi, défenseur naturel du beau sexe; moi qui hais l'oppression et qui veux la liberté, j'ai pris le bras de cet ange... ému, et nous voilà!...

BONAMI, à part, continuant sa phrase.

Je ne changerais pas ma place contre celle de conseiller à la Cour de cassation!

Les joueurs se sont assis.

RABOURDIN, revenant en scène.

Et ce soir, ma sylphide, pour vous remettre complétement, je vous mène en premières loges au théâtre du Panthéon.

HÉLOÏSE, en minaudant.

M. Rabourdin, vous êtes un jeune homme très-bien, je ne dis pas, mais de quoi donc que ça aurait l'air?

RABOURDIN.

Puisque je vous aime.

HÉLOÏSE, de même.

Ah! vous dites ça de bouche, mais le cœur n'y touche... (A part.) Si je pouvais le souffler à Phrasie!

RABOURDIN.

Parole d'honneur! là...

BONAMI, à part, continuant d'exprimer sa pensée.

Tandis qu'étant ce que je suis, j'y gagnerais!...

HÉLOÏSE, à Rabourdin, avec un peu de défiance.

Mais... et Phrasie?...

RABOURDIN.

Phrasie?

HÉLOÏSE.

Oui.

RABOURDIN.

Phrasie?... Oh! c'est de l'histoire ancienne... un amour antédiluvien... Il n'y a rien d'éternel dans ce monde que l'amour que vous m'inspirez!...

Il continue à lui parler bas.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PHRASIE.

PHRASIE, à la cantonade, et venant de la droite.

Demain, sans faute, vous aurez ça... (A part.) C'est drôle! elle a eu l'air tout interloqué de ce que je lui ai dit de M. Jules.

RABOURDIN, qui n'a pas aperçu Phrasie, à Héloïse.

Sommes-nous contente?

PHRASIE, qui les examine depuis un instant.

Eh ben! c'est bon! Allez... que je ne vous gêne pas!...

RABOURDIN ET HÉLOÏSE, se séparant vivement.

Phrasie!

PHRASIE, à Rabourdin.

Ce genre!... Vous tapotez les mains des personnes, vous, à c't' heure!...

RABOURDIN.

Phrasie, ma bien-aimée, je ne sais pas l'idée que vous attachez à ce mot, mais elle est injuste!

HÉLOÏSE, à Phrasie, avec vivacité.

Au bout du compte, il me semble, Mademoiselle, que M. Rabourdin n'est pas dans le cas de l'article 212, chapitre 6, titre 5 du Code civil, qui astreint à la fidélité, et qui réduit l'homme à l'état de caniche.

PHRASIE, de même.

On sait que vous connaissez votre Code... mais je ne vous parle pas, à vous.

RABOURDIN, s'interposant.

Voyons, mademoiselle Phrasie, du calme...

PHRASIE.

Oh! c'te froideur!... Monsieur Rabourdin, vous auriez avalé le mois de janvier et le mois de février en infusion, que ça ne serait pas pire.

RABOURDIN, cherchant à la calmer.

Allons!

HÉLOÏSE, à Phrasie.

Prenez garde, vous allez vous échauffer, vous qui avez étudié l'hygiène, vous devriez savoir ça.

Phrasie fait un mouvement de menace vers Héloïse.

RABOURDIN.

Voyons, Mesdemoiselles... sacrebleu! (Bas, à Héloïse.) Laissez-la dire.

BONAMI, à part, en soupirant.

Elles sont bien toutes les deux.

RABOURDIN, à Phrasie, à mi-voix.

Ah ça! voyons, qu'est-ce que c'est que cette singerie-là?... Tu es jalouse?... Ne sais-tu pas, Phrasie, que s'il y a quelque chose d'éternel en ce monde, c'est l'amour que tu m'inspires?... Mon amour et les pyramides d'Égypte, c'est ce qu'il y a de plus solide sur la terre.

PHRASIE.

Ça, c'est des mots qui se volatilisent comme des *espiritueux*.

RABOURDIN.

Pas de chimie!... à la porte la chimie!... Je ne connais rien de plus insupportable que la grisette en médecine... Vivent les carabins!... à bas les carabines!

PHRASIE.

Expliquez-moi, Héloïse!

RABOURDIN, après avoir fait un signe d'intelligence à Héloïse.

Rien de plus simple, elle m'a demandé de lui faire faire la connaissance de Bonami, et je l'ai amenée.

BONAMI, qui a remonté un peu la scène, se plaçant vivement entre Héloïse et Rabourdin.

Présent !

RABOURDIN, à part.

Tiens ! il était là. Que le diable l'emporte ! (Bas, à Bonami.) Ne bouge pas !

BONAMI, à lui-même.

O Dieu !... ô Dieu !... rester comme ça devant celle qui m'aime !

PHRASIE, à Rabourdin.

Est-ce bien vrai ce que vous me dites là?

RABOURDIN.

Parole !

BONAMI, à part.

Je n'y tiens plus, lançons-nous... (Haut.) Ah ! pour vous plaire, belle Héloïse, je voudrais être... Abeilard.

HÉLOÏSE.

Comment que vous dites ça?

BONAMI, lui prenant la taille.

Je dis : Pour vous plaire, belle Héloïse... (Héloïse lui donne un soufflet.) Grand Dieu !

HÉLOÏSE.

Voilà !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

CABASSOUL, se levant.

Quèsaco?

BONAMI.

Si c'est pour ça qu'elle voulait faire ma connaissance, elle pouvait différer sans inconvénient. (A Héloïse.) Mais expliquez-moi !...

RABOURDIN.

Pas d'explication... Voici l'heure des cours, montons au billard! Je propose une poule.

TOUS.

Accepté!

Cabassoul et les étudiants descendent en scène.

PHRASIE.

Une poule! j'en suis.

HÉLOÏSE.

Et moi aussi!

BONAMI.

Et moi aussi!

Tous remontent la scène, excepté Rabourdin et Bonami qui se groupent un peu à gauche.

RABOURDIN, à Bonami.

Eh bien! et mes renseignements?

BONAMI.

J'ai couru comme un chat maigre.

RABOURDIN.

Tu n'as pas encore découvert la personne en question?

BONAMI.

J'ai déjà fait tous les numéros impairs de la rue de la Harpe, j'ai trouvé dix-sept Hortenses séduites, et une qui doit l'être demain matin... mais elles sont toutes trop jeunes pour que celle que nous cherchons soit du nombre.

RABOURDIN.

Continue tes recherches, et nous, à la poule!

TOUS, redescendant en scène.

A la poule!

CHOEUR.

Air : *A la gaieté tout nous invite* (*Grand-Palatin*).

Dépêchons-nous, car le temps presse,
Allons, amis, point de retard,
Et déployons tous notre adresse,
A ce noble jeu de billard.

PHRASIE.

Quand j'entends la bille qui roule,
Mon cœur aussitôt fait tic-toc.

RABOURDIN.

C'est moi qui vais croquer la poule !

PHRASIE.

A la poule, je suis le coq !

LE CHOEUR.

Dépêchons-nous, etc.

Bonami sort par le fond ; les autres montent au billard.

SCÈNE VIII

LOCARD, *puis* MADAME LOCARD.

LOCARD, d'abord seul, et remettant les dominos dans la boîte.

Ils sont charmants, ces étudiants, et je serais presque content de n'avoir pas vendu mon établissement, comme ma femme me l'a conseillé ; si ce n'était mon procès... cette malheureuse fourchette ne me sort pas de la tête.

Il reste absorbé.

MADAME LOCARD, entrant par le côté droit et jetant un regard autour d'elle.

Jules est parti, tant mieux !

Elle se dirige vers le comptoir.

LOCARD.

Ah ! c'est toi, mon pauvre chat... Eh bien !...

(ils descendent en scène) c'est aujourd'hui que je fais condamner mon gueux... Maintenant, je suis sûr de mon affaire.

MADAME LOCARD.

Comment ça ?

LOCARD.

Depuis le larcin de ma fourchette, je me suis plongé dans le droit... j'ai fait une foule de recherches, j'ai consulté les auteurs les plus recommandables, j'ai lu les causes célèbres, et j'ai acquis une certitude qui est d'un grand poids dans la question.

MADAME LOCARD.

Et cette certitude?

LOCARD.

C'est qu'il est sans exemple qu'une fourchette s'en aille toute seule d'une maison si elle n'a pas un complice pour la mettre dans sa poche.

MADAME LOCARD, souriant.

Ou dans son bec, comme la pie de Palaiseau.

LOCARD.

Ah diable !... mais c'est bien rare... et puis ici, il n'y a qu'un serin ! (On entend un coup de sonnette dans la salle de billard.) Voilà ! voilà ! (A sa femme.) Il n'y a qu'un serin, ici.

Il sort par l'escalier de gauche.

SCÈNE IX

MADAME LOCARD, *puis* JULES.

MADAME LOCARD, seule.

Ce que m'a dit Phrasie de M. Jules a confirmé tous

mes soupçons... Ainsi, avant de quitter Paris, quand il me jurait un amour sans partage, Jules cherchait à me trahir?

JULES, *paraissant au fond.*

Ah! je la trouve, enfin!

MADAME LOCARD, *très-surprise.*

Ah! c'est vous, Monsieur...

JULES, *avec sentiment.*

Oui, c'est moi, Madame, moi que vous évitez sans cesse.

MADAME LOCARD, *vivement.*

Vous vous trompez, Monsieur.

JULES, *vivement.*

Il serait vrai... Oh! je le vois, vous vous repentez d'avoir contracté un mariage qui ne fait pas votre bonheur, j'en suis sûr.

MADAME LOCARD.

C'est encore ce qui vous trompe, Monsieur... M. Locard est un honnête homme.

JULES, *vivement et avec légèreté.*

Eh! mon Dieu! je n'attaque pas sa probité... mais s'il vous a épousée, c'est qu'il lui fallait une jolie femme pour orner son comptoir. Vous ne pouvez l'aimer.

MADAME LOCARD.

Ah! vous supposez cela?

JULES.

Non! vous ne l'aimez pas!

MADAME LOCARD.

Mais si, Monsieur!

JULES.

C'est impossible!

MADAME LOCARD, impatientée, à part.

Est-il insupportable, donc !

JULES.

Et l'on a profité de mon éloignement de Paris pour vous imposer ce joug odieux !

MADAME LOCARD.

Dame ! écoutez donc, Monsieur, vos vacances n'en finissaient pas. Je savais que vous deviez vous marier... J'étais seule, je n'ai jamais eu de famille, j'ai trouvé un bon parti, un homme établi...

JULES.

Ah ! si j'avais été ici...

MADAME LOCARD, avec ironie.

Vous auriez pu assister à mes noces ; car j'étais complétement désabusée sur votre compte.

JULES, surpris.

Désabusée ?

MADAME LOCARD.

Oui, je l'avoue... un moment j'ai cru que je vous aimais... Et c'est pour ça que j'ai été assez simple pour répondre aux billets que vous m'écriviez... (Avec résolution.) Mais j'espère que vous voudrez bien me rendre mes lettres ?

JULES.

Vous les rendre ?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Non pas ! quelle erreur est la vôtre !
Ces lettres, je les garderai ;
C'est une dette comme une autre,
Qu'un amour tant de fois juré.
De votre sort vous devenez l'arbitre :
Un créancier, surtout quand on l'a fui,

Ne se dessaisit de son titre
Que lorsqu'on s'acquitte envers lui.

MADAME LOCARD, *un peu effrayée.*

Comment ! Monsieur... vous voulez donc me compromettre ?...

JULES.

Eh bien ! ces lettres, je vous les rendrai...

MADAME LOCARD, *avec un mouvement de joie.*

Ah !

JULES.

Mais j'y mets une condition.

MADAME LOCARD.

Et cette condition ?

JULES.

C'est que vous viendrez les chercher vous-même... car il faut que je vous dise...

MADAME LOCARD, *vivement, en passant à droite.*

Par exemple !... Non, Monsieur, non !... à cette condition, gardez-les ! Mais je ne vous reverrai de ma vie !

JULES.

Oh ! votre maison est ouverte au public, et chaque jour je reviendrai... chaque jour...

MADAME LOCARD.

Notre maison, Monsieur, nous la vendrons, nous quitterons Paris.

JULES.

Quoi !

MADAME LOCARD.

Oui, Monsieur, j'en avais déjà eu l'idée... et puis

je me suis dit : Si je m'en vas, je ne le reverrai plus... Les femmes sont si bêtes !

JULES, à part, vivement.

Quel espoir !

MADAME LOCARD.

Mais, à présent, voyez-vous, à présent... Adieu ! Je vous déteste !

Elle sort rapidement par la droite.

JULES, la suivant.

Louise...

MADAME LOCARD, en sortant.

Je vous déteste !

RABOURDIN, au dehors.

C'est un raccroc !...

PLUSIEURS VOIX, au dehors.

Mort !... il est mort !...

JULES.

Louise !... écoutez-moi !... Il est impossible que'lle m'échappe ainsi !...

SCÈNE X

RABOURDIN, JULES.

RABOURDIN, paraissant au haut de l'escalier.

Tué par un raccroc ! Quelle honte !... Moi, qui ai gagné trois queues d'honneur ! En Turquie, je serais pacha ?

JULES, à lui-même, avec véhémence.

Ah !... au moment où j'allais peut-être...

RABOURDIN, qui s'est approché.

Bravo ! beau mouvement !...

JULES, se retournant.

Tu étais là ?

RABOURDIN.

Tu repasses ton plaidoyer?...

JULES.

Il s'agit bien de mon plaidoyer...

RABOURDIN, le regardant de près.

Ah ! mon Dieu !... tu es pâle comme un poëme d'opéra-comique. Qu'as-tu donc? parle!... Tu m'épouvantes. Es-tu malade?...

JULES.

Je suis... (avec effort) je suis amoureux...

RABOURDIN.

Ah ! il n'y a pas grand mal à cela... L'amour ! mais c'est l'âme de la nature... Il atteint tous les animaux, même ceux qui ne sont pas inscrits au tableau des avocats...

JULES, avec impatience.

Tu plaisantes... tu plaisantes...

RABOURDIN.

Je ne plaisante pas, et je te le prouverai quand tu voudras. (Élevant la voix.) Les lions...

JULES.

Assez !

RABOURDIN.

Je m'arrête. Et quel est l'objet de cette passion furibonde qui te rend si blanc ?

JULES.

Oh ! tu ne le sauras jamais. Mon secret est là !

Il indique son cœur.

RABOURDIN.

A Dieu ne plaise, mon pauvre Jules, que je veuille

pénétrer dans la poche de ton gilet! car je crois que c'est la poche de ton gilet que tu viens de me montrer. (Jules fait un mouvement d'impatience.) Mais, écoute!... J'ai peur que tu ne sois amoureux de quelque adroite grisette?... Ah! mon pauvre Jules, tu serais un homme flambé, vois-tu?... Les passions sont dangereuses dans le quartier Latin, où la grisette fleurit toujours... et fructifie souvent.

JULES.

Il te sied bien de faire de la morale, à toi!

RABOURDIN.

Plus qu'à personne. C'est au naufragé à indiquer les rescifs sur lesquels il s'est perdu. Je donne de mauvais exemples, mais mes conseils sont excellents! Si j'étudie depuis quinze ans, à qui la faute?... aux grisettes, qui absorbent mon temps, qui mangent mes pensées!... Je n'ai pas d'état.

JULES.

Si la vie que tu mènes te pèse, fais une fin: marie-toi.

RABOURDIN.

Impossible! je l'ai essayé... Les grisettes m'ont fermé toutes les portes de l'avenir... et de la mairie! Et, cependant, il me semble que j'aurais fait un fameux père de famille. Je ne suis pas exigeant: si le ciel m'avait seulement donné un fragment d'oncle, un petit bout de tante, une parcelle de cousin, j'aurais été un parent très-remarquable; (Jules devient distrait, il regarde souvent la porte par laquelle madame Locard est sortie) mais rien! Ma patrie, à moi, c'est l'École de Médecine... et les estaminets qui l'entourent. Je n'ai d'autre famille que mes condisciples, et tous les cinq ans ça

se renouvelle ; voilà trois générations d'étudiants qui passent devant moi et qui s'envolent pour aller défendre la veuve et l'orphelin de province, s'ils sont légistes... ou les tuer, s'ils sont médecins. C'est un beau sort ! tandis que moi, je reste là, fixe, inamovible, immortel dans mes fonctions d'étudiant ! (Avec sentiment.) Ah ! mon ami, je n'ai jamais si bien apprécié tout ce qu'il y a de poésie mélancolique et de véritablement élégiaque dans la situation... du Juif errant. Mais assez de sentiment comme ça !... Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de toi, de toi que j'aime depuis si longtemps !... Décidément, en est-ce une que tu aimes ?...

JULES.

Pardon, mon ami, je ne t'ai pas écouté.

RABOURDIN.

Ah ! merci ! Je te demande si c'est une grisette que tu aimes ?

JULES, avec effort.

Non, mon ami.

RABOURDIN.

C'est déjà bon ! Es-tu aimé ?

JULES.

Je l'ai été, je le crois.

RABOURDIN.

Ah ! un amour au prétérit indéfini... Je comprends.

JULES.

Mais, à présent...

RABOURDIN.

On t'a... lâché ?...

JULES.

Non, mais on m'a cherché querelle ; on me boude ; on me menace de quitter Paris.

RABOURDIN.

Bravo ! Excellente occasion de tirer ta révérence ; saisis-la, mon ami, saisis-la vivement !

JULES, avec ironie.

Oui, fuir devant l'ennemi, battre en retraite, c'est ton système, parce que c'est le plus facile.

RABOURDIN, piqué.

Ah ! mais, dis donc !

JULES.

Mais vaincre sa résistance, mais la ramener, c'est là qu'est la difficulté !... Et toi, le grand triomphateur, tu y échouerais !

RABOURDIN.

Moi ?

JULES.

Oui, toi.

RABOURDIN, avec fierté.

Ah ! tu crois ça ? Mais, d'ici à vingt-quatre heures, elle serait à mes pieds !

JULES.

Laisse-moi donc !...

RABOURDIN.

Me prends-tu pour un niais?

JULES.

Et que ferais-tu ?

RABOURDIN.

Ce que je ferais ?... C'est l'étudiant de quinzième que tu consultes ?

JULES.

Oui.

RABOURDIN.

Tu mets le moraliste à la porte?

JULES.

Oui.

RABOURDIN, appelant.

Garçon! du papier à lettre.

LOCARD, hors de vue.

Voilà, Monsieur, voilà!

JULES.

Que veux-tu faire?

RABOURDIN.

Une lettre, parbleu!

LOCARD, venant du billard et prenant au comptoir tout ce qu'il faut pour écrire.

Voilà le papier.

Il se retire par le fond.

JULES, à part, avec un mouvement de surprise comique.

Tiens! le mari.

RABOURDIN, indiquant à Jules la table à droite.

Mets-toi là.

JULES, s'asseyant à droite de la table.

Au fait, il a raison, je vais lui écrire. (Il écrit.) Madame...

RABOURDIN.

Comment!... une femme mariée?...

JULES, avec un peu d'embarras d'abord.

Non... c'est une veuve.

RABOURDIN, s'asseyant sur le coin de la table et dictant.

« Au mépris des serments que vous m'avez faits... (Parlant.) T'a-t-elle fait des serments?

JULES.

Oui, mon ami.

RABOURDIN.

Bon ! ça se trouve d'autant mieux...

JULES, écrivant.

« Vous m'avez redemandé vos lettres...

Il continue d'écrire.

RABOURDIN, dictant.

« Cruelle ! (Parlant.) Le mot n'est-il pas déplacé ?

JULES.

Oh ! non... elle l'est.

RABOURDIN, étonné.

Tiens !

JULES, écrivant.

« Venez donc les chercher...

RABOURDIN.

Et maintenant du désespoir !... dis-lui que c'est toi qui vas quitter Paris... que cette séparation te tuera.

JULES.

C'est dit.

RABOURDIN.

Bien. Et pour le bouquet, cette phrase incendiaire : (Dictant.) « Peut-être un jour, ingrate, donnerez-vous à ma mémoire une larme de regret, en souvenir de celles dont, malgré moi, j'inonde ce papier... (Appelant.) Garçon ! un verre d'eau ! (Dictant.) Adieu ! adieu ! »

LOCARD, paraissant au fond.

Voilà, Messieurs ! (Gagnant à gauche, à part.) Je suis sûr

qu'ils écrivent une lettre d'amour... Ah! les farceurs!...

Il sort par la droite.

RABOURDIN.

Vois-tu? je te fais mettre deux fois : adieu, c'est plus incisif, ça sent son homme qui s'en va, ça donne un parfum de messageries.

JULES.

Oh! une telle ruse avec la femme qu'on aime!

RABOURDIN.

Laisse donc, vous êtes en compte.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LOCARD, *apportant un verre d'eau.*

LOCARD.

Voilà le verre d'eau.

Il le pose sur la table.

RABOURDIN, en mettant du sucre et de la fleur d'oranger dans le verre.

Merci, père Locard!

LOCARD, à Jules, en riant finement.

J'ai des yeux!

JULES, un peu déconcerté.

Eh bien?

LOCARD.

J'ai un nez : Ah! mauvais sujet! c'est un poulet que vous écrivez là.

RABOURDIN, gaiement.

Eh bien! oui, là!... donnez-nous un pain à cacheter.

LOCARD, gaiement.

Je sais ce que c'est. (En se dirigeant vers le comptoir.) Eh! mon Dieu! j'en ai terriblement écrit, quand j'étais jeune homme.

RABOURDIN, trempant son doigt dans le verre d'eau et éclaboussant la lettre pendant que Locard a le dos tourné.

Larmes de désespoir!... Plie ta lettre et laisse-toi conduire. J'ai plus d'expérience que toi, tout avocat que tu es.

LOCARD, revenant, à Rabourdin.

Voilà les pains à cacheter. Pour savoir à qui il écrit, je donnerais... je ne sais quoi... une mèche de mes cheveux.

RABOURDIN, lui frappant sur l'épaule.

Vous êtes un vieux curieux, père Locard.

Locard se dirige vers la table du second plan à gauche; pendant ce mouvement, Jules a plié sa lettre et mis l'adresse.

SCÈNE XII

LES MÊMES, PHRASIE; *puis* BONAMI, *ensuite* CABASSOUL ÉTUDIANTS, MADAME LOCARD.

PHRASIE, descendant l'escalier, elle tient une queue de billard.

J'ai gagné la poule!... (A Locard.) Mais Rabourdin, qu'est-ce qu'il fait là?

Rabourdin tourne le dos à Phrasie et regarde Jules qui cachette sa lettre.

LOCARD, à Phrasie, d'un air confidentiel.

Ils écrivent une lettre d'amour.

PHRASIE, vivement.

Qui ça?

LOCARD.

Tous deux.

PHRASIE.

Ah ! l'horreur! (Elle s'élance sur la lettre que Jules est en train de cacheter et s'en empare.) M. Rabourdin n'a pas le droit d'écrire des lettres sans que je sache ce qu'il y a dedans.

JULES, se levant furieux et sans quitter sa place.

Phrasie! ce que vous faites là est odieux!

RABOURDIN, d'un ton d'autorité furieux.

Phrasie! rendez la lettre, ou, ma parole d'honneur, vous aurez affaire à moi!

PHRASIE.

Jamais! je me ferais plutôt mettre en marmelade!

RABOURDIN, élevant la voix et prenant le bras gauche de Phrasie.

Phrasie!... (Phrasie tient la lettre de la main droite et élève le bras pour empêcher Rabourdin de la saisir. — A Bonami qui paraît au fond.) Bonami! Bonami! à toi la lettre!

BONAMI, prenant vivement la lettre, en se plaçant à la droite de Phrasie.

Une lettre! je suis le facteur!

PHRASIE, lui donnant un soufflet.

Trois sous!

BONAMI, jetant un cri.

Ah! sacrebleu!

Cabassoul descend du billard. Elle se cramponne au bras de Bonami qu'il tient élevé de manière à l'empêcher d'atteindre la lettre.

CABASSOUL, se plaçant entre Locard et Bonami, et saisissant la lettre.

Je s'en empare.

Jules va vivement à Cabassoul.

LOCARD, la prenant à Cabassoul.

Du tout! c'est moi.

JULES, à Locard, vivement, et avec inquiétude.

Monsieur Locard, je vous crois incapable... Veuillez me rendre...

Locard lui échappe en riant, et remonte vivement le théâtre.

MADAME LOCARD, entrant par la droite.

Quel tapage fait-on ici?

Phrasie veut prendre la lettre que tient Locard. Rabourdin lutte avec Phrasie et l'en empêche.

RABOURDIN, tenant toujours Phrasie.

Monsieur Locard! Monsieur Locard! gardez-la.

Plusieurs étudiants, attirés par le bruit, descendent du billard, et viennent se grouper derrière madame Locard.

LOCARD, riant, et remettant en cachette la lettre à sa femme.

C'est une lettre...

MADAME LOCARD, vivement, en la prenant.

Pour vous, Monsieur Locard?...

Jules seul voit ce mouvement, et l'observe avec joie.

LOCARD, riant.

Ah! la farce est bonne!...

PHRASIE, menaçante.

Rabourdin, vous me paierez ça!...

RABOURDIN.

Pas de gestes!...

MADAME LOCARD, regardant l'adresse, à part.

Pour moi!

Elle cache vivement la lettre.

JULES, à part.

Elle est à son adresse.

RABOURDIN.

Et la lettre?

LOCARD, se frottant les mains.

Je ne l'ai plus.

RABOURDIN.

Qui est-ce qui a la lettre?

Toute cette scène doit être jouée avec un entrain et une rapidité extrêmes.

JULES.

Je n'en suis pas inquiet... elle est en mains sûres.

UN ÉTUDIANT, entrant vivement et parlant du dehors.

Jules! Jules!... grande nouvelle!... Le président du tribunal vient de te nommer d'office.

JULES, avec joie.

Ma première cause!

TOUS, avec joie, en le félicitant.

Sa première cause!

L'ÉTUDIANT.

Et voici l'heure de l'audience, il n'y a pas un instant à perdre!

AIR : Finale du premier acte des *Belles Femmes de Paris* (des Variétés).

ENSEMBLE.
Rendons-nous à l'audience.
C'est peu gai, bien entendu,
Mais c'est une bonne chance,
Puisque c'est du temps perdu.

Tous sortent, excepté Bonami, Locard et madame Locard.

BONAMI, qui depuis quelques instants contemple madame Locard.

Ah! qu'elle est bien!

LOCARD, qui vient de conduire les étudiants jusqu'au fond.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? (Bonami reste dans la même contemplation et n'a pas entendu Locard. Locard lui secoue violemment le bras.) Qu'est-ce que vous faites donc là?

BONAMI, comme réveillé en sursaut.

Moi... hein?... quoi?... Tiens! Rabourdin est parti... Et moi qui ai à lui parler d'une découverte que je viens de faire.

LOCARD.

Ah!...

BONAMI, vivement.

Je crois que j'ai trouvé.

LOCARD.

Quoi?

BONAMI.

La personne en question.

LOCARD.

Eh bien?

BONAMI, vivement.

Il faut que je coure après Rabourdin.

Il sort en courant par le fond.

MADAME LOCARD, à elle-même.

Il a osé m'écrire!

SCÈNE XIII

LOCARD, MADAME LOCARD.

LOCARD, regardant Bonami sortir.

Ah ça! est-ce qu'il est fou! (S'approchant de sa femme.) Dis donc, madame Locard!

MADAME LOCARD.

Quoi donc?

LOCARD, avec finesse.

Montre-moi la lettre de M. Jules, nous rirons.

MADAME LOCARD, avec un peu d'embarras.

La lettre de M. Jules? mais... je ne l'ai pas.

LOCARD.

Tu ne l'as pas?

MADAME LOCARD.

Non, dans cette... bagarre, je l'ai remise, je ne sais à qui, à lui-même, je pense.

LOCARD, avec bonhomie.

Ah! tu as eu tort : j'aurais été charmé de savoir à qui il écrivait si tendrement, car tu ne l'as pas vu, toi, tandis qu'il écrivait son poulet, il levait les yeux au ciel! Oh! il est très-amoureux, ce garçon-là! Ma foi, tant mieux; ma foi, tant mieux!

MADAME LOCARD, contrariée.

Je ne sais pas trop pourquoi vous y prenez tant d'intérêt.

LOCARD.

Ni moi non plus... c'est la curiosité.

AIR *de la Famille de l'Apothicaire.*

Bien qu'étant, par tempérament,
De l'humeur la moins médisante,
Je te confesse ingénûment,
Qu'une intrigue d'amour m'enchante.
Toujours les propos, les cancans,
Me causent un plaisir extrême,
C'est comm' les pièces de vingt francs,
Je n'en fais pas, mais je les aime!

Et puis ma position est si triste; je recherche les occasions de gaieté... Mais il faut que je m'habille, voici l'heure du tribunal.

MADAME LOCARD.

Ah!

LOCARD.

Car tu ne sais pas, je crois que j'ai trouvé...

MADAME LOCARD.

Quoi?

LOCARD.

Un argument pour mon procès.

MADAME LOCARD.

Ah!

LOCARD, s'éloignant d'elle sans lui répondre; il se dirige à droite, et fait une pause à chaque membre de phrase.

C'est qu'il est sans exemple... qu'une fourchette... s'en aille toute seule... d'une maison... (Avec éclat.) Il faut que j'aille au tribunal. L'heure est même passée; mais quand on dit onze heures, c'est pour midi.

Il sort par la gauche.

SCÈNE XIV

MADAME LOCARD, *seule.*

Quel bonheur encore que mon mari n'ait pas lu l'adresse! (Elle tire avec précaution la lettre de sa poche. Avec ironie.) M. Jules espère sans doute que je la lirai, cette lettre... Je saurai bien lui prouver!... mais cependant, je veux savoir jusqu'où va son audace... (Elle ouvre la la lettre et lit bas.) Des reproches!... S'il savait combien j'y suis peu sensible... (Elle continue de lire bas.) Quoi?... aller chez lui! Oh! non, jamais! (Avec un intérêt croissant.) Il veut partir!... Oh! mon Dieu! pauvre Jules!... il a pleuré... sa lettre est baignée de larmes!... Oh! je me reproche de l'avoir affligé... (Elle regarde de nouveau la lettre.) Non!... on n'écrit pas si tendrement quand on n'aime pas! Mon-Dieu! mais à qui me confier?... personne à qui je puisse demander un appui, un conseil...

Elle reste pensive.

SCÈNE XV

RABOURDIN, MADAME LOCARD.

RABOURDIN, venant du fond.

J'ai échappé à Phrasie, rejoignons Héloïse.

Il se dirige à pas de loup vers le billard.

UN GARÇON, paraissant sur l'escalier du billard.

Monsieur Rabourdin, cette demoiselle vient de partir; elle m'a dit de vous dire que vous êtes un vilain coco, et que si vous allez ce soir à la Chartreuse, elle vous arrachera les yeux.

RABOURDIN.

Convenu!... on sait ce que parler veut dire... On ira, et on y rira!

Le garçon rentre dans la salle de billard.

MADAME LOCARD, surprise.

Monsieur Rabourdin!

RABOURDIN, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc? Ma présence a l'air de vous interloquer?

MADAME LOCARD.

Moi?... bien au contraire... je vous assure.

RABOURDIN, faisant un mouvement pour sortir.

Allons, allons, je ne veux pas être indiscret.

MADAME LOCARD.

Vous ne pouvez pas l'être, monsieur Rabourdin, vous qui m'avez vue toute jeune.

RABOURDIN.

C'est vrai!

MADAME LOCARD.

Vous étiez l'ami de ma marraine, vous.

RABOURDIN.

Oui... Oh ! l'excellente mademoiselle Robiquet... Pas jolie... mais quelle bonne lingère c'était. Je la regrette toujours... Elle me faisait crédit... c'est une dette du cœur... elle restera toujours là!... Aussi, cette pauvre mademoiselle Robiquet, je l'aimais bien, et vous donc... que de fois je vous ai fait un fauteuil avec mes jambes!...

MADAME LOCARD.

Oui, j'ai grandi sous vos yeux... Vous êtes un homme d'âge, vous... (Rabourdin se gratte l'oreille d'un air contrarié) un homme mûr... (même jeu de Rabourdin) un homme respectable.

RABOURDIN, à part.

Ah! diable! je jouis de bien des avantages.

MADAME LOCARD.

Vous avez de l'amitié pour moi?...

RABOURDIN, avec feu.

Si j'en ai!... (A part.) Elle est très-bien, cette Locard, la tristesse lui va parfaitement!... (Haut.) Si j'ai de l'amitié pour vous!... Ah ! madame Locard, en pouvez-vous douter?

MADAME LOCARD.

Non, et je veux tout vous dire : vous me donnerez un conseil, vous protégerez la faiblesse d'une pauvre femme qui a besoin d'un ami qui la défende contre ses propres sentiments...

RABOURDIN, avec feu.

Oh ! parlez! parlez! et mon amitié s'efforcera de verser sur vos douleurs le baume consolateur de l'af-

fection !... (S'arrêtant tout à coup et d'un ton naturel.) Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME LOCARD, après un moment d'hésitation.

Monsieur Rabourdin...

RABOURDIN.

Madame Locard !

MADAME LOCARD.

J'aime mon mari.

RABOURDIN.

Je ne vous blâme pas de cette... bizarrerie... d'autant plus louable que la loi ne vous y oblige pas.

MADAME LOCARD.

C'est un homme respectable.

RABOURDIN.

Par son âge, d'abord.

MADAME LOCARD.

Et par son caractère.

RABOURDIN.

Aussi !... (A part.) Voilà une précaution oratoire qui m'inquiète beaucoup pour Locard.

MADAME LOCARD.

Mais quand je l'épousai...

RABOURDIN.

Eh bien?...

MADAME LOCARD.

Mon cœur avait un engagement.

RABOURDIN, vivement.

Ah! grand Dieu! un engagement volontaire!... Pour sept ans, alors?... Et quel est l'heureux objet de cette... malversation?... Est-ce un homme convenable?

MADAME LOCARD.

C'est... c'est un jeune homme.

RABOURDIN, vivement.

Un jeune homme? Vous êtes perdue!

MADAME LOCARD.

Que dites-vous?

RABOURDIN.

Ah! madame Locard! comment avez-vous pu vous confier à un homme au-dessous de trente-cinq ans?

MADAME LOCARD.

Cet amour a été plus fort que ma raison.

RABOURDIN.

C'est tout simple... Ah! que je vous plains!...

Il lui baise la main.

MADAME LOCARD, retirant vivement sa main.

Que faites-vous, monsieur Rabourdin?

RABOURDIN.

Je vous plains. (Avec hésitation.) Et... où en êtes-vous avec ce... malheureux?...

MADAME LOCARD.

Ah! je n'ai aucun reproche à me faire, grâce au ciel!

RABOURDIN, à part.

Elle a eu affaire à un jobard.

MADAME LOCARD.

Et avec votre appui, avec vos conseils...

RABOURDIN.

ls sont à vous. (A part.) C'est qu'elle est très-jolie comme ça... (Madame Locard regarde à droite pour savoir si l'on ne l'écoute pas.) Oh! oui, ils sont à vous. Et comment ne vous serais-je pas dévoué? vous êtes si malheureuse. (Il lui prend la taille.) Et vous êtes si bien faite?

MADAME LOCARD, le repoussant.

Monsieur Rabourdin!

RABOURDIN, se reprenant.

Si bien faite pour inspirer du dévouement

MADAME LOCARD.

Mais je crains un grand malheur.

RABOURDIN.

Lequel?

MADAME LOCARD.

Ce jeune homme...

RABOURDIN.

Eh bien?

MADAME LOCARD.

Il m'écrit qu'il se tuera si je l'abandonne... qu'il va quitter Paris, et que je ne le reverrai jamais!

RABOURDIN.

Comment? (A part, vivement.) Mais c'est la lettre du Jules... (Haut.) C'est donc Jules que vous aimiez?...

MADAME LOCARD.

Hélas! oui.

RABOURDIN, à part.

Ah! le sournois! ah! le sacripant! Une veuve!... Et à qui va-t-il s'adresser!... Pauvre petite femme!... (A madame Locard, vivement.) Mais il vous trompe... Cette lettre qu'il vous écrit, c'est une plaisanterie.

MADAME LOCARD.

Oh! ne dites pas cela, monsieur Rabourdin. (Elle la lui montre.) Tenez, voyez, elle est baignée de ses larmes.

RABOURDIN.

C'est de l'eau... sucrée encore... et à la fleur d'orange...

Il porte la lettre sous son nez, et veut la faire sentir aussi à madame Locard, qui le repousse.

MADAME LOCARD.

Est-il possible?

RABOURDIN.

Cette lettre, nous l'avons écrite ensemble...

MADAME LOCARD, indignée.

Ah !

RABOURDIN.

D'ailleurs, Jules est sur le point de faire un riche mariage.

MADAME LOCARD, avec résolution.

Ah ! monsieur Rabourdin, mon parti est pris... Je renonce à lui pour toujours.

RABOURDIN.

Vous avez raison, il est trop jeune.

MADAME LOCARD.

Je ne veux plus penser qu'à mon mari.

RABOURDIN.

Il est trop vieux.

Bruit au dehors.

MADAME LOCARD.

On vient.

RABOURDIN.

Remettez-vous.

Il remonte la scène.

MADAME LOCARD, à part, avec résolution.

Je le connais, maintenant, je ne le crains plus... Je puis aller chercher mes lettres.

SCÈNE XVI

ÉTUDIANTS, CABASSOUL, BONAMI, JULES, RABOURDIN, ÉTUDIANTS *derrière eux;* MADAME LOCARD, *à l'extrême droite; puis* LOCARD.

CHOEUR.

AIR : Finale du deuxième acte du *Grand Palatin.*

Chantons tous sa victoire,
Célébrons son premier succès.
Il présage une gloire
Pour le barreau français.
Gloire au succès!...

Jules entre le dernier, et seulement à la reprise du chœur.

BONAMI.

Ce sera une colonne du barreau!... vertébrale, je lis le mot.

JULES.

Merci! mes amis, merci!...

Il leur presse la main; Rabourdin lui serre la main et le félicite.

CABASSOUL, en se plaçant auprès de Jules, avec importance.

Monsieur Jules, voulez-vous que je vous dise une hose?

JULES.

Dites, Cabassoul.

RABOURDIN, à lui-même.

Quelque bêtise!...

CABASSOUL, avec éclat.

Vous m'avez souvenu Mirabeau!...

RABOURDIN.

Là!...

Madame Locard est allée à son comptoir.

LOCARD, venant de la droite ; il a passé une redingote.

En quoi faisant?

Il se place entre Cabassoul et Jules.

RABOURDIN, à Locard.

Un plaidoyer... Il vient de gagner sa première cause.

LOCARD.

Vraiment?... Monsieur Jules, que je vous embrasse! (Il le presse dans ses bras.) Je paie du punch en réjouissance... François!... (Le garçon paraît.) Un bol de punch pour ces Messieurs...

Le garçon sort.

TOUS.

Vivat! bravo!...

Rabourdin va à madame Locard, et cause bas avec elle.

LOCARD.

Vous venez de gagner votre cause; moi, vous me voyez en tenue de plaignant... C'est aujourd'hui que je vais faire condamner mon voleur de fourchettes.

CABASSOUL, raillant.

Eh bien! vous pouvez se déshabiller.

LOCARD, étonné.

Comment ça?

CABASSOUL.

Votre voleur, il est acquitté.

LOCARD, plus étonné.

Comment ça?

BONAMI.

Et comme partie civile vous êtes condamné aux dépens.

LOCARD, de même, criant.

Comment ça?

BONAMI.

Sur la plaidoirie de Jules.

LOCARD.

Ah! grand Dieu!...

JULES, s'excusant.

Oui, je vous l'avoue... Nommé d'office... j'ignorais...

LOCARD, désolé.

Et moi qui l'embrassais!

BONAMI, à Locard, en raillant.

Je ne vous cache pas que l'individu va vous attaquer en diffamation, vous!

LOCARD.

Moi?... Ah! par exemple!...

Rabourdin et madame Locard sont descendus en scène.

RABOURDIN.

Mais Jules vous défendra... (Avec feu.) Il démontrera qu'il n'y a point calomnie, que l'accusation était juste, que l'homme est un fripon!...

Pendant ce temps, Jules a causé bas avec madame Locard.

MADAME LOCARD, à Jules, avec un sentiment d'ironie.

Recevez mon compliment, Monsieur!

Le garçon vient d'apporter le punch, et l'a placé sur la table du premier plan à gauche. Les étudiants ont avancé la table un peu à droite. Tout le monde se groupe autour de la table. Locard verse le punch.

JULES, bas, à madame Locard. Ils sont restés à droite.

Le succès que je viens d'obtenir ne me suffit pas... En obtiendrai-je bientôt un autre?

MADAME LOCARD, bas, à Jules.

Demain, j'irai chercher mes lettres.

Mouvement de joie de Jules, madame Locard se dirige vers son comptoir et s'y assied.

RABOURDIN, qui a observé Jules et madame Locard, à part.

Un rendez-vous!... Je veillerai... (Haut.) A votre santé, père Locard!...

Puis, montrant Jules, qui s'est approché de lui, et qui tend son verre à Locard.

Air : Fragment du finale du premier acte des *Impressions de voyage*.

Pour célébrer tant de mérite,
Un punch, Messieurs, c'est trop peu de moitié.
Et pour demain je vous invite
Au déjeuner de l'amitié !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Locard a des droits à l'estime...
C'est d'un grand, c'est d'un noble cœur !
Il est beau de voir la victime
Qui verse du punch au vainqueur !

Oui, pour célébrer tant de mérite, etc.

Tout le monde trinque.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente une chambre de garçon. A gauche de la porte du fond, une autre porte conduisant à la chambre à coucher de Jules. A droite de la porte du fond, une petite table sur laquelle sont placées des fleurs; à droite de la table, un buffet. Au second plan, à droite, une porte. Au premier plan, du même côté, un bureau sur lequel sont des papiers; une fenêtre garnie de rideaux au-dessus du bureau. A gauche, au premier plan, une cheminée garnie de vases à fleurs et d'une pendule; glace sur la cheminée. Au parquet de la glace une pipe est accrochée. Au second plan, à gauche, un paravent, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, *d'abord seul*, *puis* RABOURDIN.

Jules est en robe de chambre; il a des papillotes autour de la tête.

JULES, occupé à ranger scs meubles.

Elle va venir!... mais à quelle heure!... Il est dix heures à peine. Combien je m'applaudis d'avoir rompu ce mariage que j'étais sur le point de contracter!... Je suis libre, enfin! libre de n'aimer qu'elle... C'est un sacrifice dont son amour me tiendra compte, car elle m'aime toujours, j'en suis sûr... Elle va venir!... La lettre a fait son effet; j'avoue que moi, je la trouvais tant soit peu ridicule, exagérée... Mais Rabourdin s'y entend... (Décrochant la pipe suspendue à la cheminée.) Cachons ceci... Je lui ai dit que depuis longtemps j'avais renoncé à fumer...

Elle déteste la pipe. Pourvu que ça ne sente pas l tabac ici... (Il respire.) Non! (Prenant les fleurs qui sont sur la tab au fond, et les mettant dans les vases.) Puis, ces fleurs sur l cheminée... Ornons le temple en attendant l'idole (Rabourdin paraît au fond, un cigare à la bouche.) Dans un instant la chambre sera délicieusement parfumée...

RABOURDIN, lâchant une bouffée de fumée.

Je m'en charge!

JULES, l'apercevant et contrarié.

Rabourdin!

RABOURDIN.

Moi-même! en chair et en os, comme saint Amadou, (il lâche une bouffée de fumée) le patron le plus inflammable de la légende.

JULES.

Pour l'amour de Dieu, éteins ton cigare.

RABOURDIN.

Est-ce que ça te défrise?

JULES.

Non, mais l'odeur...

RABOURDIN, après avoir regardé les fleurs sur la cheminée.

Des roses?... Eh bien! mais ça fera une combinaison délicieuse... le tabac à la rose a ses vrais partisans. (Il lâche une bouffée.) Ah ça! je viens te chercher... nous devons déjeuner ensemble avec nos camarades:

JULES.

Impossible!

RABOURDIN.

Comment, impossible?... Ce n'est donc pas pour nous que tu t'es mis en papillotes comme une côtelette de veau?

JULES.

Je te le répète, je ne puis... J'attends, ce matin même...

RABOURDIN.

Une cliente?

JULES, vivement.

Une cliente, oui.

RABOURDIN, raillant.

Celle du procès en séparation, je parie... qui vient t'apporter la réponse à notre lettre d'hier?

JULES, vivement.

Précisément.

RABOURDIN, raillant toujours.

C'est ta veuve, je l'aurais deviné... Diable! une veuve qui plaide pour infidélité conjugale, c'est neuf; c'est même d'autant plus piquant que tu es l'avocat du mari.

JULES, très-embarrassé.

Sans doute... mais tu ne peux pas comprendre...

RABOURDIN, à part.

Enfonce-toi, enfonce-toi, barbote! (On entend un rire dans le lointain. Haut.) Il me semble que j'entends nos amis.

JULES.

Éloigne-les, je t'en conjure... rends-moi ce service.

RABOURDIN.

Comment, tu veux...

JULES.

Je compte sur toi... Je vais m'habiller... fais-les partir vite!

Il sort par la porte du fond, à gauche.

SCÈNE II

RABOURDIN, *puis* CABASSOUL, ÉTUDIANTS, HÉLOISE, VIRGINIE, AMANDA.

RABOURDIN, regardant Jules s'éloigner.

Ah ! monsieur le discret, ah ! monsieur le cachottier... vous voulez que je serve des amours que vous ne daignez pas me confier! Et cette pauvre petite femme!... Mais je les empêcherai bien de se réunir... (Éclats de rire en dehors.) Ah ! voilà nos amis avec du beau sexe.

Entrée des étudiants et des grisettes.

CHŒUR.

AIR : *Grand Dieu ! quelle aventure !* (de *Un Monsieur et une Dame*).

Amis, c'est jour de fête,
Il faut nous en donner,
Le Champagne s'apprête,
Nous voulons déjeuner.
Il viendra déjeuner.

HÉLOÏSE, apercevant Rabourdin et allant à lui.

Ah ! v'là Rabourdin... Je m'ennuyais de vous depuis hier au soir à la Chartreuse.

RABOURDIN, lui prenant la main.

Pauvre chatte, va !

HÉLOÏSE.

Ah ça ! où est donc le maître de la maison ?

CABASSOUL.

Serait-il à promener ?

RABOURDIN.

Non, mes amis; Jules est à sa toilette; il ne peut nous accompagner au *Petit Rocher de Cancale*.

TOUS, d'un ton contrarié.

Ah!

CABASSOUL.

Ah! je s'ennuie beaucoup de cela.

RABOURDIN.

Mais s'il ne veut pas venir avec nous, nous pouvons rester avec lui.

TOUS.

Oui, oui.

CABASSOUL.

Moi, j'avais prévu *l'ostacle*, et j'ai dit à Locard d'apporter ici les *sussistances*.

TOUS.

Bravo!

RABOURDIN, avec emphase.

Le café sera ingurgité au café Voltaire, entre midi et... onze heures du soir.

CABASSOUL, vivement.

Je sympathise cette proposition.

HÉLOÏSE, avec éclat.

Moi, j'ai une faim! je mangerais la mer et les poissons.

CABASSOUL, s'exclamant en riant.

Quanté bouillabaisse!

HÉLOÏSE.

Mais où est donc M. Bonami?

RABOURDIN.

Il est allé chez mon notaire porter des renseigne-

ments au sujet d'une certaine Hortense avec laquelle mon père eut autrefois une liaison...

CABASSOUL, riant.

Il tenait de vous.

RABOURDIN.

Et il en est résulté pour moi un accident... dont j'ignore le sexe.

AIR : *Amis, jamais l'chagrin n'm'approche.*

De retrouver cet enfant du mystère,
Par testament on m'imposa la loi ;
Je me soumets aux volontés d'un père,
Et Bonami fait les courses pour moi.
Son amitié, je la mets à l'épreuve,
Depuis un mois, grands dieux ! a-t-il trotté !
A-t-il été
Éreinté
Et crotté ;
Un véritable ami... de Terre-Neuve,
Moins la finesse et la vélocité !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

CABASSOUL, qui a remonté jusqu'à la porte du fond.

Voilà les *sussistances !*

Tout le monde fait un mouvement vers le fond.

SCÈNE III

ÉTUDIANTS, VIRGINIE, LOCARD, *avec un panier au bras et venant du fond;* AMANDA, CABASSOUL, HÉLOISE, RABOURDIN, *auprès du bureau.*

LOCARD.

Oui, mes enfants, me voilà... J'ai tout quitté pour votre déjeuner. (On le débarrasse de son panier qu'on pose sur le

buffet.) Et ma femme qui ne sait pas où je suis... Je me suis dit : Elle est jalouse, il y a aura des dames, ne lui disons rien, et je ne lui ai rien dit.

RABOURDIN.

Bah!... les femmes!... on leur cache bien des petites choses.

Il lutine Héloïse.

LOCARD, avec une sorte de fatuité naïve.

Il le faut bien!... c'est triste! ah! c'est triste! dans l'état de santé où je suis.

AMANDA.

Vous êtes malade, Monsieur Locard?

LOCARD.

Malade n'est pas le mot, je pourrais, je devrais même l'être... ma malheureuse fourchette m'a tant bouleversé... j'ai des étourdissements, la bile me monte aux yeux, je vois jaune.

RABOURDIN, qui depuis un instant a pris sur le bureau de Jules un papier qu'il parcourt d'un air de satisfaction, à Locard.

C'est un avertissement du ciel!

AMANDA, à Locard.

Mettez-vous les pieds à l'eau avec du vinaigre, du sel et de la moutarde.

LOCARD, tristement.

A la rémoulade, alors?... Je sais ce que c'est.

RABOURDIN, se plaçant entre Virginie et Locard, d'un air goguenard.

Laissez-les donc, Locard! Quoique sec, vous êtes encore vert, vous avez le teint fleuri.

CABASSOUL, se plaçant entre Locard et Amanda, en raillant.

Pleine floraison... il a même déjà des bourgeons.

RABOURDIN.

Il ne lui manque que des rameaux... Cela pourra venir.

Tous rient.

TOUS.

Déjeunons ! à table ! à table !

Ils font un mouvement pour remonter, en démasquant la porte du fond à gauche, Jules en sort ; ils s'arrêtent.

SCÈNE IV

VIRGINIE, LOCARD, JULES, RABOURDIN ; *et groupés un peu plus haut,* AMANDA, CABASSOUL, HÉLOISE, ÉTUDIANTS.

Jules a ôté ses papillotes ; il est complétement habillé, pantalon et habit noirs.

TOUS.

Ah ! voilà Jules !

JULES.

Que vois-je ?

RABOURDIN, à part.

Ce n'est pas positivement là ce qu'il m'avait recommandé.

LOCARD.

Oui, c'est nous, oui, c'est nous, monsieur Jules...

JULES, à part, marchant très-contrarié.

Le mari !... Que le diable l'emporte !... (Haut.) Messieurs... (Bas à Rabourdin.) Tu ne les as pas renvoyés !... c'est un guet-apens !

RABOURDIN, bas.

Ils n'ont pas voulu s'en aller.

JULES.

Mes amis, mes bons amis, vous me voyez désolé...

je ne puis être des vôtres, quant à présent... Commencez sans moi, déjeunez et bientôt...

RABOURDIN, à part, vivement, et avec inquiétude.

Le rendez-vous n'est pas ici, c'est clair.

JULES, à part.

Allons la prévenir... qu'elle ne vienne pas!... tout serait perdu!

RABOURDIN, à part.

Comment empêcher?... (Bas à Jules.) Tu ne veux pas déjeuner avec nous... nous déjeunerons ailleurs.

JULES, bas à Rabourdin, en lui serrant la main.

Merci! merci!

RABOURDIN.

Eh quoi!... tu as pu penser que nous te laisserions partir ainsi!... (Aux autres.) Et nous aurions l'indiscrétion d'apporter la perturbation dans ses élucubrations, dans les occupations de sa profession!... Nous ne le devons pas.

LOCARD.

Non!... je dis mieux!... nous... (il cherche le mot qui lui échappe) nous ne le devons pas!

RABOURDIN.

Nous déjeunerons ailleurs... Qui m'aime me suive.

LOCARD, désolé.

Mais où ça?

RABOURDIN.

Vous le saurez! (A part.) Je les mène chez Locard, sa femme déjeune avec nous, et je ne la perds pas de vue.

TOUS.

Partons! partons!

LOCARD.

Filons !

HÉLOÏSE.

C'est ça, valsons !

CABASSOUL.

Oh ! l'idée il est bonne... *j'acepte*. Valsons !

Il prend Amanda et se dispose à valser, les autres l'imitent.

AIR : *Valse légère.*

ENSEMBLE.
Allons, amis, que rien ne nous arrête,
Car l'appétit est le meilleur des mets ;
Un déjeuner, c'est toujours une fête,
Quand la gaîté surtout en fait les frais.

RABOURDIN, à part.

Oui, préservons ce mari débonnaire
D'un sort commun et cependant cruel.
Et soyons son paratonnerre,
En détournant de lui le feu du ciel.

Reprise ensemble.

Allons, amis, etc.

Ils sortent tous en valsant. Locard, resté le dernier, prend son panier entre ses bras et sort en valsant aussi.

SCÈNE V

JULES, *puis* PHRASIE.

JULES, d'abord seul.

Les voilà partis !... ce n'est pas sans peine, et quelle peur j'ai eue qu'elle n'arrivât pendant qu'ils étaient là ! Ce diable de Rabourdin m'a inquiété avec ses suppositions... Maintenant, je suis tranquille et je puis attendre patiemment... (Il ouvre un tiroir du

bureau.) D'abord, ses lettres. (Il les prend et les met dans sa poche.) Si pour faire passer le temps je travaillais un peu à mon plaidoyer... Oui... voyons. (Il s'assied au bureau, sur lequel il prend des papiers.) Où en étais-je?... (Lisant.) « L'infidélité conjugale, Messieurs, c'est la plaie de notre époque... » Je crois ce mouvement heureux!... C'est égal, je suis fâché de m'être chargé de la cause du mari; il me semble que j'aurais mieux plaidé celle de la femme... oui... (Prêtant l'oreille.) Des pas dans l'escalier... (Il se lève et va au fond.) On vient... on s'arrête! (On entend frapper doucement.) C'est elle! (Il ouvre vivement et avec joie. Il aperçoit Phrasie, et dit avec stupéfaction.) Phrasie!

PHRASIE, entrant; la porte se ferme derrière elle.

Eh ben! oui! c'est moi, quoi!... J'ai l'air de vous faire l'effet d'une pichenette... vous restez là, le nez en l'air.

JULES, troublé.

Comment êtes-vous venue ici?

PHRASIE.

Par l'escalier!... Il n'y a que les chats qui entrent par les fenêtres.

JULES, avec impatience.

Très-bien! mais enfin, que voulez-vous?

PHRASIE.

Et cette clef du petit escalier qui avait été égarée pendant le déménagement de Rabourdin, qui a demeuré ici avant vous, vous m'aviez fait promettre de vous la rapporter moi-même, aussitôt qu'elle serait retrouvée...

JULES.

Eh bien?

PHRASIE.

Elle l'est.

Elle fouille dans sa poche.

JULES.

Ah mais! il ne fallait pas, Phrasie, vous donner la peine de monter... il fallait la remettre à la portière, tout simplement.

PHRASIE, toujours la main dans sa poche; mais discontinuant d'y fouiller.

Ah ça! êtes-vous bête, vous?... Moi, jeunesse, j'irais rendre la clef d'un jeune homme à une portière? Certainement je ne méprise pas cette classe-là, j'ai eu des concierges dans mes aïeux; mais je ne veux pas fournir de matériaux aux cancans.

JULES.

Alors, faites-moi le plaisir de me donner...

PHRASIE, regardant Jules avec attention et se croisant les bras.

Eh! mais, je ne faisais pas attention... Pristi! monsieur Jules, vous êtes sur votre quarante-cinq aujourd'hui... Plus que ça d'habit noir!... Vous êtes d'un convoi?

JULES, avec impatience.

Eh non! je vais en soirée.

PHRASIE.

A dix heures du matin?... Les jours sont bien courts dans cette maison-là.

JULES.

Enfin, Phrasie, cette clef, de grâce!

PHRASIE.

Et puis que je file, n'est-ce pas?... Eh bien! non! je ne m'en irai pas, là!

JULES.

Par exemple!

PHRASIE.

Vous croyez donc que je ne me doute de rien?

JULES.

Quoi? (A part.) Saurait-elle?...

PHRASIE.

Vous croyez donc que je suis venue ici pour vos beaux yeux?... Vous vous trompez, mon cher. Hier, Rabourdin a disparu pendant toute la soirée, ce matin je ne l'ai pas revu; il n'était pas chez lui...

JULES, l'interrompant.

Mais quel rapport?...

PHRASIE, continuant, et d'un ton d'autorité.

J'ai su qu'il devait faire une bombance avec vous ce matin. Héloïse en sera, j'en suis sûre! Et puisque je ne puis mettre la main sur lui, je la mets sur vous, je m'attache à vous comme le *lièvre* à l'ormeau! je m'établis chez vous comme Louis XIV sur la place Victoire.

JULES, avec emportement.

Ah! c'est trop fort!

On frappe à la porte du fond.

PHRASIE.

C'est lui! En joue!

Elle tire des ciseaux de sa poche.

JULES.

Mais non, je vous dis!... Trop tard, maintenant, trop tard!... (La poussant derrière le paravent.) Restez là, et, au nom du ciel, pas un mot!

Il tire le paravent sur elle.

PHRASIE, à elle-même.

Ça, ça m'est égal!... Je saurai du moins tout ce que je veux savoir... Pourquoi faire qu'on a inventé les hommes, mon Dieu?

SCÈNE VI

PHRASIE, *derrière le paravent*, JULES, MADAME LOCARD.

JULES, ouvrant la porte, et avec une joie mêlée d'embarras.

Vous, Madame!... vous chez moi!... Ah! ma surprise égale mon bonheur!...

MADAME LOCARD.

Il me semble que vous deviez m'attendre, puisque vous m'avez imposé la condition de venir.

PHRASIE, à part.

Madame Locard!

JULES, à part.

Et Phrasie qui est là!... (A madame Locard, à demi-voix.) Chère Louise!... combien je vous sais gré de cette marque de confiance...

Mouvement de surprise de Phrasie.

MADAME LOCARD.

Il ne s'agit pas de tout ça, Monsieur, vous savez très-bien le motif qui m'amène.

JULES, à demi-voix.

Je pensais que vous aviez eu pitié de mon amour, et que cette lettre, que je vous ai écrite...

MADAME LOCARD.

Cette lettre!... je vous conseille de vous en vanter, elle n'était même pas de vous, elle était de M. Rabourdin.

Mouvement de surprise de Jules.

PHRASIE, à part.

Comment? Rabourdin écrit des lettres d'amour à madame Locard! ah! le bédouin!

JULES.

Mais qui a pu vous dire?...

MADAME LOCARD.

M. Rabourdin lui-même.

JULES, vivement.

Lui!... une pareille trahison!... (Avec ironie.) Alors, Madame, c'est qu'il vous aime... il est amoureux de vous...

PHRASIE, à part.

Ah! la bégueule! j'ai envie de lui sauter aux yeux!

MADAME LOCARD.

Non, Monsieur, je ne pense pas que M. Rabourdin soit amoureux de moi. D'abord, il est aimé de Phrasie, une bonne, une excellente fille...

PHRASIE, à part, surprise, et d'un ton adouci.

Ah!

MADAME LOCARD.

Que depuis longtemps il aurait épousée s'il m'avait crue!...

PHRASIE, à part, avec expansion.

Ah! pauvre femme! J'ai envie de lui sauter au cou!

JULES, à part, faisant un mouvement vers le paravent.

Il faut cependant que je fasse partir Phrasie.

MADAME LOCARD.

Où allez-vous donc, Monsieur?

JULES, balbutiant.

Mais... mais, retirer la clef de cette porte...

Il va à la porte du fond.

MADAME LOCARD.

C'est inutile!

JULES.

Si l'on nous surprenait...

MADAME LOCARD, vivement.

Je vais partir. Je ne suis venue ici que pour vous redemander...

JULES, entendant du bruit au dehors.

Ah! mon Dieu!... on vient...

Il retient la porte du fond par le bouton de la serrure.

RABOURDIN, en dehors, et cherchant à entrer.

Eh bien!... qu'est-ce qu'il y a donc?...

MADAME LOCARD, avec effroi.

Ciel!...

RABOURDIN, dehors.

Tu fais des barricades?... Ah! c'est du vieux jeu... on n'en porte plus...

PHRASIE, à part.

Aïe! Rabourdin!...

MADAME LOCARD, très-effrayée.

Où me cacher?... Derrière ce paravent.

JULES, vivement.

Non... (Il lui indique la porte de la chambre du fond, à gauche.) Ici!...

MADAME LOCARD, entrant dans la chambre.

Ah!...

Elle disparaît et ferme la porte. Jules quitte alors la porte du fond et vient s'asseoir à son bureau avec humeur et sans regarder derrière lui.

SCÈNE VII

PHRASIE, *derrière le paravent;* RABOURDIN, JULES, *au bureau; un instant après,* BONAMI.

RABOURDIN, ouvrant brusquement la porte, tandis que Jules s'est mis à son bureau et lui tourne le dos.

Enfin! c'est bien heureux!... Il paraît que ta serrure a un rat... (A part.) Madame Locard était sortie, je suis revenu en toute hâte.

JULES, sans se retourner.

Que veux-tu?

RABOURDIN.

Te parler!

Bonami paraît au fond.

JULES.

Je travaille.

RABOURDIN.

Connu!... (Bas, à Bonami.) Toi, je t'ai amené pour faire lever le gibier... mets ton intelligence des dimanches : prudence, discrétion, l'œil aux aguets... il y a de la femme ici... cherche... et apporte!...

BONAMI, à voix basse.

Oui, et si je trouve... Nom d'un chien! je mords!...

Il jette les yeux autour de lui; embarrassé de savoir de quel côté il dirigera ses recherches, il va au buffet, il l'ouvre, et regarde dans les tiroirs; puis, apercevant la porte à droite, il l'entr'ouvre et pénètre mystérieusement dans le cabinet, dont il ferme la porte sur lui.

RABOURDIN, à Jules, en s'approchant de lui.

Tu n'étais pas seul chez toi?

JULES.

Que veux-tu dire?

RABOURDIN, à demi-voix.

Je veux dire que madame Locard...

JULES, se levant avec impatience et gagnant à gauche.

Tu perds la tête!... Au surplus, que t'importe?

RABOURDIN, avec chaleur.

Que m'importe? Tu me dis : Que m'importe?... à moi? ton ami?... Mais si je t'aime, j'aime aussi madame Locard.

PHRASIE, à part.

Eh bien! il ne me l'envoie pas dire!... Je m'amuse ici.

JULES, avec ironie.

Ah! voilà le grand mot!

RABOURDIN.

Non, le mot n'est pas grand, mais il est vrai. Je l'aime, cette femme, parce que j'ai toujours eu pour elle une espèce de sentiment... l'ayant vue pas plus haute que ma botte... On portait des bottes, alors...

JULES.

Après?

RABOURDIN.

Après, on a porté des demi-bottes.

JULES.

Enfin?

RABOURDIN.

Enfin, aujourd'hui, on ne porte plus que des quarts de bottes. (Mouvement d'impatience de Jules.) Mais il ne s'agit pas de ça... Je dis que tu as voulu faire de moi le complice de ta séduction, en me laissant t'aider dans la confection de cette épître érotico-volcanique que je croyais pour une autre. C'est mal!...

PHRASIE, à part.

Animal!...

Mouvement de Jules, qui a entendu ce que vient de dire Phrasie.

RABOURDIN, qui croit que c'est Jules qui vient de parler.

Monsieur Jules, voilà un mot trivial.

JULES.

Enfin, que me veux-tu?

RABOURDIN.

Je veux... je veux me précipiter entre vous deux, pour vous empêcher de faire la plus énorme bêtise que le soleil ait jamais éclairée de ses rayons bienfaisants!... J'ai passé par là... je sais ce qu'en vaut... le mètre, pour parler le langage de la loi... Aimer une femme atteinte de mariage! mais c'est la dernière des conditions... Et si Locard vient à s'apercevoir de la concurrence que tu lui fais, cet homme, étant d'un naturel très-processif, ne gardera pas le silence, comme cela se pratique dans la bonne compagnie; un homme qui entreprend un procès pour une fourchette!... Il t'attaquera, toi, avocat; toi, qui peux te faire au Palais une réputation dans les causes matrimoniales; toi, homme grave, qui as le droit, par diplôme, de dire toutes les bêtises qui te passent par la tête à la face de la magistrature; toi, enfin, qui aurais pu, à l'imitation de nos chemisiers célèbres, écrire sur ta porte : *Spécialité pour les catastrophes de ménage!*... Te voilà démoli, coulé, enfoncé!... tu perds ta branche!

JULES.

Tu es superbe quand tu plaides, mais tu m'ennuies!... Tes conclusions, et laisse-moi tranquille... J'ai à travailler.

RABOURDIN.

Mes conclusions sont : Cherche ailleurs!...

JULES, regardant du côté de Phrasie.

Eh bien! sans chercher, j'ai peut-être trouvé.

RABOURDIN.

Tant mieux!

JULES.

Une jolie fille, ma foi!

RABOURDIN.

Ah! parbleu! si c'était une bossue, où serait le mérite?

JULES.

Une brune.

RABOURDIN.

Ce sont les plus fidèles.

JULES.

De beaux yeux!

RABOURDIN.

Ce sont ceux que je préfère.

SCÈNE VIII

PHRASIE, JULES, RABOURDIN, BONAMI.

BONAMI, à part, en sortant du cabinet.

Rien... mais j'ai pris mes précautions.

Il montre une clef qu'il a retirée.

JULES.

Une tournure charmante!

RABOURDIN.

Oh! les tournures, ça se fabrique, ça! (A part.) Le paravent a remué.

Le paravent se ferme tout à fait du côté du public. Inquiétude de Jules, qui regarde le paravent avec anxiété.

BONAMI, bas à Rabourdin.

Je n'ai rien découvert.

RABOURDIN, bas.

Va-t'en au paravent.

BONAMI.

Du tout! je ne m'en irai qu'après... (Comprenant.) Ah! bon! bon!...

Il se glisse derrière le paravent en passant par derrière.

RABOURDIN, à Jules.

Et cette brune dont tu me parles, est-elle libre?

JULES.

Elle aime un mauvais sujet qu'elle va quitter, je l'espère

RABOURDIN.

Profite de la vacance, case-toi.

On entend retentir un soufflet derrière le paravent.

BONAMI.

Oh! sacrebleu!

RABOURDIN, vivement, en allant au paravent.

Madame Locard est là, j'en étais sûr!...

JULES, cherchant à le retenir.

Rabourdin!...

RABOURDIN, lui échappant, et ouvrant le paravent du côté du public.

Phrasie!...

PHRASIE, s'avançant d'un air assuré.

Vous ne vous y attendiez pas?

BONAMI, à part, tenant sa joue.

Ni moi non plus, par exemple ! je suis franc !

PHRASIE, à Rabourdin.

Osez-vous bien me regarder en face !

RABOURDIN, interdit.

Mais...

PHRASIE, s'avançant vers lui, menaçante.

Traître ! sacripant ! infidèle ! polisson !...

RABOURDIN, indigné.

Infidèle ! moi?... quand je la surprends... (A Jules.) C'était donc là ta brune?

JULES, raillant.

Qu'en dis-tu?

RABOURDIN, avec reproche.

Voilà les amis !... Je dis... je dis... Cherche ailleurs...

BONAMI, à part.

Cherchons ailleurs, puisqu'il le veut, mais je n'ai pas d'agrément dans mes démarches.

Il entre dans la chambre du fond à gauche.

SCÈNE IX

PHRASIE, RABOURDIN, JULES.

PHRASIE.

Oui, monstre, j'ai tout entendu.

RABOURDIN, élevant la voix pour la faire taire.

Phrasie !...

PHRASIE.

Je sais à quoi m'en tenir maintenant.

RABOURDIN.

Et moi aussi... La seule femme à laquelle je tenais! (Avec une émotion comique.) Une femme que j'ai comblée... de boucles d'oreilles!... à qui j'ai donné, il n'y a pas quinze jours, du cachemire... pour me faire un gilet!... Elle qui me jurait une flamme éternelle!... Pour qui je brûlais d'un feu... grégeois!...

PHRASIE.

Ah! taisez-vous!... vous avez le cœur ossifié!

RABOURDIN.

Elle qui m'a donné une pipe en écume de mer!...

Il marche à grand pas.

JULES, cherchant à le calmer.

Voyons, voyons.

RABOURDIN, avec émotion.

Représentant une tête de Turc, mon ami; on fourre le tabac par le turban.

JULES, à part, en riant.

Qu'est-ce qu'il dit?

PHRASIE.

Ah! ce n'est pas assez de courir après Héloïse, il vous faut aussi des femmes mariées?... Mais vous ne vous êtes pas levé assez matin, mon cher... Vous perdez vos pas et démarches... D'abord, je la protége, moi, c'te chère innocente...

JULES.

Pas si haut.

PHRASIE.

Pourquoi donc ça? Je tiens à ce qu'elle m'entende.

RABOURDIN, vivement.

Quoi! elle est ici?

JULES, à Phrasie.

Ah! qu'avez-vous fait?

PHRASIE.

Puisque je la protége, soyez donc tranquille... (A part.) Après ce qu'elle a fait, je me jetterais au feu pour elle... Nom d'un petit bonhomme!

RABOURDIN.

Phrasie, ne jurons pas. Je t'assure que la jalousie t'aveugle.

PHRASIE.

Jalouse! Moi, jalouse d'un singe pareil?... Ah! seigneur Dieu! Par exemple, vous vous trompez joliment. Ah! vous me faites des traits! Eh bien! liberté, *libertas!*... Moi aussi, j'en ferai... et des bons, et des fameux, et des cruels.

RABOURDIN.

Phrasie! une telle algarade...

PHRASIE, indignée.

Algarade!... Il me dit des indécences, actuellement... Je m'en vas, je ne me tiens plus, je m'en vas!

Elle remonte la scène.

RABOURDIN.

Allons!

JULES, allant à elle et cherchant à la calmer.

Voyons, Phrasie, soyez raisonnable.

PHRASIE.

Ah! monsieur Jules, tenez, c'est plus fort que moi... Vous n'êtes pas un sacripant, vous!... Je viendrai vous revoir, monsieur Jules; oui, oui, je viendrai vous revoir. Nous en causerons.

RABOURDIN, vivement.

Comment? vous en causerez?

PHRASIE, à Rabourdin.

A vous, je vous garde un chien de ma chatte, comme on dit!... Laissez-moi!... je vous z-haïs comme le dernier des derniers! (En sortant par le fond.) V'là une vilaine espèce d'hommes, par exemple!

SCÈNE X

RABOURDIN, JULES.

RABOURDIN, vivement et avec humeur.

Ah ça! est-ce que tu t'imagines que ça va se passer comme ça?

JULES, gaiement.

Pourquoi pas?

RABOURDIN.

Et tu crois que je souffrirai que tu fasses la cour à Phrasie, la seule femme que j'aie jamais aimée.

JULES.

Elle te quitte... (Avec une intention marquée.) Et comme elle n'est pas en puissance de mari... (D'un ton railleur.) Oui, tu m'as converti... Les considérations morales que tu as si bien fait valoir...

RABOURDIN, avec humeur.

Va te promener avec ta morale! et que le diable l'emporte! C'est vrai, ça, quand par hasard j'entre dans la morale, je me cogne partout... j'en suis la dupe. Après ça, tu comprends bien que, dans ce que je t'ai dit, il y a à prendre et à laisser... Il n'y a pas de

règle absolue... Tu es assez grand pour savoir te conduire, et madame Locard est majeure.

JULES.

Quoi! tu penses maintenant...

RABOURDIN, lui tendant la main.

Chacun le sien et la paix!

JULES.

Te voilà raisonnable, enfin! Allons, adieu; sans rancune.

RABOURDIN.

Et bonne chance! (A part.) C'est égal, je crois que j'avais raison : Madame Locard... (Il regarde autour de lui. — Haut.) Eh bien! où est donc mon terre-neuvien? Il sera parti, ennuyé de ne rien trouver, le maladroit!

JULES.

AIR *de la Valse de Giselle.*

Mais ne crains rien, crois toujours à ta belle;
De t'adorer elle s'est fait la loi.
Pour un instant, tu la crus infidèle ;
Mais, je le jure, elle n'aime que toi.

RABOURDIN, à part.

Laissons-les faire, et songeons à Phrasie,
Je crains le feu d'un amour clandestin.
Chez soi l'on doit éteindre l'incendie,
Avant d'aller au secours du voisin.

ENSEMBLE.

Je ne crains rien, et je crois à ma belle ;
De m'adorer elle s'est fait la loi.
Pour un instant je la crus infidèle ;
Mais, je le pense, elle n'aime que moi.

JULES.

Mais ne crains rien, crois toujours à ta belle ;
De t'adorer, etc.

Rabourdin sort par le fond.

SCÈNE XI

JULES, *puis* BONAMI.

JULES, seul, après avoir tiré la porte derrière Rabourdin.

Allons maintenant... (Allant ouvrir la porte de la chambre au fond à gauche.) Vous pouvez sortir, Madame.

BONAMI, sortant de la chambre très-surpris.

Comment?... Madame!

JULES, très-étonné.

Bonami!

BONAMI.

C'est donc vrai qu'il y avait une femme là-dedans? Mais il y fait noir à ne pas distinguer sa main droite de son pied gauche; je n'ai rien vu. (Essayant de rentrer malgré Jules, qui lui barre le passage.) Pardon, j'ai oublié mon chapeau.

JULES.

Vous l'avez sur votre tête.

BONAMI.

Mon chapeau? (Il porte la main à son chapeau.) Ah!... ah! oui! c'est vrai... (Cherchant à entrer.) Pardon, c'est mon mouchoir...

JULES, le repoussant.

Allez au diable!

BONAMI, à part.

Il est dit que je ne pourrai pas en attraper une seule! Comment font-ils tous? grand Dieu!

JULES, avec impatience.

Bonami?

BONAMI.

Cher ami.

JULES.

J'ai à travailler.

BONAMI.

Voulez-vous que je vous aide?

JULES, avec colère.

Sortirez-vous, à la fin?

BONAMI, désolé, à part.

Quand je pense que j'ai été enfermé avec elle!... Ah! je ne suis pas heureux!

JULES, très-animé.

Bonami!

BONAMI, revenant.

Cher ami!

JULES, de même.

Je prétends être seul chez moi!...

BONAMI.

Je m'en vas, je m'en vas. (Revenant.) Dites donc, est-elle bien gentille?

JULES, très-fâché.

Encore!

BONAMI.

Je m'en vas, je m'en vas. (A part.) Je la verrai, oh! je la verrai, j'ai mon plan! (A Jules.) Puisque vous le voulez absolument... (Il se dirige vers la seconde porte du fond à gauche. Jules se hâte d'arrêter Bonami au moment où il va ouvrir cette porte, et, le saisissant par le bras, il le fait pirouetter sur lui-même et le précipite sur la porte du milieu au fond, qui s'ouvre violemment par cet effort. Bonami sur le seuil de la porte s'écrie :) Ah! je ne suis pas heureux!

Il disparaît; Jules ferme la porte du fond.

SCÈNE XII

MADAME LOCARD, JULES.

Jules va à la porte du fond à gauche et l'ouvre.

MADAME LOCARD, sortant de la chambre.

Quelle situation!... Ah! monsieur Jules! (On entend fermer la porte du fond à double tour.) O ciel! on nous enferme!

JULES.

Un mauvais tour de cet imbécile qui s'est trouvé là je ne sais comment; mais ne craignez rien, chère Louise (il indique la droite) j'ai ici un petit escalier de dégagement par lequel vous pourrez sortir en toute sécurité.

MADAME LOCARD.

Ah! quelle peur il m'a faite quand il est entré dans cette chambre!... Heureusement j'ai pu me réfugier derrière un porte-manteau qu'il avait visité d'abord, et où il n'est pas revenu me chercher. Et moi, qui croyais faire une démarche toute simple, forcée de me cacher... Oh! j'ai reconnu trop tard mon imprudence.

JULES.

Remettez-vous, oublions un instant...

MADAME LOCARD, avec fermeté.

Ce que je ne puis oublier, Monsieur, c'est que je suis venue ici pour ravoir mes lettres.

JULES.

Oh! mais ces lettres, ces lettres! j'y tiens comme on tient à la vie!

MADAME LOCARD, avec un grand mouvement.

Comment!... mais je ne suis venue chez vous que sur la promesse que vous m'avez faite de me les rendre!

JULES.

Mais...

MADAME LOCARD.

Il y va de mon repos, Monsieur!

JULES.

AIR *du bon Ange.*

Ah ! j'avais une autre espérance
En vous voyant venir ici...
Puisqu'ils troublent votre existence,
Tenez... ces billets... les voici.

Il tire de sa poche un paquet de lettres.

Et si l'amant doit disparaître,
Lorsque vous les aurez relus
Ils vous rappelleront peut-être
L'ami qui vous les a rendus !

MADAME LOCARD, prenant les lettres avec émotion.

Ah! monsieur Jules!

Même air.

Merci pour tant de déférence,
J'en ressens un trouble bien doux...
Croyez à ma reconnaissance...

Avec abandon.

Merci, Jules, c'est bien à vous !

A elle-même, très-troublée.

L'amour, là, ne doit pas renaître,
Mais mon cœur en est oppressé,
Plus en les reprenant peut-être,
Qu'au moment où je les traçai.

JULES, avec passion.

Quoi! vous m'aimiez encore!

MADAME LOCARD, émue.

Monsieur Jules.

JULES, avec passion.

Louise! un mot, un mot! Dites que vous m'aimez.

MADAME LOCARD, très-troublée.

Jules, de grâce, soyez généreux!

JULES.

Généreux? Envers qui? envers un homme qui m'a dérobé ma femme! (mouvement de madame Locard) car je vous aurais épousée.

MADAME LOCARD.

Vous?

JULES.

Ne viens-je pas, pour vous, de rompre un mariage?...

MADAME LOCARD, vivement et avec bonheur.

Il est rompu?... Ah! c'est encore mieux que tout le reste... Ah! après ce mot-là!...

JULES, allant à elle, avec passion.

Ma Louise!

On agite la clé dans la serrure de la porte du fond.

MADAME LOCARD, avec effroi.

O ciel!

JULES, de même.

Grand Dieu! Vite, vite! au fond de ce cabinet, une porte ouvrant sur le petit escalier.

Il ouvre la porte à droite.

MADAME LOCARD.

Ah! monsieur Jules!

Elle entre dans le cabinet.

JULES.

Vous n'avez rien à craindre... Adieu, Louise... Je vous reverrai, n'est-ce pas?

Madame Locard disparaît.

SCÈNE XIII

LOCARD, *après avoir tourné plusieurs fois la clé, comme quelqu'un qui embrouille la serrure*, JULES.

LOCARD, passant la tête à la porte, qu'il entr'ouvre.

Peut-on entrer?

JULES, effrayé à part.

Locard!... Il était temps!

LOCARD.

Ah! j'ai couru! ah! je suis essoufflé.

JULES.

Qu'avez-vous donc?

LOCARD.

Je viens vous avertir...

JULES.

De quoi?

LOCARD.

Pour la dame en question.

JULES.

Comment?

LOCARD.

M. Bonami est venu nous dire que vous n'étiez pas sorti, que vous aviez une femme ici, qu'il vous avait enfermés... Et moi, je me suis dit : C'est trop fort, c'est des bêtises... ça peut la compromettre, c'te

demoiselle, et je suis venu vous délivrer!... Est-ce beau, ça?

JULES, gaîment.

Merci, mon brave Locard, mais c'est un conte que Bonami leur a fait; je suis seul ici.

LOCARD.

Voyons, voyons! ne faites pas le vertueux avec moi, faites-la sauver avant qu'il y ait du danger.

JULES.

Mais je vous jure...

LOCARD.

Je suis gai, j'aime à rire...

JULES.

Puisque je vous dis que je suis seul ici! Mais n'importe, votre visite me fait plaisir. (A part.) Cela donnera à sa femme le temps de rentrer sans qu'il la voie. (Haut.) Asseyez-vous donc.

Il lui présente une chaise.

LOCARD, s'asseyant.

Merci. Ah! ils vont venir, allez!

JULES.

Ils peuvent venir.

MADAME LOCARD, entr'ouvrant la porte à droite et la refermant aussitôt.

Mon mari!

JULES, l'apercevant.

Ciel!

LOCARD, se levant vivement.

Hein?

JULES.

Quoi?

LOCARD.

Je croyais que vous me parliez.

JULES.

Du tout.

LOCARD, à lui-même.

Il dissimule. Je parie que derrière ce paravent...

Il va doucement vers le paravent.

MADAME LOCARD, reparaissant à la porte, à Jules.

La porte est fermée, impossible de sortir.

Elle referme vivement la porte.

LOCARD, se retournent vivement et indiquant la porte du cabinet.

Ah! elle est là. Ah! malin! ah! farceur!

JULES.

Mais, non!

LOCARD, avec sentiment.

Monsieur Jules! je vous jure, sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tête de ma femme, que je n'en dirai rien. Laissez-moi la voir.

JULES, avec force.

Vous vous trompez, vous dis-je! (Bruit au dehors. A part.) Je suis à la torture!

LOCARD.

Les voici! N'ayez pas peur, je plane sur vous.

SCÈNE XIV

AMANDA, HÉLOISE, CABASSOUL, VIRGINIE, LOCARD, JULES, ÉTUDIANTS, *derrière, puis* RABOURDIN.

CHOEUR.

AIR :

Ici l'on nous cache quelqu'un,
Et nous venons dévoiler ces mystères.

C'est fort mal ; entre amis sincères,
Tous les trésors doivent être en commun.

RABOURDIN, entrant.

Qu'est-ce qu'il y a donc? une émeute, un rassemblement?

Il se place entre Locard et Jules.

JULES, bas à Rabourdin.

Mon ami, je suis perdu.

RABOURDIN.

Comment ça?

LOCARD, bas à Rabourdin, en indiquant le cabinet.

Elle est là!

RABOURDIN.

Comment?... (Regardant alternativement Jules et Locard avec surprise. A Locard.) Vous êtes... (A Jules.) Il est dans la confidence?

JULES, bas à Rabourdin.

Non... mais de grâce, fais-les partir.

RABOURDIN.

C'est facile.

Jules remonte un peu la scène.

LOCARD, bas, à Rabourdin.

Ce pauvre garçon est sur les épines.

RABOURDIN.

Parbleu! (Aux autres.) Mes chers amis, nous sommes venus trop tard... La perdrix a pris son vol, et nous allons prendre le nôtre! (A Jules.) Tu vois comme je sers fraternellement tes amours. Ingrat Pollux, tu ne diras pas que je suis un demi-Castor? (Haut.) Je viens de commander un bishop monstre au café Voltaire!

TOUS.

Bravo !

AMANDA.

Et Bonami ?

RABOURDIN.

Nous le prendrons en route, je l'ai envoyé chez mon notaire.

Tout le monde fait un mouvement pour remonter la scène.

SCÈNE XV

ÉTUDIANTS, AMANDA, HÉLOISE, VIRGINIE, CABASSOUL, BONAMI, RABOURDIN, LOCARD, JULES.

BONAMI, entrant essoufflé. Il vient du fond.

J'en arrive ! Bonne nouvelle. (Criant.) Voici le bulletin de la grande victoire qui vient d'être remportée par M. Rabourdin !...

RABOURDIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LOCARD, bas, à Jules.

Je souffre pour vous.

BONAMI.

Le notaire tient le fil, il tient le fil, le notaire. (Bas, aux autres.) Avez-vous vu la particulière ?

CABASSOUL.

Partie !

BONAMI.

Impossible, j'avais pris mes précautions.

RABOURDIN, lui secouant le bras.

Mais, maudit bavard, et cette nouvelle dont tu parlais ?

BONAMI.

Le notaire tient le fil, il tient le fil... Il sait les nom, prénoms et domicile de l'infortunée qui a été séduite par votre respectable père.

RABOURDIN.

Allons la trouver. Où demeure-t-elle ?

BONAMI.

Au Père-Lachaise, depuis son décès.

RABOURDIN.

Imbécile !

BONAMI.

Mais l'enfant existe.

RABOURDIN, faisant un mouvement.

Il existe? Je cours !...

BONAMI.

Et voici la lettre du notaire.

RABOURDIN, revenant la prendre.

Je la lirai en route. Partons.

Il ouvre la lettre en remontant la scène pour sortir.

TOUS.

Oui, partons.

Tout le monde va pour sortir.

JULES, à part, avec joie.

Ah! enfin!...

RABOURDIN, s'arrêtant au fond.

Grand Dieu !

TOUS.

Quoi donc ?

BONAMI.

Une crampe?

RABOURDIN.

Non ! (A part) Une sœur... une sœur qui me tombe

des nuages! Depuis trente-cinq ans que je suis au monde, c'est la première fois que ça m'arrive.

Il marche dans la largeur du théâtre.

TOUS.

Qu'a-t-il donc?

RABOURDIN, à lui-même, en allant et venant.

Ah! j'ai bien vu des drames, bien des mimo et bien des mélodrames; mais jamais je n'y ai trouvé une situation d'un si haut pathétique.

JULES, à la gauche de Rabourdin, bas.

Tu ne comprends donc pas ma position?

RABOURDIN.

Parfaitement. (A part, indiquant Jules.) Voilà l'amoureux!

Il marche toujours et trouve Locard à sa droite.

LOCARD, bas, à Rabourdin.

Songez donc à cette pauvre petite femme.

RABOURDIN, à part, indiquant Locard.

Voilà le niais!... Moi, je suis le tyran... Mais je ne peux cependant pas consentir... (Avec anxiété.) Elle est là... Que faire!

JULES, vivement.

Ah ça! ce bishop dont tu les berces depuis une heure?

RABOURDIN, vivement.

Ce bishop, jamais!

JULES.

Comment?

RABOURDIN, comme frappé d'une idée.

Si, tout de suite! Jules va ouvrir la marche.

JULES, à Rabourdin.

C'est une trahison!

RABOURDIN, à Jules.

Comment, c'est à cause de toi que nous nous réunissons aujourd'hui, et tu ne serais pas des nôtres? Nous te glorifions et tu nous planterais là? Nous te décernons le triomphe et il n'y aurait pas de triomphateur ? La cérémonie du bœuf gras sans bœuf? ça serait nouveau ?

JULES, lui faisant des signes d'intelligence.

Mais tu sais bien que mon plaidoyer...

RABOURDIN.

Il est fait.

JULES.

J'ai à le revoir.

RABOURDIN, allant au bureau sur lequel il prend le plaidoyer.

Le revoir! un des plus beaux morceaux d'éloquence! Écoutez, messieurs, écoutez ce passage magnifique. (A part, en regardant la porte à droite.) J'espère qu'elle m'entendra.

JULES, bas.

Tu m'assassines !

RABOURDIN, lisant d'un ton déclamatoire.

« L'infidélité conjugale, Messieurs, c'est la plaie de notre époque ! La femme qui trahit son devoir a-t-elle pu croire aux serments de son séducteur? Ne sait-elle pas d'avance comment un serment s'oublie? Aura-t-elle le droit d'invoquer la foi jurée? Non, Messieurs, car cette femme est parjure ! et le parjure appelle l'abandon et l'oubli ! »

TOUS.

Ah bravo !...

JULES, allant à Rabourdin.

Mais c'est absurde !

RABOURDIN.

C'est toi qui parles. (Il va se placer entre Locard et Bonami. Locard va serrer la main de Jules. Rabourdin continuant de lire.) « Sans doute, la coupable trouve dans sa conscience le châtiment de sa faute, mais la société n'est pas vengée... Ah! Messieurs, c'est au nom de mon infortuné client, c'est pour la sécurité des ménages que je viens vous adjurer d'entourer de votre sollicitude, de protéger de votre égide ce titre sacré de mari, que le malheur des temps a rendu synonyme de... » (Il s'arrête tout court et dit d'un ton naturel :) Le mot n'y est pas.

LOCARD, attendri.

Le mot n'y est pas ! Ah ! j'en suis fâché ; ça m'intéressait.

RABOURDIN, à lui-même.

Trop !

La porte de droite, qui s'était entr'ouverte un peu, se referme vivement.

BONAMI.

La porte a remué ! On vient de la fermer !

CABASSOUL.

C'est une femme ! je lui entrevois la robe.

Jules va vivement se placer devant la porte du cabinet pour en défendre l'entrée.

TOUS, allant à la porte.

Une femme !... A l'assaut !...

JULES ET RABOURDIN.

Que faites-vous ?

TOUS.

Ouvrez ! ouvrez !...

JULES.

Messieurs !...

RABOURDIN.

Arrêtez !...

Jules cède aux efforts des assaillants ; on l'éloigne, la porte s'ouvre.

JULES ET RABOURDIN, avec douleur.

Ah !

RABOURDIN, mettant la main sur les yeux de Locard.

Locard, ne regardez pas !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, PHRASIE, *sortant du cabinet.*

TOUS.

Phrasie !

RABOURDIN, ôtant sa main de dessus les yeux de Locard, et très-surpris.

Encore ! Ah ça ! depuis ce matin, elle joue donc à cache-cache, ici ?

PHRASIE, s'avançant avec tranquillité.

Eh ben ! oui, c'est moi... quoi ?

Tout le monde descend la scène.

BONAMI.

Elle avoue que c'est elle ? Rabourdin, ô mon maître, vous êtes fait !

CABASSOUL, riant.

Au même !

RABOURDIN, avec hauteur.

Je suis fait ? Quel est ce mot ?

JULES, bas à Phrasie.

Et la personne qui était là !

PHRASIE, à demi-voix et de façon à être entendue seulement de Jules et de Rabourdin.

Partie ! c'est pour la délivrer que je suis venue. (Elle lui remet la clé.) Voici la clé.

Jules la remercie du geste et, pendant le mouvement suivant, va se placer entre Bonami et Cabassoul.

RABOURDIN, avec chaleur.

Quoi?... Phrasie! Phrasie!... tu es une bonne fille!...

LOCARD, riant.

Ah! ah! c'est égal, la position de Rabourdin est cocasse... allons, allons, elle est très-cocasse. Je comprends pourquoi il me bouchait les yeux.

Tout le monde rit.

RABOURDIN.

Ah! vous riez! parce que Phrasie s'est trouvée ici, chez Jules, vous croyez qu'elle serait capable de me faire... des chagrins! Eh bien! non! c'est une femme... comme il y en a trop peu!

BONAMI, soupirant.

On en manque!

RABOURDIN.

Et si on concourait, pour la vertu comme pour la musique, elle irait à Rome. (On rit.) Phrasie! accuser Phrasie! Mais vous ne savez donc pas que pour la remercier de ce qu'elle a fait je serais capable de...

PHRASIE, vivement et avec intérêt.

Quoi?

RABOURDIN, s'arrêtant tout court.

Rien!... Viens sur mon cœur et restes-y ta vie durant.

Il l'embrasse.

TOUS, se moquant.

Il l'embrasse!

HÉLOÏSE, AMANDA ET VIRGINIE.

Ah! devant le monde!

RABOURDIN.

Oui, je l'embrasse... et dans ma joie j'en embrasserais bien d'autres ! (Avec joie.) Elle est partie !

Il marche à grands pas.

BONAMI.

Ah ça ! il devient fou !

RABOURDIN.

Non, mes amis, mais je suis content, je suis heureux ! mon cœur était vide d'affections, je suis en train de le meubler, j'ai déjà une sœur.

TOUS.

Une sœur !

BONAMI.

Une sœur ! (Vivement.) Rabourdin, je vous la demande en mariage.

RABOURDIN.

Trop tard, mon cher.

BONAMI.

Ah ! sapristi ! je ne suis pas heureux !

LOCARD.

Qui est-ce donc ?

CABASSOUL.

Qui donc est-ce ?

RABOURDIN.

Cette enfant que je demandais à tous les échos et que Bonami cherchait de porte en porte, elle est trouvée... (Mouvement d'intérêt.) C'est une pauvre jeune fille auprès de laquelle j'ai vécu sans soupçonner le lien... Écoutez ce que m'écrit le notaire. (Il lit avec intention en regardant Amanda.) « Il existe rue de la Harpe, 45. »

AMANDA, à elle-même, avec émotion.

Mon adresse !... Ah ! mon Dieu !

RABOURDIN.

Une certaine Amanda Berthaud...

Il lui tend les bras.

AMANDA.

Quoi? Ah!

Elle se jette dans les bras de Rabourdin.

RABOURDIN, l'embrassant.

Amanda! (A part.) Elle est très-gentille!... Une!

AMANDA, passant devant Rabourdin.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

PHRASIE, embrassant Amanda.

Ah! Amanda!..

Bonami tend les bras à Amanda, elle passe par dessous; stupéfaction de Bonami. Amanda passe lentement derrière et va reprendre sa place à gauche.

RABOURDIN, continuant de lire, avec intention.

Écoutez! « Cette Amanda pourra vous donner des renseignements sur une demoiselle Virginie Potet. »

VIRGINIE.

Sur moi? Ah! ciel de Dieu! (Il lui tend les bras.) Quoi! Ah! Rabourdin!...

Elle va à lui et l'embrasse.

RABOURDIN.

Chère Virginie! (A part.) Elle me plaît, cette petite!... Deux!...

PHRASIE, embrassant Virginie.

Virginie!...

Bonami lui tend les bras, elle passe par dessous et reprend sa place en passant derrière les autres personnages.

RABOURDIN.

Écoutez, écoutez. (Il lit.) « Toutes deux sont liées avec Héloïse Capon. »

Il la regarde.

HÉLOÏSE.

Du tout, du tout, je n'embrasse pas sans savoir... Vous êtes un carotteur, mon cher.

LOCARD.

Mais, enfin, cette sœur, quelle est-elle?

RABOURDIN.

Cette sœur, je le jure, c'est...

Il tend les bras à Héloïse.

HÉLOÏSE, avec abandon.

Quoi!... Est-il possible!... (Allant à lui.) Ah! Rabourdin!...

RABOURDIN, triomphant, après avoir embrassé Héloïse.

Trois!... J'avais bien dit que je les embrasserais toutes!

HÉLOÏSE, le repoussant.

Comment?... ce n'est donc pas moi?

RABOURDIN.

Non; car ma sœur, c'est Louise Robiquet, aujourd'hui femme Locard.

Héloïse reprend sa place.

TOUS.

Est-il possible?

LOCARD.

Ma femme!... est-il possible?... Quoi Rabourdin, c'est vous que j'ai épousé! ma femme serait... Non, je deviens imbécile!...

Il tend les bras à Rabourdin pour l'embrasser.

RABOURDIN, étendant le bras et l'arrêtant par le cou.

Oui, mon cher beau-frère! Je dis beau, le mot est consacré.

LOCARD, très-joyeux.

Ah bah! ah bah!

Il tend les bras à Rabourdin.

RABOURDIN, l'arrêtant ; même jeu.

Lisez!

JULES, à part.

Je comprends, maintenant.

RABOURDIN.

Locard, cette fraternité-là vous vaut, par droit d'héritage, une petite ferme en Touraine; allez vous y établir, suivez le conseil de votre femme, quittez Paris, car dans le commerce il n'y a vraiment pas assez de sécurité.

CABASSOUL, à part.

Pour les maris.

LOCARD.

Pour les fourchettes, c'est juste... Ça me décide... allons, ça me décide.

RABOURDIN, à Locard.

Oui, partez... et dans quelques années, quand j'aurai fini mes études, quand j'aurai mon diplôme, je me marie... et je vais vous rejoindre.

Avec sentiment et un peu lentement.

AIR : *Loin du monde et de la cour.*

Loin du fracas de Paris,
Tout entier à la nature,
Près d'un ruisseau qui murmure,
Je vivrai pour mes amis.
Au penchant de la colline,
Près du saule qui s'incline,
Dans un hameau que domine
Un ombrage hospitalier.
Là, près de ma bergerette,
Pour charmer mes jours, j'achète...

TOUS, parlé.

Quoi?

RABOURDIN, avec éclat.

Un fonds de limonadier.

Et je mets pour enseigne : *Aux fruits de l'étude, Rabourdin, docteur de la Faculté de Paris, punch à la romaine,* avec deux queues en sautoir nouées d'un ruban bleu, couleur d'amoureux! et trois billes en pyramide, comme des œufs, ce qui est l'emblême de la poule! Maintenant, Locard, allons embrasser votre femme.

BONAMI.

Oh! oui, monsieur Locard, allons embrasser votre femme!

CHOEUR FINAL.

AIR *du sultan Mysapouf.*

Ah! quel heureux hasard, quel bon tour!
Que chacun le fête à son tour!
Pour nous, c'est un jour
D'allégresse
Et d'ivresse!
Et nul, ici, ne peut s'étonner
Si, pour gaîment le couronner,
Locard veut, ce soir, nous donner
A dîner.

FIN DE CARABINS ET CARABINES.

RENAUDIN DE CAEN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 mars 1836.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

DUMOUCHEL[1].
BÉNARD, avocat[2].
RENAUDIN, ami de Bénard[3].
ZOÉ, fille de Dumouchel[4].
SUZETTE, sœur de Bénard (ce rôle est de l'emploi des Jenny Vertpré)[5].
LA MÈRE PETITPRÉ, nourrice de Zoé, au service de Dumouchel[6].

La scène est à Paris.

1. M. Lepeintre jeune. — 2. M. Hippolyte. — 3. M. Arnal. — 4. Mademoiselle H. Balthazar. — 5. Mademoiselle L. Mayer. — 6. Madame Guillemin.

RENAUDIN DE CAEN

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un jardin borné au fond par un mur de clôture, au-dessus duquel on aperçoit la ville. A droite, corps de logis avec porte sur le jardin. Un plan plus haut, une grille servant de porte à l'extérieur. A gauche, un pavillon avec persiennes; une fenêtre du pavillon fait face au spectateur; un peu plus haut, et près de la porte du pavillon, une étagère garnie de pots de fleurs; chaises et tables de jardin; devant et sous la fenêtre du pavillon, un banc. Une table et deux chaises rustiques à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZETTE, *puis* DUMOUCHEL *et* ZOÉ.

Au lever du rideau Suzette est dans le pavillon dont la fenêtre est ouverte; elle examine un chapeau.

SUZETTE, seule, avec humeur.

Ces marchandes de modes sont ennuyeuses!... la mienne sort d'ici, et elle m'apporte ce chapeau!... C'est trop simple! quelques rubans de plus... ce serait bien mieux. Mon frère me traite toujours comme une pensionnaire. (Elle examine encore le chapeau.) Joli!... S'il était pour lui, il ne l'aurait pas commandé ainsi. (On entend sonner à la porte extérieure.) On sonne. (Elle pose son chapeau.) Tiens... si matin, il est à peine huit heures... (Elle sort

du pavillon et va à la grille. Avec joie :) Zoé ! (Elles s'embrassent.) Bonjour, monsieur Dumouchel.

DUMOUCHEL.

Mademoiselle Suzette, je vous présente mon *respèque.*

SUZETTE, à Zoé.

Est-ce qu'il te serait arrivé quelque malheur?

ZOÉ.

Mais, du tout.

SUZETTE.

Toi qui habites la rue Beauregard, je suis tout étonnée de te voir de si bonne heure dans notre faubourg du Temple.

ZOÉ.

Mon père avait une affaire à traiter dans ton voisinage, et j'ai profité de l'occasion pour venir te voir... Cette bonne Suzette!

DUMOUCHEL.

Oui, ma fille m'a assuré que j'avais une affaire à traiter dans votre voisinage... et elle a profité de l'occasion pour venir vous voir.

SUZETTE.

Ah! mais... c'est un hasard qui me surprend... (prenant la main de Zoé) bien agréablement.

ZOÉ.

Pourquoi donc?... une amie de pension... qu'y a-t-il là de si étonnant?...

SUZETTE.

C'est que tu ne viens jamais... (Avec gentillesse.) Mais n'importe, je suis bien contente... (Mystérieusement.) J'ai beaucoup de choses à te raconter.

ZOÉ, de même.

Nous causerons.

DUMOUCHEL.

Moi, je vais vaquer à mes affaires... Où dis-tu, Minette, qu'il faut que j'aille?

ZOÉ.

Mais, mon père, il me semble que vous savez bien...

DUMOUCHEL.

Je n'en ai pas la moindre idée!... Ah! voilà mon affaire, je vais profiter de ce que je suis dans le faubourg du Temple pour sauter au chemin de fer de l'Ouest, rue du Havre, hôtel du Havre, pour savoir si notre jeune homme de Caen, M. Renaudin, ne serait pas arrivé... Voilà huit jours que nous l'attendons.

SUZETTE.

C'est donc là qu'il doit descendre?

DUMOUCHEL.

Je n'en sais rien; mais rue du Havre, hôtel du Havre, lui qui est de Caen, il est assez vraisemblable... Va, ma fille, ne t'impatiente pas, notre jeune homme finira par arriver... Il faut que cette affaire-là se fasse... j'y tiens d'abord! Allons, je vous laisse.

ZOÉ, à Dumouchel.

Mon père, si vous ne reveniez pas à temps pour m'accompagner, ne soyez pas inquiet, l'omnibus que je puis prendre là, au passage, et qui va à la porte Saint-Denis, me mettra à notre porte.

DUMOUCHEL.

Il ne passe pas rue Beauregard?

ZOÉ.

Non, mais il passe rue Cléry... j'entrerai par la porte de derrière.

DUMOUCHEL.

C'est juste, c'est juste... je ne pense jamais que notre maison a entrée sur les deux rues. (A Suzette.) C'est vrai, je ne pense jamais que notre maison a une entrée sur la rue Cléry et une entrée sur la rue Beauregard... Allons, adieu, mademoiselle Suzette, je vous présente mon *respèque*.

SCÈNE II

ZOÉ, SUZETTE.

ZOÉ.

Que je suis aise de t'avoir rencontrée!... car je suis venue il y a deux jours, et j'ai appris que tu étais chez ta tante à Sceaux. Cela m'a bien contrariée!...

SUZETTE, naïvement.

Ce que tu as à me dire est donc bien pressé?

ZOÉ, avec un peu d'embarras.

Moi?... mais... je n'ai rien à te dire... je voulais te voir... voilà tout!...

SUZETTE.

Oh! que je suis heureuse que tu m'offres l'occasion de resserrer notre amitié! A la pension, j'étais un peu... niaise, je croyais tout ce qu'on me disait; mais à présent (avec une importance enfantine) j'ai dix-sept ans... l'année prochaine! je suis bien changée, va!

ZOÉ, en souriant.

Oui, oui, je le vois. (A part.) Sa naïveté va servir mes projets.

SUZETTE.

Car enfin, maintenant, nous sommes des femmes!... et... (appuyant) des femmes ont toujours une foule de petites choses à se dire.

ZOÉ, dissimulant.

Oh...

SUZETTE.

Et si tu me promets d'être confiante avec moi... je te dirai un secret... (appuyant et avec gaieté) un grand secret!... qui m'étouffe... Il n'y a rien d'aussi gênant qu'un secret qu'on ne peut pas placer.

ZOÉ.

Eh bien! parle... et je te dirai à mon tour... Mais rentrons, on pourrait nous surprendre.

SUZETTE.

Oh! ne crains rien... je suis ici chez moi... j'habite ce pavillon (riant), je suis comme recluse.

ZOÉ.

Comment?

SUZETTE.

C'est une idée de mon frère... (gaîment) il me cache, ma bonne Zoé, il me cache.

ZOÉ.

Je ne comprends pas le motif...

SUZETTE.

Il ne me l'a pas dit... mais je crois l'avoir deviné. Depuis huit jours mon frère a reçu chez lui un ami de province, qui est en passage à Paris, et il ne veut pas que cet ami me voie... (D'un ton boudeur.) C'est bien

mal; car si Étienne agit toujours ainsi, on ne demandera jamais ma main, et je deviendrai vieille, vieille, vieille, avant d'avoir un mari.

ZOÉ.

Que tu es enfant!

SUZETTE.

Et c'est d'autant plus mal, que ce jeune homme... (gaiement) est très-bien.

ZOÉ.

Tu l'as donc vu?

SUZETTE, mystérieusement, avec joie.

Oui... oh! mais, par un miracle... un roman! (Suzette fait asseoir Zoé auprès d'elle, sur le banc.) Écoute bien... il y a deux jours, j'étais à Sceaux, c'était la fête du pays; ma tante me conduit dans le parc... on dansait... j'enviais tout bas le sort des jeunes personnes qu'on avait invitées... mais mon frère ne veut pas que je danse (tristement) et je regardais... Ma tante riait de mon envie... lorsqu'un jeune homme lui demande la permission de me servir de cavalier, elle la lui accorde... juge de mon bonheur!... Oh! que j'étais joyeuse!... mon danseur était charmant! galant avec moi, aimable avec ma tante (qui, comme toutes les vieilles dames, est très-sensible à ces attentions-là); elle accorda une nouvelle permission... et j'ignore combien de fois elle la renouvela dans la soirée... tout ce que je sais, c'est que je me suis beaucoup amusée... Il était si gai... il parlait si bien... Il me dit qu'il était à Paris pour quelque temps... chez un ami, M. Étienne Bénard, avocat.

ZOÉ, étonnée.

Chez ton frère?...

SUZETTE, riant.

Oui... l'inconnu qui ne devait pas me voir!... c'est drôle, hein?... Il voulut connaître ma famille, et, pour appeler ma confiance, il me dit qu'il se nommait Léon.

ZOÉ.

Et tu lui dis ton nom?

SUZETTE, naïvement.

Je suis trop fine pour cela!... et comme il avait offert un bouquet à ma tante, pour m'en faire accepter un, je fus bien obligée d'accepter à mon tour. Je l'ai là, ce bouquet, chez moi, je te le montrerai.

ZOÉ.

Ah! tu es d'une inconséquence! Comment? un inconnu!... accepter un bouquet!...

SUZETTE, naïvement.

Est-ce que c'est mal?

ZOÉ, à part.

Elle est d'une naïveté désolante! (Haut.) Il faut éviter de revoir ce M. Léon... Entends-tu, Suzette?... il aurait de toi une mauvaise opinion.

SUZETTE.

Mais j'oublie que tu as aussi une confidence à me faire. (Étourdiment.) Y a-t-il un jeune homme?

ZOÉ, soupirant.

Mon père va me marier.

SUZETTE, vivement.

Oh! que tu es heureuse! ce n'est pas mon frère qui ferait pour moi un pareil projet!

ZOÉ.

Heureuse! et si tu n'aimais pas celui qu'on te destine?

SUZETTE.

Ah! oui... je ne pensais pas à ça... Cependant, rester demoiselle... ce doit être bien affreux !... (Vivement.) Quel est ton prétendu?

ZOÉ.

Le fils d'un ancien ami de mon père, et qui habite la Normandie. M. Renaudin vient de Caen tout exprès pour m'épouser.

SUZETTE, avec gaieté.

Alors, tu t'appelleras madame Renaudin?

ZOÉ.

J'en ai peur !

SUZETTE.

Peur?

ZOÉ.

Oui, ma pauvre Suzette, car... je ne connais pas ce M. Renaudin.

SUZETTE.

Ça n'empêche pas qu'il puisse te plaire quand tu l'auras vu.

ZOÉ, avec embarras.

Oh! j'en doute; je crois que... j'en aime un autre.

SUZETTE, vivement.

Un autre? et qui ça? est-ce que je le connais?

ZOÉ.

Te le dirai-je ?

SUZETTE, d'un ton suppliant et vivement.

Oh! oui, dis-le-moi, je t'en prie : j'adore les confidences !

ZOÉ.

C'est... ton frère.

SUZETTE, très-joyeuse.

Étienne!... Ah! Zoé! (Se levant.) Ah! quel bonheur! toi, ma belle-sœur! (Elle saute de joie.) Je t'appellerai ma belle-sœur!

ZOÉ.

Mais il y a bien des obstacles! (Se levant.) Juge de mon chagrin: au moment où M. Bénard allait me demander à mon père... une jalousie maladroite... s'est emparée de moi, je l'ai querellé... il a cessé de venir passer la soirée chez madame Joubert, tu sais?

SUZETTE.

Oui, oui, cette dame respectable chez laquelle nous jouons quelquefois aux jeux innocents.

ZOÉ.

Et maintenant, me voilà presque fiancée à un autre, moi qui suis aimée de lui! car il m'aime, Suzette, il m'aime, j'en suis sûre; et il ignore ce qui se passe. (Elle pleure.) J'en mourrai!

SUZETTE, avec humeur et s'éloignant un peu.

Ah! monsieur mon frère, vous faites pleurer ma pauvre Zoé! vous êtes amoureux, et vous ne voulez pas qu'on le soit de votre sœur! c'est d'une injustice!... (Se rapprochant de Zoé.) Je vais joliment le gronder, va! je lui dirai qu'il doit faire ton bonheur, et qu'il faut qu'il t'épouse absolument. (Avec gentillesse.) Tu veux bien, n'est-ce pas?

ZOÉ, à part.

Elle parlera!... j'ai réussi! (Haut.) Tu es une bonne amie, Suzette, et je suis venue te voir... mais mon père ne revient pas... et il faut que je rentre. (On entend dans la maison à droite Bénard qui dit: Eh bien! tu ne viens

pas, tu ne descends pas au jardin?) Qu'est-ce que cela?

SUZETTE.

Mon frère, avec son ami, sans doute.

ZOÉ.

Oh! mon Dieu! je ne veux pas que M. Bénard me sache ici.

SUZETTE.

Entrons chez moi; il ne faut pas non plus que M. Léon me reconnaisse.

Elles entrent dans le pavillon et en referment la porte.

SCÈNE III

ZOÉ, SUZETTE, *à la fenêtre du pavillon*, BÉNARD, *puis* RENAUDIN, *sortant tous deux de la maison à droite.*

BÉNARD, entrant d'abord, et regardant avec inquiétude.

Elle est chez elle, bien!... Peste soit de la petite sotte qui revient de la campagne contre mon gré!

Suzette tire la persienne du pavillon, qui est du côté de Bénard, de façon à ce qu'il ne puisse voir dans le pavillon.

RENAUDIN, entrant.

Eh bien! où es-tu, Bénard?... Au moment où je veux descendre au jardin avec toi, tu te sauves! Qu'est-ce que j'ai donc d'effrayant?

BÉNARD.

Rien, rien... c'était sans motifs...

RENAUDIN.

A la bonne heure!... Où en étions-nous donc?

BÉNARD.

Je disais, et je te répète, que c'est mal d'avoir manqué de confiance dans un ami.

Il s'assied avec humeur auprès de la table rustique, à droite.

RENAUDIN, s'asseyant aussi.

Ah ! quant à ça... J'ai certainement en toi toute la confiance que tu mérites ; mais je suis d'avis, moi, qu'il n'y a jamais de secret bien gardé que celui qu'on ignore, et voilà ce qui m'a fait hésiter à te dire pourquoi j'avais quitté ma bonne ville de Caen.

BÉNARD.

Mais tu ne me dis pas...

RENAUDIN.

Mon cher Bénard, je te l'avoue avec sincérité, je viens à Paris pour m'y marier, de confiance, avec une jeune personne que je n'ai jamais vue, et que je crois belle comme les astres (toujours de confiance); et comme je ne veux pas m'exposer à froisser la famille, qui est fort honorable, par un refus possible, je suis venu d'avance et incognito, afin de prendre des renseignements... Voilà la cause des allées et des venues que tu me reproches, dont tu ignorais le motif. Es-tu content? es-tu satisfait?

BÉNARD, lui prenant la main.

Oui, mon ami... je n'en exigeais même pas tant.

RENAUDIN.

Je te fais la bonne mesure.

SUZETTE, à Zoé.

Écoutons.

RENAUDIN.

Mais en vérité, je suis bien bon ; car tu es, toi, un gaillard boutonné jusqu'au menton... Crois-tu que

je ne me sois pas aperçu que tu as des peines de cœur? (Bénard soupire.) Toi, qui pousses à tous moments des soupirs... à faire tourner un moulin à vent.

SUZETTE, à Zoé.

Cela te regarde.

BÉNARD.

C'est vrai; j'aime!... et je suis contrarié... Voilà dix jours que je n'ai vu l'objet de mon amour... Mais je te conterai cela après ton mariage.

RENAUDIN, gaiement.

Mon mariage! Ah! mon pauvre ami! je crois que le voilà rentré dans la catégorie des problèmes, mon mariage! Il m'est arrivé, il y a deux jours, une aventure...

ZOÉ, à Suzette.

Cela te regarde.

RENAUDIN, continuant.

Je crois qu'il n'y a rien de plus surprenant depuis et y compris le déluge (riant) qui cependant a surpris bien du monde!

ZOÉ, à Suzette.

Me voilà en prison; il faut cependant que je m'en aille... Si mon père arrivait...

BÉNARD.

Eh bien! ton aventure?

Il se lève.

RENAUDIN, se levant aussi.

Ma foi, je vais te la conter avec toutes ses circonstances et dépendances.

SUZETTE.

Me voilà bien!

RENAUDIN.

Avant-hier, sachant que tu serais absent toute la journée, je pris ma volée de mon côté; et, à force de marcher, j'arrive au beau milieu d'une fête moitié champêtre, moitié parisienne; les violons, les paysannes, les élégants et le trombone, tout était en mouvement. Il faut danser en pareil cas, à moins d'être un octogénaire... ou un obélisque. Je me décide donc à rigodonner, comme naturel de l'endroit.

SUZETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

RENAUDIN.

Il me fallait une danseuse, comme de juste.

BÉNARD.

C'est de première nécessité.

RENAUDIN.

J'avise dans un coin, assise modestement sur un tertre de gazon, ah! mon ami! une petite femme... charmante! la Vierge au poisson de Raphaël!

BÉNARD, riant.

Oh! que je te reconnais bien là!... l'homme inflammable!

ZOÉ, à Suzette.

C'est ton aventure qu'il raconte.

SUZETTE, à Zoé.

A qui le dis-tu?

RENAUDIN.

Je m'avance, je m'incline respectueusement; car, bien qu'on soit de Caen, je te prie de croire que, dans l'occasion, on sait s'affranchir de cet air *Calvados* que tu me reproches quelquefois.

Il se dandine.

SUZETTE.

Comment l'empêcher de continuer?

RENAUDIN.

Je l'invite : elle accepte... De la grâce, mon ami, de la grâce jusqu'au bout des doigts, une naïveté d'ange, s'exprimant avec élégance! Elle est d'une grande famille, j'en mettrais mon petit doigt au feu; et j'en suis d'autant plus sûr, qu'elle a obstinément refusé de me dire son nom... preuve!

SUZETTE.

Mon frère va me reconnaître!

RENAUDIN.

Moi, qui n'ai pas les mêmes scrupules, j'ai hasardé mon nom de baptême, Léon, et je lui ai fait accepter un bouquet... mais quel bouquet, mon ami! une allégorie végétale : une rose, emblême de sa beauté; une violette, image de sa modestie, et une grosse pensée, brochant sur le tout; et tout cela orné d'un ruban vert, couleur d'espérance... Pour quinze sous! est-ce pastoral? Si feu M. de Florian vivait, je ne doute pas que le poëte des moutons ne se pendît de désespoir, tout capitaine de dragons qu'il était.

Il rit.

SUZETTE, à Zoé.

Zoé! Zoé! tu peux nous sauver!

ZOÉ.

Comment.

SUZETTE.

Viens, je vais te l'expliquer.

Elles disparaissent un instant.

BÉNARD.

Mais je ne vois pas trop où cela te conduira.

RENAUDIN.

Laisse donc! je lui ai donné mon adresse... ici.

BÉNARD, avec un peu d'humeur.

Ici?

RENAUDIN.

Et cela même a paru lui causer une certaine émotion, et je l'ai quittée le cœur plein d'une passion qui ne s'éteindra plus; non, mon ami, je sens que j'aime... je ne sais pas qui; mais c'est un ange! et voilà deux nuits que je n'en ai pas dormi; les yeux me cuisent, mon cœur brûle : voilà la piteuse position où est ton malheureux ami!

BÉNARD.

C'est fort touchant!... Et quel est donc le lieu champêtre où l'on fait de pareilles découvertes?

RENAUDIN.

Je vais te le confier... quoiqu'il y aille de mon bonheur... car on m'a promis une entrevue, à la condition que je ne dirais rien (riant) et me menaçant, si j'étais indiscret, de me restituer mon bouquet mort ou vif!...

BÉNARD, riant.

Ah! ah! ah!

SUZETTE, à Zoé, en reparaissant à la fenêtre.

Vite! vite! (Elle abaisse un voile sur le chapeau de Zoé.) On ne te reconnaîtra pas, et tu nous sauves toutes deux.

ZOÉ.

Le ciel t'entende!

RENAUDIN, riant toujours.

Mais tu comprends bien que je ne crois pas aux revenants, surtout en matière de bouquets. Ah! ah! ah!

BÉNARD, riant.

Parbleu! c'est à...

RENAUDIN.

C'est à... ah! ah! (Ici Zoé, qui est sortie furtivement du pavillon, jette aux pieds de Renaudin un bouquet, et disparaît aussitôt par la grille à droite.) Ah! grand Dieu!

BÉNARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RENAUDIN.

Mon bouquet!... Une femme s'éloigne.

Il remonte la scène et la voit s'éloigner.

BÉNARD, à part.

Elle sort du pavillon... Quel soupçon!

RENAUDIN, ramassant le bouquet.

Oh! il faut que je sache...

Il va pour sortir.

BÉNARD, le retenant.

Reste!... Où as-tu vu cette femme?

RENAUDIN, regardant toujours au fond d'un air impatient.

Prends garde que je te le dise à présent!... Quand j'ai un sylphe à mes trousses...

SUZETTE, toujours dans le pavillon.

Nous sommes sauvées!

BÉNARD.

Mon ami! je t'en prie...

RENAUDIN.

Ne me retiens donc pas! C'est une énigme, et voilà mon mot qui se sauve! Oh! parbleu! allât-elle à Pondichéry, il faut que je la suive! (Il sort en courant par la grille, en criant:) Hé! Mademoiselle, hé!...

Toute la fin de cette scène, depuis le moment où Zoé ette le bouquet, doit être jouée très-chaudement.

SCÈNE IV

SUZETTE, BÉNARD.

BÉNARD, l'appelant de loin.

Renaudin! Renaudin!

SUZETTE, étonnée.

Renaudin! c'est M. Renaudin!...

BÉNARD, redescendant la scène.

Oh! il n'est pas possible que ma sœur soit l'héroïne d'une pareille aventure... non! et cependant... (Il appelle.) Suzette! Suzette!

Il se dirige vers le pavillon.

SUZETTE, sortant du pavillon, d'un air naïf.

Tu m'appelles?...

BÉNARD, vivement, à part.

Oh! c'était impossible.

SUZETTE, s'avançant.

Bonjour, frère.

BÉNARD, l'embrassant, et avec amitié.

Bonjour, Suzette, bonjour, mon enfant... (Avec un peu d'inquiétude.) Dis-moi, tu as reçu une visite tout à l'heure?

SUZETTE, jouant l'étonnement.

Une visite?

BÉNARD.

Une femme ne sort-elle pas de chez toi?

SUZETTE.

Ah!... une visite! tu appelles cela une visite! c'est... c'est ma marchande de modes.

BÉNARD.

Ta... marchande de modes! (Riant et à part.) Oh! l'aventure est délicieuse!

SUZETTE, d'un air boudeur.

Oui, elle m'a apporté un chapeau qui est bien gentil... d'un joli goût...

BÉNARD, à part.

Pauvre innocent! avec sa grande dame qui s'exprime avec tant d'élégance... une modiste! (Il rit.) Elle n'a pas voulu lui dire son nom!... je le crois parbleu bien! c'est par prudence... quelque Jeanne d'Arc de la rue Vivienne! et je cave au plus haut... Ah! ah! une modiste! c'est bien fait, il a ce qu'il mérite.

SUZETTE, finement.

Mais qu'as-tu donc à rire? il me semble qu'il n'y a rien là-dedans de bien bouffon!

BÉNARD.

Rien, rien!... ce pauvre Renaudin!

SUZETTE.

Renaudin, tu dis? c'est le nom de ton ami?

BÉNARD.

Pourquoi pas?

SUZETTE, avec intention.

Ah! oui... je t'ai entendu quelquefois parler d'un M. Léon Renaudin, dont le père est négociant... à... à... Marseille, je crois?...

BÉNARD, impatienté.

Mais non... Léon Renaudin est de Caen... et son père est propriétaire de fermes, de pâturages...

SUZETTE.

Ah!... oui... (A part, vivement.) Le prétendu de Zoé! quelle découverte!

BÉNARD, à lui-même et gaiement.

Parbleu! il faut que je voie de la fenêtre de la rue si mon Hippomène a attrapé son Atalante... qui, du reste, le lui rendra bien! Ah! ah! ah!

Il rentre dans la maison.

SCÈNE V

SUZETTE *seule, avec finesse et gaieté.*

Comment!... le jeune homme au bouquet, l'hôte de mon frère, c'est M. Renaudin! le prétendu de Zoé, qu'elle déteste sans le connaître, c'est encore M. Renaudin!... qui se trouve être ainsi le rival d'Étienne, tandis que me voilà la rivale de Zoé!... Dieu! que c'est embrouillé!... et aucun d'eux ne se doute de sa position; et moi, à qui l'on cache tout, moi dont tout le monde se défie, je réunis dans mes mains tous les fils de cette intrigue!... Ah! tout cela est encore bien confus dans mon esprit... qui n'est pas, comme le leur, à la hauteur des grandes conceptions... mais je ne sais... (Portant le doigt à son front.) Oui! j'ai là...

Elle reste un instant pensive, puis se dirige vers l'étagère et prend un arrosoir.

SCÈNE VI

SUZETTE, DUMOUCHEL, BÉNARD, *sortant de chez lui.*

BÉNARD, gaiement.

Je n'ai rien vu... ils étaient déjà trop loin! bonne chance! (Apercevant Dumouchel qui entre.) M. Dumouchel!

Depuis l'entrée de Bénard, Suzette, qui l'a aperçu, s'occupe à arroser quelques pots de fleurs.

DUMOUCHEL, entrant par la grille, à part.

Le frère!... Je le croyais absent... diable! ça me chiffonne à cause de ma fille. (A Bénard.) Monsieur Bénard, je vous présente mon *respèque*... (Se tournant vers Suzette.) Elle n'est plus là?

BÉNARD.

Qui ça?

DUMOUCHEL.

Ma fille.

BÉNARD, avec inquiétude.

Comment! mademoiselle Zoé?... Mais elle n'est pas venue.

DUMOUCHEL, riant.

Voilà quelque chose de fort nouveau, par exemple... c'est moi qui l'ai amenée, demandez à Mademoiselle.

SUZETTE, sans se déranger.

Mais oui, c'est vrai.

BÉNARD.

Tu ne me l'as pas dit.

SUZETTE, de même.

Est-ce qu'on pense à tout? D'abord, tu ne me l'as pas demandé... et puis elle n'est restée qu'un instant.

DUMOUCHEL.

Mais c'est fort bête, mais c'est fort sot! (A part.) Du reste, j'en suis fort content.

BÉNARD, à part.

C'était Zoé!!! (A part, à Dumouchel.) Dites-moi... êtes-vous allé dimanche à la campagne?

DUMOUCHEL.

Oui, au Ranelagh... c'est ma promenade favorite.

BÉNARD, à part.

Plus de doute, c'est elle qui a jeté le bouquet. (Haut et avec inquiétude.) Monsieur Dumouchel, mademoiselle Zoé n'avait-elle pas un voile ce matin?

DUMOUCHEL.

Non... Ah ça! mais pourquoi diable me faites vous toutes ces questions-là?

BÉNARD.

C'est que je croyais... l'avoir aperçue. (A part.) C'était la modiste!

DUMOUCHEL.

Puisque Zoé n'est plus là, pardon de vous avoir dérangé; je m'en vais. Mademoiselle Suzette, excusez l'impolitesse de ma fille.

SUZETTE, avec intention.

Oh! je ne suis pas fâchée contre elle; je sais qu'on n'a pas le temps de faire de longues visites (appuyant avec intention) quand on va se marier.

BÉNARD, vivement.

Se marier?

SUZETTE, jouant la naïveté.

Oui, elle me l'a dit. (A Dumouchel.) Avec le fils d'un monsieur qui est votre ami.

DUMOUCHEL, à Bénard, avec une bonhomie mêlée d'embarras.

Le fait est vrai; je ne vous en ai rien dit encore parce que... le jeune homme n'étant pas arrivé... mais c'est arrangé dès longtemps; un mariage très-convenable, une excellente famille! je ne vous cacherai même pas que, depuis quelque temps, c'est ce motif qui m'a déterminé à conduire ma fille moins souvent chez madame Joubert; je savais que nous

aurions le plaisir de vous y voir... et nous nous en sommes... privés... vous sentez...

BÉNARD, piqué.

Parfaitement, Monsieur!

DUMOUCHEL.

Eh bien! tenez! ça me flatte; mais, dès le mariage conclu, mon cher monsieur Bénard... (A part.) Je n'étais pas fâché de lui dire cela. (Haut.) Je compte sur vous à la noce.

BÉNARD, d'un air contraint.

Oh! sans doute!

DUMOUCHEL.

Et sur mademoiselle Suzette, qui sera la demoiselle d'honneur, d'abord.

SUZETTE, qui est retournée à ses pots de fleurs.

Avec plaisir, Monsieur.

DUMOUCHEL.

Nonobstant, je vous quitte..: Des préparatifs de mariage, l'arrivée d'un gendre, des visites, des achats, est-ce que je sais? Depuis un mois, mes fonctions m'exterminent. Monsieur Bénard... mademoiselle Suzette, je vous présente mon *respèque*.

Il sort par la grille.

SCÈNE VII

SUZETTE, BÉNARD.

BÉNARD, très-agité.

Elle se marie! elle se marie!!! et on me l'avait caché!

SUZETTE.

Qu'as-tu donc à marcher comme ça, et à te désoler!... je ne comprends rien à tout ce que je vois... tout le monde se défie de moi, et je suis au milieu d'une foule de gens qui s'affligent sans que je sache pourquoi. (Avec intention.) Tu es triste, Zoé est triste...

BÉNARD, vivement.

Elle est triste?

SUZETTE.

Oui... et elle dit que tu es la cause de son chagrin.

BÉNARD, comme malgré lui.

Moi?

SUZETTE.

Oh! ne te fâche pas!... je me suis peut-être trompée...

BÉNARD.

Parle! parle!... mais parle donc!... elle a dit?

SUZETTE, de même.

Elle a dit que si elle t'eût vu, vous auriez pu vous concerter.

BÉNARD, vivement et avec joie.

Elle a dit cela? (A part.) Oh! je la verrai; je la verrai ce soir.

SUZETTE.

Car tu penses bien que ce monsieur, elle n'est pas contente de l'épouser.

BÉNARD.

Tu crois?

SUZETTE.

Je n'en sais rien, moi, mais il me semble...

BÉNARD, *à part.*

Suis-je assez fou aussi d'aller consulter cette enfant? mais... dans ce moment, j'interrogerais... les murailles!

SUZETTE, *avec intention.*

Elle disait encore, en phrases entrecoupées (*imitant Zoé, et d'un ton sentimental*) être dix jours sans me voir... me laisser marier... lui!

BÉNARD.

Elle disait cela!! (*A part.*) Oh! décidément, ce n'est pas elle qui aurait accepté les hommages de Renaudin! c'est la modiste!

SUZETTE, *avec une naïveté feinte.*

Mais de qui parlait-elle? voilà ce que je ne sais pas!

BÉNARD.

Oh! bonheur! si j'osais croire!... Suzette!...

SUZETTE, *de même.*

Eh bien! te voilà tout joyeux maintenant... dis-moi au moins pourquoi.

BÉNARD.

Rien, rien... rentre chez toi... On vient de la rue, si c'est Renaudin, tu sais que je ne veux pas qu'il te voie.

SUZETTE, *à part et gaiement.*

Et moi, donc?

BÉNARD, *à part, avec joie.*

Oui, oui, je suis aimé!...

Suzette entre dans le pavillon dont elle ferme la fenêtre.

SCÈNE VIII

BÉNARD, *seul.*

Oui, oui, chère Zoé, ce soir tu me verras; ce soir nous concerterons la rupture de ce mariage. (On entend un bruit de pas, il remonte la scène.) C'est Renaudin! pauvre dupe! une modiste!

SCÈNE IX

BÉNARD, RENAUDIN, *venant par la grille*, SUZETTE, *dans le pavillon.*

RENAUDIN, entrant très-vite.

Mon ami! tu vois l'homme le plus fortuné.

BÉNARD.

Et le plus essoufflé.

RENAUDIN.

L'un et l'autre. Le cœur et la rate sont en jeu; mais ça ne fait rien; une trouvaille des plus curieuses... que je suis heureux!...

BÉNARD.

Qu'est-ce donc?

RENAUDIN, il va s'asseoir sur le banc qui est devant la fenêtre du pavillon, et y dépose son chapeau.

Ah! laisse-moi me remettre un peu... Tu ne te fais pas une idée de ma joie.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Lorsque Colomb trouva l'autre hémisphère,
Watt la vapeur, le vieux Noé le vin;

Parmentier la pomme de terre,
Et quand Jenner découvrit le vaccin,
Et Rigollot son infernal machin,

Il se lève.

Lorsque Bacon eut inventé la poudre,
Et Newton je ne sais plus quoi...

BÉNARD.

Mais quel rapport?... tu deviens fou, je croi.

RENAUDIN, élevant sa canne comme un paratonnerre.

Et quand Franklin eut empalé la foudre,
Ils étaient tous moins satisfaits que moi.

BÉNARD.

Conte-moi cela, au moins, que je puisse te féliciter.

RENAUDIN.

Tu sais que ma belle avait de l'avance sur moi. Une sylphide, un farfadet, un être aérien! cependant je ne la perdais pas de vue; je courais, je dévorais l'espace.

BÉNARD, riant.

Je comprends... quand on poursuit une duchesse.

RENAUDIN.

Ne ris pas! j'étais près de l'atteindre, lorsqu'une de ces exécrables voitures, tu sais, ces arches de Noé à quatre roues, qui peuvent engloutir toute une population.

BÉNARD, riant.

Un omnibus!

RENAUDIN.

Juste! Ne ris pas! Elle saute dedans avec la légèreté d'une gazelle...

BÉNARD, riant.

Ah! diable! une princesse en omnibus... le cas est grave.

RENAUDIN.

Je veux m'y élancer après elle, lorsque le cerbère me crie du haut de son marchepied : Complet! (Avec indignation.) Complet!... Misérable conducteur! ce n'est pas ton omnibus, c'est mon malheur qui est complet! je reste stupide.

BÉNARD.

Il y a de quoi!

RENAUDIN.

Et les jambes écartées... comme ça! mais je me dis : Voyons! quand je resterai là, à cheval sur le ruisseau, dans la posture du Colosse de Rhodes... je me décide... je prends ma course...

BÉNARD.

Ah! ah! ce pauvre Renaudin!...

RENAUDIN.

Je tenais mon omnibus de l'œil; je ne le lâchais pas... cependant je m'apercevais que je perdais du terrain... deux jambes contre huit!! vingt fois, mon ami, vingt fois cette infernale voiture s'est arrêtée pour vomir des voyageurs... mais j'étais trop loin... j'avais beau courir et agiter mon mouchoir en signe de détresse... elle repartait toujours avant mon arrivée.

BÉNARD, riant.

Pauvre ami!

RENAUDIN.

Tout à coup... ô bonheur! la voiture s'arrête encore... je n'en étais plus qu'à trois cents pas... une femme en descend...

BÉNARD, d'un air goguenard.

C'était la marquise.

RENAUDIN.

Elle-même... je la suis de l'œil, j'arrive.

BÉNARD.

Ah! tu la tiens?

RENAUDIN.

Oui, mais au moment où j'allais tomber à ses pieds...

BÉNARD.

De fatigue?

RENAUDIN.

Elle entre dans une allée... et referme violemment la porte... je reste stupide... pour la seconde fois.

BÉNARD, riant.

Dans une allée! ah! ah! ah!

RENAUDIN, avec transport.

Mais comprends-tu ma joie, mon bonheur?

BÉNARD.

Parfaitement; recevoir une porte sur le nez, c'est le comble de la félicité... Une modiste bien aimable!

RENAUDIN, stupéfait.

Comment? une modiste?

BÉNARD, riant.

Eh! oui, une modiste!... je m'en suis informé, et je t'en donne ma parole d'honneur!

Il rit.

RENAUDIN.

Allons donc! allons donc! Ça ne se peut pas, tu veux me désenchanter; c'est un vilain tour.

BÉNARD.

Ah! j'en suis incapable! au contraire, je t'admire.

RENAUDIN, avec un peu de fatuité.

Plaisante tant que tu voudras; le fait est que je n'ai pas perdu mon temps; je sais maintenant les lieux qu'elle habite; je sais où elle repose, au n° 57; je sais l'air qu'elle respire, l'air de la rue Cléry.

BÉNARD, vivement.

Rue Cléry!... tu ne te trompes pas de numéro?

RENAUDIN.

57, c'est écrit dans mon cœur, une porte bâtarde.

BÉNARD, à part.

C'est la seconde porte de la maison de Dumouchel. C'était donc Zoé?...

SUZETTE, qui depuis quelques instants a ouvert la persienne du pavillon pour écouter.

Zoé compromise... service pour service.

Elle se met à écrire.

RENAUDIN.

Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne ris plus? tu ne partages pas ma joie!

BÉNARD.

Si, si, vraiment! (A part.) La coquette! se laisser faire la cour, et venir ici pour lui.

Suzette, qui a plié sa lettre, la jette doucement dans le chapeau de Renaudin qui est resté sur le banc. Elle referme la persienne.

RENAUDIN.

Ah ça! mais qu'est-ce qu'il a donc? Est-ce que tu es ensorcelé? tu te croises les bras comme Spartacus!

BÉNARD, à part.

La perfide!

RENAUDIN.

Allons, puisque tu continues à faire la mine, je te laisse et je rentre, d'autant plus que j'ai besoin de souffler un peu. (Bénard se détourne et paraît soucieux. Renaudin prend son chapeau, et trouve dedans le billet de Suzette, et dit à part :) Qu'est-ce que c'est que ça? (Il l'ouvre avec empressement et lit.) « Si vous ne parlez à qui que ce soit de ce billet (il se détourne un peu plus pour n'être pas vu de Bénard) la jeune personne de Sceaux vous recevra ce soir à huit heures, rue Cléry, n° 57, au troisième... Trois coups de marteau et l'on ouvrira. » O bonheur!

BÉNARD.

Qu'as-tu donc?

RENAUDIN, cachant le billet.

Rien, rien. (A part.) Mais comment se fait-il!... dans mon chapeau! moi qui la quitte il y a un instant!... Ce ne peut être que de là. (Il indique le pavillon.) Dis donc, quelqu'un habite-t-il ce pavillon?

BÉNARD, d'un air préoccupé.

Personne... le vieux jardinier.

RENAUDIN, à part.

Alors, c'est de la féerie, le diable intervient. Oh! n'importe! oui, j'irai, oui, certes!

SUZETTE, qui vient d'ouvrir la fenêtre.

Moi aussi, et que le ciel me protége! J'ai fait la faute, il faut la réparer.

BÉNARD, à part.

Non, je ne puis vivre dans cette incertitude... et ce soir...

FINALE.

AIR : *Jurons! jurons!* (Premier acte des *Liaisons dangereuses*).

ENSEMBLE.

RENAUDIN.

J'irai! (*ter.*) Ce billet-là comble tout mon espoir!
Oui la beauté m'appelle ;
Ma foi, l'occasion est belle,
Et dès ce soir
J'irai la voir.

BÉNARD.

J'irai! (*ter.*) Zoé trahit mes vœux et mon espoir,
Elle m'est infidèle!
Je saurai bien me venger d'elle ;
Et dès ce soir
J'irai la voir.

SUZETTE.

J'irai! (*ter.*) Pauvre Zoé! pour moi c'est un devoir;
L'aventure est cruelle,
Je dois me dévouer pour elle;
Oui, dès ce soir
J'irai la voir.

RENAUDIN, seul, à part.

Présentons-nous, et d'un air intrépide;
Dans le palais de mon Armide ;
Et mon nom même est plus long qu'il ne faut;
Renaudin c'est plus que Renaud.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

J'irai, (*bis.*)
Oui, je la sauverai. } (*bis.*)

RENAUDIN.

J'irai, (*bis.*)
Oui, tout marche à mon gré. } (*bis.*)

BÉNARD.

J'irai, (*bis.*)
Oui, je me vengerai.

SUZETTE.

Mais silence!

RENAUDIN et BÉNARD.

De la prudence!

SUZETTE.

De la prudence!

ENSEMBLE.
Pauvre Zoé, pour moi c'est un devoir, etc.

BÉNARD.

Elle a trahi mes vœux et mon espoir, etc.

RENAUDIN.

Ce billet-là comble tout mon espoir, etc.

Suzette referme la persienne; Bénard et Renaudin se dirigent vers la maison à droite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente un salon très-simple de la maison de Dumouchel. A gauche, au premier plan, une cheminée, glace, pendule, vases; au second plan, une porte qui est censée donner issue sur la rue Beauregard. A droite, en face, une autre porte communiquant avec la sortie sur la rue de Cléry. Au fond, à gauche, une porte conduisant aux appartements de Dumouchel et de sa fille. A droite, toujours au fond, une autre porte : c'est celle de la chambre de la mère Petitpré. L'espace entre les deux portes du fond est rempli par un canapé et des chaises; au-dessus quelques gravures, au nombre desquelles on distingue le *Chien du régiment*, ayant pour pendant le *Cheval du trompette*. Au premier plan, à droite, une table à travailler. Il est de la plus absolue nécessité que les portes soient constamment fermées pendant tout l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ.

La mère Petitpré est debout auprès de Zoé, elle s'appuie sur un balai de crin qu'elle tient à la main. Zoé, qui a changé de costume, est assise auprès de la table, elle fait de la tapisserie.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Ma petite Zoé, écoutez les conseils de votre nourrice. Je ne suis pas faite d'hier, et je dis que si M. Dumouchel faisait bien, il se déferait de cette maison *ici* pour en acheter une autre dans un quartier plus propice.

ZOÉ.

Mais, ma bonne mère Petitpré, quelle rêverie faites-vous là?

LA MÈRE PETITPRÉ.

Une rêverie! pas du tout. Avec les histoires de voleurs qu'on entend tous les jours dans les gazettes... que ça fait dresser les cheveux au monde.

ZOÉ.

Mais quel rapport?...

LA MÈRE PETITPRÉ.

(AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Cette maison qui donne sur deux rues :
Voilà ce qui caus' mes frayeurs ;
Naturell'ment, comme elle a deux issues,
C'est excellent pour messieurs les voleurs.
Ces coquins-là, dont l'âme est si commune,
Trouvent chez nous deux portes pour entrer;
Moi, ça m'fait peur, car, pour me rassurer,
C'est déjà trop d'en avoir une.

Et je suis sûre que c'est ça qui vous rend triste.

ZOÉ, préoccupée.

Ça?... vraiment, je n'y pense guère.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Ça ou votre mariage. Je ne suis pas faite d'hier. Je sais bien que M. Bénard vous tient au cœur, et que votre père va vous en donner un autre... et il n'en démordra pas. Quand, par hasard, il tient une idée, cet homme-là, il la tient bien!... Après tout, ce qu'il en fait, c'est pour le bien, et un père... est un père!... à moins que... (A part.) Oh! ciel de Dieu! qu'est-ce que je dis là? c'est indigne!... Et c'est pour dire des choses pareilles que je laisse là mon ouvrage!...

Elle sort par la porte du second plan, à gauche.

SCENE II

SUZETTE, ZOÉ.

ZOÉ, d'abord seule, et toujours assise.

Je crains quelle n'ait raison... (Elle se lève.) Encore, si j'avais vu Bénard... Suzette lui aura-t-elle appris?... Que d'incertitudes!... je suis sûre qu'il est furieux!... (La mère Petitpré entre avec Suzette par le second plan, à gauche; elle lui indique Zoé, et elle sort immédiatement par la porte du fond, à droite. A Suzette, qui entre.) Suzette! toi!...

SUZETTE, légèrement.

Tu es venue me voir ce matin, et je te rends ta visite.

Elle a changé de toilette; en entrant elle ôte son chapeau, qu'elle dépose sur le canapé.

ZOÉ, cherchant à modérer sa curiosité.

Ah! c'est bien!... c'est bien, Suzette. Et... tu as... tu as quelque chose à m'ap... à me dire?

SUZETTE.

Ton père est sorti?

ZOÉ.

Il est au café, où il reste jusqu'à neuf heures; tu sais que c'est son habitude.

SUZETTE.

Oui... j'y comptais.

ZOÉ, avec intérêt.

Tu as donc à me parler?

SUZETTE, gaiement.

Oui... des nouvelles... de bien singulières... Il t'a suivie ce matin.

ZOÉ.

Ton frère?

SUZETTE.

Non, M. Léon.

ZOÉ.

Oh ciel! et dans quel but?

SUZETTE.

Il t'a prise pour moi.

Elle rit.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu! que me dis-tu là?

SUZETTE.

La vérité, mais n'aie pas peur.

ZOÉ, d'un ton de reproche.

C'est la suite de ton imprudence... ton malheureux bouquet!... Et si ton frère apprend que la femme dont lui a parlé M. Léon demeure ici?

SUZETTE, riant.

Il le sait! son ami le lui a appris.

ZOÉ, avec anxiété.

Est-il possible?

SUZETTE, de même.

Et le plus drôle, c'est que M. Léon a dit qu'il voulait absolument te voir... qu'il viendrait ici.

ZOÉ, de même.

Ici?

SUZETTE, avec une naïveté feinte.

Mais j'ai pensé que cela te contrarierait...

ZOÉ.

Suzette! tu es d'une légèreté qui me désole... tu m'as horriblement compromise; car enfin, ton frère a vu sortir du pavillon une femme qui a jeté un bou-

quet aux pieds de son ami. Sachant qu'elle demeure ici, il ne doit pas douter que ce ne soit moi qui ai reçu les hommages de M. Léon.

SUZETTE, gaiement.

Voilà ce qui te trompe. Étienne croit que la femme du pavillon était ma marchande de modes, qui, heureusement, m'a apporté un chapeau ce matin. Mon frère a dit à son ami qu'il avait poursuivi une modiste... et d'ailleurs, ce voile qui te couvrait... Étienne s'est informé auprès de ton père, qui lui a dit que ce matin tu n'en avais pas... de sorte que ces deux pauvres jeunes gens sont dans un embarras... mais dans un embarras!... ils ne savent que croire!... Ils vont... ils viennent... ils flottent... Ils sont bien amusants! oh! mon Dieu! qu'ils sont amusants!

ZOÉ.

Tu ris de tout, toi, Suzette. Mais ce monsieur, s'il allait venir ici, au moment où l'on ne s'y attend pas... C'est affreux d'y songer!

SUZETTE, avec une importance enfantine.

Oh! tu me prends aussi pour une enfant qui ne sait rien prévoir; te voilà comme mon frère... tu n'as rien à craindre.

ZOÉ.

Ah! oui, je comprends; tu t'es présentée à lui... tu lui as tout avoué... il ne viendra pas.

SUZETTE.

J'ai arrangé cela, j'ai trouvé un moyen. (Appuyant d'un air de triomphe.) Un excellent moyen!

ZOÉ.

Lequel donc?

SUZETTE, en riant.

Je lui ai écrit.

ZOÉ, avec effroi.

Tu me fais trembler.

SUZETTE, gaiement.

Je lui ai écrit que la jeune personne de Sceaux le recevrait ce soir, à huit heures, rue de Cléry, nº 57, au troisième.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu! et c'est là ce que tu appelles arranger les choses?

SUZETTE, légèrement.

Comme cela, du moins, on sait sur quoi compter... trois coups de marteau à la porte seront le signal de son arrivée.

ZOÉ.

Mais c'est du délire!

SUZETTE.

Il fallait donc te laisser dans l'embarras?

ZOÉ.

Mais tu as agi comme une enfant, sans songer aux conséquences.

SUZETTE, gaiement.

Oh! si fait! j'y ai bien pensé; mais je me suis dit: (Feignant la naïveté.) Qu'importe? mon frère ne peut être jaloux, il sait qu'il est aimé.

ZOÉ, vivement.

Qui le lui a dit?

SUZETTE.

Moi! en lui annonçant ton mariage. (Finement.) Je sais bien que tu voulais le lui cacher, mais j'ai cru bien faire.

ZOÉ, avec joie.

Ah! Suzette! et qu'a-t-il répondu?

SUZETTE.

Il fallait voir son désespoir! (Imitant Bénard.) Cela ne sera pas... cela ne sera pas!... je saurai bien rompre cette union... (Riant.) Et puis mille choses...

ZOÉ, avec joie.

Il a dit cela, Suzette?... (Elle lui prend la main.) Tu es une bonne amie!...

SUZETTE.

N'est-ce pas? (Avec finesse.) Je savais bien que je te ferais entendre raison...

On entend frapper trois coups de marteau.

ZOÉ, qui a fait un mouvement d'effroi à chaque coup de marteau.

Grand Dieu!

SUZETTE.

C'est lui! il n'y a plus moyen de s'en dédire.

ZOÉ, avec anxiété.

Et mon père, s'il rentrait...

SUZETTE.

Il ne revient qu'à neuf heures.

ZOÉ.

Et ce jeune homme si indiscret, ici!

SUZETTE.

Il est étranger à Paris. Cette maison donne sur deux rues; il l'ignore... il vient par la rue de Cléry... on ne passe jamais par là... Oh! j'ai tout prévu!...

SCÈNE III

SUZETTE, ZOÉ, LA MÈRE PETITPRÉ, *sortant de sa chambre.*

LA MÈRE PETITPRÉ, d'un air effrayé.

Mam'zelle! on cogne sur la rue Cléry.

ZOÉ.

Que faire? que faire?

SUZETTE.

Ouvrir.

ZOÉ.

Mère Petitpré, je vous en conjure, ne prononcez pas le nom de mon père.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu? deux jeunesses! Ah!...

Elle sort par le deuxième plan, à droite, en levant les mains au ciel d'un air scandalisé.

SCÈNE IV

SUZETTE, ZOÉ.

ZOÉ.

Moi, je sors... je ne veux nullement me mêler de tout ceci... Détrompe-le, Suzette, et qu'il ne revienne plus.

Elle sort par la porte du fond, à gauche.

SUZETTE, en reconduisant Zoé.

Ne quitte pas ta chambre. (Seule.) Elle craint que mon frère n'apprenne... S'il en était instruit... (Avec

finesse.) Qui sait? cela changerait peut-être ses idées à mon égard, et... mais ce n'est pas de moi, c'est de lui, de son avenir, qu'il s'agit ici...

Pendant ces quelques mots elle se place devant la glace et met un peu d'ordre dans sa toilette.

SCÈNE V

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *venant de la porte à droite.*

LA MÈRE PETITPRÉ, d'un air étonné.

Ce monsieur demande la demoiselle du troisième.

SUZETTE, avec mystère.

C'est moi!

LA MÈRE PETITPRÉ, encore plus étonnée.

Vous!

SUZETTE.

Du silence! et si quelqu'un vient, prévenez-moi.

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

J'ai nourri onze enfants, dont six à moi appartenant; mais je n'ai jamais vu chose pareille! (A la cantonade.) Entrez, monsieur.

Elle fait entrer Renaudin, et elle sort par le fond à droite.

SCÈNE VI

SUZETTE, RENAUDIN.

Il entre par le deuxième plan à droite.

RENAUDIN, en entrant.

C'est elle! (S'avançant et avec joie.) Ah! Mademoiselle!... je vous revois!... (Il tire sa montre.) Huit heures cinq!...

une ponctualité de soldat! Voyez : (Il met sa montre sous les yeux de Suzette.) Huit heures cinq, et je vais bien. En venant à Paris, je me suis mis en passant sur la cathédrale d'Évreux, département de l'Eure.

SUZETTE.

Vous ne comptiez guère me revoir, n'est-ce pas, Monsieur?

RENAUDIN, gaiement.

Franchement, j'en avais une peur effroyable, et mon bonheur surpasse encore ma surprise.

SUZETTE, sérieusement.

Oh! attendez... c'est pour vous faire des reproches que je vous ai fait venir.

Elle s'assied à la table à droite et fait de la tapisserie.

RENAUDIN.

A moi?

SUZETTE.

Oh! sans cela...

RENAUDIN.

Mais, Mademoiselle, m'infliger un pareil châtiment, c'est conspirer contre le repentir. (A part.) Ça n'est déjà pas trop *Calvados*, ceci.

SUZETTE.

Oui, plaisantez... cela n'empêche pas que ce soit bien vilain! Comment! après la promesse que vous m'aviez faite!... Ce matin, vous avez commencé à instruire de notre entrevue un de vos amis, et, au risque de me compromettre, vous alliez continuer....

RENAUDIN, l'interrompant et s'asseyant auprès de la table.

Lorsque le bouquet est venu glacer ma langue.

SUZETTE.

Il le fallait bien.

RENAUDIN, à part.

Bénard avait raison, c'est une modiste ! (Haut.) Je suis inexcusable... voyez ma franchise; mais n'espérant pas vous revoir... entre jeunes gens, ma foi... vous comprenez...

SUZETTE.

Que vous ayez confiance en M. Bénard, c'est fort bien.

RENAUDIN, étonné, à part.

Elle sait son nom !

SUZETTE.

Mais, moi, je n'ai pas les mêmes motifs.

RENAUDIN, vivement.

Je n'ai pas dit qui vous êtes...

SUZETTE, ironiquement.

Ah ! c'est une justice à vous rendre...

RENAUDIN, se donnant de l'aplomb.

C'est une justice à me...

SUZETTE, de même.

Oui... vous ne le savez pas.

RENAUDIN.

J'avoue que c'est une des principales raisons qui... Mais dites-moi, Mademoiselle, car il y a un brouillard qui enveloppe ma vie depuis trois jours... vous étiez donc dans le pavillon?

SUZETTE, d'abord un peu interdite, dit en jouant la surprise.

Quel pavillon ?

RENAUDIN, après l'avoir regardée. A part.

Nòn ! au fait, marchande de modes du jardinier, c'est absurde ! ça ne se peut pas.

SUZETTE, d'un ton de reproche.

Vous n'aviez donc pas pensé qu'un mot indiscret

de votre ami pourrait me perdre auprès de mes parents?

RENAUDIN, à part.

Elle a des parents!... ce n'est pas une modiste! (Haut.) Eh bien! non, je n'y avais pas songé... voyez comme la passion paralyse les facultés... mais je vous jure qu'à l'avenir...

SUZETTE, sérieusement.

Songez-y bien, monsieur Renaudin...

RENAUDIN, étonné.

Vous savez mon nom aussi? mais je ne vous l'ai pas dit...

SUZETTE.

Où serait le mérite alors?...

RENAUDIN, à part.

C'est vaporeux!

SUZETTE, sérieusement.

Songez-y bien, si vous tenez à me revoir...

RENAUDIN, vivement.

Si j'y tiens? Grand Dieu! (Avec énergie.) J'y tiens!...

SUZETTE.

Vous n'achèverez point votre confidence à M. Bénard.

RENAUDIN, avec exclamation.

Je le jure! Oh! celui-là, quand il saura quelque chose à présent.... Eh bien! viens me questionner, toi!

Il se lève.

SUZETTE, avec importance.

Au reste, je suis plus sûre de vous maintenant: car vous n'avez montré à personne le billet que je vous ai adressé... C'est bien, je suis plus contente.

Elle se lève et continue à travailler debout.

RENAUDIN.

Ah ça! mais vous savez donc tout?... Ah! encore une chose... Comment se fait-il que votre billet se soit trouvé dans mon chapeau, lorsqu'il est certain que je vous ai laissée ici, à votre porte, après une course... des plus pénibles... derrière un omnibus... des mieux attelés?

SUZETTE.

C'est mon secret.

RENAUDIN, vivement.

Mais il y a magie, nous reculons de trois siècles... Je suis... je ne sais plus, moi, ce que je suis! je perds la conscience de moi-même. Que voulez-vous de moi?

SUZETTE.

Votre bonheur, peut-être, monsieur Renaudin. Est-il donc si difficile de se laisser conduire? et suis-je donc un guide si effrayant?

RENAUDIN, gaiement.

Oh! vous êtes charmante! et puis vous avez de l'esprit...

SUZETTE, légèrement, et d'un air modeste.

Oh! qui n'en a pas?...

RENAUDIN, gaiement.

Les imbéciles d'abord... et beaucoup d'autres... (Avec feu.) Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous voulez mon bonheur!... eh bien! mon bonheur... (S'arrêtant et changeant de ton tout à coup.) Mais à quoi bon vous dire en quoi il consisterait? vous qui savez tout, vous l'avez deviné.

SUZETTE, finement.

Dites toujours.

RENAUDIN.

Voulez-vous le savoir?

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Être à vous seule... oui, vous nommer ma femme!
Vous entourer de mes soins, être aimé!
Et chaque jour voir croître dans mon âme
Ce feu si pur dont je suis animé,
Car votre cœur pour le mien fut formé...
Heureux ensemble, et fût-ce au bout du monde...

A part et se frappant le front.

Mais j'ai toujours, quand je veux me lancer,
Un horizon de rubans et de blonde
Qui vient tout renverser.

SUZETTE, avec finesse.

Eh bien! vous n'osez achever?

RENAUDIN, avec embarras.

Mais...

SUZETTE, souriant.

Je sais ce qui vous arrête... allons, avouez-le... un peu de honte est bientôt passée; vous pensez que je suis une pauvre ouvrière, et par respect pour vous-même...

RENAUDIN, à part, avec un étonnement croissant.

C'est inouï!

SUZETTE.

C'est dommage pourtant, vous parliez avec une chaleur qui menaçait de devenir fort amusante.

RENAUDIN, un peu interdit.

Mais... je ne méprise pas... bien certainement... les marchandes de modes...il y a, dans cette branche, des exemples frappants de qualités très...

SUZETTE, riant.

Ah! ah! ah! vous voilà tout interdit...

RENAUDIN.

Eh bien! oui, franchement... là... franchement... là... franchement... vous avez deviné... car si je pouvais écrire à mon père et lui dire... parbleu! ce serait une affaire arrangée... mais vous me jetez dans le vague, vous me laissez errer comme un aveugle dans le champ des suppositions... Car enfin (d'un ton caressant et avec ménagement) surveiller mes démarches, faire entrer des billets dans mes chapeaux, mettons la main sur la conscience... (en riant) ce n'est pas une profession qui pose une jeune personne dans la société...

SUZETTE.

Ah! ah! ah! c'est juste! mais rassurez-vous, vous pouvez continuer. (A part.) Il faut bien l'empêcher de songer à Zoé. (Haut et avec importance.) Ma famille vaut la vôtre, les propriétés que possèdent mes parents à Paris valent les fermes et les pâturages que M. votre père a en Normandie.

RENAUDIN, avec exaltation.

Encore!

SUZETTE.

Qu'avez-vous donc?

RENAUDIN, se calmant.

Rien, rien, rien... Au fait, je ne sais pas pourquoi ça m'étonne. (S'animant.) Oui, Mademoiselle, je vous crois, votre famille vaut la mienne... (vivement) et je vous offre, si vous me la faites connaître, mon cœur, ma fortune et ma main.

SUZETTE, tranquillement.

Pourquoi faire?

RENAUDIN, à part.

La question est naïve! (Haut.) Comment, pourquoi faire?... Pourquoi offre-t-on un cœur, une fortune... et...

SUZETTE, l'interrompant et sérieusement.

Sans doute, puisque vous venez à Paris pour vous marier.

RENAUDIN.

Vous savez cela aussi?

SUZETTE.

Avec mademoiselle Dumouchel.

RENAUDIN, jetant un cri de stupéfaction.

Oh!

SUZETTE.

Dont le père est propriétaire rue Beauregard.

RENAUDIN, à part, avec l'accent de la conviction.

C'est mademoiselle Lenormand, tireuse de cartes du Premier Consul... Mais non, l'âge n'y est pas! l'âge n'y est pas! l'âge n'y est pas!

SUZETTE.

Cependant, vous ne connaissez pas mademoiselle Dumouchel, et vous ne vous êtes pas encore présenté chez son père... est-ce vrai?

RENAUDIN, au comble de l'étonnement.

Pyramidal!

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Mais par le ciel vous fûtes donc placée
Pour surveiller mon destin ici-bas?
Vous devinez mes projets, ma pensée,
Vous êtes là quand je ne vous vois pas;
A votre insu je ne peux faire un pas.
Êtes-vous fée, êtes-vous pythonisse?

Ou bien un ange, un sylphe vaporeux ?
A part.
A moins pourtant de croire, et c'est affreux !
Qu'elle appartient à la police.

Mais, pour Dieu! dites-moi qui vous êtes? Je m'égare dans les hypothèses. Quelle est votre famille? quel est votre nom? dites-le moi.

SUZETTE.

A quoi bon? votre mariage...

RENAUDIN.

Et si j'y renonçais?...

SUZETTE, vivement.

Oh! ce serait bien différent!...

RENAUDIN, avec force.

Je romps!

SUZETTE.

Mais d'une manière positive, ostensible... c'est alors seulement que vous connaîtrez ma famille.

RENAUDIN, avec joie.

Ah! grand Dieu!... mais aujourd'hui, mais dans l'instant.

SUZETTE, à part.

Quel bonheur! j'ai réussi!

RENAUDIN, vivement.

Où est la rue Beauregard? où prenons-nous la rue Beauregard?

SUZETTE.

Vous demanderez.

RENAUDIN.

J'y vole! j'y vole!... mais un gage... un seul gage de souvenir... (Avec passion.) Oh! Dieu! j'en ai besoin!

SUZETTE, *étonnée.*

Lequel donc?

RENAUDIN.

AIR : *Puisque nous sommes au bal.*

Vous vous chargez du bonheur de ma vie,
Mais, pour sceller ce doux engagement,
Puis-je donner sur cette main jolie
Un seul baiser, le cachet d'un amant?

SUZETTE.

Comment, Monsieur!

A part.

Pour Zoé, pour mon frère,
Laissons-nous donc aimer!

RENAUDIN.

Oh! par pitié!

SUZETTE, *à elle-même.*

Allons!...

RENAUDIN, *à part.*

Je suis heureux!

SUZETTE, *tendant la main à Renaudin, et pendant qu'il la couvre de baisers.*

Il faut bien faire
Quelque chose pour l'amitié.

(Haut.) Allez.

RENAUDIN, *tendrement.*

Adieu! je reviens bientôt. (Avec force.) Une Dumouchel!... Jamais, jamais! (Il fait un mouvement pour sortir, et heurte la mère Petitpré, qui jette un cri.) Oh! pardon, ma chère vieille!

SCÈNE VII

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *sortant de sa chambre*, RENAUDIN.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Mam'zelle, mon maître qui rentre par la rue Cléry! je viens de le voir.

SUZETTE.

Grand Dieu.

Renaudin s'aperçoit qu'il y a du mystère, il marche d'un air inquiet.

LA MÈRE PETITPRÉ, bas, à Suzette.

Si je faisais sortir ce monsieur par l'autre porte?...

SUZETTE, bas.

Eh non! il faut qu'il ignore qu'elle existe!

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Je n'y suis plus du tout; je me scandalise de plus en plus.

Elle va à la porte de droite qu'elle entr'ouvre.

RENAUDIN, à Suzette.

Je devine, je devine votre embarras... et je serais désolé...

LA MÈRE PETITPRÉ.

Monsieur monte... Je l'entends!...

RENAUDIN.

Que dois-je faire? Prêtez-moi un meuble!

SUZETTE, indiquant la porte du fond, à droite.

Là, dans cette chambre, vite! vite!

LA MÈRE PETITPRÉ.

Mais c'est la mienne.

RENAUDIN, entrant dans la chambre en riant.

Du romanesque, ça me va! j'exhume Faublas!

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Après avoir nourri onze enfants!... Ah! Dieu!

SCÈNE VIII

ZOÉ, SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, *puis* DUMOUCHEL.

Zoé vient par la porte du fond à gauche. Quart de nuit.

ZOÉ, à Suzette.

Il est sorti.

SUZETTE, l'interrompant.

Ton père! silence!... le jeune homme est là!

Elle indique la chambre de la mère Petitpré.

ZOÉ, effrayée.

Grand Dieu! Ah! Suzette, tu vois...

SUZETTE gaiement.

Ça va joliment... j'ai bien des choses à te dire.

DUMOUCHEL, avec humeur, entrant par le deuxième plan à droite.

Pourriez-vous me dire, mère Petitpré, comment il se fait que la porte de la rue Cléry soit ouverte?... le premier venu peut entrer ici...

LA MÈRE PETITPRÉ.

Monsieur... depuis que vous me connaissez vous ne m'avez jamais prise à la menterie; voilà la vérité...

SUZETTE, l'interrompant.

C'est moi qui suis coupable...

Elle passe entre la mère Petitpré et Dumouchel.

LA MÈRE PETITPRÉ, d'un air triomphant.

Ah! oui, oui, par exemple! (A part.) J'aime mieux que ça s'éclaircisse sans moi, car je trépignerais de voir ce que je vois.

Elle sort par le deuxième plan à gauche.

DUMOUCHEL, à Suzette.

Pardon, Mademoiselle, le jour baisse, et je ne vous avais point aperçue... je vous présente mon *respèque*...

SUZETTE, faisant un signe d'intelligence à Zoé.

J'étais venue faire une visite dans le voisinage...

DUMOUCHEL.

Chez madame Berthollet, votre tante?

SUZETTE.

Précisément.

DUMOUCHEL.

Qui demeure ici en face; je n'ai pas l'honneur de la connaître; mais je la vois quelquefois donner la pâture à ses oiseaux.

SUZETTE.

Zoé m'aperçut par la fenêtre, me fit signe de venir passer quelques instants avec elle; pour m'épargner l'ennui d'un détour, elle me fit ouvrir la porte, et moi, comme une étourdie, je l'ai laissée ouverte.

DUMOUCHEL.

Il n'y a pas le moindre mal... ce que j'en disais, c'est qu'il faut toujours crier après les domestiques... cela tient en haleine. (Appelant, et d'un ton de colère.) Mère Petitpré, de la lumière!

LA MÈRE PETITPRÉ, apportant deux flambeaux qu'elle pose sur la cheminée, elle entre par le second plan à gauche.

J'étais en train, monsieur... mademoiselle Suzette, votre bonne est là qui vous attend. Elle dit que vous lui avez ordonné de venir vous prendre à la nuit.

SUZETTE, bas à Zoé.

Je ne puis te laisser au milieu de tant d'embarras...

DUMOUCHEL, à Suzette.

Si j'osais vous offrir mon bras...

SUZETTE.

Oh! je craindrais...

Dumouchel s'éloigne un peu.

ZOÉ, bas à Suzette et vivement.

Accepte donc! mon père absent, je pourrai faire sortir M. Léon.

SUZETTE, à Dumouchel.

Cependant, monsieur Dumouchel, je réfléchis... deux femmes seules, le soir...

DUMOUCHEL.

C'est ce que je disais en moi-même... deux femmes seules, le soir...

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Ciel de Dieu! les jeunesses d'aujourd'hui ont des retours que des femmes d'âge n'auraient jamais!

SUZETTE, bas à Zoé.

Je ne veux pas rentrer avant de savoir... je reviendrai.

Dumouchel sort avec Suzette par le second plan à gauche; Zoé va les reconduire et reste quelques instants à la porte, comme pour s'assurer qu'ils sont bien partis.

SCÈNE IX

ZOÉ, LA MÈRE PETITPRÉ.

LA MÈRE PETITPRÉ, à elle-même.

En voilà des tours! en voilà des jolis tours, et ne

pouvoir rien dire! il n'y a rien qui me *décapite* comme ça.

ZOÉ, descendant.

Ah! mère Petitpré!

LA MÈRE PETITPRÉ, indiquant sa chambre.

Mais il est là, le mauvais sujet... Vous croyez peut-être qu'il est parti?... il est là, dans ma propre chambre... à moi!

ZOÉ.

Je le sais; mais, pour le faire sortir, il faut donner à mon père le temps de s'éloigner... et si quelqu'un l'apercevait, on ne voudrait jamais croire que je ne le connais pas, et pourtant rien n'est plus vrai!...

LA MÈRE PETITPRÉ, étonnée.

Vraiment?

ZOÉ.

Et s'il me voit, lui qui se croit chez Suzette, il pensera qu'il a été trompé...

LA MÈRE PETITPRÉ.

J'ai les bras et les jambes cassés... Eh bien! rentrez dans votre chambre; je vas le faire sortir, moi, ce malheureux-là... (Scandalisée.) Mais de quoi ai-je l'air? pour qui est-ce que je passe?

Elle se dirige vers le fond à droite.

ZOÉ, avec effroi, indiquant le deuxième plan à gauche.

J'entends marcher.

LA MÈRE PETITPRÉ, allant vivement à la porte du second plan à gauche.

C'est vrai! (Après l'avoir ouverte.) M. Bénard!

ZOÉ.

M. Bénard! quel embarras!

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Il arrive bien!... comment faire *évâser* l'autre, à présent?

Bénard paraît, elle sort par le fond à gauche.

SCÈNE X

BÉNARD, ZOÉ.

ZOÉ, avec embarras.

Vous ici, monsieur Bénard?

BÉNARD, froidement.

Oui, Mademoiselle! les moments sont précieux!

ZOÉ, avec embarras.

Quelle imprudence!

BÉNARD.

Votre mariage se prépare, et je n'ai pu résister au désir de m'assurer une dernière fois par moi-même des dispositions de votre cœur.

ZOÉ, tremblante.

De mon cœur, Monsieur?... mais je vous assure...

BÉNARD, s'animant.

Ne dissimulez pas! cette jalousie sans motif, cette querelle n'était qu'un prétexte pour rompre avec moi.

ZOÉ.

Monsieur!...

BÉNARD.

Et, depuis, vous avez encouragé les assiduités d'un jeune homme...

ZOÉ, vivement.

Moi?

BÉNARD, vivement.

Vous! oh! n'essayez pas de le nier, je le sais.

ZOÉ, à part.

Suzette! Suzette! (Haut.) Mais vous ne savez rien, Monsieur, et je ne puis vous détromper, en ce moment surtout... mon père peut rentrer...

BÉNARD.

N'ayez pas cette crainte... J'étais dans la rue, épiant le moment de vous voir, lorsque votre père est sorti avec ma sœur, et je suis entré.

ZOÉ, vivement.

Oui, effectivement, elle est venüe pour me recommander sa marchande de modes... qu'elle m'avait envoyée ce matin.

BÉNARD, avec joie.

Sa marchande de modes!... Est-il possible? ah! Zoé! Zoé! ne me trompez pas! (Avec inquiétude.) Cependant, dimanche, vous êtes allée au Ranelagh?

ZOÉ.

Mon père y est allé seul, j'étais souffrante et je ne suis pas sortie.

BÉNARD, vivement.

Quoi! vous n'auriez pas accepté un bouquet de votre danseur?

ZOÉ.

Puisque je vous assure que je ne suis pas sortie.

BÉNARD, s'animant, avec joie.

Oh! oui, oui, je vous crois... Ah! j'étais insensé, Zoé, ma chère Zoé, la jalousie, comme la peur, se crée des fantômes... je venais vous accabler de mes reproches, je vous accusais; car je croyais avoir des

preuves, et c'est moi seul qui suis coupable! daignerez-vous l'oublier?

ZOÉ, toujours inquiète.

Oui, si vous partez... car je tremble. (A part.) Et cet autre qui est là!...

BÉNARD.

Mais ce mariage! Il faut nous concerter et le rompre.

ZOÉ.

Plus tard... ce soir... ne vous éloignez pas trop... quand mon père sera retiré, je vous ferai prévenir, et... avec ma nourrice, nous chercherons un moyen... car j'ai une peur que mon père ne vous surprenne ici, il se doute de notre amour... j'en suis sûre.

BÉNARD.

Oui... il me l'a laissé entendre ce matin.

ZOÉ, vivement.

Vous voyez!

BÉNARD.

Mais, ici, une évasion est facile; s'il entre par une rue (il indique la porte de gauche) on peut sortir par l'autre.

Il indique la porte à droite.

ZOÉ.

Eh ! mon Dieu! non. Il a gardé la clef de la porte de la rue Cléry.

Elle indique celle de droite.

BÉNARD.

Mais c'est une précaution digne d'un Bartholo!

ZOÉ, à part.

Il fallait bien mentir pour assurer la retraite de ce M. Léon.

BÉNARD.

Eh bien! pour vous tranquilliser, Zoé, je sors... je serai dans la rue...

Il fait un mouvement pour sortir par la gauche.

DUMOUCHEL, hors de vue à gauche.

Mère Petitpré! éclairez-moi donc!

ZOÉ, effrayée.

Mon père! quand je vous le disais!

Zoé reste un peu au fond et regarde avec anxiété la porte par laquell Dumouchel va rentrer.

BÉNARD.

Il a la clef de cette porte. (Il indique celle de droite.) Il vient par là. (Il indique celle de gauche.) Lui qui a des soupçons... Ah! cette chambre...

Il va vivement à la porte de la chambre du fond à droite, où Renaudin est caché; il l'entr'ouvre.

ZOÉ, le retenant par le bras.

Arrêtez, n'entrez pas là!

BÉNARD, stupéfait, après avoir refermé vivement la porte, et laissant toujours sa main sur la clef.

Un homme!... (A Zoé d'un ton menaçant.) Un homme est dans cette chambre...

ZOÉ.

Vous vous trompez!...

BÉNARD, avec force.

Je l'ai entrevu dans l'obscurité. Quel est-il?

ZOÉ.

Mais je vous jure...

BÉNARD.

Alors laissez-moi entrer.

ZOÉ, le retenant.

Silence! mon père!

BÉNARD, à part.

Quelle position! si je parle, je la perds... et si je me tais!...

Ces mouvements de scène exigent beaucoup de chaleur et de précision.

SCÈNE XI

LA MÈRE PETITPRÉ, DUMOUCHEL, ZOÉ, BÉNARD.

Dumouchel entre par le second plan à gauche; la mère Petitpré l'éclaire à l'aide d'un bougeoir.

DUMOUCHEL, entrant en parlant.

Je n'ai pas été longtemps, comme tu vois. (Apercevant Bénard, et d'un ton contrarié.) Monsieur Bénard!... à cette heure-ci! que signifie? (A Bénard, avec humeur.) Je vous présente mon *respèque*.

BÉNARD, avec embarras.

Vous ne vous attendiez point à me trouver, monsieur Dumouchel?

ZOÉ, bas à Bénard.

Étienne... Étienne... je vous en prie.

BÉNARD.

On m'a dit... que ma sœur était... chez vous, et je venais la chercher.

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Encore un qui ment! mais c'est donc tous dentistes?

DUMOUCHEL, à part.

J'aime mieux ça. (Haut.) J'ai anticipé sur vos priviléges, je viens de la reconduire.

BÉNARD.

Oh! mille pardons!

ZOÉ.

C'est... ce que je disais à Monsieur.

BÉNARD.

Je vais la retrouver. (Dumouchel parle bas à Zoé, la mère Petitpré range sur la cheminée. A part.) Que faire ? attendre cet homme dans la rue, impossible ! il y a deux issues, et je suis seul. Ah ! que n'ai-je amené avec moi Renaudin, ce véritable ami !... Mais j'ai un moyen de tout savoir. (Haut à Dumouchel.) Adieu, Monsieur...

DUMOUCHEL, il remonte la scène en le saluant.

Je vous présente... ce que vous savez.

BÉNARD, à part.

J'aurai l'explication de tout ceci.

Il sort vivement par le deuxième plan à gauche, après avoir salué froidement Zoé.

DUMOUCHEL.

Attendez donc qu'on vous éclaire ! Mère Petitpré, éclairez-donc monsieur Bénard.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Bah ! bah ! il est déjà loin.

DUMOUCHEL, à la mère Petitpré avec beaucoup d'humeur.

Il n'y a jamais moyen de se faire obéir ici !... jamais, jamais !...

SCÈNE XII

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL.

DUMOUCHEL, d'un air mystérieux.

Ma fille, il faut que je te parle !

ZOÉ, effrayée.

A moi, mon père ?

DUMOUCHEL.

Oui, quelque chose d'important, viens!...

Il se dirige vers la chambre où Renaudin est entré.

ZOÉ, effrayée et l'arrêtant.

Mon père... mon père... où allez-vous donc ?

DUMOUCHEL, revenant.

Tiens! je crois que je perds la tête. (Gaiement.) J'allais dans la chambre de la mère Petitpré. Ce que c'est que les distractions!...

Il se dirige vers la porte de son appartement, au fond, à gauche.

ZOÉ, bas à la mère Petitpré.

Faites-le sortir, au nom du ciel!... (A part.) Je l'échappe belle!

LA MÈRE PETITPRÉ, avec humeur.

Oui, Mademoiselle, oui!

DUMOUCHEL, sortant avec Zoé.

Viens, Zoé, c'est essentiel, vois-tu.

Ils sortent par le fond, à gauche.

SCÈNE XIII

LA MÈRE PETITPRÉ, *puis* RENAUDIN.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Ah ben! en voilà une soirée!... (Allant à la chambre du fond à droite.) Si l'on me voyait, grand Dieu!... moi, faire sauver un homme de ma chambre... On croirait qu'il est venu pour moi! (Elle entr'ouvre la porte et appelle.) Monsieur!... Monsieur!...

RENAUDIN, gaiement.

Me voilà, ma bonne femme! Il paraît qu'il y a eu

joliment du boulvari ici; j'ai entendu parler sans rien comprendre...

LA MÈRE PETITPRÉ, *sèchement.*

Sortez ! Et ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas.

RENAUDIN, *étourdiment.*

Un mot, je suis amoureux de votre maîtresse... Dites-lui bien que je vais rompre le mariage en question, et qu'elle aura bientôt de mes nouvelles... La rue Beauregard, s'il vous plaît ?

LA MÈRE PETITPRÉ, *avec une dignité comique.*

Sortez ! je vous dis... et ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas.

RENAUDIN, *étonné et gaiement.*

Vos exhortations sont inutiles; votre figure suffit.

LA MÈRE PETITPRÉ, *à part.*

Je suis sûre que l'autre le guette au passage... une fois dehors, qu'ils s'égorgent, qu'ils s'égratignent; nous n'y pouvons pas perdre.

RENAUDIN, *montrant le tableau à la mère Petitpré.*

Le Cheval du trompette ! j'ai ça à Caen.

Il va au fond comme pour sortir, lorsque son attention est attirée par les tableaux, il les regarde.

LA MÈRE PETITPRÉ, *le bougeoir à la main.*

Allons, marchons !

RENAUDIN, *chantant sur l'air de la Parisienne.*

En avant ! marchons !
Ti, ta, ta, pon, pon !

Il disparaît.

LA MÈRE PETITPRÉ, *scandalisée.*

Il chante encore, sainte Vierge ! Dans quel temps vivons-nous ?

RENAUDIN, reparaissant.

Si je chante? tiens, je crois bien.

Il continue de chanter.

Courons à la rue Beaur'ga-re !

Il disparaît.

Courons à la rue Beaur'ga-re !

La mère Petitpré sort derrière lui par le deuxième plan à droite et ferme la porte.

SCÈNE XIV

BÉNARD, *entrant avec précaution par la porte du deuxième plan à gauche.*

Je n'entends plus rien. (Il entre.) Elle m'a cru parti... je me suis caché dans l'escalier... Il faut que tout ceci s'éclaircisse; je suis certain qu'on n'a pu faire évader l'individu; M. Dumouchel a la clef de cette porte. (Il indique celle de droite.) Feignons d'être de la maison, amenons-le dans la rue, et là, que ma vengeance... (Indiquant la chambre du fond à droite.) C'est là... (Il entr'ouvre la porte.) Monsieur! Monsieur!... venez, soyez sans crainte. (A part.) Il ne répond pas!... (Plus fort.) Monsieur!... si vous n'êtes pas un lâche, sortez, et pas de bruit!... Ah! parbleu! s'il se cache, je saurai bien le trouver...

Il entre dans la chambre et en referme la porte.

SCÈNE XV

ZOÉ, *venant du fond à gauche.*

Quelle peur j'ai eue! Mon père qui prend un air mystérieux pour me dire qu'il a reçu une lettre de

Caen... On lui annonce que M. Renaudin est à Paris... J'ai cru un instant qu'il savait tout! (Elle cherche des yeux.) Mais où donc est ma nourrice? est-ce qu'elle n'aurait pas entendu ma recommandation? (On entend dans le cabinet le bruit d'une chaise qui tombe.) Grand Dieu! elle n'a pas fait sortir ce jeune homme! et je suis seule! N'importe! Bénard est dans la rue, mon père peut venir, il n'y a point à hésiter. (Elle entr'ouvre la porte.) Monsieur! Monsieur! sortez, sortez vite!

SCÈNE XVI

SUZETTE, ZOÉ, *puis* BÉNARD.

SUZETTE, entrant par le deuxième plan à gauche.

C'est moi!... je suis revenue bien vite... j'étais trop tourmentée... Est-il parti?

ZOÉ.

Mais non. (Elle appelle encore.) Monsieur, sortez!

BÉNARD, paraissant et se tenant auprès de la porte du cabinet.

Me voilà, Mademoiselle.

ZOÉ, effrayée.

Étienne!

SUZETTE, de même.

Mon frère!

BÉNARD, à Zoé, avec ironie.

Lui-même! Vous m'attendiez, n'est-il pas vrai?

ZOÉ.

Mais... (A part.) O mon Dieu!

BÉNARD, à Zoé, avec reproche, en descendant un peu.

Et c'est ma sœur, une enfant crédule, que vous ne

craignez pas de prendre pour confidente d'une intrigue...

ZOÉ, l'interrompant.

Bénard!...

SUZETTE, à part, et gaiement.

Aïe! aïe!... ça va mal!

ZOÉ.

Je ne puis vous dire qu'une chose, Étienne : c'est que, s'il y avait un homme caché ici... cet homme, je ne l'ai jamais vu.

SUZETTE, à part.

C'est vrai, pourtant.

BÉNARD, avec un petit mouvement de joie.

Comment?...

SCÈNE XVII

SUZETTE, ZOÉ, LA MÈRE PETITPRÉ, BÉNARD.

LA MÈRE PETITPRÉ, d'un air joyeux et sans voir Bénard. Elle entre par la porte du second plan, à gauche.

Mam'zelle! mam'zelle! un bon débarras! il est dehors!

BÉNARD, à Zoé, avec force.

Ah! vous l'entendez!...

LA MÈRE PETITPRÉ, scandalisée.

M. Bénard, à présent!

Elle va se placer à l'extrême droite, après avoir déposé son bougeoir sur la table.

BÉNARD, à Zoé, avec force.

Il est dehors, la bonne le dit. Ainsi, vous cherchiez à m'abuser encore?...

ZOÉ.

Étienne! Étienne! les apparences m'accusent, et pourtant, je vous le répète, je ne le connais pas, je ne sais qui il est.

SUZETTE, à part.

Allons, il faut que j'arrange ça.

BÉNARD.

Mais, cet homme, il faut bien qu'il soit venu ici pour quelqu'un... (Se tournant vers la mère Petitpré.) Est-ce donc pour Madame?

LA MÈRE PETITPRÉ.

Ah! Seigneur du ciel! moi qui ai nourri onze enfants, dont six à moi appartenant!... Monsieur Bénard, il est vrai qu'il était dans ma chambre, mais...

SUZETTE, interrompant la mère Petitpré.

Zoé, je crois qu'il vaut mieux tout dire...

ZOÉ, surprise.

Comment?

SUZETTE.

Oui, c'est bien plus simple.

BÉNARD.

Oui, parle.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Oui, dites-la, la vérité! Car moi, depuis tantôt, je vas et viens sans savoir, sous votre respect, comme le télégraphe; ce n'est pas un rôle à jouer.

BÉNARD, à Suzette, en la faisant passer auprès de lui.

Explique-toi.

SUZETTE, à Bénard.

Eh bien! oui... un jeune homme est venu ici.

BÉNARD, triomphant.

Ah!

LA MÈRE PETITPRÉ, avec conviction.

La voilà, la vérité... la vraie vérité!

ZOÉ, à part.

Que fait-elle?

SUZETTE.

Et ce jeune homme... c'est... le prétendu de Zoé.

Elle fait à Zoé des signes d'intelligence qui ne doivent être vus que d'elle Zoé ne comprend pas.

BÉNARD, vivement et avec chagrin.

Son prétendu!

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Tiens! moi qui l'ai agoni!

ZOÉ.

Que dis-tu?

SUZETTE.

M. Dumouchel était sorti; Zoé reçut ce monsieur, qui s'aperçut bien vite qu'il ne plaisait pas. Il le dit gaiement à Zoé... en lui proposant de rompre avec M. Dumouchel. « Ah! Monsieur, lui dit Zoé, en prenant son petit air... (elle l'imite) vous avez lu dans mon cœur; il appartient à un autre, au frère de ma meilleure amie... » N'est-ce pas, Zoé?

BÉNARD, vivement.

Il se pourrait?

ZOÉ, avec embarras.

Je ne sais que... répondre...

BÉNARD, avec joie.

Ah! Zoé! Zoé! ne craignez pas de me le dire...

LA MÈRE PETITPRÉ.

Mais tout cela ne m'explique pas la cachette.

BÉNARD.

Ni à moi.

ZOÉ, à part.

Ni à moi.

SUZETTE, à Bénard.

C'est dans ce moment que la voix de M. Dumouchel se fit entendre ; et afin de ne pas paraître s'être concertée avec ce jeune homme, elle le cacha en attendant l'occasion de le faire sortir. Et Zoé, craignant ta jalousie, n'a pas voulu te le dire... Rien de plus simple, rien de plus naturel... Qu'en penses-tu?

LA MÈRE PETITPRÉ, à part.

Comme je n'entends pas l'hébreu, je m'en vas.

Elle sort par le deuxième plan à gauche.

SCÈNE XVIII

ZOÉ, BÉNARD, SUZETTE.

BÉNARD, à Zoé, d'un ton suppliant.

Ah! je suis confus! je suis anéanti! ne m'accablez pas de votre colère! Vous ne répondez pas?

SUZETTE, à son frère, indiquant Zoé.

AIR : *Comment sans lui retourner au pays* (de Salvoisy).

Dans son silence, ah ! je lis ton pardon,
Oui, vous voilà tous deux d'accord, je pense.

Suzette fait passer Zoé entre elle et son frère.

BÉNARD, à Zoé.

Vous le voyez, un naïf abandon
Porte avec lui toujours sa récompense ;
Oui, le bonheur suit la sincérité.
A Suzette.
Il faut toujours dire la vérité. (*bis.*)

Vous m'avez pardonné, Zoé?

ZOÉ, baissant les yeux, avec embarras.

Nous avons tous besoin d'indulgence.

BÉNARD.

Je n'aurai plus jamais de soupçons! jamais! (A lui-même, gaiement.) C'est singulier comme on se trompe.

ZOÉ, à Suzette.

Suzette... quand il saura...

SUZETTE, à Zoé.

Sois donc tranquille.

SCÈNE XIX

SUZETTE, LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, BÉNARD.

LA MÈRE PETITPRÉ, venant du deuxième plan à gauche, et mystérieusement à Zoé.

Mam'zelle! Mam'zelle! l'autre qui revient, et qui veut parler à M. Dumouchel... votre prétendu!

ZOÉ.

O ciel!

SUZETTE, à part.

C'est juste! il tient parole.

La mère Petitpré se retire mystérieusement au fond.

BÉNARD, avec inquiétude.

Qu'est-ce encore?

SUZETTE, à Zoé.

Viens vite.

ZOÉ, à Bénard, avec effroi.

Étienne! Étienne! s'il est vrai que vous m'aimiez, quoi qu'on vous dise, quoi que vous voyiez, ne m'accusez pas sans m'entendre, et croyez-moi toujours digne de vous.

SUZETTE, l'entraînant.

Viens donc.

Elles sortent rapidement par le fond à gauche.

BÉNARD, stupéfait.

Comment! encore du nouveau?

LA MÈRE PETITPRÉ, à Bénard.

Monsieur, je vous prie seulement de ne pas me prendre pour ce que je ne suis pas. (Elle va à la porte du deuxième plan à gauche.) Entrez, Monsieur.

Elle sort par le fond à gauche.

SCÈNE XX

BÉNARD, RENAUDIN.

BÉNARD, seul.

Que signifie cette fuite précipitée? Encore quelque machination... Allons!

Il va sortir et se rencontre nez à nez avec Renaudin.

RENAUDIN, entrant étourdiment, et sans regarder Bénard.

Monsieur Dumouchel, j'ai l'honneur...

BÉNARD.

Renaudin!...

RENAUDIN, au comble de l'étonnement.

Bénard!... Comment te trouves-tu ici?

BÉNARD.

Et toi? tu connais donc M. Dumouchel?

RENAUDIN.

Pas plus que je ne connais le pape... et toi?

BÉNARD.

Moi? mais certainement.

RENAUDIN, *gaiement.*

Tu ne me l'avais pas dit!... Mais c'est à sa fille que je suis destiné.

BÉNARD, *avec joie.*

Comment! c'était là ce mariage projeté?

RENAUDIN.

Oui.

BÉNARD, *avec joie.*

Mais je comprends, tu viens chez M. Dumouchel pour lui dire que tu refuses la main de sa fille.

RENAUDIN.

En effet! mais comment sais-tu ça?

BÉNARD, *avec exaltation.*

Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes... car mademoiselle Dumouchel, à laquelle tu renonces, c'est celle que j'aime!

RENAUDIN, *riant.*

Délicieux! rivaux! Comment? j'arrive dans une ville de dix-neuf cent mille âmes! et il se trouve que... Ah! bravo! j'en rirai pendant soixante ans.

BÉNARD.

C'est inconcevable!

RENAUDIN, *gaiement.*

Mais tu ne sais pas mon motif? J'ai revu ma belle, ce soir; j'ai le cœur dans un état... un volcan!... l'Etna et le Vésuve ne sont que des lampions en comparaison... Aussi, je viens rompre, je viens dire au père : Vous voulez me donner votre fille, vous; j'éprouve telle et telle chose pour une autre, moi! voyez si ça vous va! Cet homme me repoussera honteusement, c'est son état! Je suis heureux, tu es

heureux! j'épouse (il examine la chambre) tu épouses, et voilà la chose! (Examinant la chambre plus attentivement.) Ah çà! mais... attends donc que je m'oriente un peu... il me semble... Ah! le diable m'emporte!... voilà qui est particulier... cette pièce...

BÉNARD.

Eh bien?

RENAUDIN.

Mais, quand le diable y serait, je suis déjà venu ici ce soir; mais c'était rue Cléry au troisième et nous sommes rue Beauregard au rez-de-chaussée... Il y a donc eu un tremblement de terre en mon absence?

BÉNARD, gaiement.

Eh bien! non, Renaudin, tu ne t'abuses pas...

RENAUDIN, étonné.

Il y en a eu un?

Il tape du pied pour s'assurer si le sol est solide.

BÉNARD, gaiement.

Cette maison a deux issues... Tu es venu ici ce soir, on t'a fait cacher là...

Il indique la chambre du fond à droite.

RENAUDIN.

C'est vrai.

BÉNARD, de même.

Après ton entrevue avec mademoiselle Dumouchel, dans laquelle tu lui as dit que tu ne voulais pas l'épouser.

RENAUDIN.

Tu t'embrouilles, mais tu t'embrouilles... mais tu t'embrouilles... ce n'est pas ça! d'abord je n'ai jamais vu mademoiselle Dumouchel...

BÉNARD.

C'est elle qui t'a reçu.

RENAUDIN, stupéfait.

Comment?... ici... celle qui... Ah! allons donc!

BÉNARD.

Reconnais-tu la chambre?

Il va ouvrir la porte du fond à droite.

RENAUDIN.

Oui, c'est juste... tiens, je reconnais mon *cheval du trompette* que j'ai à Caen... Mais c'est fantastique! ça tient des mille et une nuits! je faisais la cour à celle qui m'est destinée, je me supplantais moi-même... et elle qui était sa propre rivale. (Riant.) Oh! grand Dieu! quand le sort fait des farces, il en fait de cruelles!

BÉNARD.

Et elle t'a dit qu'elle t'aimait.

RENAUDIN.

En toutes lettres!

BÉNARD, avec humeur.

Ainsi on me trompait encore!

RENAUDIN.

Comprends pas.

BÉNARD, vivement.

Oui, celle avec laquelle tu as dansé, que tu as suivie... c'est elle! c'est Zoé!

RENAUDIN.

Zoé! vraiment? un joli nom, je la rendrai heureuse!

BÉNARD.

Quand, à l'instant même, elle me jurait... quelle

trahison ! (Changeant de ton.) Mais elle avait exigé de toi une renonciation à sa main...

RENAUDIN, avec force.

Ah ! grand Dieu ! en effet, c'était un piége !...

BÉNARD, avec joie.

S'il était vrai !

RENAUDIN.

Mais alors... puisqu'elle m'a promis d'accepter ma main... si je renonçais à la sienne... mais c'est stupide !... je ne peux pas me marier tout seul... ça ne s'est jamais vu ! (Avec force.) Je suis joué. C'est clair comme de l'eau de roche !

BÉNARD, très-animé.

Non, mon ami, non... si elle t'a caché son nom, c'est qu'elle craignait que je n'apprisse la vérité... c'est moi qui suis dupé !

RENAUDIN, vivement.

Mais non !

BÉNARD, vivement.

Mais si !

RENAUDIN, vivement.

Je te dis que c'est moi !... mais réfléchis donc : c'est une averse de mystifications... tu es sous le parapluie, moi j'ai tout reçu.

BÉNARD.

Non, te dis-je, j'y vois clair.

RENAUDIN, fâché et plus fort.

Ah ça ! tu veux être trompé tout seul, toi ! mais c'est d'un égoïsme révoltant... (Riant.) Tu es un monopoleur ! apporte-moi le père Dumouchel ; il n'y a que lui qui puisse nous donner la clé de cette intrigue sans issue ; c'est une impasse ! Je m'égare, je n'y

suis plus ! j'en ai mal à la tête... va me chercher le père, je demande le père !... il faut qu'on m'apporte le père !

SCÈNE XXI

RENAUDIN, DUMOUCHEL, BÉNARD.

DUMOUCHEL, entrant par le fond, à gauche.

Quel est ce tapage ?

BÉNARD.

Monsieur Dumouchel !

RENAUDIN.

Monsieur Dumouchel, vous arrivez bien. Plantez l'olivier entre deux rivaux qui adorent votre fille.

DUMOUCHEL.

Comment, monsieur Bénard !... j'en étais sûr.

Dumouchel examine attentivement Renaudin et paraît fort surpris de ce que lui dit ce personnage qu'il ne connaît pas.

RENAUDIN.

Oui, deux rivaux qu'elle aime ou plutôt qu'elle n'aime pas... ou plutôt dont elle se moque... car je l'ai vue aussi, moi, cette Zoé si séduisante !... quoiqu'elle ne vous ressemble pas... elle a accepté mon cœur par la rue Cléry... (indiquant Bénard) le sien par la rue Beauregard... Voyez notre position ! notre passion mitoyenne !... (A Dumouchel qui est stupéfait, et d'un ton posé.) Renaudin de Caen !

DUMOUCHEL, avec éclat.

Vous, le fils de Renaudin de Caen, mon gendre ? je vous présente mon *respèque*.

RENAUDIN, gaiement et lui prenant la main.

Ça va bien ?

DUMOUCHEL.

Mais vous êtes bien bon... Comment? vous connaissez ma fille... et elle vous aime... mais c'est un coup du ciel!

RENAUDIN.

C'est mon avis.

BÉNARD, à Dumouchel.

Mais, Monsieur...

DUMOUCHEL, à Bénard.

Désolé, mon ami, chose promise, chose... convenue. (A Renaudin.) Mais où l'avez-vous donc vue?

RENAUDIN.

Ici, ce soir même... Mais voilà mon ami qui a également d'excellentes raisons pour croire... de manière que... lui... et moi... nous sommes venus tous les deux... nous ne savons plus... nous voulons vous consulter...

DUMOUCHEL.

Moi? mais je n'y comprends rien.

RENAUDIN, avec aplomb.

Alors, nous sommes trois!... Allons, allons, nous sommes trois qui ne comprenons pas.

DUMOUCHEL.

Mais puisqu'elle vous aime... tout est là.

RENAUDIN, passant à droite.

C'est ce qu'il me semble, tout est là.

DUMOUCHEL.

Zoé! Zoé! viens, mon enfant!

Il ouvre la porte du fond, à gauche; Zoé paraît; il la prend par la main la mère Petitpré la suit.

BÉNARD, à part.

C'est elle! contenons-nous!

SCÈNE XXII

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL, RENAUDIN, BÉNARD.

DUMOUCHEL.

Viens donc, ma fille... quel bonheur! tu l'aimais!...

RENAUDIN, jetant un cri d'étonnement.

Comment?

ZOÉ, timidement.

Mon père!...

BÉNARD, à Zoé, avec dépit.

Oui, Mademoiselle, vous l'avez dit.

RENAUDIN.

O catastrophe! (Avec force et du ton le plus affirmatif.) Monsieur Dumouchel, Mademoiselle n'est pas votre fille!

LA MÈRE PETITPRÉ, à part, avec éclat.

Sainte Vierge! je m'en doutais!

DUMOUCHEL, avec dignité.

Voilà qui est curieux!

RENAUDIN.

Je ne connais pas Mademoiselle.

BÉNARD, avec joie.

Est-il possible?

ZOÉ.

Moi, je n'ai jamais vu Monsieur.

RENAUDIN, très animé.

Mais où est donc cet ange, cette femme, ce démon qui m'abandonne au milieu de ce logogriphe, quand il m'avait promis d'apparaître aussitôt que je

me serais désisté de mes prétentions sur mademoiselle Dumouchel?

ZOÉ, timidement.

C'est peut-être parce que vous avez oublié de renoncer à ma main...

RENAUDIN, fort agité et cherchant des yeux.

Ah! grand Dieu! Mademoiselle! pardon du procédé! j'y renonce quatre fois, dix fois, quinze fois.

BÉNARD, lui prenant la main.

Mon ami!

RENAUDIN, toujours fort agité et le repoussant.

Oui, oui, tu me remercieras une autre fois... mais il me faut mon lutin... quel est-il?

SCÈNE XXIII

LA MÈRE PETITPRÉ, ZOÉ, DUMOUCHEL, SUZETTE, RENAUDIN, BÉNARD.

Suzette vient de la chambre du fond, à gauche; elle est entrée pendant la dernière réplique de Renaudin, et s'est placée au milieu du théâtre, au fond.

SUZETTE, avec gentillesse.

C'est moi!

RENAUDIN, vivement.

Le voilà! je le tiens! fermez les portes!...

Il va vivement au fond, à gauche, et ferme la porte que Suzette avait laissée entr'ouverte.

DUMOUCHEL.

Comment?

BÉNARD.

Ma sœur...

RENAUDIN, se plaçant entre Dumouchel et Suzette.

Ta sœur! Tu es son frère, homme dissimulé?

BÉNARD.

Parbleu! montrez-lui donc des jeunes filles, lui qui devient amoureux même de celles qu'on lui cache!

RENAUDIN, à Suzette, avec passion.

Oh! Mademoiselle!

DUMOUCHEL.

Mais je ne comprends pas encore...

LA MÈRE PETITPRÉ.

Ni moi.

BÉNARD.

Ni moi.

RENAUDIN.

Ni moi. Il y a progrès, nous sommes quatre.

SUZETTE.

Quoi donc?

BÉNARD.

Comment connais-tu Renaudin?

SUZETTE.

Monsieur a eu la bonté de me faire danser à Sceaux.

BÉNARD, comprenant.

A Sceaux!... ah!...

Le *ah!* doit être soutenu.

SUZETTE.

Et ce matin, tu m'as dit son nom, cela m'a tout expliqué.

ZOÉ, comprenant.

Ah!

Même jeu.

RENAUDIN.

Et la lettre?

SUZETTE.

Venait du pavillon.

RENAUDIN.

Ah!

Même jeu.

BÉNARD.

Et la modiste?

SUZETTE.

C'était Zoé.

DUMOUCHEL, BÉNARD, RENAUDIN.

Ah!

De même.

LA MÈRE PETITPRÉ.

Et cette entrevue ici avec Monsieur?

ZOÉ.

Cela, je le sais... M. Renaudin et moi, nous ne nous étions jamais vus... Suzette n'ignorait pas que nous ne pouvions nous aimer, et elle nous a entretenus dans ces dispositions-là.

SUZETTE, timidement et avec malice.

Dame! jai tâché.

TOUS, excepté Suzette et Zoé.

Ah!

Même jeu.

SUZETTE, avec joie.

Air : *Comment sans lui retourner au pays.*

Un tel succès, l'ai-je enfin obtenu?
Ai-je, en ces lieux, me cachant pour combattre,
Indiquant Bénard et Zoé.
Fait deux heureux ?

A Dumouchel.

Est-ce un point convenu?

Dumouchel prend la main de Zoé et fait un signe affirmatif.

BÉNARD, à Suzette, en indiquant Renaudin.

Et tu voudrais même en avoir fait quatre?
Oui, le bonheur suit la sincérité,
Il faut toujours dire la vérité.

SUZETTE, amenant Bénard avec mystère sur le devant de la scène; avec gaîté.

Faut-il toujours dire la vérité?

RENAUDIN, avec transport.

J'ai entendu; ah! bravo! (Dans sa joie, il va à chaque personnage et leur prend successivement la main. A Bénard.) Mademoiselle Bénard!... (A Suzette) Mon ami!... (A Zoé.) Monsieur Dumouchel!... (A la mère Petitpré.) Mademoiselle Dumouchel... (A Dumouchel.) La bonne!... vous êtes tous témoins de ce qui m'arrive!... la langue est trop pauvre dans des circonstances comme ça.

BÉNARD, souriant.

Allons, calme-toi, je te donne Suzette.

RENAUDIN.

Suzette! un nom charmant! je la rendrai encore plus heureuse!

DUMOUCHEL, prenant la main de Zoé et la faisant passer entre Suzette et Bénard.

C'est égal, je fais le bonheur de mon enfant à l'aveuglette : car, ma parole d'honneur!... Comprends-tu ça, ma fille?

ZOÉ, offrant la main à Bénard qui la presse avec bonheur.

Je commence, je suis heureuse!

BÉNARD, à Suzette d'un air amical.

Tu t'es moquée de moi, petite folle!

SUZETTE.

Tiens! c'était une représaille.

BÉNARD.

Ah! c'est bien différent; je ne suis pas un enfant.

SUZETTE.

Et moi, qu'en penses-tu?

RENAUDIN, en riant à Suzette et d'un air empressé.

Ah! c'est très-bien, c'est joli... qu'en penses-tu?... c'est spirituel!...

LA MÈRE PETITPRÉ se place entre Dumouchel et Renaudin, et dit à Renaudin en lui frappant légèrement sur l'épaule.

On ne dira toujours pas que c'est pour moi que Monsieur est venu.

RENAUDIN.

Non, la bonne! (A part gaiement, et avec éclat.) Bigre! j'y tiens plus qu'elle!

Au public.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Demain, Messieurs, reviendrez-vous?
Question fort grave, je pense!
Et la main sur la conscience,
Voici comment je la résous:

Indiquant Suzette qui baisse les yeux modestement.

Ma future est une rose...
Pardon, si le mot est vieux;
Mais, pour exprimer la chose,
Je n'ai pas pu trouver mieux.
A quoi bon ses vives couleurs,
Et ses grâces de jeune fille?
Autant vaut n'être pas gentille,
Que de l'être sans spectateurs.

Indiquant Zoé et Bénard.

Quant à ce couple modèle,
L'un l'autre s'aimant toujours,

Jamais la moindre querelle
Ne troublera leurs beaux jours ;
Un ménage si bien uni,
Quel spectacle digne d'éloge !
Ça vaut seul un coupon de loge !

Gaiement.

D'autant qu'on ne voit ça... qu'ici.

Indiquant la mère Petitpré.

La vieille aime la harangue,
Elle en use même assez ;
Le silence, pour sa langue,
Ce sont... les travaux forcés !

LA MÈRE PETITPRÉ, l'interrompant avec volubilité.

Monsieur, je vous prie de ne pas me faire passer pour ce que je ne suis pas!... Bavarde! ah! Dieu! moi bavarde!

RENAUDIN, l'interrompant.

Vous voyez, elle aime à jaser
Devant un auditoire immense ;
C'est un plaisir que, par décence,
Vous ne pouvez lui refuser.
Enfin, si je vous supplie,

Indiquant Dumouchel.

C'est pour ce vieillard... léger !

DUMOUCHEL, au public, en saluant.

Je vous présente...

RENAUDIN, l'interrompant.

Sa manière est si polie !
Voudriez-vous l'affliger ?
Il est d'un agréable aspect,
Mais si le public l'abandonne,
Il maigrira, n'ayant personne
A qui présenter son respect.
Enfin, pour raison dernière,
Un argument des meilleurs,
C'est que vous ne pouvez guère

Voir jouer la pièce... ailleurs.
De tout cela, pour en finir,
Je tire cette conséquence :
C'est que vous ne pouvez, je pense,
Vous dispenser de revenir.

TOUS.

De tout cela, pour en finir,
Nous tirons cette conséquence, etc.

FIN DE RENAUDIN DE CAEN.

LE MARCHAND

DE

PEAUX DE LAPIN

OU LE RÊVE

INVRAISEMBLANCE EN TROIS PARTIES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 16 octobre 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

JONATHAS, marchand de peaux de lapin [1].
PINGOT, sergent de ville, son ami [2].
LA VICOMTESSE DE MERTEUIL, jeune veuve d'un pair de France [3].
DOROTHÉE, domestique de madame de Merteuil [4].
UN SECRÉTAIRE GÉNÉRAL [5].
UN DOMESTIQUE [6].
VALETS.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de la vicomtesse.

1. M. Odry. — 2. M. Vernet. — 3. Mademoiselle Jolivet. — 4. Mademoiselle Pauline. — 5. M. Théophile. — 6. M. George.

LE MARCHAND
DE
PEAUX DE LAPIN

PREMIÈRE PARTIE

Le théâtre représente l'intérieur d'une cuisine avec tous ses accessoires. A droite, une table de cuisine, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire et un cahier long pour la dépense. A gauche, au premier plan, la cheminée; immédiatement après, le fourneau; du feu dans l'un des réchauds du fourneau; à côté, une casserolle. — La porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DOROTHÉE, *seule, occupée à écrire sa dépense.*

C, a, r, p, e, câpres, dix sous ; c'est-à-dire, mettons quinze sous... (Elle parcourt son livre.) Ah ça ! voyons, voyons; il me semble que j'oublie quelque chose... ah ! les oignons noirs ! (Elle réfléchit.) Oignons ! oignons ! comment est-ce qu'on écrit oignons?... c'est que madame la vicomtesse a toujours un air de rire quand elle voit mon livre, j'haïs ça... o, n, o, n, gnon, oignons, n, o, u, r, noirs, dix sous ! tirons une jolie barre là-dessous, et additionnons la dépense d'hier... (Elle additionne tout bas.) C'est ça !... combien que ça fait? c'est drôle... je ne peux jamais dire de

suite la somme... nombre, dizaines, centaines mille, dizaines de mille, centaines de mille... trente-sept livres dix sous six deniers. (Elle tire de l'argent de sa poche.) C'est ça; j'avais 28 francs 10 sous, il me reste 8 francs, j'ai dépensé 37 livres 10 sous 6 deniers, madame me redoit neuf francs; tiens, c'est les profits! sans ça, qu'est-ce que j'aurais donc à apporter à mon pauvre Jonathas, qui n'a rien que le commerce des peaux de lapin qui ne va pas du tout!... ah! bah! bah! comme dit cet autre, c'est pas l'argent qui fait la richesse; et avec les économies que je me fais dans cette maison ici, nous achèterons un petit fonds; nous nous établirons restaurants pour les ouvriers, et Jonathas vendra les peaux. — Mais, v'là trois jours que je ne l'ai vu... je ne puis sortir que tous les quinze jours, et v'là qu'il ne vient pas!... la danse va encore me passer devant le nez aujourd'hui!

Air *du Premier Prix.*

Dans notre état qu'on a de peine!
D'la moindre chose il faut s'passer;
Dir' qu'il faut attendre un' quinzaine
Pour qu'un amant vous fass' danser;
Ah! quelle destinée affreuse!
Rest'rai-j' donc cuisinièr' toujours?
L'ans' du panier est plus heureuse,
Car, du moins, ell' dans' tous les jours.

C'est fini, j'ai des peines!... et Jonathas, qui est triste, qu'on le prendrait volontiers pour un bonnet de nuit... il a toujours l'air de penser à autre chose... c'est son ami qui m'a fait remarquer ça... M. Pingot, qu'il l'appelle, un gros qui a eu son congé à Alger, et qui pour le moment emplit les fonctions de ser-

gent de ville... mais, je me méfie de ce genre de chrétiens-là, avec ça qu'il me fait des yeux de côté, et que l'autre fois il m'a serré la main en s'en allant, qu'elle a été enflée pendant trois jours. (On entend sonner.) Madame me sonne, j'y vas, j'y vas!

Au moment où elle va sortir, Pingot paraît.

SCÈNE II

PINGOT, *en uniforme complet de sergent de ville;* DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

C'est vous, monsieur Pingot, excusez, ma maîtresse me sonne, je reviens à l'instant.

PINGOT.

Faites votre service, Dorothée, faites votre service; battez votre marche; je vas fumer une pipe en vous attendant.

DOROTHÉE, vivement.

Du tout, du tout, et si par hasard il prenait fantaisie à madame d'entrer dans ma cuisine, elle est dans le cas de s'évanouir.

PINGOT.

Bégueule, alors, celle-là.

Dorothée sort.

SCÈNE III

PINGOT, *seul, la regardant sortir.*

Créature divine! c'est pour toi que je deviens sec! c'est toi seule qui es l'auteur de la maigreur que

j'éprouve ! ça ne peut pas durer comme ça ! il faut définitivement que je m'exprime avec Dorothée. Je sais bien qu'elle en tient pour Jonathas ; je sais bien que Jonathas est mon ami, mais j'ai allumé dans ce marchand de peaux de lapin une passion désordonnée pour la vicomtesse, à l'aide d'une correspondance que j'ai composée à cette fin de faire faire un oblique à gauche à ses sentiments pour Dorothée. C'est un mauvais procédé, il se peut ; mais je dis à ça qu'un marchand de peaux de lapin est un être que la nature a jeté sur terre pour le faire aller, et qu'un ancien sergent de voltigeurs, qui vient de passer sergent de ville, n'est point dans cette catégorie.

AIR : *Avec lui, prends l'air séducteur* (de Chapolard).

Je trompe un ami, je l'sais bien,
Je sais qu'on peut blâmer la chose,
J'n'ignor' pas à quoi que j'm'expose,
Mais, après tout, je n'y peux rien ;
Et la carott' c'est mon moyen.
Pour ça faut-il qu'on se récrie !
C'est l'priviléǵ' de l'infant'rie. (*bis.*)
Les carott's de tout's les longueurs,
Pouss'nt sur les sergents d'voltigeurs.

SCÈNE IV

PINGOT, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Grande nouvelle, grande nouvelle, monsieur Pingot ! madame se remarie demain.

PINGOT, à part.

Ah diable !

DOROTHÉE.

Elle vient de me l'annoncer.

PINGOT.

Alors elle ne sera plus veuve d'un pair de France.

DOROTHÉE.

Elle épouse un autre pair... c'est drôle.

PINGOT.

Elle a raison, dès lors qu'elle a de l'attachement pour ce respectable corps... quand on aime, on s'unit et voilà; mais pour le moment, je vous recommanderai une prudence, Dorothée.

DOROTHÉE.

Quoi donc?

PINGOT.

Privez-vous de raconter ce fait à Jonathas.

DOROTHÉE.

Quel fait?

PINGOT.

Le mariage de votre maîtresse avec son pair.

DOROTHÉE.

Et pourquoi? qu'est-ce que ça peut lui faire?

PINGOT.

Il y a des raisons que je ne peux vous produire, Dorothée.

DOROTHÉE.

Voilà qui est drôle, par exemple! enfin, vous êtes son ami, je m'en rapporte à vous; je ne lui en parlerai pas... mais qu'est-ce qu'il devient? qu'est-ce qu'il fait? voilà trois jours que je ne l'ai vu.

PINGOT.

Dorothée, ne m'interrogez pas sur lui; quand j'ai eu quitté mon corps, il m'a offert un abri dans son

garni : nous sommes liés ensemble comme Oreste et *Pilate*, qui servaient conjointement dans l'ancien testament.

DOROTHÉE.

Mais encore, puisque vous demeurez avec lui, vous pourriez me dire : il sort à telle heure, il rentre à telle heure, il fait ceci ou ça.

PINGOT.

Non, belle Dorothée, je ne puis être le mouchard de mon ami. A quoi ça servirait-il quand je vous dirais : Jonathas a quelque chose qui le tourmente ! Il ne s'occupe plus de ses occupations ; il passe la moitié de son temps à écrire des lettres, et l'autre moitié à les porter à la poste.

DOROTHÉE.

Des lettres, et à qui ?

PINGOT.

J'en ignore ; je ne suis pas son mouchard... Et quand je vous dirais que pendant l'obscurité des nuits, il jouit d'un sommeil très-agité, prononçant des noms de baptême femelles qui n'est point le vôtre, et me procurant de grandissimes coups de pied dangereux, susceptibles de me rendre infirme.

DOROTHÉE, indignée.

Ah ! le malheureux ! à la veille de nous marier... moi qui viens de parler de lui à madame, et que même elle m'a dit qu'elle s'intéressait à nous.

PINGOT.

Je sais que c'est un garçon qui n'a rien que son industrie de peaux de lapin, et que dans votre heureux hyménée, vous êtes appelée aux fonctions de mourir de faim... mais ça ne me regarde pas, Doro-

thée, et je ne vous dis pas un mot sur la perspectif que vous pouvez t'espérer avec mon ami.

DOROTHÉE.

Ah ! n'importe, monsieur Pingot, je l'aime, moi, cet être-là. . je sais bien qu'il est triste, je sais bien qu'il ambitionne toujours un tas de choses; mais, dam, tout le monde ne peut pas être sergent de ville... qu'est-ce donc qu'on arrêterait?

PINGOT, *vivement.*

Vous venez de dire là une grande vérité, Dorothée... (*Lui pressant la main.*) La femme d'un sergent de ville est peut-être ce qu'il y a de plus heureux sur la terre.

DOROTHÉE.

Oh ! vous me faites mal.

PINGOT, *s'animant.*

Ne faites pas attention. Dorothée, le quart d'heure est venu de vous dire une chose déplacée.

DOROTHÉE, *effrayée.*

Qu'est-ce que c'est donc?

PINGOT, *avec feu.*

Il y avait une fois une appelée Manette. .

DOROTHÉE, *toujours effrayée.*

Eh bien ! quoi donc?

PINGOT, *avec exaltation.*

Cantinière au 48e, une bourguignotte, qui pour le présent est encore à Alger; elle était rousse, mais je l'adorais, au point que ma ration de pain me faisait quatre jours, quelquefois cinq ; quand une fois j'ai eu é-u mon congé, il a fallu se quitter... C'étaient là des adieux qu'il fallait voir ! nous jetions des z'hauts cris tous les deux... des cris, que

les sapeurs disaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus sensible, depuis le siége de Sainte-Jeanne d'Arc en Égypte.

DOROTHÉE.

C'est ça de l'amour, pauvre femme ! Elle est peut-être bien malheureuse à présent.

PINGOT, avec sentiment.

Non, Dorothée, non, j'ai pourvu à son sort.

DOROTHÉE.

Ah ! c'est bien de votre part.

PINGOT.

Avant que de partir, je l'ai recédée à un musicien du sixième, pour un quarteron de tabac... Eh bien ! cette femme, cette créature idolâtrée, faut-il vous dire la vérité, Dorothée ?

DOROTHÉE.

Dites, monsieur Pingot.

PINGOT.

Manette et vous, vous vous ressemblez comme deux œufs... sauve les cheveux. C'est sa voix, son nez, ses yeux, sa même embonpoint, tout ! et voilà ce qui me rend le plus à plaindre des êtres.

DOROTHÉE, le regardant d'un air étonné.

Mais je ne comprends pas...

PINGOT, à part d'un air résolu.

Allons ! le vin est tiré...

Avec beaucoup de feu.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

J'ai tort de l'dir'... mais il le faut,
Vu la maigreur où je végète ;
Quand vous me rapp'lez ma Manette,
Je sens que j'suis toujours Pingot !
L'infortuné sergent Pingot !

Pour calmer cett' flamme inquiète,
Qui prit naissanc' dans un pays si chaud,
N'y a qu'deux moyens, choisissez au plus tôt :
Quittez vot' figur' de Manette,
Ou percez mon cœur de Pingot !

DOROTHÉE.

Mais vous n'y pensez pas ; si Jonathas savait...

PINGOT, criant.

Choisissez, Dorothée, ou je me passe après-demain au travers du corps le glaive que me fournit le gouvernement... ne le pouvant aujourd'hui, étant de service demain.

On entend crier : *Peaux ! peaux de lapin !*

DOROTHÉE.

Silence, malheureux, silence ! voilà Jonathas, j'entends son cri...

PINGOT, à part.

C'est égal, j'espère de *triomphler*... crie tes peaux, à présent, va, victime que tu es !

SCÈNE V

PINGOT, JONATHAS, *en veste ronde et en casquette de poil de chat ; il porte sur l'épaule un sac de grosse toile ; sous le bras, deux peaux de lapin ;* DOROTHÉE.

JONATHAS, entrant vivement et d'un air agité.

Bonjour ! bonjour ! j'ai des idées, j'ai des idées, j'ai une foule d'idées !

DOROTHÉE, le regardant.

Qu'est-ce qu'il a ?... il a bu.

PINGOT, à Jonathas qui marche à grands pas.

Eh ! bien ! eh ! bien ! Jonathas ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

JONATHAS, bas à Pingot.

J'ai une lettre... une fameuse lettre !... (Haut.) Bonjour, ma Dorothée ! comment que nous allons ?

DOROTHÉE, piquée.

C'est heureux ! j'ai cru que vous alliez me laisser là jusqu'à demain au soir, sans me demander l'état de la mienne.

JONATHAS.

Dorothée, ce que vous me dites là est humiliant ! sous prétexte que je vends des peaux, vous croyez que je n'ai pas plus de politesse qu'un Auvergnat ? bien obligé ! je suis sensible.

Il dépose sur la table le sac de toile et les peaux de lapin.

DOROTHÉE.

Allons, ne va-t-il pas se fâcher pour un mot, depuis trois jours qu'on ne l'a vu ? moi qui viens de parler de lui à madame.

JONATHAS.

A madame ?... (Bas à Pingot.) Elle lui a parlé de moi ! (Haut.) Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

DOROTHÉE.

Elle a dit que ce mariage-là lui ferait plaisir.

JONATHAS.

Plaisir ? (A part.) Quel fil !

DOROTHÉE.

Que vous étiez un gros garçon de bonne mine.

JONATHAS, à part.

O femmes ! femmes !

DOROTHÉE.

Et qu'elle vous croyait parfaitement capable de faire un bon mari.

JONATHAS, bas à Pingot.

Un bon mari! tu entends?... ça se rapporte parfaitement à la lettre... (Lui poussant le coude d'un air malin.) Hein! Pingot, laisse donc faire!

PINGOT, bas à Jonathas.

Où donc ce que tu as déjeuné?

JONATHAS, le poussant du coude.

Très-bien!

PINGOT, à part.

Il paraît.

On entend sonner.

JONATHAS.

Allez, Dorothée, allez; madame la vicomtesse vous sonne; ne la faites point droguer, ma chère amie.

DOROTHÉE.

J'y vas! j'y vas!... Ah ça! vous n'allez pas encore vous en aller?

JONATHAS.

Moi, m'en aller? quitter cette maison qui contient l'objet?... Non, Dorothée, non! j'ai besoin de respirer encore quelques instants la même air que la personne.

DOROTHÉE, en sortant et à part.

Est-il galant quand il a bien déjeuné... C'est bon à savoir.

JONATHAS, bas à Pingot.

Tu as entendu que j'ai dit un mot à double sens?

PINGOT.

Parfaitement.

SCÈNE VI

PINGOT, JONATHAS.

JONATHAS, après avoir regardé Dorothée s'en aller.

La voilà partie ! La présence de cette infortunée est un poids pour moi;... un gros poids.

PINGOT.

Ça ne m'étonne pas ; quand je suis été obligé de quitter ma Manette, sur les bords de l'Afrique, j'ai versé diverses larmes très-amères.

JONATHAS.

D'ailleurs, qu'est-ce que je ferais d'une cuisinière, dans la passe où je suis? étant aimé de la veuve d'un pair de France qui a de quoi? Tiens, Pingot, lis ce qu'elle m'écrit ce matin, cette veuve.

PINGOT, à part.

Je connais la lettre mieux que toi.

JONATHAS.

Est-ce étonnant ?... Lis, lis ce qu'elle m'écrit...

PINGOT.

Lis, toi.

JONATHAS.

Et il n'y a pas à dire, c'est bien à moi... (Il lit l'adresse.) « A monsieur, monsieur Jonathas, négociant... » Vois-tu cette délicatesse, d'avoir mis *négociant*, ne voulant pas souiller son adresse par une profession aussi dégoûtante que celle où la nature m'a plongé ! (Il continue de lire.) « Jonathas, négociant, rue de la Vannerie, n° 6, maison du bottier, au cinquième. »

(Il ouvre la lettre.) « Cher ange !... » Voilà un mot charmant et bien agréable à entendre sortir d'une plume qu'on aime ! « Cher ange ! il y a aujourd'hui un an que je suis veuve ; j'ai trouvé ce désagrément diablement long ; maintenant, il faut que nous marchions à l'autel de l'hyménée. Je n'en ignore pas que vous aimez toujours la Dorothée, mais c'est un parti qu'il ne vous convient pas ; il faudrait, pour bien faire, que vous la planteriez là pour moi, mais je vous dirai que ma famille est très-contrariée de votre état. Elle trouve qu'étant vicomtesse, je ne dois pas trop épouser un particulier qui se livre à la vente des peaux que vous faites, et qu'il faudrait que vous tâchassiez... » (Parlant.) Tâchassiez ! Quel mot... comme c'est vicomtesse ! (Lisant.) « Que vous tâchassiez... »

PINGOT.

Qu'est-ce qui t'arrête ?

JONATHAS.

« Que vous *tâchassiez*... »

PINGOT.

Mais c'est très-bien *diqueté*, va donc !

JONATHAS.

« D'obtenir une fameuse place qui serait plus *analogre* à mon défunt qui se trouvait pair. Répondez-moi demain sans faute, toujours chez la fruitière de la rue de la Planche-Mibray ; cette personne étant mon amie de pension, je peux me fier. Je suis pour la vie, la vicomtesse de Merteuil, née de la Tour-Guichard, de Sainte-Onésime, du Grand-Pré, de Château-Tremblant. » C'est ça un grand nom !

PINGOT.

Il est un fait qu'il paraît qu'à l'époque de sa nativité les noms n'étaient pas chers.

JONATHAS, toujours très-agité.

Mon ami Pingot, j'ai une foule d'idées avantageuses pour moi.

PINGOT.

Tant mieux ! qu'est-ce que c'est? Voyons.

JONATHAS.

Je veux t'être quelque chose dans l'État, ça la flattera.

PINGOT, à part.

Dans l'État ? Ah ça ! il devient fou tout à fait... C'est ma faute. (Haut.) Et depuis quand as-tu rêvé cela?

JONATHAS.

Depuis hier... Oui, Pingot, je suis allé hier au spectacle gratis... On donnait la *Famille apprivoisée*, et là-dedans il y a un gros (*Prod'homme* qu'il s'appelle), un gros respectable, habit bleu, qui a dit comme ça : « Un marchand de peaux de lapin qui a du talent peut faire un délicieux pair de France. »

PINGOT.

Pair de France !... Écoute-moi... (A part.) La carotte continue... (Haut.) Je vois l'embarras dans quoi que tu patauges, et je vas te donner un moyen d'avancer subitement vis-à-vis de l'autorité.

JONATHAS.

Explique-toi crûment ! Je sèche !... je sèche !

PINGOT.

Il y avait une fois un ministre qu'il chérissait éperdûment le beau sexe, et qu'il en était détesté de

même, étant un fort vilain être, sans mollets... et d'un âge respectable.

JONATHAS.

Ah ! ce récit m'intéresse déjà d'une manière atroce !

PINGOT.

Ce vénérable fonctionnaire se trouve membre de la chambre que tu sais, derrière l'Odéon.

JONATHAS, vivement.

Est-ce un ancien marchand de...

PINGOT.

Jonathas ! tu es fort ennuyeux par les interruptions que tu me procures... si tu pourrais mettre ta langue en *disponidibilité* un moment.

JONATHAS.

Allons, va, va !

PINGOT.

Ce vieux avait une connaissance en ville, une marchande de modes, soi-disant, avec qui il mangeait une partie de sa paie, lui fournissant chapeaux, rubans, viande de boucherie et autres ornements nécessaires à la vie. Finalement qu'ils consommèrent un civet et qu'au dessert, ils eurent des raisons, et qu'elle lui chipa sa médaille de pair, dont cet octogénaire est indignement vexé...

JONATHAS.

Il y a de quoi ! il y a de quoi ! Allons, on n'aime pas ça.

PINGOT.

Finalement que c'est moi qui est chargé de ravoir l'objet. Voilà l'histoire.

JONATHAS, réfléchissant un moment et regardant Pingot.

Écoute, Pingot, je ne t'en veux pas... je commence par te dire que je ne t'en veux pas, et que tu m'as beaucoup intéressé... Mais franchement je ne vois pas en quoi tu m'as rendu service avec ton anecdote... c'est bête comme un pot... je ne te croyais pas aussi cornichon que tu es !

PINGOT.

Tu es t'une oie. N'as-tu pas remarqué qu'ils avaient mangé un civet ?

JONATHAS.

C'est vrai !

PINGOT.

Naturellement il y a une peau à vendre !

JONATHAS.

Eh bien !

PINGOT.

Eh bien ! tu te présentes sous un prétexte de peau.

JONATHAS.

Je saisis !

PINGOT.

Tu entres dans le domicile... et tu t'empares de la médaille qui est dans le tiroir du bas !

JONATHAS.

Et après ?

PINGOT.

Une fois que tu as la médaille, tu cours chez le ministre, tu grattes tes pieds à la porte, tu salues honnêtement, tu lui demandes comment il se porte, tout le protocole, et tu lui dis : (Criant.) J'ai donc la médaille de pair que vous avez négligée dans tel en-

droit. Il te dit de parler bas, cet homme. Tu parles bas (à demi-voix) et tu lui dis : j'ai donc la médaille. Vous, vous n'êtes pas sans avoir des brevets de pair à donner...

JONATHAS.

Brevet pour médaille.

PINGOT.

Médaille pour brevet.

JONATHAS.

Il est forcé, il est collé ! Ah ! Pingot... Pingot !... j'aurais le brevet par un procédé aussi original !... Pingot, je veux faire quelque chose pour toi !... Si ! je veux faire quelque chose pour toi !... Je veux te faire nommer n'importe quoi... ou un débit de tabac... Si un débit de tabac peut faire ton bonheur, sois-le.

PINGOT.

C'est pas pour ça... je ne te demande rien.

JONATHAS, exalté.

Si ! si ! Et l'on viendra me dire encore que les sergents de ville... Si quelqu'un avait le malheur de le dire devant moi, j'irais droit à lui, comme ça... (il fait le geste de menacer du poing. — Avec force) et je lui dirais : ... Crrrrr... !

PINGOT, lui serrant la main.

Très-bien !

JONATHAS.

Avec ça que j'ai bu ce matin trois bouteilles de blanc pour me dissiper.

PINGOT.

Je ne blâme pas les trois bouteilles de blanc. Mais motus, voilà Dorothée.

SCÈNE VII

PINGOT, DOROTHÉE, JONATHAS.

DOROTHÉE.

Madame dîne en ville ! je vous traite.

JONATHAS, à part, d'un air de pitié.

Elle nous traite !... avec les aliments de la maison ! Voilà ce que c'est que les domestiques ; j'haïs cette classe.

DOROTHÉE.

Et puis, nous causerons de notre mariage ; tiens, ça fait passer le temps... n'est-ce pas donc, Jonathas ?

JONATHAS, se reculant avec dignité.

Dorothée, je ne suis pas un Espagnol ; pourquoi m'appelez-vous don Jonathas?

DOROTHÉE, riant.

Est-il bête !

PINGOT.

Minute ! minute ! Dorothée nous invite à manger la soupe avec elle... Moi, je fais t'une préposition plus salubre... Dès lors qu'elle a une permission de l'appel du soir, je prépose d'aller tous les trois à la barrière, c'est moi qui paie ; il y a une jolie orchestre, du bon vin... (bas à Dorothée) et des bocages pour les dieux du mystère.

DOROTHÉE.

Accepté ! accepté !

JONATHAS, avec fermeté.

Moi, je ne puis.

DOROTHÉE.

Comment ?

JONATHAS.

Je ne puis.

PINGOT.

Pourquoi ne le puis-tu ?

JONATHAS, avec sentiment.

Je désire rester pour respirer l'air de cette maison ici.

PINGOT.

Allons ! le v'là encore avec sa respiration !

DOROTHÉE.

Ah ! bien, Jonathas, vous êtes ennuyant à créver, alors.

JONATHAS, se redressant.

Comment, je suis ennuyant ?

LA VICOMTESSE, dans la coulisse.

Dorothée ! Dorothée !

DOROTHÉE, l'interrompant vivement.

J'entends madame ! Silence ! qu'est-ce qu'elle vient faire à la cuisine ?

Ici Dorothée remonte la scène et reste au fond jusqu'à l'entrée de la vicomtesse.

JONATHAS.

Madame ! oh ! Dieu ! oh ! Dieu !

PINGOT, à part.

Cette arrivée me défrise.

JONATHAS, bas à Pingot.

Quelle démarche imprudente ! Si j'étais tout seul, je lui sauterais furieusement au cou.

PINGOT, bas à Jonathas.

Ne va pas t'aviser de lui dire un mot dessus ses lettres.

JONATHAS, avec dignité.

Depuis quand est-ce que tu as vu que je compromettais les femmes ?

SCÈNE VIII

JONATHAS, PINGOT, LA VICOMTESSE, *en costume de ville*, DOROTHÉE.

Dorothée a redescendu la scène à l'arrivée de la vicomtesse. Celle-ci reste un peu en arrière, de manière à dominer la scène et à donner de la dignité à son personnage.

LA VICOMTESSE, en entrant.

Dorothée, je sors ; si madame de Mirbel envoyait... (Apercevant Pingot et Jonathas.) Ah ! vous êtes en compagnie ?

DOROTHÉE.

Oui, Madame.

JONATHAS, bas à Pingot.

Elle feint de feindre ! Quel truc !

DOROTHÉE.

C'est ces messieurs qui viennent passer un instant... et avec la permission de madame...

LA VICOMTESSE.

C'est très-bien ! Ah ! c'est Jonathas, votre prétendu.

DOROTHÉE.

Oui, Madame ; il était venu avec M. Pingot qu'est son ami.

PINGOT.

D'enfance ; que nous firent nos bamboches ensemble, de dessous le Consulat.

JONATHAS, à Pingot.

Pingot ! j'ai le frisson tout le long de l'échine du dos, en la voyant ; tâte !

PINGOT, bas à Jonathas, cherchant à le calmer.

N'aie pas l'air ! n'aie pas l'air !

LA VICOMTESSE.

Eh bien ! Jonathas, vous semblez tout craintif. Vos intentions sont honnêtes, je le sais, et je vous crois capable de rendre heureuse celle que vous épouserez.

JONATHAS, avec beaucoup d'hésitation.

Ah ! oui, oui, par exemple ! O vicomtesse, quand une fois j'aime quelqu'un... (Pingot lui donne un coup de poing pour l'empêcher de parler) c'est-à-dire quelqu'une, je suis un cadet... dans le cas d'envoyer promener l'univers entière... pour la personne.

LA VICOMTESSE.

C'est bien penser !

JONATHAS, de même.

Et avec l'espérance que j'ai... pour un emploi que j'ai... en vue.

PINGOT, bas à Jonathas, en lui donnant des coups de poing dans le dos pour le faire taire.

Tu vas te fourrer dedans ! tu bavardes comme une pie.

LA VICOMTESSE.

Ah ! vous postulez ?

JONATHAS, de même.

Ah ! oui !... et une fois que je serai admis, il n'y

aura pas... oh ! non, il n'y aura pas un être plus heureux que moi... et la personne... Je ne m'en permettrai pas plus long, je me borne à être ému... devant qui de droit

LA VICOMTESSE, en riant, à Dorothée.

Ah! ah! le langage de ce garçon est fort drôle.

DOROTHÉE.

Excusez-le, Madame, c'est la passion qui fait ça... il m'aime... il m'aime... à faire trembler.

LA VICOMTESSE.

Quelle est sa profession?

JONATHAS, avec effroi.

Oh !

Pingot lui donne encore un coup de poing.

DOROTHÉE, balbutiant.

Madame! il est... il est... il commerce dans les enveloppes d'animaux.

JONATHAS, à Pingot.

Remarques-tu, Pingot, comme elle me regarde de côté? ou si c'est que l'émotion la fait loucher.

PINGOT.

C'est nerveux, c'est nerveux.

Pingot, par un mouvement brusque, fait passer Jonathas à gauche.

JONATHAS.

Oui, c'est les nerfles, c'est les nerfles!

PINGOT, en même temps.

C'est les nerfles!

LA VICOMTESSE, à Dorothée.

Je ne rentrerai ce soir que vers dix ou onze heures. Si madame de Mirbel envoyait... Mais, venez, Dorothée, que je vous explique cela.

Elle sort avec Dorothée. Jonathas et Pingot la saluent.

SCÈNE IX

JONATHAS, PINGOT.

JONATHAS, d'un air très-agité, et marchant vivement dans toute la largeur du théâtre.

Pingot! ô mon ami Pingot! laisse-moi m'asseoir.

PINGOT.

Qu'est-ce qui t'en empêche? Qu'est-ce que tu as? Voyons! tu as l'air tout hagard!

JONATHAS, marchant toujours.

As-tu vu les yeux qu'elle m'a faits?... Et quel fil!... comme elle a joué son rôle!... Dirait-on jamais que les paroles qu'elle vient de produire sortent de la même bouche que ses lettres... O Pingot! ô Pingot! je suis hors de moi, mon ami! Je suis aimé! je suis aimé! Je quitte la profession malpropre que je faisais, ô Pingot! ô Pingot!

Il prend les peaux de lapin qu'il a placées sur la table et les foule aux pieds. Il crie de toutes ses forces.

PINGOT, le faisant asseoir, criant aussi fort que lui et en même temps.

Allons! allons! reste mobile; tu fais t'un tapage insignifiant.

Jonathas est anéanti, à peine s'il peut faire un mouvement, il s'appuie la tête sur la table.

SCÈNE X

DOROTHÉE, PINGOT, JONATHAS, *dans la position indiquée.*

DOROTHÉE.

Nous v'là libres... elle ne rentrera que tard; ah

ça! définitivement, va-t-on à la barrière? (Regardant Jonathas.) Eh bien! qu'est-ce qu'il a?

PINGOT.

Il a un coup de soleil... Allez vous mettre en tenue, Dorothée, ça lui donnera le temps de se refaire (à demi-voix) et ne perdez pas de vue ce que j'ai eu l'agrément de vous dire au sujet de ce que vous savez.

DOROTHÉE.

Je veux bien aller promener avec vous, mais je vous défends de me dire des choses comme ça. J'aime mon Jonathas... et je ne veux pas lui faire de farces.

PINGOT, à demi-voix.

Vous ne me regardez donc pas comme son ami, Dorothée?

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Votre scrupule est un outrage,
Entre z'amis tout se partage,
Et vous prouvez bien par ceci
Que vous n'avez jamais servi.
Ma Manette, la vertu même,
A chéri tout l'quarante-huitième,
Et rien à dire absolument,
Dès qu'ça n'sort pas du régiment.

DOROTHÉE.

Voulez-vous bien vous taire... quelle horreur!

PINGOT, de même, lui prenant la main.

Mais, encore une fois, le bon motif y est! la mairerie et l'église n'a pas été inventées pour les Bédouins et les dromadaires... (Jonathas fait un mouvement.) Mais assez causé! le voilà qu'il sort de sa réflexion...

allez vous vêtir... pensez à tout ça, et je vous dirai le reste en chemin faisant.

DOROTHÉE, en sortant.

Il est indigne, ce Pingot.

SCÈNE XI

PINGOT, JONATHAS.

JONATHAS, toujours assis, se tirant les bras comme un homme qui cherche à vaincre le sommeil.

J'ai une envie de dormir à trente-deux sous par tête.

PINGOT.

C'est le vin blanc.

JONATHAS.

Et cependant, je voudrais écrire à la vicomtesse tandis que Dorothée n'y est pas. (Regardant la table.) Voilà tous les matériaux nécessaires. (Il parle lentement, avec l'accent traînant que donne l'envie de dormir. — Écrivant.) « Femme extraordinaire! demain à dix heures, j'aurai le moyen de parvenir dans ma poche... et nous pourrons nous livrer à tous nos transports devant le maire et tous les ecclésiastiques du quartier... je volerai à vos pieds en sortant de chez le ministère... (Il bâille.) Vous avez raison en ce qui est de Dorothée; c'est véritablement une... »

Il écrit un mot et laisse tomber sa tête sur la table. Pendant que Jonathas écrit, Pingot charge sa pipe.

PINGOT, à part.

Je crois que le paroissien commence à regarder en dedans.

JONATHAS, s'endormant, la tête posée sur la table.

Car enfin... un marchand de peaux de lapin qui a du talent peut faire un délicieux...

PINGOT, le regardant.

Bien des choses chez vous! parti pour le quartier général des chimères.

Ici la main droite de Jonathas qui était encore sur la table, tombe pendante; la plume qu'elle tenait lui échappe et reste sur le plancher à côté de lui.

SCÈNE XII

DOROTHÉE, *en toilette*, PINGOT.

PINGOT, lui montrant Jonathas.

Chut!...

DOROTHÉE.

Comment! endormi.

On entend Jonathas ronfler.

PINGOT.

Et ronflant comme une pièce de campagne; sans vous commander, filons! filons à la barrière; je voudrais tant seulement allumer ma pipe.

Il va au fourneau, et allume sa pipe.

DOROTHÉE.

Sortir sans Jonathas, et qu'est-ce qu'il dira?

PINGOT.

Il dira ce qu'il voudra... j'ai des révélations à vous faire.

DOROTHÉE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PINGOT.

Il ne vous aime pas.

DOROTHÉE.

Pas possible!

PINGOT.

Je vous en donnerais la preuve écrite, mais il est couché dessus... venez, vous saurez tout, et si je vous induis, que je ne m'appelle jamais Pingot.

DOROTHÉE.

Je me laisse aller à la curiosité... mais, si vous me trompez...

PINGOT, à part.

Je *triomphle !*

DOROTHÉE, à part, regardant Jonathas.

Il n'est pas Dieu possible!

PINGOT.

Air : *Gymnasiens ! remettons à quinzaine.*

Dors, Jonathas, et que l'diable t'enlève !
A ton réveil, nous viendrons te revoir.
Laissons en paix l'ambitieux qui rêve,
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

Ronfle toujours comme un' toupi' d'All'magne,
Car le sommeil est le dieu des maris.
Oui, mais le soir l'amour entre en campagne,
Les amoureux sont comm' les chauv's-souris.

ENSEMBLE.

Dors, Jonathas, etc.

DOROTHÉE.

Dors, Jonathas, que ton bonheur s'achève,
A ton réveil nous viendrons te revoir.
Faut pas troubler l'honnête homme qui rêve ;
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

Ils sortent avec précaution, Jonathas reste endormi.

On baisse un rideau de nuages, sur le devant duquel est un écriteau qui porte : RÊVE DU MARCHAND DE PEAUX DE LAPIN. L'orchestre joue pendant l'entr'acte l'air : *Dormez donc mes chères amours.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

Le théâtre représente un riche salon.

SCÈNE PREMIÈRE

JONATHAS, *entrant avec précaution.*

Il a un pantalon jaunâtre, un habit à queue de morue, etc., costume d'ouvrier endimanché.

Personne! Est-ce que ma future, ma charmante vicomtesse, serait sortie?... il faut pourtant que je lui rende compte de mon expédition... O Dieu! quelle aventure !... J'ai commis une effraction dans le tiroir du bas d'une modiste... Heureusement qu'elle n'a pas remarqué ce qui s'est passé entre moi et la médaille, et que l'un de nous deux a mis l'autre dans sa poche. Tout ce que je crains... c'est que Dorothée ne se porte à des extrémités sur la vicomtesse... Tout ce que je crains... c'est que Dorothée n'en devienne pomonique de chagrin... j'en serais fâché. Tout ce que je crains!... Mais, après tout, qu'est-ce qu'elle a à me dire? qu'est-ce qu'elle vient m'ennuyer cette femme-là?... Laisse-moi donc tranquille, Dorothée!... tu me fatigues... (Tirant une médaille d'or de sa poche.) O ma chère médaille, viens! médaille que tu es, c'est par toi que je vas épouser

cette femme étonnante... Quelle noce ça fera, grand Dieu, quelle noce !

AIR *de la Tyrolienne, de madame Malibran.*

Le peuple entier, comme un torrent qui roule,
Pour voir la noce, en masse nous suivra.
C'est Jonathas ! dira-t-on dans la foule,
Oh ! qu'il est bien ! oui, c'est lui ! le voilà !

(Parlé.) Cris d'admiration des femmes de la populace qui montent sur les bornes.

Chantant toute la ritournelle avec grâce.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

(Parlé.) Groupe de marchands de peaux de lapin qui crèvent de jalousie.

Il chante la reprise de la ritournelle avec force et indignation.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Lorsque l'curé, lorsque monsieur le maire
Auront permis tout ce qui s'ensuivra,
Après la dans', le café, le p'tit verre,
Dans notre hôtel, tout seuls on nous laiss'ra.

(Parlé.) Alors, dialogue entre les deux époux. — Timidité de l'ex-veuve :

Il chante la première partie de la ritournelle doucement et avec timidité, et avec des gestes de crainte et de modestie.

Ah ! ah! ah ! ah ! etc.

(Parlé.) Audace d'un ancien négociant :

Il chante la seconde partie de la ritournelle avec force et d'un ton impérieux.

Ah ! ah ! ah ! ah ! j'en suis bien fâché.

(Parlé.) Raccommodement, accord mutuel.

Ici il chante la reprise entière de la ritournelle avec l'expression du bonheur. Il simule une valse avec sa future, fait des passes et envoie des baisers.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Ciel ! la vicomtesse !

SCÈNE II

LA VICOMTESSE, *en joli négligé*, JONATHAS.

LA VICOMTESSE.

Eh bien !

JONATHAS.

Ça va !

LA VICOMTESSE.

Comment ?

JONATHAS.

Connaissez-vous un nommé Prod'homme, un très-gros qui a une forte voix, et à qui on peut se fier ?

LA VICOMTESSE.

Eh bien ?

JONATHAS.

Il m'a prédit tout ce qui doit m'arriver. Depuis ce temps-là je n'en dors pas... je gigotte d'ambition, je piétine dans mon lit.

LA VICOMTESSE.

Et que vous a-t-il dit ? je ne vous comprends pas.

JONATHAS.

AIR du vaudeville de *Julien.*

Du sort il déchiffra l'calpin,
Prod'homm' l'a dit, dans sa science :
Un habil' marchand d'peaux d'lapin,
Peut faire un fameux pair de France.
D'après cela j'veux m'faire un nom ;
J'ai du talent, il faut qu'j'arrive.
Me voilà comme la ru' d'Tournon,
Je m'compare à la ru' d'Tournon :
J'ai l'Luxembourg en perspective.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Jonathas, s'il était vrai, ma main serait à vous.

JONATHAS, lui tendant la main.

Touchez-là ! Capon qui s'en dédit ! Et voilà la médaille au moyen de quoi.

LA VICOMTESSE.

Est-il possible ! (Lui tendant les bras) Ah ! Jonathas, embrassons-nous.

JONATHAS.

Volontiers !

Ils s'embrassent.

LA VICOMTESSE.

Mais pourquoi ne l'avoir pas portée tout de suite au ministre ?

JONATHAS.

J'y suis été... je lui ai parlé.

LA VICOMTESSE.

Au ministre ?

JONATHAS.

Non ! à un grand bel homme qui demeure dans la porte cochère... un bon enfant... ah ça ! un charmant garçon ; poudré, parfaitement poudré...

LA VICOMTESSE.

C'était le suisse.

JONATHAS.

C'est possible ! c'est une belle place, et si je n'obtenais pas d'être pair de France, j'aimerais assez à être suisse, on est chauffé... Il a un gros poële, à bouche que veux tu ?

LA VICOMTESSE, l'interrompant.

Jonathas, vous me faites souffrir le martyre avec

vos digressions. Que vous a-t-il dit?... je suis d'une impatience...

JONATHAS.

Il m'a dit que je ne pouvais pas voir le ministre, vu que je n'avais pas d'audience.

LA VICOMTESSE.

C'est juste.

JONATHAS.

Mais que si je voulais lui écrire, il se faisait fort par sa protection de me faire obtenir tout ce que je voudrais!!!... comme plume, encre, un pain à cacheter, etc.; alors moi, voyant ça, je me suis mis tout de suite à écrire. Voilà la copie de ma lettre; je me flatte qu'en lisant ça, il a dû ouvrir des yeux un peu ridicules.

LA VICOMTESSE.

Ah! voyons!

JONATHAS.

« Ministre, vous n'êtes pas sans savoir que vous avez oublié votre... » (Je mets trois étoiles, comprenez-vous? je ne veux pas compromettre l'autorité.) « Que vous avez oublié votre trois étoiles chez une... » (Je mets six étoiles; voyez-vous la discrétion? Je *flagorne* le pouvoir, intrigant que je suis, va!) « Que vous avez oublié votre trois étoiles chez une six étoiles. J'ai entre les mains l'article en question, dont même je désire vous le rendre, sans en parler à qui que ce soit dans la nature humaine, et je ne demande rien que l'agrément de votre estime. — Si c'était un effet de votre part, pour la chose que je vous rends, de m'envoyer un brevet de pair de France, que je me trouve avoir besoin dans ce mo-

ment ici, pour satisfaire à la grande cupidité que j'éprouve dans ma profession, vous m'obligeriez. JONATHAS, marchand de peaux de lapin, rue de la Vannerie, n° 6, maison du bottier, au cinquième, la porte à gauche. *Post-scripton.* N'y ayant point de concierge, vous pouvez remettre le brevet au bottier ; je m'empresserai subitement d'aller siéger... » Comment trouvez-vous ma lettre ?

LA VICOMTESSE.

Très-bien ! très-bien !

JONATHAS.

Remarquez-vous? je ne lui fais pas la moindre *ménace.* Il ne pourra pas dire : Voilà un homme qui me *ménace*, et qui abuse de l'infériorité qu'il peut avoir sur moi. Maintenant, il n'y a plus à tortiller, il faut que je sois votre époux.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Jonathas, taisez-vous, taisez-vous ; si l'on venait !...

JONATHAS, avec passion.

Je ne connais plus rien, la passion m'entraîne hors des gonds.

LA VICOMTESSE.

Ah ! l'amour excuse tout !... et moi-même je me sens bien émue.

JONATHAS.

Il serait vrai?... Voulez-vous prendre quelque chose, avec un morceau de sucre et deux gouttes d'*Hossmann?*

LA VICOMTESSE.

Non, merci.

SCÈNE III

LA VICOMTESSE, JONATHAS, UN DOMESTIQUE, *au fond.*

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le secrétaire général du ministère.

JONATHAS.

Ah! grand Dieu! vicomtesse!

LA VICOMTESSE, au domestique.

Faites entrer.

SCÈNE IV

LA VICOMTESSE, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, JONATHAS, DOMESTIQUES *de chaque côté.*

CHŒUR DES DOMESTIQUES.

AIR *du Concert à la Cour.*

Jusqu'ici qu'on l'escorte!
Ah! quel honneur! quel bonheur sans égal!
A deux battants ouvrons la porte
Au secrétaire général.

LE SECRÉTAIRE, entrant.

Madame la vicomtesse daignera-t-elle me pardonner de me présenter chez elle sans lui en avoir demandé la permission?

LA VICOMTESSE.

Monsieur!... pourrais-je savoir?...

LE SECRÉTAIRE.

N'y a-t-il pas ici un monsieur Jonathas?

JONATHAS, vivement.

Présent!

Il le salue très-bas.

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur Jonathas, je me suis rendu à votre hôtel de la rue de la Vannerie, je n'ai pas eu l'honneur de vous y rencontrer, mais, j'ai appris là, qu'ici je serais plus heureux.

JONATHAS.

Par le bottier d'en bas... un bon garçon... Vous a-t-il fait rafraîchir?

LE SECRÉTAIRE.

Non, j'étais trop pressé de vous rejoindre pour vous remettre cette dépêche que le ministre n'a voulu confier qu'à moi.

JONATHAS, prenant la lettre.

Ah! donnez, donnez, mon brâve camarade.

LA VICOMTESSE, à Jonathas.

J'ai une émotion!

JONATHAS.

Et moi donc... je suis tremblant comme une toile d'araignée. (Il lit.) « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je m'empresse d'avoir celui de vous annoncer que, sur le rapport que j'ai fait des services que vous avez rendus à l'État, vous êtes élevé à la dignité de membre de la chambre des pairs. » (Il marche d'un air très-agité.) Ah! grand Dieu! on ne m'avait pas trompé! Vicomtesse! vicomtesse! l'essentiel maintenant est d'avoir un habit très-beau; n'en avez-vous pas un du défunt, avec un chapeau à cornes?

LA VICOMTESSE.

Oui, il y en a là dans ce cabinet; vous choisirez.

JONATHAS.

J'ai peur de ne pas survivre à ma nomination; v'là trop d'assauts que j'éprouve en un rien de temps... j'en aurai une inflammation.

Un domestique est à la porte du cabinet à droite, il accompagne Jonathas, qui entre dans le cabinet.

CHŒUR.

Air : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

Pour Jonathas, ah! quel honneur!
Le voilà pair, ah! quel bonheur!
La fortune lui tend les bras;
Vive le noble Jonathas!

SCÈNE V

LA VICOMTESSE, PINGOT, DOROTHÉE, LE SECRÉTAIRE, DOMESTIQUES.

Dorothée a son premier costume de la première partie. — Dorothée et Pingot sont entrés en scène pendant le chœur, au moment où Jonathas entre dans le cabinet. Ils l'ont aperçu.

DOROTHÉE, menaçant Jonathas, qui a disparu.

Suite de l'air.

Affreux marchand de peaux d'lapin,
Tu n'périras que de ma main!
J't'étranglerais avec plaisir...

PINGOT, à part.

Et moi j'espèr' de réussir.

CHŒUR.

Pour Jonathas, ah! quel honneur! etc., etc.

SCÈNE VI

LA VICOMTESSE, PINGOT, DOROTHÉE, JONATHAS, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, DOMESTIQUES *au fond.*

Jonathas, avec un habit à la française et un chapeau à plumes, entre au milieu de la reprise du chœur. Dorothée s'est approchée de Jonathas; elle lui pince le bras et lui donne des coups de poing. Celui-ci la repousse brusquement à plusieurs reprises.

JONATHAS.

Secrétaire général, ne faites pas attention; c'est une jeunesse avez quoi j'étais très-lié avant les événements...

LE SECRÉTAIRE, souriant.

Je vois, je vois... Mais votre seigneurie n'ignore pas qu'elle a quelque chose à me remettre.

JONATHAS.

La médaille?... C'est par Dieu vrai! Je vous demande un million, je vous demande un million...

LE SECRÉTAIRE.

Comment!

JONATHAS.

Un million de pardons... La voilà.

LE SECRÉTAIRE, bas, à Jonathas.

Il est inutile de vous recommander d'être discret...

JONATHAS.

Est-ce qu'on dit jamais comment on est parvenu?... (A part.) Dieu! qu'il y a des gens bornés dans les emplois! Je te ferai flanquer à la porte, toi, si tu es bête comme ça.

La vicomtesse reconduit le secrétaire général. Ils sortent.

CHŒUR.

Jusqu'en bas qu'on l'escorte !
Ah ! quel bonheur ! etc., etc.

SCÈNE VII

PINGOT, DOROTHÉE, JONATHAS.

DOROTHÉE, à Jonathas, d'un air menaçant.

Maintenant, c'est à nous deux... Nous allons voir !...

JONATHAS.

Qu'est-ce que c'est ?... De quoi vous plaignez-vous ?

PINGOT.

Dorothée ! vous avez la parole ; expliquez vos *grilliefs*.

DOROTHÉE.

De quoi je me plains ? Il me demande de quoi je me plains ! Ne m'avais-tu pas promis de m'épouser, que Pingot est là pour le dire !

PINGOT.

Je suis témoin de la chose.

JONATHAS.

Si je disais le contraire, je mentirais comme un homme qui se livre habituellement à l'extraction des dents. (Avec importance.) Mais quand je vous ai promis ça, Dorothée, je n'étais qu'un simple négociant ; maintenant ce n'est plus ça. (Avec hauteur.) Impossible, ma chère amie, impossible ! Regardez l'habit dont je suis investi... et jugez !... Il y a trente-cinq lieues de vous à moi, ma chère amie, trente-cinq lieues toujours en montant.

DOROTHÉE.

Jour de Dieu! S'il est possible!... Tu mériterais!...

JONATHAS.

Ne jurons pas... Je déteste les coups de poing; tâchons d'être parlementaires!

PINGOT.

Écoutez la raison, Dorothée! Cet homme a eu de l'avancement; si j'avais été sous-lieutenant, moi, j'aurais lâché ma Manette très-parfaitement bien, malgré le sentiment violent que je lui porte.

JONATHAS.

Écoutez le sergent; la vérité sort de la bouche du sergent.

DOROTHÉE, à Jonathas.

Comment, malheureux, parce que tu es en place?...

PINGOT.

Si vous aviez seulement pour quatre sous d'éducation, Dorothée, vous sauriez que ça se voit tous les jours.

JONATHAS, d'un air capable.

Parbleu!

PINGOT.

Mais l'empereur Napoléon (ôtant son chapeau) l'empereur Napoléon (que je respecte et que je chéris profondément, qui était le père des troupiers), quand il a commencé son établissement, il était dans une passe *idem* de même.

JONATHAS.

Comme il parle! comme il parle! quel dommage qu'étant tout petit, on ne l'ait pas attaché au barreau!

DOROTHÉE.

Après?

PINGOT.

Et puis après, il a monté, monté, monté...

DOROTHÉE.

Après?

PINGOT.

Et puis après, quand il a eu *é-u* l'épaulette d'empereur, qu'il ne l'avait pas volée, étant plein de moyens, plus même que Jonathas...

JONATHAS.

Ah! que diable veux-tu?

PINGOT.

Il s'est dit comme ça, en se croisant les bras, à l'instar de son portrait : Voyons! j'ai une belle place; je voudrais me régaler d'une archiduchesse au naturel. (Criant à la manière des charlatans.) Une archiduchesse à Monsieur? la voilà!... Et alors, il l'a épousée, au son de l'artillerie et de toutes les cloches inimaginables, dont l'ancienne a été émincée en demi-solde à la Malmaison, qui était une brave femme très-chérie et pleine de considération ; qu'elle a emporté dans la banlieue l'attachement de tous les Français, et que ça ne lui a pas ôté ce qui s'appelle un cheveu de la tête. Si ça n'est pas vrai, Dorothée, que je ne m'appelle jamais Pingot!

JONATHAS.

Mais ça saute aux yeux, ça saute aux yeux.

DOROTHÉE.

AIR *du Baiser au porteur.*

Je ne vois pas en quoi ça m'intéresse...

JONATHAS.

J'suis comm' l'emp'reur.

PINGOT.

Et, sans comparaison,
Votre rivale est comm' l'archiduchesse,
Et, toujours par la mêm' raison,
Vous vous trouvez la femm' de Malmaison.

JONATHAS.

(Parlé.) C'est clair.

Moi, j'ai besoin d'une noble alliance
Pour engendrer des ducs, des chevaliers ;
Car avec vous, j'gâch'rais mon existence
A composer des cuisiniers.
Je ne veux pas gâcher mon existence
A composer des tas de cuisiniers.

DOROTHÉE, le menaçant.

C'est donc ça, infâme trompeur.

JONATHAS, s'éloignant avec dignité.

Pas de mots, la bonne, pas de mots, et ne m'ennuyez pas davantage... Vous me faites perdre des moments que je dois t'à l'État. Il faut que j'aille siéger; les lois ne se font pas toutes seules; c'est pas comme le pot au feu, que diable!

Dorothée s'avance vers Jonathas d'un air menaçant.

PINGOT, l'arrêtant.

Vous ne savez donc pas qu'avec la protection de mon ami, de Jonathas, nous pouvons t'espérer...

JONATHAS, se promenant avec dignité.

Qui? quoi? qu'est-ce que c'est?

PINGOT.

Tu nous recommanderas, n'est-ce pas?

JONATHAS, de même.

Qui?

PINGOT.

Moi.

JONATHAS, de même.

Qui ça, vous?

PINGOT, à part.

Ah ça! est-ce qu'il perd la tête?... Moi, Pingot!...

JONATHAS, de même.

Je ne connais pas de Pingot... qu'est-ce que c'est que Pingot?...

PINGOT.

Pingot, sergent de ville.

JONATHAS, s'arrêtant tout court, et avec indignation.

Sergent de ville?... sergent de ville? retire-toi! être amphibie! la première loi que je propose, c'est la suppression totale de ton corps; je l'extirpe radicalement... sors de mes yeux.

PINGOT.

Comment! c'est comme ceci que tu traites ton bienfaicteur?

JONATHAS.

Il n'y a pas de bienfaicteur... j'haïs les sergents de ville... et les marchands de peaux de lapin... qu'est-ce que c'est que ça? des ambitieux qui clabaudent pour avoir des places!

PINGOT.

C'est tes anciens amis!

JONATHAS.

Je supprime tout... à bas mes anciens amis! à la porte les marchands de peaux de lapin! à la porte! à la porte!

Entrée de la vicomtesse et des domestiques

PINGOT, le menaçant du poing.

Tu es t'un gros gueux!

DOROTHÉE, avec force.

Un grand faux, oui! faux, faux, faux!

SCÈNE VIII

DOROTHÉE, PINGOT, LA VICOMTESSE, JONATHAS, DOMESTIQUES.

JONATHAS, d'un ton impérieux.

Domestiques! vicomtesse! mettez-moi cette populace à la porte! ils attentent réellement à ma dignité.

LA VICOMTESSE ET LE CHOEUR.

AIR *de la Dame du Lac.*

ENSEMBLE

Ah! quelle horreur! est-il permis?
Ah! c'est une infamie!
Ce couple l'injurie,
Qu'à la porte il soit mis.

JONATHAS.

Ah! quelle horreur! est-il permis?
Ah! c'est une infamie!
Ce couple m'injurie,
Qu'à la porte il soit mis.

DOROTHÉE et PINGOT.

Ah! quelle horreur! est-il permis?
Ah! c'est une infamie!
C'est ainsi qu'il oublie
Tous ses anciens amis.

PINGOT, se démenant au milieu des domestiques.

Souviens-toi d'ça, j'te rendrai la peau jaune;
J'ai, pour la teindre, un par'ment de fagot.

DOROTHÉE, se démenant de même.

Et moi, d'ta peau, moi, je retiens une aune,
Afin d'en fair' des bretell's à Pingot.

TOUS.

Ah ! quelle horreur ! est-il permis ? etc.

Mêlée générale. Dorothée et Pingot sont jetés à la porte par les domestiques. Jonathas revient triomphant sur le devant de la scène. Dorothée est sortie la première ; au moment où Jonathas redescend la scène, Pingot, entraînant les domestiques qui le tiennent, revient jusqu'auprès de Jonathas et lui donne un coup de pied tandis qu'il est retourné.

JONATHAS, à la vicomtesse.

Préparez tout, je vais siéger, et je reviens pour la noce !

Reprise du chœur.

Pour Jonathas, quel heureux jour !
Il obtient la pairie.
Menons sa seigneurie
Jusques au Luxembourg.

Le rideau de nuages tombe au moment où Jonathas disparaît. Il n'y a plus d'écriteau. L'orchestre joue, pendant l'entr'acte, la marche finale de la deuxième partie.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

Le théâtre représente la cuisine; Jonathas est endormi dans la même attitude qu'au baisser du rideau de la première partie.

SCÈNE PREMIÈRE

JONATHAS, *dans son costume de la première partie, seul et endormi.*

Je demande la parole! je demande la parole!... Nobles pairs!... les sergents de ville et les marchands de peaux de lapin...

SCÈNE II

DOROTHÉE, *dans son dernier costume de la première partie;* PINGOT, JONATHAS, *endormi.*

AIR : *Il faut qu'on s'amuse.*

ENSEMBLE

PINGOT.

Près d'un' cuisinière,
Surtout quand ell' n'est pas mal,
L'vrai plaisir sur terre,
C'est l'plaisir du bal.

DOROTHÉE.

Près d'un militaire,
Surtout quand il n' dans' pas mal.
L'vrai plaisir sur terre,
C'est l'plaisir du bal.

Jonathas nous prouve
Qu'il aim' mieux dormir,
Chacun, où c'qu'il l'trouve,
Y prend son plaisir.

Reprise de l'ensemble.

PINGOT.

Il paraît que le particulier est toujours plongé dans son insomnie.

DOROTHÉE.

Il n'est pas croyable que vous m'ayez dit vrai à l'égard des intrigues de ce malheureux.

PINGOT.

Dorothée, je vous ai dit la pure vérité, que je suis prêt à la signer de tout le sang que je peux t'avoir.

DOROTHÉE.

Mais, cette lettre ? cette lettre, dont vous me parliez ?

PINGOT, l'indiquant sous le bras de Jonathas.

La voilà, là, je vous autorise en grâce de la soutirer.

DOROTHÉE, tire la lettre avec précaution, et la lit.

« Femme extraordinaire, demain à dix heures j'aurai le moyen de parvenir dans ma poche... et nous pourrons nous livrer à tous nos transports devant le maire et tous les ecclésiastiques du quartier... je volerai à vos pieds en sortant de chez le ministère... vous avez raison en ce qui est de Dorothée ; c'est véritablement une... » Ah ! quelle horreur !

PINGOT.

Voyons le mot. (Il prend la lettre.) Oh ! c'est un mot

que j'incrimine beaucoup. C'est une inconvenance de Jonathas.

JONATHAS, toujours endormi.

Je demande la suppression des marchands de peaux... à la porte ! à la porte !...

Il trépigne et donne des coups de pied sous la table.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

PINGOT.

C'est une agitation que le vin lui procure ! Vous pouvez voir par les coups de pied qu'il allonge, l'agrément que j'ai durant les nuits, que j'aimerais mieux de coucher avec un cheval.

DOROTHÉE, avec fureur.

Et j'épouserais un être pareil !

PINGOT.

Ne bougez aucunement, n'ayez pas l'air d'avoir l'air ! Le voilà qui remue.

JONATHAS, avec force.

Au scrutin !... (Il ouvre les yeux et se lève dans le plus grand étonnement.) Eh bien !... et la chambre !... qu'est-ce que c'est que ça ? La cuisine ! voilà Pingot ! Dorothée !... J'ai donc rêvé ?

DOROTHÉE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, Jonathas.

JONATHAS, à part.

Elle me fait des yeux affreux !

Elle prend la lettre que tient Pingot.

DOROTHÉE.

Air : *Et voilà tout ce que je sais.*

Si vous avez reconnu dans vot'songe
Que vous étiez l'plus grand des scélérats,

Un homm' tout couvert de mensonge,
Un malheureux, un brigand, un Judas,
Jonathas, vous ne rêviez pas.
Mais si, dans ce moment d'ivresse,
Vous avez cru que c'billet qu'j'ai trouvé,
Était remis à son adresse,
Jonathas (*bis*), vous avez rêvé.

Elle lui remet la lettre, Jonathas reste stupéfait.

JONATHAS, à part.

J'ai une crampe générale.

DOROTHÉE.

Vous m'avez fait aller, ça ne peut pas se passer comme ça.

JONATHAS, résolu.

Dorothée, voilà la vérité ; j'ai eu l'infirmité de plaire à la vicomtesse, et depuis deux mois, elle n'aspire qu'à la cérémonie...

DOROTHÉE, à Pingot.

Ah! mon Dieu! on a tourné la tête de ce malheureux-là! il n'était qu'imbécile, on me l'a rendu fou.

JONATHAS.

C'est demain que l'union doit avoir lieu... voilà la cause pourquoi je vous lâche si indignement.

DOROTHÉE.

Ah ! c'est comme ça que tu agis, infâme niais que tu es... prends garde à toi !

Elle va prendre une casserole sur le fourneau et veut en frapper Jonathas.

PINGOT, avec force, en la retenant.

Dorothée ! Dorothée ! faites les trois sommations, ma chère amie, ou je vous blâme.

JONATHAS, reculant effrayé.

Pingot! Pingot! tiens-la bien!... tiens-la bien, mon ami Pingot.

DOROTHÉE, cherchant à se dégager.

Je veux lui plonger une casserolle sur la tête... je veux...

Musique.

PINGOT.

Dorothée! Dorothée! voulez-vous perdre votre place par une batterie de cuisine? J'entends la vicomtesse.

Dorothée remet la casserole sur le fourneau. Pingot remonte la scène.

JONATHAS, avec joie.

La vicomtesse! Pingot, voilà le moment le plus remarquable de ma vie... Pingot! Pingot!

PINGOT, entr'ouvrant la porte du fond.

Elle est avec un officier supérieur, des dames, et des vieillards de l'autre sexe.

DOROTHÉE.

Mais c'est pour la signature du contrat... madame me l'avait dit.

PINGOT.

Elle lâche la société, et fait un oblique par ici.

JONATHAS, à part.

Je suis horriblement ému.

Fin de la musique.

SCÈNE III

DOROTHÉE, PINGOT, LA VICOMTESSE, *elle a repris son costume de la première partie*, JONATHAS.

LA VICOMTESSE, dominant la scène.

Dorothée, je veux que le jour de mon bonheur

rende heureux tous ceux qui m'entourent... je me remarie demain.

JONATHAS, avec sentiment.

Demain ! ah ! grand Dieu ! vicomtesse, je suis le plus fortuné des êtres.

LA VICOMTESSE, après avoir regardé Jonathas avec étonnement.

J'épouse le général.

JONATHAS, interdit.

Comment ? le général ! (A part.) J'ai une transpiration incommode.

LA VICOMTESSE, à Dorothée.

Épousez celui qui vous aime ; mon mari et moi, nous nous chargeons de la noce et de la dot.

DOROTHÉE.

Madame... est bien bonne.

LA VICOMTESSE, se tournant avec bonté vers Jonathas.

Bonsoir, Jonathas !

JONATHAS.

Je suis fait au même de la manière la plus révoltante !... Ah ! c'est une petitesse qu'elle me fait !

SCÈNE IV

DOROTHÉE, PINGOT, JONATHAS.

PINGOT, frappant sur l'épaule de Jonathas.

Allons ! allons ! remets-toi... c'est une carotte dont tu es le victimé, voilà tout.

JONATHAS.

Mais, ces lettres ? ces lettres ? que j'en ai payé les ports.

PINGOT.

Carotte !

JONATHAS, fièrement.

Comment ! carotte ?

PINGOT.

Pure ! c'est moi que j'en suis le cultivateur de cette légume tirée à ton égard ; c'est moi que j'ai écrit la correspondance ci-dessus, te faisant courir après la vicomtesse de Merteuil, née de la Tour-Guichard, de Sainte-Onésime, du Grand-Pré, de Château-Tremblant, qui n'existe jamais.

DOROTHÉE, riant.

Il est possible ? ah ! ah !

JONATHAS, avec mépris.

Mais, c'est un piége grossier... tu m'as tendu un piége grossier, et tu n'as pas affranchi... Ah ! je te méprise, Pingot, voilà tout ce que tu es.

PINGOT, tranquillement.

Tu en es t'un autre.

DOROTHÉE.

Et moi, pour le consoler de votre mépris, demain, je serai madame Pingot.

PINGOT, avec galanterie.

Dorothée, je me complais t'à croire que vous ne vous en mordrez aucuns pouces.

JONATHAS, indigné.

Madame Pingot !... Ah ! que c'est petit, mon Dieu, que c'est petit !

PINGOT.

Voilà ce que c'est que l'ambition, mon ami !

A Dorothée.

AIR *de la Tyrolienne, de madame Malibran.*

Que la valeur s'unisse à la sagesse !

JONATHAS.

Quelle aventur' ! quel tour il m'arriv' là !
Ah ! si jamais on en fait une pièce,
Je d'vin' d'avanc' l'effet qu'ça produira.

Au public.

Les dames des premières galeries, des premières loges du premier rang, des premières du deuxième rang, des premières du troisième rang (tout ça c'est des premières), elles se tortillent sur leurs banquettes, ces malheureuses femmes, à force d'admiration, et elles jettent des cris comme ça :

Ah ! ah ! ah ! ah !

Et les hommes qui sont dans l'enthousiasme, il faut entendre les cris qu'ils jettent. Ils se disent entre eux, ces malheureux hommes : comment est-il possible ? Un marchand de peaux de lapin qui s'imagine !... Allons donc ! allons donc !

D'un air indigné.

Ah ! ah ! ah ! ah !

TOUS TROIS.

Ah ! ah ! ah ! ah !

FIN DU MARCHAND DE PEAUX DE LAPIN.

LE PLASTRON

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 avril 1839.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

PERSONNAGES

RIFOLET, employé (27 ans)[1].

SÉNÉCHAL, ancien banquier (46 ans)[2].

DEVILLIERS, ancien vice-consul, frère de madame Giraud (premier comique, 40 ans)[3].

MATHURIN, jardinier au service de Sénéchal (40 ans)[4].

MADAME SÉNÉCHAL, femme de Sénéchal (grande coquette, 26 ans)[5].

MADAME GIRAUD, veuve[6].

ERNESTINE, nièce de madame Sénéchal et pupille de Sénéchal (17 ans)[7].

INVITÉS des deux sexes au bal de madame Giraud.

La scène se passe, au premier acte, chez madame Giraud, à Paris; au deuxième acte, chez Sénéchal, à son château de Hochepot, à douze lieues de Paris.

1. M. Arnal. — 2. M. Lepeintre jeune. — 3. M. Fontenay. — 4. M. Bailard. — 5. Mademoiselle H. Balthazar. — 6. Madame Ravel. — 7. Madame Doche.

LE PLASTRON

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un joli salon. A gauche, une cheminée surmontée d'une glace; pendule, candélabres; plus loin, une porte conduisant au vestiaire. A droite, en face de la cheminée, une fenêtre; plus loin, une porte. Les trois portes du fond sont ouvertes sur un autre salon du plafond duquel descend un lustre. A droite et à gauche de la porte du milieu, au fond, des girandoles. Riche éclairage; chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GIRAUD, ERNESTINE, *venant du fond à gauche; elles sont en toilette de bal; Ernestine a un bouquet à la main; puis* DEVILLIERS.

ERNESTINE, à madame Giraud.

Dites-moi, Madame, quel est donc ce M. Rifolet, qui est si amusant, si gai?

MADAME GIRAUD.

Je le connais à peine; c'est un de nos petits-cousins cependant, et un ami de mon frère.

ERNESTINE, gaiement.

Bon! bon! je devine. (A part.) C'est mon futur!...

MADAME GIRAUD, souriant.

Vous devinez?

ERNESTINE.

Oui; quelquefois, les parents, sans avoir l'air de rien, réunissent des messieurs et des demoiselles... on donne un bal, par exemple, comme aujourd'hui; ce qui veut dire...

MADAME GIRAUD.

Quoi?

ERNESTINE.

Bon! je m'entends! (A elle-même, pendant que madame Giraud se détourne un peu en souriant.) Mon tuteur veut me marier, je le sais, et je suis sûre que le futur, c'est M. Rifolet; c'est pour cela que M. Devilliers l'a amené à ce bal. Eh bien! tant mieux! il me plaît beaucoup ce monsieur Rifolet!

MADAME GIRAUD.

Eh! bon Dieu, quel air éveillé!

ERNESTINE.

C'est que je retourne au bal!

Elle remonte légèrement la scène comme pour sortir.

DEVILLIERS, entrant par le fond à gauche et arrêtant Ernestine.

Devilliers porte un élégant costume de bal; sa tenue est celle d'un jeune homme : habit de bal, gilet et cravate de satin, pantalon noir, souliers vernis, bas de soie; un claque à la main. Les cheveux de Devilliers sont légèrement gris.

Charmante Ernestine, où donc courez-vous? N'avez-vous rien à me dire?

ERNESTINE, descendant la scène avec Devilliers.

Si fait! j'ai à vous remercier de vouloir réconcilier mon oncle avec ma tante!

DEVILLIERS.

Quoi! vous savez? chut!

ERNESTINE, curieusement.

Mais pourquoi donc sont-ils brouillés?

MADAME GIRAUD.

Brouillés ! nullement ; cette séparation n'était qu'une affaire de convenance mutuelle.

ERNESTINE.

Mais on m'attend pour la contredanse; adieu, Madame !

Elle s'éloigne avec légèreté par le fond à gauche. Devilliers la suit jusqu'au fond.

MADAME GIRAUD, regardant sortir Ernestine.

Quelle tête folle !

DEVILLIERS, redescendant.

N'est-ce pas, chère sœur, que celui qui l'aura pour femme possédera un petit trésor?

MADAME GIRAUD, en riant.

Mais un petit trésor de deux cent mille francs : c'est sa dot !

DEVILLIERS, de même.

C'est bien comme cela que je l'entends !... A quarante ans, on ne se laisse pas prendre par deux beaux yeux seulement !

MADAME GIRAUD.

Eh bien, pourquoi ne te déclares-tu pas?

DEVILLIERS.

Chut ! il ne faut rien brusquer... Diable ! comme tu y vas, chère sœur ! et la diplomatie ! Je n'ai pas été vice-consul pour rien ! Sais-tu bien qu'il se tient dans cette tête-là dix conseils des ministres par jour ? C'est là que j'ai décidé que tu donnerais un bal aujourd'hui ; qu'Ernestine y viendrait avec M. Sénéchal, son oncle et son tuteur; que sa tante même, quoique depuis quatre ans brouillée avec son mari, y serait invitée; qu'une réconciliation

aurait lieu entre les deux époux, je l'ai décidé, c'est fait, ou cela se fera!... Il faut que cette réconciliation ait lieu pour que j'épouse Ernestine.

MADAME GIRAUD.

Oh! alors j'y vais travailler de grand cœur!... Mais comment se fait-il?...

DEVILLIERS.

Écoute : Sénéchal veut absolument marier sa pupille à un homme de finance. C'est une idée qu'il a... c'est peut-être la seule. Il ne faut pas le contrarier! il n'en démordra pas!... Il faut donc que chez lui une autre volonté combatte la sienne, volonté incessante, dominatrice, qui le fasse sortir de son *statu quo* (comme nous disons, nous autres diplomates!) Cette volonté, ce sera celle de sa femme!... Madame Sénéchal est adroite, spirituelle; elle lui fera vouloir ce qu'elle voudra. (À part.) Et elle voudra ce que je voudrai!

SÉNÉCHAL, dans la coulisse.

Je vais présenter mes hommages à madame veuve Giraud, maîtresse de céans.

MADAME GIRAUD.

La voix de M. Sénéchal!

DEVILLIERS.

Tu vas le recevoir et le préparer à cette entrevue.

MADAME GIRAUD.

Mais il y a déjà longtemps que tu me retiens; j'ai l'air de fuir mes invités.

DEVILLIERS.

Je vais te remplacer auprès d'eux et me présenter

devant madame Sénéchal; c'est là qu'il en faut encore, de la diplomatie!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE II

MADAME GIRAUD, SÉNÉCHAL, *entrant par le fond à droite.*

SÉNÉCHAL, saluant.

Messieurs, mesdames... Ah! vous êtes seule?

Sénéchal a le costume de bal complet : souliers, bas de soie, pantalon demi-collant; chaîne d'or de col tenant à la montre, qui est placée dans le gousset du gilet.

MADAME GIRAUD.

Oui, mon cher monsieur Sénéchal, je me réservais tout exprès un petit tête-à-tête avec vous.

SÉNÉCHAL, gaiement.

Vraiment! vous ne craignez pas que ça ne fasse jaser?... une veuve et un garçon!

MADAME GIRAUD.

Un garçon!... Ah! osez-vous bien dire ce mot sans rougir?

SÉNÉCHAL, de même.

Je le dis... je rougis un peu... mais je le dis...

MADAME GIRAUD.

Vous qui avez une femme!

SÉNÉCHAL.

Ne parlons pas de cela; c'est comme si je n'en avais pas; je suis comme l'évêque de Syracuse avec son évêché; je suis un mari *in partibus*... (gaiement) je n'ose ajouter *infidelium*.

MADAME GIRAUD.

Ah! taisez-vous.

SÉNÉCHAL, de même.

Je ne l'ajoute pas!... je vous dis que je n'ose pas l'ajouter.

MADAME GIRAUD, d'un ton de reproche.

Par votre indigne conduite, vous l'avez forcée à une séparation; mais tout peut se réparer, et, dans l'intérêt d'Ernestine, votre femme consentira à revenir avec vous.

SÉNÉCHAL, à part.

Tant pis!

MADAME GIRAUD.

Mais répondez donc! vous devriez être enchanté, ravi!

SÉNÉCHAL.

Je devrais l'être, il n'y a pas de doute, je devrais l'être... mais je ne le suis pas!

MADAME GIRAUD.

Pour quels motifs?

SÉNÉCHAL.

D'abord, ma femme n'est pas assez jeune pour moi.

MADAME GIRAUD.

Comment, elle a vingt-six ans!... vingt ans de moins que vous!

SÉNÉCHAL.

Je n'en sais rien; mais j'entends jeune... de caractère... je suis très-jeune, moi, tel que vous me voyez... Lors de notre mariage, elle était vive, coquette, légère..., et depuis que je la ramenai en France, elle est devenue prude, sentimentale... Je n'aime pas les femmes sentimentales; je m'en défie, je suis jaloux!

MADAME GIRAUD.

Jaloux de votre femme?... la vertu même!...

SÉNÉCHAL, avec un peu d'impatience.

Je ne vous dis pas ; mais enfin...

MADAME GIRAUD.

Tenez, vous n'avez pas une objection sérieuse à faire.

SÉNÉCHAL.

C'est possible... aussi peut-être que plus tard...

MADAME GIRAUD.

Il n'y a pas de plus tard!

SÉNÉCHAL.

Ce soir, je retourne à mon château de Hochepot, j'y penserai.

MADAME GIRAUD.

Il faut tout de suite ou jamais, choisissez!

SÉNÉCHAL, vivement.

J'opte pour jamais.

MADAME GIRAUD.

Elle est ici !

SÉNÉCHAL, stupéfait.

Ici?

MADAME GIRAUD.

La voilà!

SÉNÉCHAL, furieux et à part.

C'est un guet-apens!

SCÈNE III

DEVILLIERS *et* MADAME SÉNÉCHAL *entrent en causant bas par le fond à gauche ;* MADAME GIRAUD, SÉNÉCHAL.

MADAME GIRAUD, à Sénéchal.

Voyons, faites bonne contenance !

SÉNÉCHAL, il regarde à la dérobée.

C'est bien elle !...

MADAME SÉNÉCHAL, à part.

C'est bien lui !

DEVILLIERS, regardant Sénéchal, à part.

Il est très-bon, ce pauvre Sénéchal !

Il va parler bas à Sénéchal pendant la réplique suivante.

MADAME GIRAUD, allant à madame Sénéchal, qui reste à gauche, tandis que Devilliers et Sénéchal forment un groupe à droite.

Ma chère Julie, pourquoi cet air contraint?... Ce rapprochement est nécessaire à votre considération.

MADAME SÉNÉCHAL, avec embarras.

Madame !...

DEVILLIERS, à Sénéchal, pendant que les dames causent bas.

Sénéchal, soyez aimable; voilà une occasion de déployer les ressources de votre esprit, et vous n'en manquez pas.

SÉNÉCHAL, vivement.

J'en ai !... (avec embarras) mais la position est atroce !

DEVILLIERS.

Quelques mots galants, vous ne pouvez pas faire autrement.

SÉNÉCHAL, résigné.

Vous le voulez?...

Il s'avance lentement vers sa femme, avec un embarras mêlé de résolution.

MADAME GIRAUD, à madame Sénéchal.

Il s'avance... accueillez-le bien, ma chère Julie, il le faut!

MADAME SÉNÉCHAL.

Oui, madame.

SÉNÉCHAL, s'approchant de sa femme et la saluant.

Madame...

MADAME SÉNÉCHAL, lui rendant son salut.

Monsieur...

SÉNÉCHAL, après un moment d'hésitation, avec explosion.

J'ai bien l'honneur de vous saluer!

Il sort vivement par le fond à gauche.

TOUS.

Comment!

Madame Sénéchal fait un mouvement de stupéfaction. Madame Giraud et Devilliers rient. Devilliers a remonté la scène. Madame Sénéchal a passé à droite.

SCÈNE IV

MADAME GIRAUD, DEVILLIERS, MADAME SÉNÉCHAL, *puis* INVITÉS *qui traversent le salon du fond, et au nombre desquels est* RIFOLET.

DEVILLIERS, riant.

C'est un ours!...

MADAME GIRAUD.

Mais je me charge de l'apprivoiser.

MADAME SÉNÉCHAL.

Quant à moi, vous trouverez bon que je ne m'en mêle pas.

Rifolet, une dame à chaque bras, vient du fond à gauche et traverse le salon du fond; il est très-empressé auprès des dames et rit à gorge déployée ; ils disparaissent par le fond à droite.

DEVILLIERS.

Ce diable de Rifolet, il fait plus de bruit à lui seul que tous les autres danseurs !

MADAME SÉNÉCHAL.

Ce monsieur est fort singulier !... Il a un ton... des manières... dont j'ai eu moi-même à m'étonner !...

DEVILLIERS.

Oh! ne vous alarmez pas... Pauvre garçon!... c'est bien l'être le plus nul et le plus inoffensif... (Rifolet rit hors de vue.) C'est encore lui qui fait des siennes ! On l'aura deviné.

MADAME SÉNÉCHAL.

Comment ?...

DEVILLIERS, gaiement.

Rifolet est un homme dont la vie est employée à servir ses amis, à son insu...

AIR *du Malade par circonstance.*

Rifolet, sans qu'il s'en doute,
Sert à protéger nos pas ;
Il nous aplanit la route
Que seul il ne connaît pas.
Dans les mains d'un homme habile,
Sans craindre d'en abuser,
C'est un meuble, un ustensile
Dont il faut savoir user.
Qu'au bal l'archet nous appelle,
Ce modèle des amis

Est le danseur d'une belle
Quand l'amant fait vis-à-vis.
Et plus d'une demoiselle
Parfois lui fit les yeux doux
Pour fixer un infidèle,
Ou rendre un mari jaloux.
La femme adroite l'emploie
Pour cacher l'objet chéri,
Et l'offre comme une proie
Aux soupçons de son mari.
Il n'a, quoi qu'il dise ou fasse,
Que la valeur d'un jeton,
D'un chapeau, d'un garde-place ;
En un mot, c'est un plastron !

MADAME SÉNÉCHAL ET MADAME GIRAUD.

Vraiment?

DEVILLIERS.

Oui, Mesdames.

Reprise de l'air.

Rifolet sans qu'il s'en doute, etc.

Et l'on peut dire de lui, en parodiant un vers célèbre :

Il a fait des heureux et n'a jamais su l'être.

MADAME SÉNÉCHAL.

Vous n'épargnez pas vos amis.

RIFOLET, hors de vue.

Pardon ! pardon ! il n'y a plus de place... je ne peux pas danser sur la cheminée.

Il rit.

DEVILLIERS.

Tenez, le voici !... Vous allez le juger.

MADAME GIRAUD.

Je rentre au salon ; car je n'oublie pas que j'ai à parler à M. Sénéchal.

MADAME SÉNÉCHAL, passant auprès de madame Giraud.

Moi, je vous accompagne, j'ai un engagement.

Elles sortent par le fond à gauche.

DEVILLIERS, saluant.

Mesdames... (A lui-même.) Moi, je reste pour causer avec Rifolet.

Il pose son claque sur la cheminée.

SCÈNE V

RIFOLET, *en habit noir, gilet de satin broché à fleurs, pantalon noir, souliers, bas de soie, etc. Il entre par le fond, à droite; il a un boa autour du cou, une écharpe sur le bras; il a dans les mains des bouquets, des éventails, des gants de femme;* DEVILLIERS.

RIFOLET, gaiement.

Ah ça! définitivement, il paraît que je suis très-aimable!... C'est un triomphe, une ovation, une apothéose!...

DEVILLIERS, riant.

Eh! ce cher Rifolet!... Tu as l'air de l'âne portant des reliques!...

RIFOLET, riant.

La comparaison n'est pas mielleuse... mais je te la passe... Je te dois tant, à toi qui m'as ouvert la porte de cet élysée, de ce paradis du faubourg Montmartre!

DEVILLIERS.

Tu te plais donc ici!

RIFOLET, avec feu.

Si je m'y plais? Comment cela serait-il autrement?... Au milieu de bons vivants, de femmes charmantes!...

Oh ! les femmes ! ce mot me fait vibrer !... Tu sais combien, malgré mon aplomb naturel, je suis timide devant le sexe ; dans le premier moment, je n'osais pas faire une invitation... j'étais debout contre le mur, et je me faisais le plus plat possible !... j'étais un bas-relief... colorié !

DEVILLIERS.

Cette modestie est sotte dans ta position.

RIFOLET.

Dans cette conjoncture, voilà cinq mamans... (*cinque* mamans !) qui viennent m'inviter à faire danser leurs demoiselles... Trois siècles en cinq volumes ! une députation du musée des antiques ! (Avec importance.) Devilliers, aurais-tu résisté ?

DEVILLIERS.

Non !...

RIFOLET.

Ni moi !... Bref, j'en saisis une par la main... (une jeune, pas une vieille), je m'élance comme un lion ; au lieu de marcher comme les autres danseurs, j'entreprends des entrechats à faire frémir la nature... je manque de décrocher le lustre d'un coup de tête .. je bondis, j'étais souple, j'étais élastique ; j'entendais qu'on disait : Ah ça ! mais il a des pieds de caoutchouc !... Je dis des folies !... nous rions... ça nous fait tous rire... — On montait sur les banquettes pour me voir ; on disait : Lequel donc ?... lequel ? — Celui-là, celui qui a le grand nez ! — Bah ! — Oui ! — Enfin, mon brave Devilliers, après la seconde contredanse, j'étais l'objet de tous les regards, l'interlocuteur de tout le monde, le héros de la fête !... La foule me suivait... et s'il y eût eu là un palan-

quin, nul doute qu'on ne m'eût promené sur ce meuble... asiatique.

DEVILLIERS, riant.

Mais c'est charmant !...

RIFOLET.

Et les demoiselles !... (Il imite la voix de femme.) Monsieur Rifolet, tenez mon écharpe! — Monsieur Rifolet, gardez-moi mon bouquet! — Monsieur Rifolet, apportez-moi une glace! — Monsieur Rifolet, j'ai chaud !... Je suis ainsi accablé de marques de confiance, d'invitations, de gants, de fleurs... transformé en bazar, en caisse de consignation des éventails, quoi!... (S'animant.) J'expire sous le poids de mes trophées, et j'ai une soif de Tantale... j'ai la pépie, qui est le croup des serins!

Il se dirige vers la cheminée.

DEVILLIERS, riant.

Heureux mortel!

RIFOLET, étonné.

D'avoir la pépie?... (Un des bouquets que porte Rifolet tombe tandis qu'il dépose les éventails, les gants et les écharpes sur la cheminée.) Oh! le bouquet de mademoiselle Ernestine!...

DEVILLIERS, le ramassant.

Le bouquet d'Ernestine!... (Il le dépose sur un coin de la cheminée.) Mais tu ne me parles que des demoiselles... Et les dames? N'as-tu pas remarqué?... il y en a de jolies... madame Sénéchal, par exemple?

RIFOLET, s'éventant d'un éventail qu'il a gardé.

Si je l'ai remarquée?... Oui, oui, pour mon malheur, je l'ai remarquée, je l'ai un peu remarquée... (Il fait un petit soupir.) Je ne te cacherai même pas une chose; c'est que si tu ne m'avais pas dit qu'elle dût

être ici ce soir, et malgré tes instances très-amicales... du diable si je serais venu!...

DEVILLIERS.

Elle est donc de ton goût?

RIFOLET.

Nous sommes seuls?

DEVILLIERS, regardant autour de lui.

Oui.

RIFOLET, criant à l'oreille de Devilliers.

Elle me plaît!...

DEVILLIERS.

Mais tu cries!...

RIFOLET, de son ton de voix habituel.

Nous sommes seuls. — Ne l'avais-je pas déjà vue?... ne me l'avais-tu pas montrée, il y a trois semaines, aux Tuileries?... (Avec énergie.) Tu as mis le feu à tout mon être!

DEVILLIERS.

Je ne m'en étais, ma foi, pas aperçu.

RIFOLET, avec sentiment.

Je la vois encore au bord du grand bassin; car c'est là qu'elle était, lorsque tu l'accostas!... Elle regardait les cygnes; elle semblait prendre plaisir à suivre de l'œil les mouvements gracieux de ces... volailles.

DEVILLIERS.

Je me le rappelle.

RIFOLET.

J'eus l'heureuse inspiration de tirer de ma poche un restant de flûte que je divisai pour allécher ces amphibies... Elle parut me savoir gré de cet acte.

DEVILLIERS.

Il y a de quoi!

RIFOLET, avec sentiment.

Qu'elle était jolie, en ce moment!... Je ne sais... en émiettant ma flûte... je la regardais... il me passa par la tête une foule d'idées mythologiques!... Je pensais à Léda... à ce polisson de Jupiter!... (Élevant la voix.) C'était un bon temps!...

DEVILLIERS, souriant.

Ah! tu te laisses prendre comme cela?... Oh! mais tu as trop d'imagination!...

RIFOLET, s'animant.

C'est là mon mal!... Depuis ce jour-là, le feu couve... j'en rêve en dormant, j'en dors en marchant!!... La nuit dernière, en songe, j'ai vu son mari... Il me saluait... je le rouais de coups... (S'accompagnant du geste de la main droite.) J'ai donné un coup de poing sur ma veilleuse... je me suis brûlé!

DEVILLIERS.

C'est à ce point-là?...

RIFOLET, montrant son poing gauche, et d'un ton naturel.

Non, c'est à celui-ci.

DEVILLIERS, à part.

Cela sert à merveille mes projets!... (Haut.) Tu détestes Sénéchal; cela s'explique... En amour, comme en politique, on est toujours l'ennemi des gens dont on convoite la place.

RIFOLET, d'un air réfléchi.

Possible, ça!... Ta pensée est profonde!... diantre!

DEVILLIERS.

Écoute: tu es encore inexpérimenté.

RIFOLET.

J'en ai l'air!...

DEVILLIERS.

Je veux te piloter!

RIFOLET.

Pilote-moi!... conduis ma barque!... (Très-haut et d'un air délibéré.) Allons, Caron! allons, Caron!...

DEVILLIERS, d'un ton confidentiel.

J'ai dans l'idée que si tu voulais... madame Sénéchal...

RIFOLET.

Bah!...

DEVILLIERS.

Oui... lance-toi!...

RIFOLET.

Mais j'ai déjà cherché à lier la conversation avec elle... Impossible!... elle ne m'a répondu que par des monosyllabes... des oui, des non tout secs!... Je l'ai invitée à danser, elle m'a refusé; et immédiatement elle a dansé avec un autre... (Tristement.) Je trouve cela un peu gaillard!...

DEVILLIERS.

C'est égal... persévère!... Auprès des femmes, la persévérance tient souvent lieu de tout.

RIFOLET.

Tu crois?

DEVILLIERS.

J'en suis sûr.

RIFOLET.

C'est que je n'entends rien à filer le parfait amour... Avec moi, c'est oui ou non!... il faut que je sache tout de suite à quoi m'en tenir.

DEVILLIERS, *à part, avec un rire de pitié.*

A l'entendre, c'est un Lovelace!... Pauvre garçon!...

RIFOLET.

Aussi, j'ai toujours considéré Pétrarque comme une oie!... Cette opinion littéraire est peut-être hardie; j'en demande pardon à cet étranger; et puis, un homme qui écrit ses lettres d'amour en italien, ce n'est déjà pas un moyen de se faire comprendre, ça!

DEVILLIERS.

Veux-tu que je te dise pourquoi tu n'as rencontré en madame Sénéchal que des dédains et de la froideur?... C'est que tu n'as pas trouvé la corde sensible.

RIFOLET, *avec force.*

Quelle est cette corde?... Indique-moi la corde, je la fais résonner... ou je m'y pends, comme Quasimodo dans l'exercice de ses fonctions!...

DEVILLIERS.

Elle est brouillée avec Sénéchal...

RIFOLET, *vivement.*

Preuve de goût!

DEVILLIERS.

Ils vivent même séparés... Si tu veux te faire bien venir de la femme, brocarde le mari, abîme-le!... ça lui fera plaisir.

RIFOLET.

A lui?

DEVILLIERS.

A elle!...

RIFOLET, vivement.

Tiens, c'est juste!... Et tu ne me l'as pas dit plus tôt!... Oh! qu'à cela ne tienne!... (S'animant.) Si mon triomphe est à ce prix, je le suis, je le harcelle, je m'attache à lui!... Je veux le rendre imbécile, idiot... Sois tranquille, j'entreprends Sénéchal... Et si jamais tu me vois déposer les armes... être aimable avec lui... tu pourras dire : Rifolet... voilà!...

DEVILLIERS, à part.

Oui, compte là-dessus! L'excellent compère!

RIFOLET, déployant un éventail, et s'en servant.

J'ai soif! (Ici, un domestique portant un plateau avec des rafraîchissements vient du fond à droite, entre en scène, et se dirige vers la porte qui est à gauche, plus loin que la cheminée. Rifolet l'aperçoit.) Ah! garçon! (Le domestique s'approche.) Tenez-moi mon éventail.

Il boit un verre d'eau, le domestique s'évente; Rifolet remet le verre vide et en prend un plein de chaque main; après en avoir bu un, il remet le verre vide, et commence à boire le troisième, lorsqu'il s'aperçoit que le domestique se sert de son éventail. Rifolet, sans dire un mot, lui reprend son éventail d'un air mécontent, mais sans cesser de boire. Il se dispose à prendre un dernier verre plein qui est sur le plateau, lorsque le domestique qui l'a regardé boire d'un air surpris, prend le verre d'eau, se retourne vivement, le boit, et sort par la porte à gauche.

DEVILLIERS, à part pendant ce jeu de scène.

Il servira doublement mes projets... Le voilà lâché sur le mari, cela me donne toute liberté d'agir d'un autre côté.

RIFOLET, stupéfait de voir le domestique prendre le dernier verre.

Eh bien!... il est sans gêne... (Il descend la scène.) Ah! j'avais soif!

SCÈNE VI

ERNESTINE, *sans bouquet;* RIFOLET, JEUNES FILLES *à droite et à gauche*, DEVILLIERS.

ERNESTINE ET LES JEUNES FILLES entrant vivement par le fond à gauche.

M. Rifolet! où est M. Rifolet?

ERNESTINE.

Monsieur Rifolet, c'est bien mal!... vous me laissez là!... vous m'avez donc oubliée?

RIFOLET.

Vous oublier, jamais!

ERNESTINE.

Vous m'avez fait manquer la contredanse... je comptais sur vous!

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Et moi aussi! et moi aussi!

RIFOLET, avec bonheur.

Ah! vous me confondez!... je ne sais où me mettre... parole d'honneur!...

Toutes les jeunes filles remontent un peu la scène, et forment un groupe derrière. Ernestine et une autre jeune fille seulement restent auprès de Rifolet, qu'elles prennent chacune par un bras.

ERNESTINE ET LA JEUNE FILLE.

Ah! monsieur Rifolet!...

RIFOLET.

Je suis comme la chaste Suzanne, attaquée par deux vieux!...

Elles quittent son bras, la jeune fille va se mêler au groupe.

ERNESTINE.

Vite!... vite!... monsieur Rifolet... je n'ai pas le

temps d'attendre!... mon oncle m'emmène ce soir à la campagne... nous partons à dix heures!...

DEVILLIERS, à part.

Diable!...

RIFOLET.

Je vous suis!... je vous suis! (Lui offrant la main.) Je vous offre ma main.

ERNESTINE, à part.

Sa main!... je comprends, c'est un mot à double sens... Ah! qu'il a d'esprit, ce M. Rifolet!

RIFOLET, à part, en marchant, pendant qu'Ernestine lui prend le bras et cherche à l'entraîner.

Décidément, j'ai la vogue!... elle est très-bien, cette petite Ernestine!... Quel dommage qu'on n'ait pas deux cœurs! j'en aurais le placement.

ERNESTINE.

Voilà la contredanse!... venez!... venez!...

RIFOLET, gaiement à Devilliers.

Tu vois, mon ami, tu vois! marche triomphale!...

Il donne le bras à Ernestine et à la jeune personne — Rifolet est entraîné par Ernestine et par les jeunes filles. Ils sortent par le fond à gauche.

SCÈNE VII

DEVILLIERS, *seul.*

Sénéchal emmène Ernestine à dix heures... mais il serait essentiel, je crois, de prendre date auprès de la petite, avant que les projets de son oncle lui soient révélés. (Il tire son agenda.) Oui, écrivons un billet... mais conçu dans des termes tels, qu'on ne puisse jamais s'en faire une arme contre moi... (Il écrit au

crayon.) « L'homme qui vous aime le plus sera demain, aussitôt que vous, à la campagne. » (Il déchire la feuille sur laquelle il a écrit, et plie le billet.) Pas de signature : cela peut compromettre... je trouverai bien l'occasion de le faire tenir à la petite. (Il aperçoit le bouquet d'Ernestine qu'il a déposé sur la cheminée.) Eh! parbleu!... voici son bouquet que Rifolet a oublié!... rien de plus simple!... (Il y glisse le billet, et garde le bouquet à la main.) Et si la tante trouvait ma lettre, je saurais bien lui prouver qu'elle lui était destinée!... Chère Julie, elle ne m'a point encore cédé cependant... elle résiste, mais elle m'aime! Moi aussi, je l'aime!... mais enfin, je ne puis pas l'épouser!... et il faut bien que j'épouse quelqu'un... il est temps!... La voilà!...

Il dépose le bouquet sur un fauteuil à droite, et s'avance vers madame Sénéchal.

SCÈNE VIII

MADAME SÉNÉCHAL, DEVILLIERS.

Madame Sénéchal entre par le fond à gauche. Les dames qui joueront ce rôle ne sauraient apporter trop de soins dans l'étude qu'elles devront en faire. Pruderie, dissimulation, coquetterie, dignité glaciale, voilà les traits principaux du caractère de ce personnage; il faut les unir entre eux par des nuances délicates.

MADAME SÉNÉCHAL, en entrant, et avec froideur.

Vous ici, Monsieur! que faisiez-vous donc ainsi tout seul?

DEVILLIERS.

Je pensais à vous!... Ai-je une autre idée dans la tête ou dans le cœur?...

MADAME SÉNÉCHAL, avec sévérité.

Monsieur, de tels propos me blessent, vous le savez!... (Elle regarde autour d'elle, et, n'apercevant personne, elle dit à voix basse :) Si on vous entendait!

DEVILLIERS, d'un air d'intelligence.

Pas de danger!

MADAME SÉNÉCHAL, naturellement.

Tant mieux! car j'ai à vous parler. (Froidement.) Cette réconciliation à laquelle vous m'excitez vous-même, je ne sais pourquoi...

DEVILLIERS.

Eh bien?

MADAME SÉNÉCHAL.

Elle est impossible!...

DEVILLIERS.

Impossible!

MADAME SÉNÉCHAL.

M. Sénéchal ne s'avise-t-il pas d'y mettre des conditions!... Il partira ce soir même avec Ernestine pour sa maison... pour notre maison de campagne; là, il attendra qu'il me plaise de le rejoindre : il m'y recevra volontiers. Voilà ce que vient de m'apprendre madame Giraud. Il veut que j'arrive chez lui en suppliante! (Avec résolution.) Jamais!

DEVILLIERS.

Quoi!... vous renonceriez à un projet si bien combiné?... Mais cet état de séparation, qui n'est celui ni d'une demoiselle, ni d'une veuve, ni d'une femme, est insoutenable!...

MADAME SÉNÉCHAL, sévèrement.

Mon Dieu, Monsieur, quel intérêt si grand prenez-vous donc à cette réconciliation?

DEVILLIERS.

Vous me le demandez, Julie !... Vous refusez de me recevoir chez vous, pour ne pas exciter les propos du monde... mais quand vous serez rentrée sous puissance de mari... je vais voir Sénéchal... je suis l'ami de Sénéchal !... (à part) ça ne se fait pas autrement !

MADAME SÉNÉCHAL, après avoir jeté sur Devilliers un regard sévère.

Mais, savez-vous, Monsieur, qu'il est jaloux?... oui, soit vanité, soit faiblesse, il est jaloux!

DEVILLIERS, avec finesse.

Eh bien ! nous ferons faire fausse route à sa jalousie... Croyez-vous donc que j'aie amené Rifolet pour rien ?

MADAME SÉNÉCHAL.

Comment?

DEVILLIERS.

Rifolet vous trouve charmante... il est fou de vous !

MADAME SÉNÉCHAL, souriant avec un petit mouvement de vanité.

Vraiment?

DEVILLIERS.

Vous avez eu tort de le mal accueillir... mais, d'un mot, vous l'amènerez à vos pieds. (Madame Sénéchal ette sur Devilliers un regard sévère.) Oh ! ne craignez rien... il n'est pas dangereux... laissez-le aller... et quant à votre mari...

MADAME SÉNÉCHAL, avec un sentiment de dignité blessée.

C'est-à-dire que vous voulez faire de moi votre complice ?

DEVILLIERS, souriant.

Dam !... je ne demanderais pas mieux !

MADAME SÉNÉCHAL, avec dignité.

Cessez ce langage qui me blesse. (Changeant de ton, mais avec un reste de froideur.) Oui, Devilliers, oui, mon ami, vous m'êtes cher, je ne m'en défends point. Dans l'état d'isolement où mon mari m'avait laissée, je me suis sentie heureuse, je l'avoue, de rencontrer dans ce monde si égoïste, si indifférent aux douleurs qui ne sont pas les siennes, un cœur qui pût me comprendre et répondre au mien ; (avec un peu plus d'abandon) car nous autres femmes, nous ne pouvons vivre sans aimer !

DEVILLIERS, froidement.

Sans doute.

MADAME SÉNÉCHAL, avec dignité.

Mais cependant, Monsieur, n'espérez jamais que pour vous j'oublie mes devoirs.

DEVILLIERS, froidement.

Je ne vous dis pas.

MADAME SÉNÉCHAL.

Non !... un amour pur, platonique...

DEVILLIERS, à part, en s'éloignant un peu.

Platonique, voilà le grand mot !

MADAME SÉNÉCHAL, froidement.

C'est seulement ce que je puis vous offrir. Vous en contenterez-vous ?

DEVILLIERS, revenant à elle avec transport.

Oui, Julie !... oui, ma Julie !... je m'en contenterai !... (D'un ton de persuasion.) Mais vous irez au château de votre mari ; car là seulement je pourrai vous voir, et vous voir, c'est pour moi le bonheur.

MADAME SÉNÉCHAL, *avec grâce.*

Vous le voulez ?

DEVILLIERS.

Chère Julie !...

Il lui baise la main.

MADAME SÉNÉCHAL, *vivement.*

On vient.... Qu'on ne nous surprenne pas ensemble... allez !

DEVILLIERS, *à part.*

Ernestine est à moi !

Il prend le bouquet qu'il a mis sur le fauteuil à droite et disparaît un instant par le fond à droite.

MADAME SÉNÉCHAL, *seule un instant.*

Si je cédais à cet homme-là, il serait bientôt mon maître, et je n'en veux pas.

SCÈNE IX

DEVILLIERS, RIFOLET, SÉNÉCHAL, MADAME GIRAUD, MADAME SÉNÉCHAL, ERNESTINE, INVITÉS, HOMMES *et* FEMMES, *entrant en riant.*

Ils entrent par le fond en venant de la gauche, excepté Devilliers. Sénéchal, tout effaré, entre en scène le premier et en courant; il est suivi par tout le monde. Rifolet n'entre qu'après le chœur.

SÉNÉCHAL, *effrayé, apercevant Rifolet, qui entre vivement.*

Le voilà. C'est scandaleux ! c'est indécent ! Je demande qu'on m'arrache des griffes de ce vautour.

RIFOLET, *gaiement.*

Allons, monsieur Sénéchal, soyez gentil, que diable !... je vous disais que vous avez tort de danser...

SÉNÉCHAL, en colère.

Monsieur, occupez-vous de ce qui vous regarde.

RIFOLET, gaiement et le narguant.

Eh bien ! vous me regardez ! je m'occupe de vous... (Les invités rient.) Oui, monsieur Sénéchal, quand on est reçu avec autant de courtoisie, et qu'on est assez heureux pour jouir d'un tel embonpoint... se livrer à la danse, c'est compromettre la solidité d'une maison ; c'est indiscret, c'est inhospitalier... (Mouvement d'impatience de Sénéchal. Rifolet reprend un air gracieux.) Quand on a la forme d'un aérostat, on devrait en avoir la légèreté.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

RIFOLET, à part, avec joie, en regardant madame Sénéchal.

Elle a ri !... ferme !

SÉNÉCHAL.

Ah ! si vous vous mettez tous du côté de Monsieur !...

RIFOLET.

C'est pour égaliser le poids.

SÉNÉCHAL, à Devilliers.

Mais qu'est-ce que j'ai fait à cet homme-là ? je ne peux pas le souffrir... et il me déteste... (se reprenant) c'est-à-dire, non...

RIFOLET.

Ça ne fait rien, ça ne fait rien !... vous vous êtes trompé, quoi !... l'intention y est... Messieurs, cet homme, respectable à tous égards, a passé la première moitié de sa vie à chercher des bons mots, et la seconde à ne pas les trouver.

Tout le monde rit.

SÉNÉCHAL, furieux et d'un air menaçant.

Monsieur... Monsieur... vous me brocardez, je crois.

RIFOLET, raillant.

Croyez-vous?

SÉNÉCHAL.

J'entends la plaisanterie.

RIFOLET.

Mais vous ne la faites pas.

SÉNÉCHAL.

Si je voulais, je vous répondrais des choses très-piquantes.

RIFOLET, avec éclat.

Je vous en défie.

SÉNÉCHAL, de même.

J'accepte la lutte.

RIFOLET, se posant en face de lui.

Allez!

Mouvement d'attention dans les groupes d'invités.

SÉNÉCHAL, avec éclat.

Monsieur!...

RIFOLET, raillant.

J'y suis!

SÉNÉCHAL, de même.

Un homme qui veut se venger...

RIFOLET, raillant.

Ah! c'est un drame! bon!

SÉNÉCHAL, de même.

Et qui a le sentiment de sa dignité...

RIFOLET, de même.

L'exposition est délicieuse, continuez!

SÉNÉCHAL, de même.

Se renferme dans sa...

Il cherche le mot.

RIFOLET, de même.

Coquille! comme les colimaçons?

SÉNÉCHAL.

Se renferme dans sa...

Il cherche le mot.

RIFOLET, avec impatience.

Dans sa quoi? dans quoi se cache-t-il?

SÉNÉCHAL, avec éclat.

Autre chose!

RIFOLET, raillant.

Déjà? n'importe! silence, Messieurs!

SÉNÉCHAL.

Monsieur!

RIFOLET.

Nous attendons!

SÉNÉCHAL.

Monsieur, savez-vous bien que...

RIFOLET, vivement.

Quoi?...

SÉNÉCHAL, désorienté.

Vous m'interrompez!... vous me faites perdre le fil de mes idées.

RIFOLET.

Ah! si vous attachez vos idées au bout d'un fil, comme on attache les hannetons, je ne m'étonne pas que vous les perdiez... c'est imprudent.

Tout le monde rit.

SÉNÉCHAL.

Je vous prie instamment...

RIFOLET.

C'est un adverbe.

SÉNÉCHAL.

Non!

RIFOLET.

Si, pardon, c'en est un!

SÉNÉCHAL.

Je vous prie positivement...

RIFOLET.

Encore un adverbe!

SÉNÉCHAL, avec explosion.

Je vous prie de me laisser tranquille!... et de ne point regarder ma femme avec vos yeux...

Il cherche le mot.

RIFOLET.

J'ai l'habitude de m'en servir pour cet usage.

MADAME GIRAUD, se plaçant entre Rifolet et Sénéchal.

Allons, allons, Messieurs, c'est assez.

SÉNÉCHAL, avec éclat, à Rifolet.

Langoureux!... voilà le mot.

RIFOLET, raillant.

Allons donc! allons donc!... voilà le mot!

Tous rient.

DEVILLIERS.

Vous vous en êtes parfaitement tirés tous les deux, avec beaucoup d'esprit.

SÉNÉCHAL, avec satisfaction, en s'adressant à madame Sénéchal.

Eh! mais... on n'est pas plus bête qu'un autre.

Madame Sénéchal se détourne froidement et cause bas avec Ernestine. Sénéchal et madame Giraud remontent la scène.

RIFOLET, bas, à Devilliers.

Madame Sénéchal doit être contente... je crois avoir assez bombardé son mari.

DEVILLIERS.

Mais oui.

SÉNÉCHAL, tirant sa montre.

Dix heures!... l'heure de la délivrance... il faut partir!

ERNESTINE.

Partir?

MADAME GIRAUD.

Déjà!

DEVILLIERS.

Quoi?

ERNESTINE.

Si tôt?...

RIFOLET, très-vite.

Partir! déjà! quoi! si tôt!

DEVILLIERS, à part.

C'est le moment de transmettre ma note confidentielle. (A Ernestine.) Mademoiselle, voici le bouquet que vous avez confié à mon ami Rifolet.

ERNESTINE, prenant le bouquet.

Merci, Monsieur... (A part.) S'en aller... quel ennui! (Elle regarde le bouquet.) Un papier!...

Elle le prend et le cache. Devilliers remonte à droite et se perd dans la foule.

RIFOLET, à Ernestine, avec galanterie.

Devilliers pousse la complaisance trop loin; j'aurais voulu vous le remettre moi-même.

Il s'éloigne.

ERNESTINE, indiquant Rifolet.

C'est lui qui m'écrit... il m'aime, j'en étais sûre... je voudrais déjà savoir ce qu'il me dit.

SÉNÉCHAL, à Ernestine, en descendant.

La diligence part à dix heures et demie... vite,

Ernestine, mon schall, ton paletot... non, ton paletot, mon schall... non, non ..

RIFOLET, qui se trouve auprès de lui.

Ça ne fait rien, ça ne fait rien... on voit bien ce que vous voulez dire! l'intention y est.

SÉNÉCHAL, à lui-même, avec colère.

Il me trouble!

MADAME GIRAUD, qui était au fond, mêlée aux groupes, descend la scène.

Messieurs, l'escamoteur vient d'arriver.

TOUS.

Un escamoteur!

ERNESTINE.

Ah! mon Dieu!... quel dommage... et partir!

SÉNÉCHAL, l'entraînant.

Viens, Ernestine, dépêchons!

Tout le monde s'est rangé vers la droite et regarde à gauche, où l'escamoteur est censé s'être installé. Sénéchal et Ernestine sortent par la porte de côté à gauche. Rifolet salue Ernestine.

CHŒUR.

AIR : *Buvons tous au sultan Mizapouf.*

Ah! quel heureux moment! quel bonheur :
Voici venir l'escamoteur !
Mesdames, silence!
Il s'avance
Et commence.
C'est vraiment un plaisir sans égal...
Qui n'a rien que de très-moral,
D'un usage fort général
Dans un bal.

RIFOLET, à part.

Ah! s'il pouvait, par sa science,
Escamoter le Sénéchal!...

CHŒUR.

Ah ! quel heureux moment ! quel bonheur ! etc., etc.

Madame Giraud et les invités refluent vers le fond à gauche pour voir l'escamoteur. Presque tous sont hors de vue ; les derniers, les seuls qu'on aperçoive, montent sur des chaises ; Rifolet va en chercher une ; pendant ce temps, Devilliers s'approche de madame Sénéchal.

DEVILLIERS, à demi-voix.

Enfin vous consentez à tout ! je vous laisse agir !

Il indique Rifolet et va se mêler au groupe des curieux au fond à gauche.

TOUS, au fond à gauche.

Ah ! très-bien ! bravo !

SCÈNE X

DEVILLIERS *et* INVITÉS *au fond regardant vers la gauche*, RIFOLET, MADAME SÉNÉCHAL.

RIFOLET vient prendre une chaise en scène à gauche ; il se dirige vers le fond, et s'aperçoit que madame Sénéchal le regarde ; il s'arrête.

Elle m'a regardé. (Madame Sénéchal sourit.) Elle me sourit... Ah ! vrai, si elle n'était pas si sévère...

Il va s'éloigner avec sa chaise.

MADAME SÉNÉCHAL, avec intention, en faisant un pas vers le fond.

Il n'y a donc pas moyen de voir cet escamoteur ?

RIFOLET, sa chaise à la main et s'avançant vers elle, avec empressement.

Ah ! Madame, si vous le voulez, je mets le siége devant vous !

MADAME SÉNÉCHAL, d'un ton un peu mystérieux, et avec affabilité.

Non, restez ! un mot, s'il vous plaît.

RIFOLET.

Un mot à moi, de vous ? parlez !

Il va remettre sa chaise en place.

MADAME SÉNÉCHAL, même sentiment.

Je vous crois un honnête homme, monsieur Rifolet!

RIFOLET.

Depuis mon berceau.

MADAME SÉNÉCHAL, de même.

Un galant homme.

RIFOLET, d'un ton caressant.

Et même un homme galant.

MADAME SÉNÉCHAL, avec un peu de pruderie.

Oh! ne parlez pas ainsi... vous m'ôteriez toute confiance... (avec grâce) et je me sens disposée à en avoir en vous.

RIFOLET, à part, surpris et avec joie.

Elle se sent disposée à en avoir en moi!... Quel changement!

MADAME SÉNÉCHAL, avec un peu de mystère.

Ne nous écoute-t-on pas?

RIFOLET, regardant à droite et à gauche.

Pas!

MADAME SÉNÉCHAL.

On ne nous regarde point?

RIFOLET, de même.

Point! Nous sommes seuls... comme Robinson dans son île.

MADAME SÉNÉCHAL.

Monsieur Rifolet, je quitte Paris dans une heure.

RIFOLET, avec exclamation.

Oh! grand Dieu!

MADAME SÉNÉCHAL, se reculant avec surprise.

Qu'avez-vous donc?

RIFOLET, tranquillement.

Moi? rien!

MADAME SÉNÉCHAL, continuant.

Oui, je quitte Paris dans une heure... (prenant le ton de la persuasion) et vous comprenez, une femme seule... en chaise de poste... sur la grande route... cela ne se peut pas.

RIFOLET, d'un ton convaincu.

Certainement, une chaise de poste seule sur la grande route, c'est impossible.

MADAME SÉNÉCHAL, avec grâce.

Voulez-vous être mon chevalier?

RIFOLET, vivement.

Toute ma vie!

MADAME SÉNÉCHAL.

Cela ne durera pas si longtemps; il s'agit de m'accompagner...

RIFOLET, vivement.

Jusqu'au bout du monde.

MADAME SÉNÉCHAL.

Nous n'irons pas si loin.

RIFOLET.

Tant pis! (En soupirant d'un ton pénétré.) Ah! tant pis!

MADAME SÉNÉCHAL.

Seulement jusqu'à demain.

RIFOLET, à part et surpris.

La nuit! (Haut.) Femme divine! (A part.) Ça me va comme un gant, ça me coiffe comme un bonnet de soie! (Haut.) Est-ce loin d'ici?

MADAME SÉNÉCHAL, un peu froidement.

Vous le saurez!

RIFOLET, *à part, avec joie.*

Un enlèvement... il ne manquait plus que cela à ma gloire ! (*Par réflexion.*) Mais c'est que je n'ai pas de passeport ! si j'allais me faire pincer par la force publique !

MADAME SÉNÉCHAL.

Vous semblez hésiter, monsieur Rifolet !

RIFOLET, *un peu exalté.*

Moi, hésiter? grand Dieu ! c'est le trouble, c'est la joie ! je suis votre chevalier... (*gaiement*) votre jockey, votre groom, votre. . tout ce que vous voudrez, même... (*cherchant à prendre un ton galant*) votre femme de chambre, si vous l'ordonnez.

MADAME SÉNÉCHAL.

Il suffit !.... mais de la discrétion.

RIFOLET.

Sourd-muet... de naissance !

On entend un murmure approbateur dans la foule des invités; un petit mouvement s'y opère; Devilliers se détache du groupe, traverse lentement le fond pendant les deux répliques suivantes et entre en scène par la porte du fond à droite.

MADAME SÉNÉCHAL, *avec mystère.*

Les voilà ! silence !

RIFOLET, *d'un air mystérieux, et avec importance.*

Chut ! (*A part, après s'être éloigné.*) Mais je suis donc un être délicieux ! Comment ! elle, la jolie prude aux jolis yeux, elle commet un rapt en ma faveur, un crime puni par le Code ! et je ne sais pas où je vais.

Madame Sénéchal a fait quelques pas vers la droite.

DEVILLIERS, *qui arrive auprès de madame Sénéchal, à demi-voix.*

Eh bien ! a-t-il consenti?

MADAME SÉNÉCHAL.

Il viendra.

Elle s'éloigne un peu à gauche.

DEVILLIERS, à part, en regardant Rifolet.

Bon, tout marche à merveille.

Il remonte vers le salon du fond.

RIFOLET, à part, après réflexion, et très-sérieusement.

Je veux la rendre heureuse.

Il remonte un pas et se trouve à côté de madame Sénéchal, qui se dirige lentement vers le fond.

SCÈNE XI

LES MÊMES, ERNESTINE, *son châle sur le bras; puis* MADAME GIRAUD, INVITÉS; *puis* SÉNÉCHAL.

MADAME SÉNÉCHAL, bas à Rifolet, en passant auprès de lui, et sans s'y arrêter.

Soyez prêt dans une heure.

RIFOLET, mystérieusement.

Dans une heure!

ERNESTINE, entrant par la porte de gauche, bas à Rifolet.

Je l'ai lu... à demain.

Elle s'éloigne de lui.

RIFOLET, très-surpris, et à part.

A demain! elle me dit à demain! et la tante qui m'emmène d'un autre côté... quel embarras! Ah! si je pouvais me couper en deux, comme le petit du jugement de Salomon!

LES INVITÉS, disant.

Ah! c'est très-bien, bravo!

Ils entrent en scène.

SÉNÉCHAL, entrant vivement par la porte du côté gauche; à Ernestine.

Allons, dépêchons-nous, voici l'heure.

(A Devilliers.)

Quand viendrez-vous à Hochepot?

DEVILLIERS.

Au premier jour.

Sénéchal fait ses adieux à quelques invités.

MADAME GIRAUD, bas à madame Sénéchal.

Rappelez-vous ce que vous m'avez promis.

MADAME SÉNÉCHAL, bas à madame Giraud.

J'arriverai en même temps que monsieur mon époux.

Ernestine fait ses adieux à sa tante et à madame Giraud.

CHŒUR.

Adieu donc, bon voyage !
Profitez du moment...
Au bal qui nous engage
Retournons promptement.

SÉNÉCHAL.

Mettons-nous en voyage
Et marchons lestement ..
Car l'heure, je le gage,
Expire en ce moment.

ERNESTINE.

Ah ! de bon cœur j'enrage !
Partir si promptement !...
Et pour un tel voyage
Quitter ce bal charmant!

DEVILLIERS.

Certes, voilà, je gage,
Un ami complaisant ;
C'est pour moi qu'il voyage !
Ah ! le tour est charmant !

MADAME SÉNÉCHAL.

De changer de langage
Ce n'est pas le moment;
Mais Rifolet, je gage,
Pense qu'il est charmant.

MADAME GIRAUD.

Sa femme est douce et sage,
Lui... son cœur est aimant ;
Tout ceci me présage
Un heureux dénoûment.

RIFOLET.

O fortuné voyage !...
O départ enivrant !...
Tout ceci me présage
Un tendre dénoûment.

Sénéchal et Ernestine sortent. Devilliers et madame Giraud les accompagnent jusqu'au fond. Rifolet et madame Sénéchal échangent un signe d'intelligence. Les invités se disposent à rentrer dans le bal. Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Un salon ouvert sur des jardins. Porte à droite et à gauche ; chaises, fauteuils. A gauche, au premier plan, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

RIFOLET, *puis* MATHURIN.

RIFOLET, entrant par le fond à gauche, un foulard sur la tête, cravate de fantaisie à la Colin, gilet blanc à fleurs, petite redingote, pantalon clair.

Personne dans cette diable de maison! voilà un quart d'heure que je marche comme dans les rues d'Herculanum. Où donc est passé ce jardinier qui nous a ouvert la grille cette nuit?... Quelle aventure!.... quelle nuit!... c'est à n'y pas croire... Un enlèvement, et c'est moi qui suis l'objet enlevé! Mais où suis-je? je l'ignore. Ce que je sais, c'est que nous avons été trois heures en route, ce qui doit faire, à trois lieues à l'heure... (Il compte sur ses doigts.) Mais nous n'avons peut-être fait que deux lieues à l'heure... alors, ça fait... oui, mais si nous en avions fait quatre, nous aurions... (S'interrompant.) Enfin, je ne sais pas à quelle distance je suis de Paris ; voilà ce qu'il y a de plus clair ! (A Mathurin, qui paraît au fond à droite, un râteau à la main.) Arrivez donc, l'ami!... où diable étiez-vous fourré?

MATHURIN.

Est-ce que Madame me demande?

Il pose son râteau en dehors et entre en scène.

RIFOLET.

Non pas vous, précisément; mais enfin quelqu'un. Envoyez-lui votre femme, si vous êtes marié, ou votre fille, si vous ne l'êtes pas.

MATHURIN.

Sans vous commander, Monsieur, mon épouse est allée au marché. Il paraîtrait donc que madame vient demeurer ici? Ah! je l'ai ben reconnue tout de suite, quoiqu'il y *aïe* longtemps que je l'avais *entre-perçue*. Mais pourquoi que notre maître n'a pas venu avec madame?

RIFOLET.

Qui ça, votre maître?

MATHURIN.

M. Sénéchal, donc.

RIFOLET, stupéfait.

M. Sénéchal!... comment, M. Sénéchal? cette maison est donc à lui? et il l'habite?

MATHURIN.

Ah ça! mais, vous ne le savez pas, vous qui a venu avec madame?

RIFOLET, ôtant vivement son foulard.

Chez lui! (A part.) Ah! c'est formidable!

MATHURIN.

Je vas toujours voir ce que madame me veut.

Il se dirige vers la droite.

RIFOLET, mettant son foulard dans sa poche.

Pas de ce côté, donc!... l'appartement de madame

est par là. (Il indique la gauche.) Au fond de la galerie, la porte en face.

MATHURIN.

Est-ce que je sais, moi? (Il se dirige vers la gauche; en sortant, à part.) C'est peut-être un cousin de madame.

Il sort par la porte du côté gauche.

SCÈNE II

RIFOLET, *seul; puis* MADAME SÉNÉCHAL.

RIFOLET.

Oui, c'est un roman, un conte bleu, un fabliau. (Gaiement.) Et quand je me rappelle tout ce qui m'est arrivé, je doute, le diable m'emporte... (Il se tâte.) C'est bien moi, je ne dors pas.

AIR *du Cheval* (du *Brasseur de Preston*).

Me donner le plus doux signal,
En dépit du droit conjugal,
M'enlever au milieu d'un bal!
C'est un début fort jovial.
Nous partons! oh! rien n'est égal
A mon transport pyramidal;
Et mon bonheur est colossal!
Au diable le Code pénal!
Des nuits l'astre au cours inégal
N'éclairait pas de son fanal
Ce voyage sentimental,
La lune est un astre immoral!
Bientôt s'augmente mon audace;
Il serait trop provincial,
Quand on est à pareille place,
De donner dans le pastoral!
Enfin dans ce riant domaine
Nous arrivons tant bien que mal,
Et je remets la châtelaine

Sous l'abri du toit féodal;
Pourtant, malgré ce doux mystère,
Ah ! mon bonheur serait banal,
L'aventure serait vulgaire
　　Sans ce final
　　Original;
Car le plus joli de l'affaire,
C'est que je suis chez Sénéchal!
Oui, le plus joli, etc.

Ah! mon pauvre Sénéchal, ma parole d'honneur, tu me croiras si tu veux! je n'en suis pas fâché!

Madame Sénéchal entre par la porte à gauche. Rifolet s'est placé à droite.

MADAME SÉNÉCHAL, entrant en élégant déshabillé du matin; au jardinier qui la suit.

Non! je n'ai pas besoin de vous; vous pouvez vous retirer.

Mathurin reprend son râteau et sort par le fond à gauche.

RIFOLET, à part.

Voilà mon Armide!

MADAME SÉNÉCHAL, à elle-même.

Il est inimaginable que M. Sénéchal ne soit pas encore ici! (Apercevant Rifolet et descendant la scène.) Ah! c'est vous, monsieur Rifolet?

Madame Sénéchal parle souvent, dans cette scène, avec sévérité, avec sécheresse même, mais sans jamais aller jusqu'à la dureté; l'aspect le plus habituel de ce personnage est une dignité froide facilement irritable.

RIFOLET.

Ma belle hôtesse, je vous présente mes respectueux hommages!

MADAME SÉNÉCHAL.

Avez-vous visité la maison, le parc?

RIFOLET, avec exaltation.

Fort superficiellement; mais qu'importe? (Avec feu.)

Ce voyage laissera dans mon âme une trace trop profonde pour que j'en perde jamais le souvenir.

MADAME SÉNÉCHAL, le regardant sévèrement.

Ah ! vous avez de la mémoire?

RIFOLET.

AIR *du Pont de Kehl.*

J'aurais fait en courant,
Sur la terre et sur l'onde,
Deux fois le tour du monde,
Je serais moins content.
Un moment aussi doux
Jamais on ne l'oublie !
Mon cœur, belle Julie...

MADAME SÉNÉCHAL, l'interrompant, et sèchement.

Taisez-vous ! (*bis.*)

RIFOLET, à part, stupéfait.

Tiens!... (Haut et d'un ton naturel.) Mais que viens-je d'apprendre? ce domaine appartient à votre mari?... (Madame Sénéchal le regarde sévèrement. Se reprenant.) A monsieur votre mari?

MADAME SÉNÉCHAL, riant.

Vous le savez? ah! ah! ah!

RIFOLET.

Mais ce voyage mystérieux, cet accueil... sans nom... ce divin tête-à-tête.

MADAME SÉNÉCHAL, l'interrompant sévèrement.

Monsieur!... pensez-vous m'apprendre quelque chose?

RIFOLET.

Non, mais de grâce, dites-moi...

MADAME SÉNÉCHAL.

Je vous dirai tout...

RIFOLET, l'interrompant.

Cela me suffit!

MADAME SÉNÉCHAL, froidement.

Tout ce que je veux que vous sachiez... d'abord, je vous rappellerai que vous m'avez promis une obéissance aveugle.

RIFOLET, s'animant.

Aveugle!... (Avec enthousiasme.) Et comment ne l'aurais-je pas promis? grand Dieu!...

MADAME SÉNÉCHAL, l'interrompant sèchement.

C'est bon, monsieur Rifolet.

RIFOLET.

Je vous écoute.

MADAME SÉNÉCHAL.

Depuis quelques années je vis séparée de mon mari.

RIFOLET.

Très-bien.

MADAME SÉNÉCHAL.

Il a eu des torts envers moi.

RIFOLET, vivement.

Ah! oui!

MADAME SÉNÉCHAL.

Qu'en savez-vous?

RIFOLET.

Vous me le dites.

MADAME SÉNÉCHAL, continuant.

Une amie commune a tout fait pour nous réconcilier.

RIFOLET.

Ma cousine Giraud.

MADAME SÉNÉCHAL.

Cette résolution arrêtée, j'ai pensé qu'il était plus convenable de prendre l'initiative; je croyais qu'il m'aurait devancée ici, et au lieu de le surprendre, c'est moi qui me trouve étonnée de son retard.

RIFOLET, avec feu.

Ah! je suis loin de m'en plaindre, moi, puisque...

MADAME SÉNÉCHAL, l'interrompant sévèrement.

Vous avez tort de dire cela.

RIFOLET.

Je me tais.

MADAME SÉNÉCHAL.

Il fallait quelqu'un qui m'accompagnât; cela vous explique, je crois, ma conduite.

RIFOLET.

Parfaitement! oh! parfaitement!... pour la route!... mais votre mari... (Madame Sénéchal le regarde sévèrement; il reprend) monsieur votre mari une fois ici, je ne saisis pas d'une manière sensible (gaiement) en quoi je puis être utile à un raccommodement?

MADAME SÉNÉCHAL, souriant.

Je n'en suis pas étonnée...

RIFOLET.

Ah!

MADAME SÉNÉCHAL.

C'est que cela fait partie des choses que vous devez ignorer.

RIFOLET, avec aplomb.

Alors, je comprends.

MADAME SÉNÉCHAL.

Quoi?

RIFOLET.

Je comprends... pourquoi je ne comprends pas!

MADAME SÉNÉCHAL, froidement.

Cependant, je veux bien vous dire ceci.

RIFOLET.

Dites ceci!

MADAME SÉNÉCHAL.

D'abord, j'ai eu confiance en vous; l'on m'avait dit que vous étiez discret, candide... Mais prenez garde... vous devenez fat!

RIFOLET.

Vous croyez?

MADAME SÉNÉCHAL.

Vous êtes jeune...

RIFOLET, l'interrompant.

Vingt-sept ans.

MADAME SÉNÉCHAL, sèchement.

J'affirme... je ne questionne pas.

RIFOLET, s'excusant.

Pardon, je croyais que vous me demandiez...

MADAME SÉNÉCHAL, sèchement.

Taisez-vous!... Vous êtes jeune; sans être beau, vous ne manquez pas de quelque agrément...

RIFOLET, d'un ton de modestie comique.

Oh! oh!...

MADAME SÉNÉCHAL.

Taisez-vous!... mon intention n'est pas de vous faire un compliment.

RIFOLET, s'excusant.

Pardon, je croyais...

MADAME SÉNÉCHAL.

Vous avez la répartie vive, quelquefois plaisante;

tandis que M. Sénéchal n'a pas été doué par la nature de cette soudaineté de pensées qui donne la vie à la conversation.

RIFOLET, en riant.

Effectivement, j'ai remarqué qu'il a le malheur de se présenter toujours trop tard dans un bon mot.

MADAME SÉNÉCHAL, continuant.

Sans être un aigle...

RIFOLET, vivement, en riant avec importance.

Oh! non certes, ce n'en est pas un!

MADAME SÉNÉCHAL, sévèrement.

C'est de vous que je parle.

RIFOLET, confondu.

Pardon... je croyais...

MADAME SÉNÉCHAL.

Sans être un aigle, vous avez juste assez d'esprit et de naïveté pour l'usage que j'en veux faire.

RIFOLET.

Très-bien! (A part.) Le mot n'est pas chatouillant! (Haut.) Je ne serais cependant nullement fâché de savoir...

MADAME SÉNÉCHAL, froidement, avec un peu de dédain.

De savoir quoi?

RIFOLET, gaiement.

L'usage que vous prétendez faire de... cet esprit que... je n'ai point?

MADAME SÉNÉCHAL, avec une sorte de dédain, et le sourire de la pitié.

Vous me questionnez, je crois?

RIFOLET, souriant

J'ai cette faiblesse.

MADAME SÉNÉCHAL, avec un peu d'impatience.

Eh bien, Monsieur, je vais vous parler franchement.

RIFOLET.

Avec plaisir!

MADAME SÉNÉCHAL.

On vous a recommandé à moi, et j'ai consenti à vous prendre pour éviter les inconvénients d'un voyage solitaire.

RIFOLET.

Qui donc?

MADAME SÉNÉCHAL, froidement.

C'est mon secret.

RIFOLET, à part, en riant.

C'est son mari, il en est capable... il en est bien capable.

MADAME SÉNÉCHAL.

Et je vous garde, car j'attends M. Sénéchal, et votre présence m'épargnera l'ennui d'un tête-à-tête.

RIFOLET, stupéfait.

Quoi!... et alors, lui... tandis que moi... (Riant.) Ah! ah! ah!

MADAME SÉNÉCHAL, sévèrement.

Gardez pour vous vos conjectures.

RIFOLET, riant.

Ah! ah! ah! le tour est bon... pauvre bonhomme de Sénéchal!... (Riant.) Oh! oh! oh! je ne m'en plains pas, je n'ai pas à m'en plaindre.

MADAME SÉNÉCHAL, piquée.

Mais, Monsieur, ces rires sont indécents...

RIFOLET.

Vous croyez?... (Reprenant tout à coup son sérieux.) Je les supprime.

MADAME SÉNÉCHAL, avec dignité.

Observez-vous!... qui vous donne le droit d'agir ainsi ?

RIFOLET, à part, et très-surpris.

Ah ça! mais voyons donc? Est-ce qu'elle serait somnambule?...

SCÈNE III

SÉNÉCHAL, ERNESTINE, *venant du fond à gauche*, MADAME SÉNÉCHAL, RIFOLET, MATHURIN, *au fond à droite, portant un carton et un sac de nuit.*

SÉNÉCHAL, hors de vue.

Et qu'on me prévienne aussitôt que ma femme sera arrivée.

MATHURIN, hors de vue.

Mais elle est ici depuis une heure du matin.

MADAME SÉNÉCHAL, redescendant la scène.

Mon mari!

RIFOLET, l'apercevant, à part.

Ménélas!

SÉNÉCHAL, paraissant suivi d'Ernestine et de Mathurin.

Ma femme!

Sénéchal a un paletot, gilet blanc, pantalon de couleur, bottes, chapeau noir.

SÉNÉCHAL ET ERNESTINE, à part.

M. Rifolet!

Ernestine a un costume de ville simple et élégant, chapeau. — Mathurin entre dans l'appartement à droite pour y déposer les bagages.

ERNESTINE, embrassant madame Sénéchal.

Ma tante! quel bonheur!

MADAME SÉNÉCHAL, l'embrassant.

Bonjour, mon enfant.

ERNESTINE.

Bonjour, monsieur Rifolet!

RIFOLET, saluant.

Charmante Ernestine!

Ernestine va se placer à l'extrême gauche.

SÉNÉCHAL.

Vous ici, Madame?...

RIFOLET, s'avançant.

A vous rendre mes devoirs, si j'en étais capable.

SÉNÉCHAL, sèchement.

Vous êtes trop honnête! (A part.) Encore cet homme ici!...

ERNESTINE, à part, regardant Rifolet.

Son billet ne m'a pas trompée... Faut-il qu'il m'aime!

MADAME SÉNÉCHAL, à son mari.

Je suis heureuse, Monsieur, de l'événement qui nous réunit; soyez le bienvenu!

SÉNÉCHAL.

Certainement, Madame... (A part.) C'est elle qui me reçoit... justement ce que je ne voulais pas.

RIFOLET, à Sénéchal.

Nous vous attendions avec impatience... (Prenant une chaise qui est près de lui et passant entre Sénéchal et sa femme.) Les chemins sont mauvais, vous devez être brisé... (Il prend le chapeau de Sénéchal, dont celui-ci paraissait embarrassé, et s'éloigne un peu; revenant.) Prenez donc la peine de vous asseoir... (Il pose la chaise derrière Sénéchal.) Voudriez-vous vous

rafraîchir?... vous n'avez qu'à dire un mot... Asseyez-vous donc, je vous en conjure, mon cher monsieur Sénéchal!... Couvrez-vous donc! (Sénéchal témoigne par sa mauvaise humeur qu'il n'a pas son chapeau.) Ah! pardon! vous permettez!... (Il place le chapeau sur la tête de Sénéchal. A part.) J'espère que je suis aimable avec lui!

Il remonte la scène.

SÉNÉCHAL, à part.

Il fait les honneurs de chez moi avec une activité désolante!... (Haut, en s'approchant de sa femme.) Mais, Madame, comment êtes-vous venue ici?

RIFOLET, s'avançant et se plaçant entre eux.

En poste!... Nous sommes venus en poste.

MADAME SÉNÉCHAL.

J'aurais voulu, Monsieur, vous faire une réception digne de vous; mais vous ne nous en avez pas laissé le temps... vous arrivez trop tôt.

RIFOLET.

Beaucoup trop tôt.

SÉNÉCHAL.

Comment, trop tôt!... Mais au contraire, la diligence est partie dix minutes avant moi.

RIFOLET, raillant.

Et vous êtes arrivé dix minutes après elle.

SÉNÉCHAL.

J'allais le dire.

RIFOLET, à madame Sénéchal.

Ce bon M. Sénéchal, dans ses voyages, comme dans ses réparties, c'est toujours la diligence qui lui manque.

Madame Sénéchal sourit.

SÉNÉCHAL fait un mouvement d'impatience, remonte la scène et se place entre Rifolet et sa femme; à madame Sénéchal.

Oui, ma chère amie, permettez-moi d'user de ce terme... Enfin notre sort va changer; depuis trop longtemps nous végétons comme deux tourtereaux séparés.

MADAME SÉNÉCHAL.

Je vous sais gré de cette bonne et tardive pensée.

Pendant ce temps, Rifolet, qui a d'abord causé bas et d'un air empressé avec Ernestine, s'est ensuite placé à l'extrême droite, après avoir rapporté à sa place la chaise qu'il avait offerte à Sénéchal.

SÉNÉCHAL, avec sentiment.

C'est vrai; on a bien raison de dire... (S'arrêtant en voyant Rifolet qui le regarde; à part.) Il me gêne, ce garçon-là! il me coupe le sentiment.

RIFOLET, regardant fixement Sénéchal, et l'imitant.

On a bien raison de dire...

SÉNÉCHAL.

Monsieur, je vous prie de ne pas me regarder comme ça... Comment! je suis en train de dire à ma femme des choses tendres!...

RIFOLET, de même.

Vous lui disiez : On a bien raison de dire... C'est donc tendre ça?

SÉNÉCHAL, avec colère.

Je lui disais : On a bien raison de dire que le cœur ne change jamais!

RIFOLET, vivement.

De place! (avec sentiment) et c'est bien vrai! ah!

SÉNÉCHAL.

Et vous venez jeter vos balivernes au milieu de mes émotions!

MADAME SÉNÉCHAL.

Eh! mon Dieu! tout cela ne vaut pas la peine de se fâcher.

ERNESTINE.

Bien sûr!

RIFOLET, à part.

On ne sait par où le prendre! c'est un porc-épic!

SÉNÉCHAL, à part.

C'est ma bête noire que cet animal-là.

SCÈNE IV

ERNESTINE, SÉNÉCHAL, MATHURIN, MADAME SÉNÉCHAL, RIFOLET.

MATHURIN, entrant vivement par le fond, à gauche; à Sénéchal.

Monsieur! Monsieur!

SÉNÉCHAL.

Quoi?

MATHURIN.

Il y a là quelqu'un qui voudrait vous parler.

SÉNÉCHAL, avec humeur.

Allons! à l'autre!... qui ça?

MATHURIN.

Je ne sais pas; mais il dit qu'il s'appelle M. Devilliers!

SÉNÉCHAL, RIFOLET, ERNESTINE, ensemble.

Devilliers!

Madame Sénéchal ne fait aucun mouvement.

SÉNÉCHAL, avec joie.

Qu'il entre donc! voilà un ami!

MATHURIN.

Quand il a su que madame était ici, il a dit de ne pas dételer son cheval, qu'il ne resterait pas.

SÉNÉCHAL.

Par exemple! qu'il vienne, je le lui ordonne au nom de l'amitié! Ma chère amie, aidez-moi à le retenir.

Il remonte la scène et disparaît un instant.

MADAME SÉNÉCHAL, bas à Rifolet.

Mon mari ne vous voit pas avec plaisir.

RIFOLET, de même.

J'en ai quelque soupçon! (Madame Sénéchal va au fond. Rifolet à Ernestine, après avoir reconduit un peu madame Sénéchal, et passant tout à fait à gauche.) On nous laisse seuls... quel coup du sort!... je vous revois.

ERNESTINE, ingénument.

Je m'y attendais bien.

RIFOLET, surpris.

Ah! oui?

ERNESTINE.

Silence! les voici!

Ils se séparent.

SCÈNE V

RIFOLET, DEVILLIERS, SÉNÉCHAL, MADAME SÉNÉCHAL, ERNESTINE.

SÉNÉCHAL, amenant Devilliers.

Allons donc, peureux, venez donc! vous, notre ami, qui avez mis tant de zèle à nous réunir!

Madame Sénéchal a redescendu la scène.

DEVILLIERS, costume de ville, redingote.

Madame, daignerez-vous me pardonner de me présenter devant vous en tenue de voyage? j'étais loin de m'attendre à vous trouver déjà ici; j'en félicite mon ami Sénéchal. (Madame Sénéchal salue.) Mademoiselle Ernestine...

Ils se saluent.

MADAME SÉNÉCHAL.

Les amis de mon mari, Monsieur, sont toujours les bien venus auprès de moi.

Sénéchal salue madame Sénéchal.

RIFOLET, à Devilliers.

Bonjour!

DEVILLIERS, feignant l'étonnement et lui donnant la main.

Tiens! Rifolet, je ne comptais pas te voir ici.

RIFOLET.

Ni moi.

SÉNÉCHAL, regardant Rifolet avec colère.

Ni moi!

DEVILLIERS, à Sénéchal.

Mais pardon; je sais qu'à la campagne plus qu'ailleurs on a besoin de liberté; on a mille projets de toilette, de promenade. (A madame Sénéchal.) Et je crois que ma présence est en ce moment un obstacle à ceux de Madame.

MADAME SÉNÉCHAL, avec grâce.

Eh bien! Monsieur, sans façon, c'est, comme vous le dites, la devise des... campagnards, et nous le sommes.

SÉNÉCHAL.

J'allais le dire! nous le sommes, ma foi!

MADAME SÉNÉCHAL.

Rifolet, donnez-moi votre bras.

Elle passe auprès de lui.

RIFOLET, avec empressement.

Tout à vos ordres.

SÉNÉCHAL, à part, stupéfait.

Rifolet tout court!

DEVILLIERS, à part.

Maintenant, je puis agir auprès de la petite. (Il offre le bras à Ernestine.) Mademoiselle...

SÉNÉCHAL, à Devilliers.

Non, restez! (A Ernestine, d'un air inquiet.) Accompagne ta tante.

ERNESTINE.

Oui, mon oncle! avec plaisir. (A part.) M. Rifolet trouvera peut-être moyen de me parler.

Rifolet donne le bras à madame Sénéchal et à Ernestine. Ils sortent par le fond à gauche.

SCÈNE VI

SÉNÉCHAL, DEVILLIERS.

DEVILLIERS.

Eh bien! mon cher Sénéchal, vous n'êtes pas au comble de la joie? La brebis est rentrée au bercail. Ah ça! pourquoi ne m'avoir pas dit hier que la paix était signée?

SÉNÉCHAL, avec humeur.

Le savais-je moi-même? C'est une surprise : elle

est arrivée cette nuit, en mon absence, avec ce Rifolet, (appuyant sur le mot) avec le nommé Rifolet.

DEVILLIERS, feignant la surprise.

Avec lui ?

SÉNÉCHAL, appuyant.

Avec lui !

DEVILLIERS, d'un ton alarmé.

Eh ! eh !

SÉNÉCHAL, avec inquiétude.

Cela vous semble drôle, n'est-ce pas ?

DEVILLIERS.

Hum ! hum !

SÉNÉCHAL.

A moi aussi. Au moment d'une réconciliation ; savez-vous que c'est triste ? Et comme c'est malheureux pour moi !... Depuis hier au soir je me suis aperçu que... (ma foi, je dis le mot) que j'aime ma femme !

DEVILLIERS, surpris.

Bah !

SÉNÉCHAL.

Comme je vous le dis ! Elle est engraissée.

DEVILLIERS.

Quelle folie !

SÉNÉCHAL, avec naïveté.

Je vous dis qu'elle l'est ! et vous sentez, dans cette disposition de cœur, combien la présence de cet homme m'est désagréable.

DEVILLIERS.

Je comprends.

SÉNÉCHAL.

Aussi, je réclame de vous un service, mais un service signalé.

DEVILLIERS.

Parlez !

SÉNÉCHAL.

Vous le connaissez, vous, ce M. Rifolet, ce nommé Rifolet : je voudrais que vous lui fissiez entendre, là... mais adroitement, que ses avantages extérieurs (quoiqu'il soit fort laid), ses brillantes qualités (que je nie d'ailleurs), pourraient faire jaser s'il faisait ici un trop long séjour ; bref, je voudrais que vous fissiez en sorte... de le mettre à la porte ! (Je suis fâché que ça rime, je ne suis, ma foi, pas en train de faire des vers.) Et cela le plus promptement possible !

DEVILLIERS.

Comment ! vous voulez...

SÉNÉCHAL.

Vous, qui êtes son ami, cela vous sera facile. La grande difficulté, c'est de mettre à la porte les gens qu'on ne connaît pas ; avec un ami, ça va tout seul !

DEVILLIERS.

C'est une démarche pénible ; mais si cela peut vous rendre service...

SÉNÉCHAL.

Oui ! et un grand !... Je vais vous le chercher sous un prétexte quelconque, et je vous l'amène mort ou vif.

Il se dirige vers le fond.

DEVILLIERS.

Allez !

SÉNÉCHAL, se retournant.

Mort ou vif!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VII

DEVILLIERS, *seul, riant.*

Ah ça! mais... ce pauvre Sénéchal! a-t-il perdu la tête? Le voilà amoureux de sa femme! je n'avais pas compté sur cette recrudescence de tendresse! Oh! n'importe! j'ai atteint mon but : Sénéchal est jaloux de Rifolet; il veut l'éloigner, et je lui rendrai ce service, cela va me mettre au mieux avec le mari... (Avec fatuité.) Je ne suis pas trop mal avec la femme... Ernestine ne peut plus m'échapper! Ah! voici Sénéchal qui amène la victime! Pauvre Rifolet! il joue, sans le savoir, un assez mauvais personnage!

Il rit.

SCÈNE VIII

DEVILLIERS, SÉNÉCHAL, RIFOLET.

Ils viennent du fond à gauche. Rifolet a un chapeau qu'il dépose sur une chaise à l'entrée.

SÉNÉCHAL, à Rifolet, en entrant.

Oui, il désire vous parler... vous parler en secret.

RIFOLET.

Lui?

DEVILLIERS.

Moi!

RIFOLET, à Sénéchal.

Désolé, mon cher amphitryon, que vous ayez pris la peine de me chercher.

SÉNÉCHAL, avec humeur, à part.

Pourquoi m'appelle-t-il amphitryon? (Bas à Devilliers.) Il causait tout bas avec ma femme quand je les ai rencontrés.

DEVILLIERS.

Vraiment?

SÉNÉCHAL, à Rifolet, d'un ton gracieux.

Allons, je vous laisse... liberté entière : vous savez... à la campagne...

RIFOLET, riant.

Oui, oui, mon cher amphitryon.

SÉNÉCHAL, avec une humeur plus marquée.

Pourquoi m'appelle-t-il toujours amphitryon? (Bas à Devilliers.) Soyez ferme! à la porte! net! à la porte! (Haut à Rifolet, d'un ton très-gracieux.) Mon cher hôte, au plaisir de vous revoir!

Il va jusqu'à la porte du fond et se retourne pour saluer.

RIFOLET.

Au revoir, mon cher amphitryon!

SÉNÉCHAL, mettant son chapeau d'un air furieux.

Oh!

Il sort rapidement par le fond à gauche.

SCÈNE IX

DEVILLIERS, RIFOLET.

Tous deux se regardent et finissent par éclater de rire.

DEVILLIERS, à part.

Ce pauvre Rifolet ! c'est dur de le mettre à la porte, après le service qu'il m'a rendu !

RIFOLET.

Qu'as-tu donc à me dire de si important?

DEVILLIERS.

Je désire que nous soyons seuls... conduis-moi à ta chambre !

RIFOLET, avec embarras.

A ma chambre?

DEVILLIERS.

Tu en as une apparemment, puisque tu as passé la nuit ici.

RIFOLET.

Sans doute ! mais elle est... (A part.) Le diable m'emporte si je sais quoi lui dire. (Haut.) A l'extrémité du château.

DEVILLIERS, raillant.

On t'a fait l'honneur de te croire dangereux.

RIFOLET, souriant.

Peut-être bien... Mais voyons, de quoi s'agit-il?

DEVILLIERS, d'un ton de raillerie.

Que penses-tu de Sénéchal?

RIFOLET.

Mais je pense de lui... que sa femme est char-

mante! n'es-tu pas de mon avis? (Par réflexion.) Mais je crois que tu en as été amoureux aussi dans le temps!

DEVILLIERS, avec un peu de fatuité.

Chut! indiscret! si tu savais, depuis quatre mois, que de peines j'ai eues, que de ruses il m'a fallu employer pour me rendre maître de ce cœur qui m'appartient à présent!

RIFOLET, raillant.

Tu crois?

DEVILLIERS.

J'en suis sûr! j'ai d'elle des lettres charmantes. C'est une Sévigné! (Raillant.) Mais tu as été à même d'apprécier son esprit, toi... (il rit) douze lieues en poste!

RIFOLET, à part.

Tiens! ça le fait rire! eh bien! tant mieux! ma foi! tant mieux! (Haut, en souriant.) Et depuis quatre mois?...

DEVILLIERS, sérieusement.

Rien encore!

RIFOLET, à part, en riant.

C'est bien plus joli comme ça! (Il rit.) O Pétrarque! Pétrarque!

DEVILLIERS, à part.

Je crois qu'il me plaisante!

RIFOLET, raillant.

Du reste, ça vous fait honneur à tous trois!

DEVILLIERS.

Comment, à tous trois?

RIFOLET.

Eh bien!... Le mari, principal actionnaire, prétends-tu le dépouiller de sa part dans les bénéfices?

DEVILLIERS.

Mais à propos du mari... (A part, d'un ton piqué.) Ah! tu ris!

RIFOLET.

A propos du mari?

DEVILLIERS.

Il est jaloux...

RIFOLET.

De toi?

DEVILLIERS, riant.

Non, de toi!... Bien joué, n'est-ce pas?

RIFOLET, surpris.

Comment, bien joué?

DEVILLIERS, riant toujours.

Sans doute! il fallait bien qu'il fût jaloux de quelqu'un, c'est son tempérament, et pour détourner ses soupçons, tu comprends? (D'un ton de compassion.) En pareille occasion, dispose de moi, cousin!

RIFOLET, raillant.

Non! en pareille occasion je disposerai de moi... encore... et toujours.

DEVILLIERS, riant.

Ce n'est pas tout! je suis chargé de te signifier ton congé de la part de ce tigre de Sénéchal.

RIFOLET, très-étonné.

Ah! oui? Comment! il ne se doute pas que toi... et c'est moi qu'il congédie!

DEVILLIERS, riant.

Oui! oui!

RIFOLET, piqué.

Ah! mais un instant... je suis venu avec madame

Sénéchal ; elle m'a choisi pour chevalier ! elle le fera changer d'avis !

DEVILLIERS, avec fatuité.

Je ne crois pas.

RIFOLET, avec aplomb.

J'en suis sûr !

DEVILLIERS, piqué.

Ah ça ! est-ce que, par hasard, tu te serais cru en bonne fortune?

RIFOLET.

Mais !...

DEVILLIERS.

Monsieur de Rifolet, vous êtes un fat !

RIFOLET, raillant.

On me l'a déjà dit ce matin. (Riant.) Tu es un plagiaire.

DEVILLIERS, piqué.

Tu me railles !

RIFOLET, riant.

Pourquoi pas?

DEVILLIERS, très-piqué.

Doucement ! doucement ! Ah ça ! mais il faut donc te dire enfin quel personnage tu as joué dans tout ceci !

RIFOLET, raillant.

Un fort bon !... En tête-à-tête avec une jolie femme !

DEVILLIERS, raillant à son tour.

C'est moi qui en ai eu l'idée.

RIFOLET, très-surpris.

Ah !... (Reprenant le ton de la raillerie.) Oui ; mais un enlè-

vement... un voyage délicieux!... au clair de la lune... mon ami...

DEVILLIERS, même sentiment.

Ce voyage, je l'avais exigé d'elle.

RIFOLET, stupéfait.

Quoi?...

DEVILLIERS.

Eh! sans doute, tout était concerté entre elle et moi.

RIFOLET, au comble de la stupéfaction.

Ah! bah!... je tombe... je suis... c'est-à-dire que je ne serais pas plus étonné... mais ça n'est pas possible!

DEVILLIERS, raillant toujours.

Il en est ainsi, mon cher... Souvent une femme, pour cacher un engagement sérieux qu'elle veut rendre durable, jette en apparence son dévolu sur un homme sans conséquence... un homme de paille...

RIFOLET.

Un homme de paille?

DEVILLIERS, continuant.

Qui attire seul les regards, détourne l'attention, pare au besoin la botte que pourrait vous porter le mari... (Riant.) Cela s'appelle...

RIFOLET.

Cela s'appelle?

DEVILLIERS, de même.

Cela s'appelle un plastron!

RIFOLET.

Un plastron?

DEVILLIERS, raillant.

Oui, comme cette pièce d'escrime qui vous protége la poitrine, amortit les coups, les détourne, et qu'on jette de côté dès qu'on n'en a plus besoin.

RIFOLET.

Et le plastron?

DEVILLIERS, lui frappant sur la poitrine.

C'est toi!

RIFOLET, avec dédain.

Moi?... Mais ça ne se passera pas ainsi?

DEVILLIERS, raillant.

Allons... va vite faire ton sac de nuit.

Il va pour sortir.

RIFOLET, le retenant, et très-animé.

Ah! tu crois m'avoir joué un pied de Sainte-Menehould, toi?

DEVILLIERS, de même.

Je vais faire donner l'avoine à Cocotte.

RIFOLET, cherchant à le retenir.

Il me faut une explication.

DEVILLIERS, de même.

Et dire qu'on attelle sur-le-champ.

RIFOLET, plus animé.

Du tout... Auparavant, il faut que tu saches...

DEVILLIERS, s'échappant.

C'est bien!... c'est bien!... Adieu, merci... et bon voyage!...

Il sort en riant.

RIFOLET, remontant la scène derrière lui.

Écoute donc!... Je ne t'ai pas dit...

Toute la fin de cette scène, depuis que le mot *Plastron* est employé, doit être jouée avec beaucoup de rapidité.

SCÈNE X

RIFOLET, *seul, redescendant la scène, très-exalté.*

Je suis pris pour dupe!... Ah! je suis un plastron!... Ah! je suis un homme de paille!... Tu crois ça, cousin!... tu crois que je suis ta victime... car c'était bien ton projet... Me prendre pour un imbécile!... si ce n'est pas révoltant!... Et me mettre à la porte comme... un cordon de sonnette!... C'est un peu trop fort! (Il prend le chapeau qu'il avait déposé sur une chaise au fond.) Mais comment m'y prendre?... Ils sont tous contre moi!... Jusqu'à cette petite Ernestine... car je suis sûr qu'elle est du complot... Et je ne sais pas pourquoi, celle-là... oui... j'éprouve... ça me fait plus de peine que les autres!...

SCÈNE XI

RIFOLET, ERNESTINE, *coiffée en cheveux.*

ERNESTINE, entrant par le fond à gauche, à part.

Ah! le voilà!... Il me faut absolument une explication... (A Rifolet qui va pour sortir.) Eh! quoi! Monsieur, que viens-je d'apprendre?... vous partez?... Est-ce ainsi que vous deviez vous conduire?

RIFOLET, à part, après être redescendu.

Elle vient continuer sa petite mystification.

ERNESTINE.

Vous vous en allez?... Et M. Devilliers reste ici, lui

qui me fait la cour, et qui roule toujours de gros yeux en me regardant.

RIFOLET.

Oui, oui, je connais son œil.

ERNESTINE, en pleurant.

Et c'est dans un pareil moment que vous m'abandonnez... vous qui dites m'aimer!...

RIFOLET, la regardant.

Elle pleure!... des vraies larmes!... Est-ce qu'elle serait de bonne foi?

ERNESTINE.

Moi qui comptais sur vous!... après ce billet que vous m'avez écrit!

RIFOLET.

Écrit?

ERNESTINE, lui montrant le billet.

Oui, ce billet au crayon que vous avez mis dans mon bouquet.

Elle le lui remet.

RIFOLET, très-surpris.

Ce billet?... dans votre bouquet?

ERNESTINE.

Nierez-vous votre écriture?

RIFOLET, prenant le billet.

J'avoue effectivement... que cette écriture est... au crayon!... (A part.) L'écriture de Devilliers!... Ah! mais j'y suis!...

ERNESTINE.

Et vous songez à me quitter, quand M. Devilliers devient plus insupportable que jamais... A l'instant même il vient de me demander un entretien ici!...

oui, il m'a dit ça à la dérobée, en me pinçant les doigts.

RIFOLET, *d'un air de pitié.*

Pincer les doigts... ah! c'est un petit moyen!... (*S'animant.*) Si ce n'est pas honteux, un homme de quarante ans, et dont les cheveux tournent au chinchilla!

ERNESTINE.

Aussi je ne m'abuse pas; il fait la cour aux deux cent mille francs que j'aurai en me mariant.

RIFOLET, *très-animé.*

Ah! mais, je conçois qu'il veuille vous épouser... il a deux cent mille raisons pour ça, à vingt sous pièce!

ERNESTINE.

Mais si ça vous contrarie, il vous serait bien facile d'empêcher cela, puisque vous devez être mon mari.

RIFOLET, *surpris et enchanté.*

Votre mari! vous m'aimez donc?

ERNESTINE.

Vous en doutiez, Monsieur! Mais vous ne m'aimez donc plus?

RIFOLET, *avec exaltation.*

Oui, Ernestine!... oui, je vous aime, je suis à vous, vous êtes à moi, nous sommes à nous pour la vie!... et même plus!... (*Se promenant à grands pas.*) A moi!... une femme jeune et jolie, et dix mille francs de rente! A ce prix-là, ordinairement on n'a que des bossues!... Et l'on se moquait de moi!... ah! je les tiens tous!... la tante d'un côté... ce gueux de Devilliers... et puis ce Sénéchal, ce gros madrépore, qui me met à la porte!... je les tiens tous!...

quel coup de mitraille!... Oui, je reste ici, je m'y cloue, je m'y incruste!

ERNESTINE.

Mais mon oncle qui vous déteste?...

RIFOLET, avec emphase et prenant une pose d'orateur.

Allez dire à votre oncle que je suis ici par votre amour, et que je n'en sortirai que par la puissance des baïonnettes!

ERNESTINE, remontant et regardant à gauche.

Ah! j'aperçois M. Devilliers; il est au bout de l'allée; il vient au rendez-vous qu'il m'a donné.

RIFOLET.

Devilliers!... très-bien!... (Appelant le jardinier, qui passe au fond venant de la droite.) Ah! Mathurin!...

MATHURIN.

Monsieur?

Il s'avance, Rifolet se met à écrire.

ERNESTINE.

Quel est votre projet?

RIFOLET, écrivant.

Laissez-moi faire, je réponds de tout! (A Mathurin.) Dites-moi?...

Il lui parle bas.

MATHURIN.

Bien, Monsieur.

Rifolet continue d'écrire.

ERNESTINE, à part.

Que veut-il donc?... Oh! je ne suis pas inquiète, il a tant d'esprit.

RIFOLET, à Mathurin.

Madame!... vous entendez bien? et cette lettre à M. Sénéchal, tout de suite; et puis après...

Il lui parle bas.

MATHURIN.

Oui, Monsieur.

Il va pour sortir, Rifolet le retient.

RIFOLET, après avoir fouillé à sa poche et lui donnant pour boire.

Tenez, mon brave, dix sous. (Mathurin sort par le fond à gauche.) Il faut toujours corrompre ces gens-là !

Rifolet remonte un peu, et le suit des yeux.

SCÈNE XII

RIFOLET, DEVILLIERS, *entrant vivement par le fond à gauche, sans voir Rifolet*, ERNESTINE.

DEVILLIERS, avec empressement, à Ernestine.

Enfin, charmante Ernestine, je vous trouve... et pour la première fois, nous sommes seuls.

RIFOLET, s'avançant.

Ah ! mon Dieu, oui !... absolument seuls !

DEVILLIERS, à Rifolet.

Toi ici?... c'est donc ainsi que tu te mets en route ?

RIFOLET.

O mon ami, j'ai réfléchi, je reste.

DEVILLIERS, vivement.

Impossible !

RIFOLET, avec aplomb.

Oui, je reste...

DEVILLIERS, surpris.

Comment !

RIFOLET.

Mais c'est pour te servir, ingrat !... je sais que tu aimes Mademoiselle, et je plaidais ta cause auprès

d'elle. (Devilliers se tourne vivement vers Ernestine, Rifolet lui prend le bras et le fait retourner de son côté. A demi-voix.) Je suis sûr que le mariage ne lui déplairait pas!

DEVILLIERS, se tournant vivement vers Ernestine.

Quoi!... Mademoiselle!

RIFOLET, lui prenant le bras et l'attirant à lui.

Tu vois que j'agis en bon parent, je suis sans rancune, moi.

DEVILLIERS.

Je ne l'oublierai jamais, et je te remercie d'être resté.

Il retourne à Ernestine.

RIFOLET, même jeu.

Je savais bien ce que je faisais!

DEVILLIERS, avec chaleur.

Est-il vrai, Mademoiselle, que vous consentiez?...

ERNESTINE, regardant Rifolet.

Monsieur, je ne sais ce que je dois répondre. (Rifolet lui fait signe de se taire; à part.) Enfin il m'a dit de le laisser faire.

RIFOLET, prenant Devilliers par le bras et l'obligeant à se tourner de son côté.

Tu vois que j'ai mis les choses en bon train; je t'ai fait valoir auprès d'elle, j'ai fait remarquer que tu étais encore un jeune homme... (appuyant) un homme très-bien!

DEVILLIERS, à Rifolet.

Merci! (A Ernestine.) Chère Ernestine!

RIFOLET, l'interrompant.

Attends donc! attends donc!

DEVILLIERS.

Eh bien! qu'as-tu?

RIFOLET, lui arrachant un cheveu.

Un cheveu gris.

DEVILLIERS.

Aïe! (Avec humeur.) L'imbécile!

RIFOLET.

Je ne croyais pas te priver... il t'en reste!

Devilliers le pousse du coude avec humeur pour le faire taire.

DEVILLIERS, à Ernestine.

Ce que Rifolet vient de m'apprendre touchant les espérances de mon amour...

RIFOLET, pendant la réplique précédente, a examiné avec attention le cheveu qu'il a arraché à Devilliers, en le posant sur sa manche, sans le quitter; il interrompt Devilliers en lui montrant le cheveu.

Mais dis-moi donc, de mon amour... Il est blanc! Il est, parbleu, bien blanc!

Devilliers le pousse du coude avec humeur pour le faire taire.

DEVILLIERS, revenant à Ernestine.

Enfin, vous avez donc deviné le langage de mes yeux? (S'interrompant.) Mais je tremble qu'on ne nous surprenne!

RIFOLET.

Ah! oui! c'est juste! tu veux que je fasse le guet... sois tranquille, je veille! (A part, en remontant la scène.) Va! va! enfonce-toi, prends-toi au piége que tu m'as tendu. (Regardant en dehors.) Justement, la voilà!

DEVILLIERS, à Ernestine.

Retenu jusqu'ici par un sentiment que je ne puis comprendre, je n'ai pas osé vous parler de mon amour... une sorte de timidité...

ERNESTINE.

A votre âge?

SCÈNE XIII

RIFOLET, MADAME SÉNÉCHAL, *venant du fond a droite,* DEVILLIERS, ERNESTINE, *sur le devant de la scène un peu à droite.*

Ils restent au fond.

RIFOLET, à madame Sénéchal qui paraît.

Chut ! un cours d'éloquence amoureuse !

MADAME SÉNÉCHAL, surprise.

Quoi !

DEVILLIERS, continuant, à Ernestine.

Mais, puisque vous daignez m'encourager, je puis enfin vous dire que tout mon bonheur serait d'obtenir votre main.

MADAME SÉNÉCHAL.

Ciel !

ERNESTINE.

Ma main ?

DEVILLIERS.

Mais il faut encore du mystère... bientôt je saurai préparer votre tante... et puisque nous sommes sans témoins...

RIFOLET, descendant vivement la scène et passant entre Ernestine et Devilliers en toussant comme pour prévenir ce dernier.

Hum ! hum ! quelqu'un ! silence !

ERNESTINE.

Ma tante !

DEVILLIERS, à Ernestine.

Silence ! (A madame Sénéchal, qui est encore un peu au fond, avec aplomb.) Ah ! Madame, je parlais de vous... je disais à mademoiselle Ernestine...

MADAME SÉNÉCHAL, très-froidement.

J'ai tout entendu, Monsieur!

DEVILLIERS, interdit.

Mais, Madame, en vérité, je ne comprends pas!

RIFOLET, à Devilliers, en passant entre lui et madame Sénéchal.

Laisse-moi faire, je vais te tirer d'embarras. (A madame Sénéchal.) Je vois bien qu'il faut que je vienne au secours d'un ami, d'un parent dans la peine... car il y est! (A Devilliers.) N'est-ce pas que tu y es?... (à part) dedans!

DEVILLIERS.

Que signifie?...

RIFOLET.

Il faut que vous sachiez la vérité... Mon ami Devilliers devait vous présenter une requête...

DEVILLIERS, à part.

Ma foi, autant s'expliquer tout de suite. (Haut, en s'avançant.) Oui, Madame.

RIFOLET, l'interrompant et l'éloignant de la main.

Laisse-moi parler, j'arrange ton affaire. (A madame Sénéchal.) Il aime mademoiselle Ernestine...

DEVILLIERS, de même.

Oui, Madame.

RIFOLET, même jeu.

Il aspire à sa main...

DEVILLIERS.

Oui, Madame.

RIFOLET.

Et comme en ce moment, il a l'air un peu sens devant dimanche, c'est à moi de le suppléer!... C'est donc en son nom, Madame, que je vous

demande la main de mademoiselle Ernestine... pour moi !

DEVILLIERS ET MADAME SÉNÉCHAL, très-surpris.

Quoi !

RIFOLET, gaiement.

Sans doute, mon excellent ami adore Mademoiselle, ce qui est très-naturel; mais c'est moi qui suis aimé, ce que je trouve plus naturel encore.

Madame Sénéchal prend un air de dédain.

ERNESTINE.

Oui, ma tante !

DEVILLIERS, à part.

Je suis joué !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Ainsi donc, de moi l'on se moque ?...
Se jouer de ma bonne foi !

RIFOLET, gaiement.

Je t'ai rendu le réciproque.
N'étais-je pas dans mon emploi ?
Je tenais mon titre de toi !
Ce n'est rien qu'une représaille,
Et plus que toi je dois l'aimer :
On comprend qu'un homme de paille
Soit très-sujet à s'enflammer ! } (*bis.*)

Il dit le *bis* en se retournant vers madame Sénéchal, qui reste impassible.

MADAME SÉNÉCHAL, à Rifolet.

Mais, Monsieur, ce mariage est impossible ! la fortune de ma nièce...

RIFOLET.

Eh ! Madame, qu'est-ce que la fortune, quand on s'aime ?... cela n'empêche pas d'être heureux !

MADAME SÉNÉCHAL.

Non, Monsieur, vous n'y pensez pas !

DEVILLIERS, à part.

Tout espoir n'est pas perdu !

SÉNÉCHAL, dehors, avec colère.

Ah ! il n'est pas parti ? (Paraissant.) Je vais le flanquer à la porte, moi !

RIFOLET.

Mais, Madame ! je me permettrai de vous dire...

SCÈNE XIV

DEVILLIERS, SÉNÉCHAL, *venant du fond à gauche, une lettre à la main*, RIFOLET, MADAME SÉNÉCHAL, ERNESTINE.

SÉNÉCHAL, à Rifolet en lui montrant la lettre.

Comment, Monsieur, vous osez !...

RIFOLET, l'écartant de la main.

Monsieur Sénéchal, laissez-nous tranquilles ! (A madame Sénéchal.) Madame...

SÉNÉCHAL, l'interrompant avec éclat.

M'écrire une pareille lettre !

RIFOLET, de même.

Laissez-nous donc tranquilles ! Asseyez-vous ! (A madame Sénéchal.) Madame !

SÉNÉCHAL, lisant en s'approchant de Rifolet.

« Je suis aimé ! il ne me manque plus que votre consentement. »

RIFOLET, de même.

Monsieur Sénéchal, causez un instant avec Devilliers, qui s'ennuie.

SÉNÉCHAL.

Mon consentement !... pour faire la cour à ma femme !... Ah !...

RIFOLET.

Oui, Madame... J'aime mademoiselle Ernestine, et vous opposer à ce mariage, c'est me réduire au désespoir, c'est me désobliger... vous, qui avez été si bienveillante pour moi! (A demi-voix.) Julie!

Mouvement de madame Sénéchal.

SÉNÉCHAL, avec joie.

Quoi! c'est Ernestine qu'il aime!... Ah! mais ça me va! ça me va mieux!

Sénéchal passe entre Rifolet et sa femme.

RIFOLET.

Qu'entends-je, vertueux Sénéchal!

DEVILLIERS, regardant madame Sénéchal avec intention.

Mais, Madame ne peut consentir raisonnablement... un employé à mille écus!

RIFOLET.

Et quinze cents francs de rente!

MADAME SÉNÉCHAL, à Devilliers, froidement.

Vous vous trompez, Monsieur, dès que cette union convient à mon mari, elle m'est agréable.

SÉNÉCHAL, avec joie.

Ah! ma femme m'adore!... j'en suis bien aise!

MATHURIN, entrant par le fond à gauche.

Le cabriolet de M. Devilliers l'attend; le cheval est attelé.

DEVILLIERS, remontant vivement.

Comment! qui a donné l'ordre?

RIFOLET.

C'est moi!

SÉNÉCHAL.

Ce cher Devilliers, il nous quitte! ah! j'en suis fâché!

MADAME SÉNÉCHAL, faisant passer Ernestine auprès de Rifolet.

Oui, les affaires de monsieur le rappellent à Paris. Nous serions désolés que nos intérêts compromissent les siens.

DEVILLIERS, à madame Sénéchal, en redescendant un peu la scène.

Cependant, Madame, je croyais... (Madame Sénéchal lui lance un regard significatif. A part.) Et chassé! rien n'y manque!

Il fait un mouvement pour sortir, Rifolet le retient.

RIFOLET, raillant.

Tu avais fait donner l'avoine à Cocotte... C'était une bonne précaution... moi j'ai fait atteler, parce que je me suis dit : Que diable Devilliers fera-t-il ici? (Prenant Ernestine sous le bras; Sénéchal prend le bras de sa femme.) Mon oncle d'un côté, moi de l'autre, avec nos femmes, bras dessus, bras dessous, tu marcherais donc devant nous, la canne à la main, comme un tambour-major, ou derrière, comme un domestique, ou au milieu, comme un prisonnier? ça serait ridicule.

SÉNÉCHAL.

Ça ne se peut pas!

DEVILLIERS, prenant son parti en riant.

Eh! eh! eh bien!... mais quoi donc, Rifolet!... c'est bien, c'est de bonne guerre.

RIFOLET, riant.

Bien joué, n'est-ce pas? tu avais la première manche, j'ai gagné la seconde. (Indiquant Ernestine.) Et la belle est à moi.

SÉNÉCHAL.

Tiens! c'est un calembourg! j'allais le dire... il est très-spirituel, mon neveu. Je suis enchanté d'avoir

fait sa connaissance. (Prenant la main de Rifolet.) Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RIFOLET, tirant Devilliers à part, sur le devant de la scène.

Tu sais?... tu m'as appris ce que c'est qu'un plastron. (Riant.) L'état est bon, il rapporte!... mais, en retour, je dois te dire quel personnage tu viens de jouer ici... dans toutes les langues vivantes, cela s'appelle...

DEVILLIERS, froidement.

Cela s'appelle?...

RIFOLET, riant.

Cela s'appelle un Jobard! (Légèrement.) Adieu, cousin! bon voyage!

CHOEUR.

AIR : *Bravo, bravo, l'escamoteur* (du premier acte).

RIFOLET.

Adieu donc, adieu, cher cousin,
Courage,
Et bon voyage!
Espérons que le temps, enfin,
Calmera ton chagrin.

DEVILLIERS.

Adieu donc, adieu, cher cousin,
A part.
J'enrage!...
Mais je gage
Qu'on apprendra bientôt, enfin,
Qu'il n'est pas le plus fin.

SÉNÉCHAL, ERNESTINE et MADAME SÉNÉCHAL.

Espérez un plus doux destin,
Courage,
Et bon voyage!
A part.
Et bientôt, à son tour, l'hymen
Calmera son chagrin.

Pendant le chœur, Rifolet et Sénéchal reconduisent Devilliers, qui sort par le fond à gauche.

RIFOLET, au public.

AIR *du Cheval* (du *Brasseur de Preston*).

Mon adversaire est fugitif,
C'est assez significatif;
Et je crois avoir, moi, chétif,
Assez bien conduit mon esquif.
Son projet mystificatif
N'a pas dû me trouver rétif.
On m'enrichit, c'est lucratif;
J'ai femme charmante, à l'œil vif :
Pour un personnage passif,
Pour un plastron un peu naïf,
Mon rôle est très-récréatif,
Je tiens fort à cet adjectif!
De Plastron je garde la place.
Car les auteurs, d'un air craintif,
M'ont dit : Ce soir, soyez, de grâce,
Notre plastron préservatif.
J'accepte un emploi qui m'honore ;
Mais vous comprenez mon motif,
C'est que j'y crois trouver encore
Un avantage positif :
Il est un bruit dont je raffole,
C'est le tapage approbatif ;
Qu'ici, sans crainte de contrôle,
Tout spectateur bien expansif,
Des pieds, des mains, de la parole,
Fasse un usage convulsif!
Et me proclame, dans ce rôle,
Un plastron désopilatif.

TOUS, en chœur.

Ah ! proclamez-{le / moi} dans ce rôle
Un plastron désopilatif.

FIN DU PLASTRON

LA

FAMILLE DU FUMISTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 5 février 1840.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. VARNER ET LAUZANNE.

PERSONNAGES

LEFÈVRE, ancien fumiste (60 ans)[1].
JÉROME, son fils, fumiste (35 ans)[2].
FRÉDÉRIC, jeune élégant (25 ans)[3].
DUMOULIN, avocat (48 ans)[4].
ALFRED, son fils (25 ans)[5].
FRANÇOIS, domestique de Dumoulin[6].
POUPARD, charpentier (45 ans)[7].
AUBRY, nourrisseur (50 ans)[8].
LOUISE, nièce de Lefèvre (20 ans)[9].
LÉONIE, fille de Dumoulin (17 ans)[10].
ADÉLAÏDE, paysanne (26 ans)[11].
HABITANTS de Montmartre, des deux sexes.

L'action se passe, au premier acte, a Paris, chez Dumoulin ; au deuxième acte, à Montmartre, chez Lefèvre.

1. M. Leménil. — 2. M. Achard. — 3. M. Germain. — 4. M. Dormenil. — 5. M. Faugère. — 6. M. Oscar. — 7. M. Barthélemy. — 8. M. Bachelard. — 9. Mademoiselle Clarisse. — 10. Mademoiselle Céline. — 11. Mademoiselle Thaïs.

LA

FAMILLE DU FUMISTE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Dumoulin; au fond, une cheminée surmontée d'une glace; à droite et à gauche de la cheminée, deux portes : celle de droite est censée conduire à l'extérieur, celle de gauche à la salle à manger; à gauche, au premier plan, la porte de l'appartement de Léonie; à droite, au premier plan, celle du cabinet de Dumoulin.

SCÈNE PREMIÈRE

DUMOULIN, *en robe de chambre élégante*, LÉONIE, *en négligé du matin.*

Ils sont assis devant une table servie à gauche, et achèvent de déjeuner. Il y a une bouteille sur la table.

DUMOULIN.

Comment, Léonie, tu me laisses déjeuner seul? Tu n'as rien pris... es-tu malade?

LÉONIE.

Malade? non, mon père, mais fatiguée du bal. Gaiement.) Oh! j'ai dansé!...

DUMOULIN.

Ma soirée était brillante... mes invités s'en sou-

viendront longtemps. (*A part.*) Quand on a des enfants à marier, un bal est toujours une question d'avenir. (*Haut.*) Et puis, ton frère était là, qui n'aurait pas souffert que tu fisses tapisserie comme une douairière.

LÉONIE, *d'un petit air boudeur.*

Alfred?... un joli cavalier!... et si j'avais compté sur lui...

AIR : *Quand il est là, la peur me gagne* (*Impressions de voyage*).

Bien qu'un frère, la chose est sûre,
Soit un ami franc et loyal
Que nous à donné la nature,
C'est vrai partout, mais pas au bal.
De sa sœur, chevalier fidèle,
Si quelqu'un osait l'offenser,
Il donnerait ses jours pour elle,
Avec gentillesse.
Mais il ne la fait pas danser.

SCÈNE II

DUMOULIN, LÉONIE, *assis;* FRANÇOIS, *puis* LOUISE.

FRANÇOIS, *entrant par la porte du fond.*

Une jeune fille demande à parler à Mademoiselle

DUMOULIN.

Qui ça?

FRANÇOIS.

Elle dit que c'est pour être femme de chambre.

DUMOULIN.

Ah! bien, bien! faites entrer! je sais...

François sort.

LÉONIE.

Comment?... une femme de chambre? pour moi?

DUMOULIN.

Oui, ma fille, cela donne à une maison un vernis d'opulence, cela fait bien. La vicomtesse m'a parlé hier d'une jeune orpheline à laquelle elle s'intéresse; je suis bien aise d'être agréable à madame de Balby. Elle a, tu le sais, une fille charmante dont ton frère est amoureux... c'est un mariage que j'espère bientôt conclure et qui unira nos deux familles. Et puis, un avocat qui donne asile à une orpheline, cela se répand, cela se redit... Je te recommande cette jeune fille; traite-la avec égards, la vicomtesse m'en saura gré.

FRANÇOIS, amenant Louise et lui indiquant Léonie. Ils entrent par le fond, à droite.

Voilà mademoiselle.

LÉONIE, avec douceur.

Approchez.

DUMOULIN.

Vous venez de la part de madame de Balby?

LOUISE, s'avançant timidement.

Oui, Monsieur.

DUMOULIN.

Vous avez déjà servi?

LOUISE.

Non, Monsieur, et sans les malheurs que j'ai éprouvés, je ne me mettrais pas en maison.

LÉONIE, avec intérêt.

Vous avez été malheureuse?

DUMOULIN, à part.

Des malheurs!... ce sont toujours les malheurs

qui font les domestiques. Consultez les vingt mille portiers qui exercent à Paris, vous n'en trouverez pas cinquante qui avouent leur vocation. C'est toujours la Révolution qui les a suspendus au cordon.

LÉONIE.

Et vous n'avez pas d'état?

LOUISE.

Pardon, Mademoiselle, je suis couturière. Je travaillais chez moi; mais il y a tant de jeunes gens qui croient que parce qu'on est seule et ouvrière...

DUMOULIN.

C'est bien, mon enfant.

LOUISE.

Voilà pourquoi j'ai désiré me placer dans une maison respectable, et madame la vicomtesse m'a adressée à vous.

DUMOULIN.

Vous vous nommez?

LOUISE.

Louise, Monsieur.

DUMOULIN.

Eh bien! Louise, dès ce moment vous appartenez à ma fille. (A demi-voix à Léonie.) Elle te convient?

LÉONIE.

Beaucoup, beaucoup.

LOUISE, avec joie.

Oh! merci bien, Monsieur et Mademoiselle, merci bien! (A Léonie.) Je vous demanderai un peu d'indulgence; je ne suis pas bien au courant du service, mais je ferai mes efforts pour vous satisfaire.

LÉONIE, avec bonté.

Et vous y réussirez.

ALFRED, hors de vue.

Ne crains donc rien, je prends tout sur moi.

DUMOULIN, se levant, à Léonie qui quitte aussi la table.

J'entends la voix de ton frère. (A François qui a enlevé la table et la range à gauche.) Il était donc chez lui ?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

DUMOULIN.

Pourquoi n'est-il pas venu déjeuner?

FRANÇOIS.

Parce qu'il a reçu ce matin la visite d'un de ses amis.

DUMOULIN.

Ah! (A Louise.) Passez chez ma fille et entrez en fonctions.

LÉONIE.

Venez avec moi, Louise.

LOUISE, à part, la suivant.

Oh! que je suis contente!

Elle sort avec Léonie par la porte, à gauche, au premier plan.

SCÈNE III

DUMOULIN, ALFRED, FRÉDÉRIC.

ALFRED, entrant le premier par la porte à droite, et se retournant vers la porte.

Entre donc, chevalier timide.

DUMOULIN, avec cordialité.

Monsieur Frédéric...

FRÉDÉRIC, en tenue très-élégante.

Qui vous prie d'excuser son indiscrétion... se présenter chez vous à pareille heure...

ALFRED.

C'est vrai, il n'est que midi... aussi n'osait-il pas... mais je n'ai pas voulu le laisser partir sans vous l'amener.

DUMOULIN.

Et tu as bien fait... les amis de mon fils seront toujours les bienvenus.

Frédéric s'incline.

ALFRED.

Il est aujourd'hui fort occupé. Il y a ce matin réunion du Jockey's Club, pour un steeple chase qui a lieu tantôt, et dont Frédéric est la pierre angulaire, la clef de voûte, que sais-je?

DUMOULIN, riant.

Ah! bravo! j'aime ces courses-là... des membres brisés, des côtes enfoncées... à l'anglaise!... Oh! c'est noble, c'est aristocratique... il n'y a que la haute société qui puisse se permettre cela.

ALFRED, riant.

Le fait est que quand on a besoin de ses bras...

DUMOULIN.

Et vous devez prendre part à cette course?

FRÉDÉRIC.

Un de mes chevaux, non pas moi... ah! je ne suis pas excentrique à ce point. Je risque un cheval, un jockey; mais payer et se rompre les os, comme le font beaucoup de mes amis, c'est être dupe deux fois; l'usage n'en exige qu'une... aussi je me dévoue... il faut bien faire quelque chose.

DUMOULIN.

J'imagine, Monsieur, que ce ne sont pas les distractions qui vous manquent. Vous êtes reçu dans les hauts salons; votre place est marquée dans la diplomatie, dans l'administration.

FRÉDÉRIC, gaiement.

Oh! moi, Monsieur, je professe avant tout l'art de vivre agréablement, sans vouloir faire supporter à personne, pas même au budget, le poids de mon oisiveté; et je vous avoue que ce n'est pas dans les calculs de l'ambition que j'ai cherché la solution de ce grand problème qu'on appelle le bonheur.

DUMOULIN.

Où donc le prenez-vous?

FRÉDÉRIC.

Dans la vie intime; oui, dans la vie de famille. Je crois que je suis né pour le tête-à-tête du ménage.

Air *du Baiser au porteur.*

Ne trouver jamais une femme
Qui, sans rougir, vous dise : Mon ami!
Ah! c'est emprisonner son âme,
C'est, à mon sens, n'être heureux qu'à demi. (*bis.*)
A pareil prix, la vie est importune :
Car le bonheur n'est pas comme l'argent...
Le bonheur est une fortune
Que l'on double en la partageant.

DUMOULIN.

Y a-t-il longtemps que vous avez formé ce riant projet?

FRÉDÉRIC.

Trois mois, Monsieur.

ALFRED, à part.

Depuis qu'il a vu ma sœur.

FRÉDÉRIC, avec chaleur.

Mais cette femme en qui je mettrais mon avenir, mes espérances, ma vie, répondra-t-elle à mes vœux?

DUMOULIN.

Pourquoi pas? vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes bien... vous trouverez cela.

FRÉDÉRIC, avec entraînement.

Monsieur..... (Reprenant avec légèreté.) Mais j'oublie, étourdi que je suis... j'ai un pari engagé... je dois faire courir mon petit alezan; il faut que je donne des ordres. Si M. Dumoulin était curieux de ce spectacle...

DUMOULIN, riant.

Moi? je me figure parfaitement ce que c'est. Rester deux ou trois heures au soleil ou à la pluie, puis voir passer devant soi un cheval qui galope et qui disparaît aussitôt... mille remerciements! je ne suis pas assez cavalier pour apprécier ces choses-là.

FRÉDÉRIC.

C'est dommage... j'aurais profité de l'occasion pour vous demander quelques conseils sur un petit procès dont je suis menacé.

DUMOULIN.

Qu'à cela ne tienne! venez tantôt dîner avec nous.

FRÉDÉRIC, s'inclinant.

Monsieur...

DUMOULIN.

Vous nous trouverez en famille.

ALFRED, avec intention.

Tu entends?

FRÉDÉRIC, à Dumoulin.

Monsieur, je suis trop flatté...

AIR *du Portrait du diable.*

A regret je vous quitte.
Le temps presse : il me faut
Abréger ma visite...
Mais je reviens bientôt.

ALFRED.

A regret il nous quitte,
Le temps presse : il lui faut
Abréger sa visite...
Mais je l'attends bientôt.

DUMOULIN.

A regret il nous quitte...
Le temps presse : il lui faut
Abréger sa visite...
Mais je l'attends bientôt.

Frédéric serre la main d'Alfred, salue Dumoulin et sort par le fond à droite. Alfred l'accompagne jusqu'à la porte.

SCÈNE IV

ALFRED, DUMOULIN, *puis* LÉONIE.

DUMOULIN.

Dis-moi donc un peu... Ton ami Frédéric?...

ALFRED.

Eh bien?

DUMOULIN.

Tu me l'as présenté; je l'ai accueilli, c'était tout simple. Depuis trois mois nous le trouvons partout où nous allons... c'est à merveille; mais un jeune

homme ne peut pas être reçu sur le pied de l'intimité dans une maison où il y a une jeune personne, sans qu'on sache à quoi s'en tenir sur ses intentions.

ALFRED.

Je les crois telles que vous pouvez les désirer.

DUMOULIN.

Il affiche un certain luxe... Il a de la fortune?

ALFRED.

Mais oui... il a hérité de sa mère... il fait bonne figure dans le monde.

DUMOULIN.

Et sa famille?

ALFRED.

Je ne la connais pas. Quant à lui, c'est à Louis-le-Grand que notre liaison a commencé. En quittant le collége, nous nous étions perdus de vue; il y a six mois, je le rencontrai dans la société, nous renouâmes connaissance, et je vous le présentai. Ce qui m'a plu en lui, c'est qu'il parle de son père avec une grande vénération, (avec sentiment) comme je parle du mien.

DUMOULIN.

Cela fait son éloge; cependant, je serais bien aise de savoir au juste... car enfin, s'il s'agit d'un établissement pour ta sœur...

LÉONIE, entrant étourdiment par la porte à gauche.

Mon père, je suis enchantée de la femme de chambre que vous m'avez donnée... douce, intelligente, et une physionomie qui inspire la confiance!

DUMOULIN, sans l'écouter.

Si tu nous étais revenue un peu plus tôt, tu aurais trouvé ici M. Frédéric.

LÉONIE, avec étourderie.

Et il est parti?... Ah! que je suis fâchée!

DUMOULIN.

Il paraît qu'il ne te déplaît pas?

LÉONIE, baissant les yeux.

Il danse si bien!

DUMOULIN.

Et hier, c'était toujours avec toi, de préférence.

LÉONIE, vivement, et baissant les yeux.

Comme mon frère avec mademoiselle de Balby.

DUMOULIN, passant au milieu.

C'est vrai!

ALFRED.

Ah! mon père, mademoiselle de Balby est si jolie! et puis je ne connaissais pas la plupart de vos invités.

DUMOULIN, sérieusement.

Ce sont tous nos voisins, tous chasseurs de la compagnie que j'ai l'honneur de commander. On va nommer un chef de bataillon, et je me porte candidat... sans cela, aurais-je donné ce bal? il fallait bien assurer mon élection et la tienne!

ALFRED, étonné.

La mienne!...

DUMOULIN.

Sans doute... je voudrais te faire nommer capitaine à ma place, la compagnie ne changerait pas de nom.

ALFRED.

Je vous avoue, mon père, que je ne tiens pas à être le parrain de la compagnie.

DUMOULIN.

Oui, mais moi, j'y tiens... Crois-tu qu'il n'y ait pas une certaine gloire à ajouter quelque chose à l'uniforme de sa compagnie? à la doter d'un pompon inattendu, d'une aigrette qu'on a imaginée soi même? à faire courir sur toutes les coutures un passe-poil oublié par la loi? à entendre dire : Quelle est donç cette belle compagnie qui a le pompon de telle ou telle façon? — C'est la compagnie Dumoulin. — Bah? — Oui... Cela se répète... Peu à peu, le nom du capitaine, plus facile à retenir qu'un chiffre, remplace celui de la compagnie; on né sait plus qu'on est chasseur de tel bataillon, mais on sait qu'on appartient à la compagnie Dumoulin, qui devient un fief, un héritage, un immeuble... par destination! et plus tard... qui sait? la compagnie peut trouver l'occasion de se distinguer, et alors...

ALFRED.

Je ne vous comprends pas.

Pendant ce temps et le couplet qui suit, Léonie a remonté la scène et reste au fond.

DUMOULIN.

AIR *d'Aristippe.*

Si quelque jour, faveur noble et chérie,
Un ruban nous est réservé,
Il tombe dans la compagnie
Sur le point le plus élevé ;
Mille exemples nous l'ont prouvé.
Problème heureux, bien facile à résoudre,
Car la physique a d'immuables lois :
Les clochers attirent la foudre...
Et les capitaines la croix !

ALFRED.

J'ignorais, mon père, les projets que vous avez faits.

DUMOULIN.

N'importe... j'aurais voulu te voir plus empressé auprès de mes invités.

ALFRED.

Ah! c'est qu'il y en avait vraiment qui imposaient le rire; ce gros entre autres, ce gros qui est enroué...

LÉONIE, riant.

Et qui a la figure couleur de pensée!...

DUMOULIN.

Je sais; c'est un maire de la banlieue, homme très-influent dans sa commune... On va renommer le conseil général, je désirerais en faire partie, et comme il dispose de trente voix...

ALFRED, riant.

C'est bien généreux à lui de n'en pas réserver une pour son usage.

LÉONIE, riant aussi.

Il avait un col de chemise si exorbitant qu'on eût dit une tête dans un cornet de papier.

ALFRED, de même.

Ah! ah! ah!... oui, je l'ai aussi remarqué... (Changeant de ton.) Mais, mon père, est-ce que vous continuerez à recevoir ces gens-là?... que j'honore d'ailleurs.

DUMOULIN.

Je les honore aussi; mais une fois l'élection faite, bonsoir!... autrement, on fuirait mon salon... madame

de Balby, elle-même, bien que spirituelle et sans préjugés, cesserait de me voir.

LÉONIE, légèrement.

Par exemple, mon père, quand vous redonnerez un bal, tâchez qu'on n'y soit pas asphyxié par la fumée comme nous avons failli l'être cette nuit.

DUMOULIN.

C'est vrai, tout le monde pleurait en dansant... comme c'était gai!... (Changeant de ton.) J'avais dit à François de faire venir le fumiste.

LÉONIE.

Je crois qu'il est allé le chercher ce matin.

DUMOULIN.

Il aurait dû y aller plus tôt... Je ne garderai pas ce garçon-là... il est d'une négligence...

SCÈNE V

LES MÊMES, JÉROME, *tombant par la cheminée; costume d'ouvrier fumiste : bourgeron, genouillères en cuir, râclette en cuivre, à la ceinture; linge très-blanc, pantalon de toile par-dessus un pantalon de drap.*

TOUS, excepté Jérôme, qui cherche à se relever.

AIR : *D'où vient donc ce tapape* (*Impressions de voyage*).

Quel est donc ce mystère ?
Qui peut donc ainsi faire
Venir ici quelqu'un soudain,
Par ce chemin ?
Comment, par quel mystère
Cela peut-il se faire ?
C'est inouï,
Qu'il tombe ainsi
Un homme ici !

JÉROME, toujours à terre.

Ah ben! ah! pour le coup, en voilà d'un' sévère :
J'tomb' les quatr' fers en l'air, comme un chat d'un' gouttière,
Je n' suis pas malheureux d'en êtr' quitt' pour la peur.

Se relevant.

Messieurs, la compagnie, j'ai bien l'honneur!

TOUS.

Quel est donc ce mystère? etc.

DUMOULIN.

Qui êtes-vous? que voulez-vous? (Appelant.) François! François!

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRANÇOIS.

DUMOULIN, à François, qui entre par la porte du fond, à droite.

Connaissez-vous cet homme?

FRANÇOIS.

C'est le fumiste que Monsieur m'a envoyé chercher ce matin.

DUMOULIN.

Ah! le fumiste!

JÉROME.

Jérôme, à vous servir, si j'en étais capable. (François sort.) J'ai grimpé dans la cheminée de la chambre d'à côté, pour voir d'où ça devenait, et puis en *ajambant*, v'là-t-il pas que le pied me manque et que je déboule! Depuis quinze ans que je suis dans la fumisterie, je peux dire que j'en ai arpenté, de ces tuyaux de cheminée; mais jamais... c'est la première fois que ça m'arrive... J'ai vu le moment où

je pouvais pas me relever, comme une tortue qu'on met sur le dos... Ah! ah!

Il rit. Alfred et Léonie sont remontés au fond, et causent auprès de la cheminée.

DUMOULIN.

Avez-vous trouvé pourquoi la cheminée fume?

JÉROME.

Je l'ai trouvé sans le trouver, M'sieur...

Il cherche le nom.

DUMOULIN.

Enfin, pouvez-vous y remédier?

JÉROME, qui n'a pas compris.

S'il vous plaît?

DUMOULIN.

Je vous demande si vous pouvez y remédier.

JÉROME.

Si je peux y *réméder?*... Pourquoi alors que je serais fumiste? Autant vaudrait que je serais cordonnier, sans vous commander.

DUMOULIN.

Je n'ai pas eu l'intention de vous fâcher.

JÉROME, gaiement.

Me fâcher, moi? Jamais! Non, monsieur Dumoulin! Pour en revenir, je vous dirai que je ne sais pas encore au positif ce qu'il faut à votre cheminée, vu que j'ai déboulé trop tôt; mais autant que je peux croire, je crois qu'il faut une languette pour pas que la fumée de l'autre rabatte, parce que c'est la raison pourquoi... Vous comprenez bien, monsieur Dumoulin : voilà deux cheminées qui se touchent l'une pour l'autre; il y a deux fumées... ayant deux fumées...

DUMOULIN, l'interrompant.

Je comprends, je comprends.

Il remonte un peu la scène.

JÉROME, à part.

Ah bien! en v'là un à confire : il comprend ce que je n'y ai pas dit.

DUMOULIN.

Enfin, vous savez ce qu'il faut faire?

JÉROME.

Oui, monsieur Dumoulin, une languette.

DUMOULIN.

Bien! bien! une machine fumivore.

JÉROME, d'un ton goguenard.

Vous en êtes encore là, vous? Des banques! ils ont des inventions, à présent, que le diable n'y connaît rien. Ils donnent des noms baroques à ça, et le public mord... parce que, voyez-vous, monsieur Dumoulin, le gobe-mouches est très-populeux à Paris; il fait venir le breveté, et lui dit : je fume! Le breveté lui emmanche *une* appareil ; on le paie, il tire ses guêtres... débarbouille-toi comme tu pourras... et le gobe-mouches se console en disant : Je fume tout de même, mais ça a un nom chinois!... Moi, c'est différent, j'ai *une* appareil que je fabrique par moi-même, voyez-vous...

DUMOULIN, avec ironie.

Oh! alors il doit mieux valoir que ceux de vos confrères !

JÉROME.

Monsieur Dumoulin, vous avez l'air d'écorner le fumiste ! vous avez tort. Si ça fume, vous ne paierez pas... Je ne peux pas mieux vous dire.

DUMOULIN, à part.

Il est bavard cet homme! (Haut.) Enfin examinez, voyez!... et que cela ne fume plus... c'est l'essentiel.

JÉROME.

Monsieur Dumoulin, soyez paisible, et comptez sur moi! je suis un ingrat!

DUMOULIN.

Comment, vous êtes un ingrat.

JÉROME, riant.

C'est une chose qui se dit dans la fumisterie

AIR *de l'Écu de six francs.*

La fumée est ma bienfaiteuse;
C'est ell' qui m' nourrit censément,
Puisque, sans c'te pauvr' malheureuse,
Pas besoin d' nous; naturell'ment.
L' métier aurait peu d'agrément.
Et j' fais à cell' par qui j'existe
Un' guerre à mort!... (C'est mon état.)
Alors, je suis donc un ingrat!...
C'est une farce de fumiste.

Il rit.

DUMOULIN.

Allons!... c'est très-bien, c'est très-bien!

JÉROME, se rengorgeant.

Mais ça n'est pas encore trop mal.

Jérôme va à la cheminée dont il examine l'intérieur. Alfred redescend avec sa sœur; lui à la droite de Dumoulin; elle à sa gauche.

DUMOULIN.

Alfred, il faut faire une petite visite à la vicomtesse... au point où nous en sommes.

ALFRED.

Oui, mon père.

DUMOULIN.

Moi, je vais lui écrire et lui faire pour toi une demande formelle.

ALFRED.

Que de bonté !

DUMOULIN.

Tu me remercieras plus tard ; (appelant) François !

ALFRED, offrant la main à Léonie.

Viens-tu, ma sœur? ah ! j'ai bon espoir !

LÉONIE, à part.

Et moi aussi !

Ils sortent par la gauche.

DUMOULIN, à François, qui paraît.

M. Frédéric doit revenir tantôt, vous le ferez entrer dans mon cabinet.

Dumoulin sort par la porte à droite, au premier plan. François va à la table à gauche et se dispose à la desservir.

SCÈNE VII

JÉROME, FRANÇOIS.

JÉROME, à genoux dans la cheminée ; à François.

Quoique ça, je vous remercie toujours de m'être venu chercher, vous ! vous êtes un bon enfant.

FRANÇOIS, s'avançant.

Est-ce qu'il y a de quoi?

JÉROME, descendant la scène.

Ah ça ! c'est pas ça... Faites comme si vous toussiez, comme si vous auriez un chat dans le gosier, et venez me rejoindre en face, au petit Bacchus : je vous offre une politesse.

FRANÇOIS.

Je ne peux pas... merci !

JÉROME.

Ça ne se refuse pas; le matin c'est une tisane propre à l'homme, ça.

FRANÇOIS.

Non, merci ! vrai... Monsieur le fils ou le père n'auraient qu'à m'appeler, je ne risquerais rien !

JÉROME.

Est-ce qu'ils sont chiens ?

FRANÇOIS.

Pardi ! des avocats ! ça économise sur tout, excepté sur les paroles.

JÊROME.

C'est bon ! je salerai le mémoire. L'ancien a l'air un peu de faire sa tête... Il me semble pourtant que des avocats, c'est pas des mylords anglais.

FRANÇOIS.

Et fier avec le petit monde !

JÉROME.

Des infirmes, alors !

FRANÇOIS.

Dites donc, monsieur Jérôme, je ne peux pas sortir, mais on peut se rafraîchir tout de même.

Il lui montre la bouteille qui est restée sur la table.

JÉROME.

Il y a moyen de moyenner ? Ça y est !

FRANÇOIS, versant dans les deux verres.

Vous n'êtes pas fier, vous ! vous avez voulu rester votre premier ouvrier, quoique vous soyez à votre aise... à ce qu'on dit... Pourquoi donc que tous les fumistes sont riches ?

JÉROME.

Je suis à mon aise, c'est vrai. Si aujourd'hui pour demain je voulais me croiser les bras, j'ai assez de quoi. Mais alors je serais donc obligé de me promener en omnibus toute la journée avec une canne à pomme d'or, et des bottes vernies comme il y en a d'aucuns. Ça m'irait tout juste comme un chapeau à trois cornes sur le dos de l'*obelixe*. (Il rit.) Eh! eh! eh! c'est une farce de fumiste. (Il boit.) Tiens! c'est du Bordeaux! c'est fade.

FRANÇOIS.

C'est du Château-Margaux.

JÉROME.

Je ne vous dis pas... mais ça ne gratte pas, ça ne flatte pas le palais d'un homme... C'est du vin ça, à trois francs, peut-être quatre francs le litre que ça revient; nous avons des petits vins d'Orléans qui grattent plus que ça, et vous avez l'agrément d'en boire dix litres pour le prix.

FRANÇOIS.

Ça n'empêche pas que c'est du fameux vin... Il y en a encore...

Il verse de nouveau.

JÉROME.

Oh! vous autres domestiques, vous avez le goût des maîtres.

FRANÇOIS.

A votre santé, monsieur Jérôme!

JÉROME.

A vous pareillement!

AIR : *Les Gueux, les gueux.*

ENSEMBLE { Buvons, buvons ! et d'autorité
A notre santé !
Viv' la gaîté !

FRANÇOIS.

Dans la fiol' qu'on a touchée,
Il n' doit jamais rien rester.
L' vin d'un' bouteill' débouchée
Est sujet à s'éventer.
Buvons, etc.

JÉROME.

Des grands, l'absence agréable
Fait le bonheur des petits.
Les souris dans'nt sur la table,
Lorsque les chats sont sortis.

TOUS LES DEUX.

Buvons, buvons ! etc.

Au moment où ils trinquent, Dumoulin entre par la porte du premier plan, à droite.

SCÈNE VIII

FRANÇOIS, JÉROME, DUMOULIN.

DUMOULIN.

Ah ! monsieur le fumiste, j'ai oublié de vous dire... (Il s'arrête tout à coup en voyant François et Jérôme le verre à la main.) Eh bien ?

FRANÇOIS, effrayé.

Monsieur !

JÉROME, à part.

Enfoncés !

DUMOULIN.

Il paraît, monsieur François, que vous faites les honneurs de chez moi en mon absence ?

FRANÇOIS, balbutiant.

Monsieur... je...

DUMOULIN.

Il suffit.

JÉROME, avec aplomb.

Monsieur Dumoulin, faut pas vous faire de la bile pour ça. Je voulais l'emmener au coin ; lui, solide au poste, il n'a pas voulu sortir... histoire du devoir. Cette bouteille s'est trouvée là... c'est une chose qui se fait dans toutes les maisons... seulement on attend que les maîtres soient sortis pour ne pas les humilier ; c'est une délicatesse qu'on a... et on l'a eue ! C'est le bourgeois qui rentre qu'est dans son tort !

DUMOULIN, fâché.

Eh ! Monsieur, tâchez d'arranger mes cheminées ! c'est tout ce qu'on vous demande.

JÉROME.

On s'en occupe... vous serez satisfait de ce côté-là.

DUMOULIN, à François.

Et vous, suivez-moi.

Il sort par la porte du fond à droite.

FRANÇOIS, à mi-voix.

J'ai mon compte.

Il sort par la porte du fond à droite.

JÉROME.

Excusez !... en v'là-t-il un *esbrouf* pour un méchant verre de Château à Margaux ! (Il s'approche de la cheminée et prend des mesures avec un pied de roi.) Mais je ne souffrirai pas qu'on le chasse, parce qu'il a été poli... je parlerai à la bourgeoise... s'il y en a une. Justement, j'aperçois une personne du sexe !

LOUISE, entrant, par la gauche, sans voir Jérôme qui lui tourne le dos.

Monsieur François ! mademoiselle... (Avec stupéfaction, reconnaissant Jérôme qui s'est retourné.) Jérôme !

JÉROME, avec éclat.

Dieu de Dieu ! c'est-il possible? Louise ! ma cousine !

Il redescend vivement la scène.

SCÈNE IX

JÉROME, LOUISE.

JÉROME.

AIR *de Robin des Bois.*

ENSEMBLE.

O bonheur ! ô surprise !
Ah ! mon cœur est saisi !
Quoi ! c'est vous, c'est Louise
Que je retrouve ici.

LOUISE.

O ciel ! quelle surprise !
Ah ! mon cœur est saisi !
Oui, cousin, c'est Louise
Qui vous retrouve ici.

JÉROME, avec joie.

Ah ! ben !... ah ! ben !... en v'là une forte, d'étonnement !... je rencontrerais le grand Turc que je ne serais pas plus surpris. Et qu'est-ce que vous faites donc chez M. l'avocat Dumoulin? Tiens ! que je suis bête ! Vous lui faites ses robes. Vous êtes sa couturière.

LOUISE, baissant les yeux.

Je suis femme de chambre de sa fille.

JÉROME, vivement et avec émotion.

En maison ! vous !

LOUISE.

Depuis ce matin.

JÉROME, sérieusement, un peu animé.

Et pourquoi ça que vous vous êtes fait valet? Si l'ouvrage manque, il fallait me le dire ; si vous vous ennuyez d'être seule, vous ne pouviez pas venir à la maison ? Un cousin, ce n'est donc bon à rien, dans votre idée ?

LOUISE.

Votre bon cœur vous égare, Jérôme ! Moi qui suis orpheline, seule au monde, pouvais-je vous demander un asile, à vous, garçon ?

JÉROME.

C'est juste. (Vivement.) Mais mon père est revenu... Il est arrivé d'à ce matin de la Beauce, où c' qu'il avait passé trois mois à faire bâtir des bâtiments à une ferme... Il est revenu... dès lors à présent toutes les difficultés sont *aplaties*.

LOUISE.

Je n'ai pas vu mon oncle depuis mon enfance... il pourrait m'accueillir avec froideur.

JÉROME.

Ça, c'est une bêtise ! (pardon, cousine) vous ne seriez pas mal reçue. D'abord, quoique le bonhomme *soie* riche... (mettant la main sur son cœur) il a de ça, voyez-vous ! *Une !* — Secondement, vous êtes sa nièce, vous êtes la fille de son pauvre Louis, de son frère, qu'il aimait de son vivant comme j'aime mon frère Pierre, cousine. *Deuce !* — Et puis, ensuite *quante même,* et *quante même,* je suis là, moi, *Troice !*

— Mais c'est pas tout ça, papa s'était fâché avec votre mère parce qu'elle s'était remariée; il n'avait plus voulu la voir... Mais *quante* j'ai eu su que vous étiez tout à fait orpheline et que je lui ai appris ça, au père, si vous saviez les lettres qu'il m'écrivait dessus vous, ce pauvre vieux!... (Avec émotion.) Il vous recommandait comme on recommande... un chat, un oiseau à quoi qu'on tient. Car, vois-tu, qu'il me disait dans ses lettres :

Air : *Aux braves hussards du deuxième.*

« Ton frère et toi, vous ét's tout' ma famille ;
« Puisque d'Louis l'enfant est dans l' malheur,
« Je dois l'aimer, la chérir comm' ma fille...
« Je veux qu'ell' soit pour vous comme une sœur... »
Vous comprenez, c' pauvr' brave homme a bon cœur !
Il d'sire un' fill' tout él'vée et tout' grande :
Il est bien vieux... Quand on d'sire un objet,
Et qu'on n'a pas l' temps d' l'avoir de commande,
On est bien ais' de le trouver tout fait.

LOUISE.

Quoi? vraiment! il s'intéresse à moi?

JÉROME.

Pardi!... Et ce matin, dès qu'il a été descendu de la *déligence*, je lui ai dit : Père, faut l'aller voir, faut l'amener... (Avec âme.) Parce que moi, voyez-vous, j'ai de l'amitié pour elle, mais là... bien de l'amitié! Vous lui direz ça.

LOUISE, à part.

Je le savais.

JÉROME, s'animant par degrés.

Et puis, j'y ai raconté mes idées... Il a compris, cet homme... et il va venir vous chercher... et vous

viendrez... et on vous aimera, et on vous chérira tous, tous!... (Avec âme.) Moi, d'abord... Oh! moi, ça va tout seul... Et puis, mon père... et puis mon frère Pierre. Vous ne connaissez pas mon frère Pierre? un gentil garçon, allez! Il est encore mieux que moi, parce que mon père lui a fait apprendre bien des petites choses... c'est un savant... trop, trop! dans mes idées... Mais ça ne fait de rien... il sera bien content aussi, lui... parce que, voyez-vous, quand j'ai pris l'état, j'étais tout mioche... mon père n'avait pas grand'chose; mais quand mon frère Pierre est arrivé, dix ans après moi, mon père avait gagné de l'argent et il s'est dit : Ce n'est pas la peine de ne faire que des fumistes, puisque j'ai de quoi... Alors Pierre parle comme un livre... il dit : Que je voulusse, que je buvasse du Champagne... Moi, je sais bien parler aussi un peu... de l'entendre, mais je n'ose pas, parce que les autres me gouailleraient... (Plus animé.) Enfin c'est pour vous dire, Louise, que tout ça c'est de l'amitié pour vous... et alors, je donnerai un coup de coude à papa, qui vous dira les milliers de milliasses de choses que j'y ai dit pour vous en *segret*.

Air *de Téniers.*

Il vous dira, car j'ai r'çu sa promesse,
Quels sont mes d'sirs, mes vœux et mes projets,
Et, pour l'avenir de sa nièce,
Il vous dira les p'tits plans que j'ai faits.
Avec feu.
Il vous dira qu' nuit et jour je soupire,
Que mon bonheur s'rait d'êtr' vot' seul appui...
Se reprenant avec calme.
Car moi, cousin', j'oserais pas vous l'dire,
Et j'aime mieux qu' vous l'appreniez par lui.

LOUISE, avec embarras.

Jérôme, mon ami... vous avez mon affection, mon estime... mais...

JÉROME, d'un ton pénétré.

C'est tout ce que vous pouvez m'offrir pour le moment?

LOUISE, soupirant.

Hélas!

JÉROME.

Il s'est présenté quelqu'un avant moi... (Avec éclat.) Je parie que c'est un jeune homme!

LOUISE.

Oui... Un jeune homme qui venait à la maison du vivant de ma mère... Nous avions fait pour lui divers objets de lingerie... ma mère le recevait avec plaisir...

JÉROME, avec colère.

Elle!... une femme d'âge!

LOUISE.

Il me disait qu'il m'aimait... et j'avais du plaisir à l'entendre... à le croire... j'avais en lui toute confiance...

JÉROME, avec amertume.

Ça va bien, ça va bien... (Avec colère.) Ah! si j'avais été là!...

LOUISE.

Un jour que ma mère était sortie, il arriva plus tendre et plus passionné encore qu'à l'ordinaire... Puis il prit un air si singulier, me dit des choses si étranges, qu'il me fit peur... J'étais toute tremblante!... en ce moment, ma mère rentra... elle avait tout entendu... elle le chassa.

JÉROME, avec satisfaction.

Enfin !

LOUISE.

Et il ne revint plus... Voilà déjà bien longtemps... il m'a oubliée, sans doute...

JÉROME, avec inquiétude et cherchant à lire dans les regards de Louise.

Et vous?

LOUISE.

Moi?

JÉROME.

Oui, vous!

LOUISE.

Oh! je n'y pense plus... (avec effort) je n'y pense plus du tout.

JÉROME, avec résignation.

Je vois! assez causé! je renfonce mes idées... jusqu'à temps qu'il *soie* temps! (Avec douceur.) Tout ce que je vous demande, Louise, c'est que si vous sortez de c'te maison-*ici*, vous n'alliez pas *vacaboner* de côté et d'autre pour en trouver une... venez droit chez nous!

LOUISE, avec franchise.

Oui, mon cousin, je vous le promets.

JÉROME, lui tendant la main.

Foi de Louise?

LOUISE, prenant la main de Jérôme.

Foi de Louise!

JÉROME, avec entraînement.

Eh bien! voyez-vous? ce mot-là que vous venez de dire, c'est un mot très-bien! Il me réjouit... il me donne de l'espoir et de l'espérance... c'est pas pour l'histoire de mon amitié, je ne vous en parle plus...

j'attendrai que ça se *peuve* sans vous déranger ; mais je ne sais pas... l'idée que vous nous reviendrez un jour... ça me... brûle là... nom d'un chien!... J'ai un tuyau à poser, je grimpe sur le toit pour prendre l'air, j'en ai de besoin...

Air *du Serment.*

A revenir dans notr' famille,
J'espèr' bientôt vous décider ;
Mais vous êt's si bonn', si gentille,
Que vos maîtr's voudront vous garder.
Tâchez, j'vous en pri', ma p'tit' Louise,
D'avoir un caractèr' moins doux.
J' sais ben qu' c'est d'mander un' bêtise,
Mais fait's ça par égard pour nous.
A revenir, etc.

LOUISE.

A revenir dans ma famille,
Je ne saurais me décider,
Tant que l'avocat et sa fille
En ces lieux voudront me garder.

Jérôme remonte la scène et disparaît.

SCÈNE X

LOUISE, *seule.*

Excellent cousin! comment ne pas être touchée de son affection, de ses offres généreuses? Mais je n'aurai pas besoin de les accepter... Cette maison m'offre un asile où je vivrai tranquille, où je n'aurai rien à craindre... et puis Mademoiselle est pour moi si bonne, si confiante...

SCÈNE XI

LOUISE, LÉONIE.

LÉONIE, *entrant par le premier plan à gauche, s'avançant sur la pointe du pied et montrant la porte opposée.*

Louise... il est là!

LOUISE.

Qui?

LÉONIE.

Celui dont je vous ai parlé tout à l'heure.

LOUISE.

Ah! oui, celui que vous avez plusieurs fois rencontré au bal.

LÉONIE.

Et qui danse si bien?

LOUISE.

Ah! il danse bien!

LÉONIE.

Ce ne serait là qu'une preuve de légèreté... mais il ne danse jamais qu'avec moi... c'est une marque d'amour... à ce que dit mon frère... moi, je ne m'y connais pas encore.

LOUISE.

Votre famille a donc sur lui des intentions?

LÉONIE, *avec une importance enfantine.*

Très-prononcées; (*à demi-voix*) c'est un prétendu.

LOUISE.

Et il vous convient?

LÉONIE.

On ne peut pas plus... et je serais bien aise que vous le vissiez... afin d'avoir votre avis.

LOUISE.

Y pensez-vous, Mademoiselle?

LÉONIE.

Sans doute, (d'un ton solennel) dans une si grave circonstance on ne saurait s'entourer de trop de lumières... (Montrant la porte à droite.) Il est dans ce moment avec mon père à causer procès, tribunaux, affaires... que sais-je? Mais ce n'est pas cela qui l'amène...

LOUISE.

Vous croyez?

LÉONIE, avec gentillesse.

J'en suis sûre... Il vient pour moi, et d'ici à quelques minutes, nous allons le voir arriver dans cette pièce où je me trouverai... par hasard... pour le recevoir!...

DUMOULIN, en dehors.

Passez donc, je vous en prie...

FRÉDÉRIC, en dehors.

Monsieur...

LÉONIE.

Qu'est-ce que je disais?... La porte s'ouvre... (Elle indique celle de droite.) Attention!

SCÈNE XII

LOUISE, LÉONIE, DUMOULIN, FRÉDÉRIC.

LOUISE, à part et avec éclat, reconnaissant Frédéric qui entre le premier.

Grand Dieu! c'est lui!

Louise fait un mouvement en arrière, de manière à être masquée par Léonie, et n'être point aperçue de Frédéric.

LÉONIE, à demi-voix.

Certainement que c'est lui... Je l'avais bien dit.

DUMOULIN, à Léonie avec un étonnement affecté.

Tiens! te voilà!... je te croyais à ton piano.

LÉONIE, vivement.

Mais, mon papa, vous savez bien...

DUMOULIN, à demi-voix.

Tais-toi donc! (A Frédéric.) Il faut vous dire qu'elle est musicienne comme Rossini.

LÉONIE, avec modestie.

Permettez!...

DUMOULIN.

C'est une manière de parler.

LÉONIE, retenant Louise qui veut s'en aller.

Restez donc?

DUMOULIN.

Nous donnons des concerts où l'on ne chante que de l'italien... et ma fille est toujours très-applaudie.

FRÉDÉRIC.

Je vois que Mademoiselle peut prétendre à tous les triomphes.

LÉONIE.

C'est facile, quand on n'a pour auditeurs que des parents ou des amis.

FRÉDÉRIC.

Oh ! je sais quelle est votre modestie ! aussi je craindrais de la blesser si je répétais tout ce que l'on disait autour de nous dans ce bal où vous m'aviez accepté pour votre cavalier.

DUMOULIN, à Léonie.

C'est vrai... tu étais l'objet de l'admiration générale.

FRÉDÉRIC.

Et chacun enviait mon bonheur ! Moi, j'en étais fier, j'en étais enivré... il n'a duré qu'un instant... mais il a laissé dans mon cœur de bien doux souvenirs et un espoir plus doux encore.

Mouvement de Louise.

DUMOULIN, lui prenant la main.

Que je serai charmé de réaliser.

LÉONIE, à demi-voix, à Louise.

Comment le trouvez-vous ?

LOUISE, les yeux baissés.

Très-bien !

LÉONIE, à demi-voix, à Louise.

Vous ne l'avez pas seulement regardé... (Elle fait un pas en arrière pour que Louise puisse voir Frédéric.) Vous aimez la musique, Monsieur ?

FRÉDÉRIC, se retournant vivement.

Moi, Mademoiselle ?... (Reconnaissant Louise.) O ciel ! Louise !

LÉONIE, à part.

Qu'a-t-il donc ?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Pardon... j'étais préoccupé... je pensais...

LÉONIE, à demi-voix, à Dumoulin.

Comment! je suis là, et il a des distractions!

DUMOULIN, de même.

Bien naturelles!... L'émotion, la joie, le sentiment...

LÉONIE.

Oh! vous, mon père, vous arrangez ça...

FRÉDÉRIC.

Certainement, Mademoiselle...

LÉONIE, à Dumoulin, montrant Frédéric.

Mais, regardez donc!... il ne dit rien, il est muet!...

DUMOULIN, vivement à Léonie et à demi-voix.

Il ne peut pas toujours parler... Il n'est pas avocat... Il est amoureux... Chacun son état.

Pendant ce temps, Frédéric et Louise sont dans la plus vive agitation.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Pardon, Monsieur; une lettre de madame la vicomtesse de Balby.

DUMOULIN.

Donnez... (avec joie) c'est la réponse à ma demande... (A Frédéric.) Vous permettez?...

FRÉDÉRIC.

Moi-même il faut que je vous quitte.

DUMOULIN.

Allons donc! qu'est-ce que vous avez à faire?

FRÉDERIC.

Mais (cherchant un prétexte) je suis impatient de faire connaître à mon avoué les excellents conseils que vous venez de me donner sur ce procès.

DUMOULIN.

Eh bien ! entrez dans mon cabinet, vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire... d'ailleurs, c'est convenu, vous dînez ici, et vous y passez la soirée.

AIR *du Duel, fureur meurtrière.*

En famille, je vous convie.

LOUISE, à part.

Qu'il est troublé !

LÉONIE.

Qu'il est ému !

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

DUMOULIN.

C'est sans cérémonie...
Vous nous restez... c'est entendu.

FRÉDÉRIC, à part.

Il faut que je parle à Louise.

DUMOULIN.

Ce soir, ma fille, au piano
Fera voir comme elle improvise.

Bas à Léonie.

Va-t'en repasser ton morceau.

ENSEMBLE

C'est une faveur infinie
Que je fais à ton prétendu ;
De ce bonheur qu'il apprécie,
Regarde comme il est ému.

LÉONIE.

Mon père, à dîner le convie,
C'est flatteur pour un prétendu ;
Mais, d'un bonheur qu'il apprécie,
C'est se montrer par trop ému.

ENSEMBLE

FRÉDÉRIC, regardant Louise.

Sa présence me contrarie...
Je crains qu'un mot, à son insu,
A l'hymen que mon cœur envie
N'apporte un obstacle imprévu.

LOUISE, à part.

Ma présence le contrarie ;
Il est tremblant, il est ému...
Trop aisément de perfidie
Il pourrait être convaincu.

Louise et Léonie sortent par la porte à gauche au premier plan, Frédéric par celle à droite au premier plan, et que lui ouvre François, qui le suit.

SCÈNE XIV

DUMOULIN, *puis* JÉROME.

DUMOULIN.

Voyons ce que m'écrit la vicomtesse... qu'elle consent à ce que je lui propose, qu'elle sera charmée de devenir la belle-mère de mon fils... Je le crois bien, notre alliance n'est pas à dédaigner... (Ouvrant la lettre.) Moi, je suis bien aise de glisser mon Alfred dans une grande famille : cela lui ouvre la route des emplois publics, et quand il ne serait pour commencer que maître des requêtes en service extraordinaire, cela ne rapporte rien, mais cela a l'air de quelque chose, ça vous donne un habit brodé... (Lisant.) « Mon cher monsieur Dumoulin, votre fils est un jeune homme charmant... » (Interrompant sa lecture.) Il n'y a que la noblesse pour apprécier les gens, (avec force) c'est sur elle qu'il faut s'appuyer. (Reprenant sa lecture.) « Mais je dois vous dire que votre projet... » (S'arrêtant un instant, puis avec éclat.) Com-

ment! elle nous refuse sa fille!... notre alliance ne lui paraît pas sortable !...

JÉROME, entrant par le fond à droite avec un énorme tuyau de tôle sous le bras.

J'ai découvert là-haut d'où ça devient.

Il descend le théâtre.

DUMOULIN, marchant très-agité.

Femme aveugle, qui n'a rien oublié ni rien appris!... nous serions apparemment déplacés dans son salon?... Ne me parlez pas de la noblesse, de cette caste orgueilleuse, qui ne tient compte ni du talent ni du mérite, qui n'a que des préjugés.

JÉROME, le suivant.

Je sais à présent pourquoi que vous fumez, m'sieur.

DUMOULIN, continuant de marcher.

Le peuple !... c'est sur le peuple que nous devons nous appuyer... car, après tout, nous en sommes, nous, du peuple, et nous nous en glorifions!

JÉROME, même jeu de scène.

Monsieur...

DUMOULIN, de même.

Il entend notre voix!

JÉROME, à part.

Est-ce qu'il est sourd ?

DUMOULIN, marchant toujours.

Que j'arrive un jour à la chambre, et la France saura ce que je vaux... j'en ai gros sur le cœur, je sens là un amas de paroles...

JÉROME, se plaçant devant lui.

C'est un tuyau trop engorgé !

DUMOULIN, lui tournant le dos et s'en allant.

Au diable les importuns!

Il sort par le fond à droite.

JÉROME, le regardant sortir.

Eh ben, excusez! c'est comme ça qu'il entend la raison?... quand on se tue le corps et l'âme à lui expliquer la fumée? autant vaudrait de causer avec un chameau d'Afrique!

SCÈNE XV

LOUISE, JÉROME.

LOUISE, entrant vivement, et par le premier plan à gauche; avec émotion.

Ah! mon cousin, vous voilà... partons, je suis prête à vous suivre chez mon oncle.

JÉROME, étonné.

Ah! bah!

LOUISE.

Je ne saurais rester ici plus longtemps.

JÉROME.

Comme vous êtes troublée!... Est-ce que l'avocat vous aurait dit des gros mots?

LOUISE.

Non, un autre motif m'oblige à quitter ces lieux... (A demi-voix.) Je viens de le revoir, il est ici!

JÉROME.

Qui ça?

LOUISE, baissant les yeux.

Frédéric... celui que j'avais voulu fuir.

JÉROME, avec colère.

L'individu en question?

LOUISE.

J'espérais ne plus le revoir, et voici qu'un hasard fatal...

JÉROME.

Un hasard! dites donc que c'est un fait *exeprès!* qu'il ne veut pas vous laisser tranquille... mais qu'il ne me tombe pas sous la main! son physique aura besoin de réparations en sortant de ce séjour.

On entend sonner.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! on sonne... c'est mademoiselle qui m'appelle.

JÉROME.

Profitez de l'occasion pour lui donner son compte... Revenez vivement; v'là mon bras, je vous le donne; vous m'offrez le vôtre, je le prends et nous roulons notre bosse comme deux amours.

LOUISE.

Oui, mon cousin.

JÉROME.

C'est entendu? Approuvé l'écriture!

Jérôme remonte le théâtre jusqu'à la cheminée, et y dépose le tuyau qu'il tenait, tandis que Louise s'approche de la porte qui est à gauche. L'orchestre joue un trémolo jusqu'à la fin de l'acte.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, sortant de la chambre à droite et courant après Louise.

Mam'selle!... Mam'selle!... pst! pst!

LOUISE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est, monsieur François?

FRANÇOIS, avec mystère.

On vous fait demander un moment d'entretien.

JÉROME, qui s'est arrêté près de la porte du fond, à part.

Hein!

LOUISE.

Qui donc!

FRANÇOIS, avec intention, montrant la porte à droite.

Un jeune homme qui est là dedans, M. Frédéric!

JÉROME, à part.

Frédéric!

LOUISE, avec une froideur affectée.

C'est lui qui vous envoie?

FRANÇOIS, toujours avec mystère.

Oui, Mam'selle; il vous prie de l'attendre dans cette pièce, où il va venir en secret vous parler.

LOUISE, de même.

Il se trompe; il ne peut avoir rien à me dire, et quant à moi, je ne saurais l'écouter.

Elle sort par la porte à gauche.

JÉROME, à part.

C'est bien, ça! c'est bien, ça!...

FRANÇOIS.

C'est différent; je vais lui rendre la réponse.

JÉROME, à François.

Du tout! puisqu'il veut causer, qu'il vienne, je suis là.

FRANÇOIS, étonné.

Qu'est-ce que vous voulez lui dire?

JÉROME.

Pas un mot... Nous allons parler la langue des sourds-muets.

FRANÇOIS.

Comment?

JÉROME.

Allez, laissez faire l'effet de la bille.

FRANÇOIS.

Ma foi, arrangez-vous! (A demi-voix, à Jérôme, montrant du doigt la porte de la pièce à droite que l'on ouvre avec précaution.) Voici le jeune homme qui nous arrive.

JÉROME, enfonçant son chapeau.

Bon! nous allons ramoner à mort!

Il saisit une chaise.

LOUISE, rentrant en scène.

Mon cousin, que faites-vous?

JÉROME, qui s'est avancé vers Frédéric, le reconnaissant.

Ciel! mon frère!

FRÉDÉRIC, à part.

Jérôme!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DUMOULIN, LÉONIE.

DUMOULIN, entrant par le fond, à Frédéric.

Eh bien, mon cher ami...

FRÉDÉRIC.

Je suis à vous...

FRANÇOIS, à la porte du fond, à gauche.

Monsieur est servi.

Frédéric s'approche de Dumoulin et de Léonie sans faire aucune attention à Jérôme. Jérôme stupéfait laisse glisser doucement sa chaise à terre et ne perd pas Frédéric de vue; Louise, une main sur le bras de Jérôme, semble vouloir l'empêcher de faire un éclat. François, sur le seuil de la porte du fond à gauche, la serviette à la main, fait signe que l'on peut se mettre à table. — Tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente une pièce de l'habitation de Lefèvre. Porte au fond donnant à l'extérieur; portes latérales conduisant dans les autres parties de l'habitation. Ameublement très-simple : horloge au fond; un buffet de noyer à gauche, au second plan. Au premier plan, à droite, une table sur laquelle sont des bouteilles de vin blanc et des verres.

SCÈNE PREMIÈRE

LEFÈVRE, POUPARD, AUBRY, ADÉLAIDE *et autres* VOISINS *occupés à boire; puis* JÉROME.

CHOEUR.

AIR : *Buvons, joyeux touristes* (*Impressions de voyage*).

Buvons; et pas de gêne :
Et tous, le verre en main,
Chantons à perdre haleine
Le retour du voisin !

POUPARD, à Lefèvre.

Il est donc magnifique
C' bien qu' vous avez ach'té ?

LEFÈVRE.

Mais oui, c'est, je m'en pique,
Un' bell' propriété...

POUPARD.

(Parlé.) Tant mieux, tant mieux! nous irons voir ça... mais en attendant...

CHOEUR.

Buvons, et pas de gêne, etc.

Tous les personnages en scène sont endimanchés. Lefèvre porte la redingote et le gilet pareils de drap gris clair, cravate blanche, bas, souliers. Il a les cheveux blancs et bien fournis.

JÉROME, entrant gaiement par le fond ; costume d'artisan aisé ; redingote et pantalon de drap bleu ; gilet de couleur claire, cravate blanche ; grand col de chemise montant jusqu'aux oreilles; chapeau noir; bottes sous le pantalon.

Eh bien!... sans moi? (A Lefèvre) Bonjour papa! (Aux autres.) Bonjour, les amis... vous buvez le blanc? ça chasse la mauvaise air! (Il se verse à boire.) Papa, v'là un tas de papiers pour le scrutin, vous savez... le conseil municipal... que la chose a lieu tantôt... c'est le portier qui m'a remis tout ça... c'est la ribambelle des candidats... des circulaires... des professions de foi... (Il distribue les papiers qu'il tient à la main.) A les croire, c'est tous des Cupidons, des amours... Eh bien, à la bonne heure, qu'on les nomme tous.

POUPARD.

Mais il n'en faut qu'un.

JÉROME, riant.

Ils tireront au doigt mouillé qui est-ce qui ira!...

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

JÉROME, riant aussi.

Farce de fumiste! farce de fumiste!... Les fumistes en font de très-bonnes!

LEFÈVRE, parcourant les papiers.

Tiens! v'là M. Michelin, l'ancien perruquier, qui se met sur les rangs.

JÉROME.

Il y a aussi M. Dumoulin, un avocat... (bas à Lefèvre) chez qui qu'était Louise.

AUBRY.

C'est un brave homme celui-là.

JÉROME.

D'où ce que vous savez ça, vous?

AUBRY, indiquant la circulaire qu'il tient à la main.

Il le dit dans son papier.

JÉROME, ironiquement et en riant.

Ah! ah! à la bonne heure... v'là une raison... je suis flatté de la raison.

POUPARD.

Ça pourrait être un bon choix... un avocat, ça parle...

JÉROME.

Un perroquet aussi... ça n'empèche pas que vous ne nommeriez pas un jacquot au conseil municipal.

POUPARD.

Mais vous, père Lefèvre, pourquoi que vous ne seriez pas not' représentant?

LEFÈVRE.

Allons donc! moi? un ancien fumiste?

AUBRY.

Il y a bien un coiffeur sur les rangs.

POUPARD.

Un fumiste vaut bien un perruquier.

JÉROME, gaiement.

Pas pour couper les cheveux!

LEFÈVRE.

Du reste, ça ne me va pas, à moi... mais je m'informerai du meilleur candidat, et je vous dirai qui qu'il faut nommer, parce que, voyez-vous, mes enfants, nous avons besoin de bien des choses dans la commune; il faut qu'on multiplie les écoles, pour que tout le petit monde sache lire et écrire; alors, il y aura bien moins de mauvais sujets, bien moins de vols.

JÉROME.

Bien moins de vols... bien moins de vols...

AIR : *Amis, jamais l'chagrin n'm'approche.*

Là-d'ssus, mon père, y a bien des chos's à dire :
J' sais bien qu'un homm' (c'est simple à démêler)
Qui passerait tout's ses journées à lire
N'aurait pas le temps de voler...
Mais autre chos' qu'il faut bien calculer :
Si des voleurs l'instruction nous délivre,
Plus de voleurs, d'accord, mais plus d'arrêt...
Les gens d' justic' que l'on supprimerait
S'raient obligés bientôt d'voler pour vivre,
Et je n'vois pas ce qu'on y gagnerait. (*bis.*)

C'est sensible ça!

POUPARD.

Moi, je suis pour l'instruction, à preuve, que quoique je *soie* charpentier, j'ai fait apprendre la musique à ma fille, et qu'elle peut parler anglais avec les premiers Anglais... et quand un ami vient me voir, je n'ai qu'à dire : Athénaïs, joue un petit air à monsieur; elle tape sur son piano, nom d'un tonneau! que vous croiriez qu'elle tombe d'un mal... (Avec satisfaction.) Ça fait plaisir.

JÉROME.

A son père... c'est possible.

Poupard paraît contrarié.

LEFÈVRE.

Mais, mon garçon, tu fais de la peine à M. Poupard.

JÉROME.

De la peine?... et la raison pourquoi? (Frappant amicalement sur l'épaule de Poupard.) Père Poupard, vous êtes un bon enfant; mais vous êtes comme moi, vous, c'est pas la science qui vous étrangle. Eh bien, je

dis que quand un homme est dans ces prix-là, faut pas qu'il fasse apprendre à son petit... (ou à sa petite, père Poupard) un tas de rocamboles en anglais et autres musiques... parce que, voyez-vous ben, cet enfant, quand il devient grand, il se pense à part lui... (D'une petite voix caressante.) « Ah! ah! papa!... c'est un brave homme, un homme respectable... mais de temps en temps il fait un petit cuir. »

POUPARD, d'un ton piqué.

Comment!... je fais-t-un petit cuir?

JÉROME, reprenant sa voix naturelle.

Ou un gros, n'importe! et alors, c'te jeunesse, ça la vexe dans sa gloire, au vis-à-vis des étrangers; et finalement elle fait d'autres connaissances, et insensiblement le père est enfoncé... bienheureux encore quand il n'est que ça... et voilà!

LEFÈVRE, avec humeur.

Ah! toi, je sais pourquoi que tu dis ça.

JÉROME, tranquillement.

Je dis ça parce que c'est la raison.

LEFÈVRE, plus aigri.

Tu dis ça à cause de Pierre... tu es jaloux!

JÉROME.

Moi?... jaloux de mon frère!... ah bien!... en v'là une bonne!

LEFÈVRE, s'animant.

Oui, j'ai donné de l'éducation à Pierre, là! je l'ai mis dans les pensions, dans les colléges; il parle latin comme un vicaire, et ça me fait plaisir!

JÉROME.

Un beau coup que vous avez fait là!

Il s'éloigne et va à la table à droite. Il prend une bouteille et un verre.

LEFÈVRE, s'emportant.

Est-il taquin, là!... est-il taquin! c'est pourtant pour me faire enrager, ce qu'il dit; il sait que ça me contrarie... Mais dis-moi une bonne fois pourquoi que tu y trouves à redire...

JÉROME.

Pourquoi?...

LEFÈVRE.

Dis-le!...

JÉROME.

Pourquoi?... (S'arrêtant par réflexion.) Papa, il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne peut pas vous dire... mais vous verrez... c'est pas demain la fin du monde, nous avons le temps...

Il emplit son verre et le vide par petites gorgées et de l'air le plus indifférent pendant tout le temps que dure l'emportement de Lefèvre, auquel il ne paraît pas faire la plus légère attention.

LEFÈVRE, de même.

Vous êtes tous témoins... il le fait exprès... Si ce n'est pas à se manger *les sangs*... et dire que je n'ai que deux enfants, et qu'il y en a un qui déteste l'autre...

POUPARD ET AUBRY.

Allons, père Lefèvre...

LEFÈVRE, plus animé.

Et tout ça, parce qu'il est jaloux... Eh bien, oui... j'aime mieux Pierre que toi!... et il le mérite, lui, parce que toi, tu cherches toujours à m'humilier... et pour un rien je ne sais pas ce que je ferais!!...

Il s'avance menaçant vers Jérôme, qui continue de boire sans bouger, en faisant face au public.

AUBRY, s'interposant.

Voyons donc, père Lefèvre!...

POUPARD, de même.

Allons, voisin, allons!...

LEFÈVRE, avec colère.

Oui... j'aime mieux Pierre, là!...

JÉROME, en posant son verre, à Poupard et à Aubry.

Mais laissez-le donc, cet homme!... C'est pas vrai, ce qu'il dit là... c'est l'humeur qui parle... Je le connais, allez... (Il s'avance tranquillement vers Lefèvre, et lui pose ses deux mains sur l'épaule avec abandon.) N'est-ce pas, père, que c'est pas vrai; que vous m'aimez autant? (Lefèvre, qui avait l'air boudeur, le regarde, et adoucit sa figure malgré lui. Jérôme satisfait.) Je savais bien!

LEFÈVRE, s'adoucissant.

Pourquoi aussi que tu m'asticotes?...

JÉROME.

Assez causé là-dessus!... (D'un ton de reproche amical.) Vous vous emportez, nom d'un nom... vous devenez rouge comme une soupe au lait... excusez!... vous êtes trop *vive*, voyez-vous?... (Les autres personnages remontent un peu la scène et causent en groupe. Lefèvre et Jérôme restent seuls sur le devant de la scène.) C'est comme il y a quelque temps, vous vous êtes mis en colère contre Pierre, à propos de rien, j'ai cru que le feu prenait à la boutique.

LEFÈVRE, avec bonhomie.

C'est vrai... Quand je crois qu'on veut m'humilier... je ne me connais plus.

JÉROME.

Faut jamais vous fâcher contre Pierre... avec moi, ça ne fait rien... je sais ce qui en est... mais avec lui, ça lui fait de la peine, à cet enfant...

On entend un bruit de voiture.

LEFÈVRE.

T'as raison...

JÉROME, prêtant l'oreille.

Motus, j'ai entendu un sapin.

LEFÈVRE.

C'est lui!

SCÈNE II

ADÉLAIDE, POUPARD, LEFÈVRE, FRÉDÉRIC, JÉROME, AUBRY, DEUX VOISINS.

CHŒUR.

AIR *de la Cachucha.*

Il est attendu
Par nous, par son vieux père!...
C'est le petit Pierre;
Qu'il soit le bienvenu.

LEFÈVRE, allant à Frédéric avec une grande joie.

Pierre!... mon garçon!...

FRÉDÉRIC, entrant. Il a une redingote. Il s'avance vers son père avec empressement, il l'embrasse avec les témoignages d'une sincère affection.

Oui, mon père!... c'est moi!... Mais pourquoi donc avoir tant prolongé votre absence?...

LEFÈVRE, joyeux.

Ah! dam!... les affaires... j'ai fait une belle acquisition, va, tu verras... Pauvre Pierrot!... Mais que je t'embrasse donc encore!... (Il le serre de nouveau dans ses bras, puis se retournant avec un sentiment de fierté vers les voisins, il leur dit :) C'est mon fils aussi.

FRÉDÉRIC.

Je m'en honore, mon père... (Il tend la main à Jérôme.) Bonjour, mon ami.

JÉROME, la lui serrant avec force.

Bonjour, frère... (A part.) A la bonne heure, il me reconnaît aujourd'hui!...

LEFÈVRE, aux voisins.

N'est-ce pas qu'il a l'air d'un monsieur?... (A Frédéric.) C'est tous les amis... il y en a des vieux... il y en a des jeunes...

FRÉDÉRIC.

Mon père! vos amis sont tous les miens...

POUPARD, s'avançant avec rondeur.

Eh! bien... mon garçon... je te crève les yeux... tu ne me vois pas...

FRÉDÉRIC, saluant avec le ton d'un homme qui ignore à qui il parle.

Monsieur...

POUPARD.

Je suis Poupard... le père Poupard...

FRÉDÉRIC.

Ah! bonjour, Monsieur...

POUPARD, riant.

Il m'appelle monsieur?... ton parrain!... t'es mon fillot.

Il tend la main à Frédéric.

FRÉDÉRIC, lui donnant la main, que Poupard secoue.

Ah! pardon... en effet...

JÉROME, à Frédéric.

Et le père Aubry!...

LEFÈVRE.

Le plus gros nourrisseur de la commune... il a cinquante têtes de vaches.

Aubry retire son chapeau pour saluer Frédéric et laisse voir une tête presque chauve.

JÉROME.

Et une de veau!... Tout le monde rit.

ADÉLAIDE, s'avançant niaisement, et frappant brutalement sur l'épaule de Frédéric.

Et moi, monsieur Pierre... vous ne me reconnaissez pas?

FRÉDÉRIC.

Je vous avoue franchement que...

POUPARD, vivement.

Mais c'est Laïde... embrasse donc Laïde!...

FRÉDÉRIC, cherchant à comprendre.

Laïde?...

LEFÈVRE.

Ta commère!... tu as tenu avec elle l'enfant de la veuve Cachalot... Ah! dam... t'avais cinq ans... tu ne te souviens pas...

ADÉLAÏDE, avec un gros rire bête.

Je disais toujours : Où donc qu'est mon compère?... heu! heu! heu!

Elle lui saute au cou et l'embrasse. Tout le monde rit.

FRÉDÉRIC, riant malgré lui.

Oui... oui... j'y suis... ma chère, mademoiselle Laïde... Je suis enchanté... (A part.) Le fait est que c'est une fière commère...

JÉROME.

Ah! dam! elle a profité... Quand elle avait l'âge d'une pièce quinze sous, comme on dit... elle était mince... un *Estorgneau!*... mais à présent... (lui donnant une tape sur l'épaule) grosse tapotte, va!...

LEFÈVRE.

Allons, allons... puisque l'hazard nous a tous réunis, encore un petit gorgeon, à la santé de tout le monde...

TOUS.

Ça va !... ça va !...

Tous se réunissent autour de la table. Lefèvre verse à la ronde.

FRÉDÉRIC, à part et un peu à gauche, un verre à la main, qu'il porte à peine à ses lèvres.

Si j'avais su que mon père fût en si nombreuse société...

LEFÈVRE.

Tu ne sais pas... j'ai été pour te voir hier en arrivant... t'étais sorti, je n'ai trouvé que ton petit *Jaquet*.

JÉROME, arrivant entre Lefèvre et Frédéric et les débarrassant de leurs verres.

Son gro-om... papa, ça s'appelle un gro-om... soyez donc bon genre.

LEFÈVRE.

Et puis, en passant sur le boulevard Italien, je t'ai aperçu; t'étais à cheval avec un jeune monsieur... j'ai crié : Hé, Pierre! hé, mon Pierrot! c'est moi... (avec un peu d'émotion) mais brr!... tu filais... tu ne m'auras pas vu...

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Certainement...

LEFÈVRE.

Ça m'a vexé... Oh! j'avais plus envie de pleurer que de rire.

FRÉDÉRIC, embarrassé.

Mon père... combien je regrette...

JÉROME, comprenant, à part.

Hum! hum!

Il était à la gauche de Lefèvre; il va poser les verres sur la table.

LEFÈVRE, prenant la figure de Frédéric dans ses deux mains.

Depuis quatre mois que je ne t'ai pas embrassé...

(Avec un sentiment de bonheur.) Mais te v'là ce matin... c'es bien de ta part, tu es t'un bon garçon!...

Il lui prend de nouveau la main.

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas mon devoir?... et ne m'est-il pas dou à remplir?...

LEFÈVRE.

Bon!... bon!... (Se tournant vers ses amis.) Ah! ça... tou ça... c'est pas ça. Aujourd'hui (frappant sur l'épaule de Frédéric) c'est un jour de fête pour moi... je vous invit tous à dîner... car tu ne sais pas, Pierre, ma famill s'est raugmentée depuis que je suis parti... j'ai un fille à c'te heure.

TOUS, excepté Frédéric et Jérôme.

Une fille!

JÉROME, à demi-voix à Frédéric.

Louise!

LEFÈVRE.

La fille de mon frère Louis... Je vous la ferai voir... que chacun aille à ses petites affaires, et qu'à cinq heures on soit exact au poste.

TOUS.

Oui, père Lefèvre.

CHŒUR.

Air : *Retirons-nous, et loin du monde* (*Belles Femmes de Paris* du Vaudeville).

A cinq heur's la tabl' sera mise,
Nous s'rons fidèl's au rendez-vous!
Car l'amitié, car la franchise,
Y s'ront pour trinquer avec nous.

JÉROME et LEFÈVRE.

A cinq heur's la tabl' sera mise,
N'y manquez pas, j' compt' sur vous tous!

Oui, l'amitié, oui, la franchise
Vous attend'nt à ce rendez-vous.

LEFÈVRE.

Quand vient l' dessert, moi, j'aime à rire ;
C'est là l' vrai moment de jaser.

Il va se mêler au groupe des voisins qui vont sortir.

FRÉDÉRIC.

Jusqu'à tantôt, je me retire.

JÉROME, bas, à Frédéric.

Reste ! nous avons à causer !

CHŒUR.

A cinq heur's, etc.

Tout le monde sort ; Lefèvre par la gauche, les autres par le fond.

SCÈNE III

FRÉDÉRIC, JÉROME.

JÉROME.

A nous deux, maintenant.

FRÉDÉRIC, allant au-devant de ses objections.

Je sais ce que tu veux me dire.

JÉROME.

Du tout... tu ne le sais pas.

FRÉDÉRIC.

Tu veux me reparler de ce qui s'est passé hier chez M. Dumoulin ! Jérôme, ne m'en veux pas ! Le monde, vois-tu? nous fait souvent une loi cruelle de comprimer les sentiments les plus doux, les plus vrais.

JÉROME.

Mais c'est connu, ça !

FRÉDÉRIC.

Va ! j'ai souffert pour nous deux, crois-le bien.

JÉROME, d'un air un peu railleur.

T'as eu tort... c'est le règlement dans le grand monde ! Quand les gens portent des gants serin, ils ont des idées *idem;* ils ne *s'importent* pas si on est bon enfant... si on a de ça... (frappant sur son cœur) rien !.. on a un habit raffalé, qui a l'air d'être venu au monde sous les piliers des halles; on ne porte pas des pantalons étroits comme des étuis de parapluie et avec quoi on ne peut pas s'asseoir sans avoir l'air d'une paire de pincettes... alors, on n'est pas un homme, on est un jocko.

FRÉDÉRIC, l'interrompant.

Mais, mon pauvre Jérôme, veux-tu donc que moi seul j'entreprenne la conversion de tout le monde? que je combatte des idées qui sont devenues des lois?

JÉROME, s'animant.

Puisque je te dis que je trouve ça bien.

FRÉDÉRIC.

Tu me le dis en raillant.

JÉROME, d'un ton plus posé.

Parole d'honneur, non! ce n'est pas une farce de fumiste. Hier, je ne dis pas... hier, dans le premier instant, ça m'a un peu... ébouriffé ; mais depuis j'ai ruminé ça, j'ai compris la chose... Oui, je sens que quand on a un jabot tiré à quatre épingles, un cabriolet ciré à l'anglaise, quand on sait la grammaire et les verbes et les adverbes et les proverbes et toute la boutique, on ne peut pas dire qu'on a un frère dans les tuyaux de poèle... chacun sa place. Napoléon, qui est sur la colonne, peut pas offrir une prise de tabac à ceux qui se promènent sur la place Ven-

dôme... (D'un ton solennel.) Qui est en haut... est en haut... qui est en bas... est en bas...

FRÉDÉRIC.

Bon Jérôme!

JÉROME.

Aussi, dorénavant, si tu me rencontres dans un endroit, ou autre part, n'importe...

FRÉDÉRIC.

Eh bien?

JÉRÔME.

AIR : *Nos amours ont duré toute une semaine.*

Va toujours!... pass' ton ch'min... j'en fais mon affaire ;
Fil' sans t'déranger,
Comm' devant un étranger...
J' t'aim' mon vieux,
Mais, mill' z'yeux!...
Fair' rougir mon frère,
J'en aurais
Des regrets,
Et je n' m'en consol'rais
Jamais.

Plus entement et avec sentiment, après avoir regardé autour d'eux.

Mais pour oublier
Cette froideur feinte,
En particulier,
Ma foi, plus d'contrainte!...

Le pressant dans ses bras.

Je m'dis : c'est mon frèr'... brosse! au p'tit bonheur!...
L'habit n'est pas l' mêm', mais nous avons l' mêm' cœur...
Et j' te serr' la main... mais s'il vient queuqu' flaneur,

Le quittant et avec rondeur.

Plant' moi là... pass' ton ch'min... j'en fais mon affaire.
Fil', etc.

FRÉDÉRIC.

Quoi, mon ami, tu voudrais...

JÉROME.

Oui, oui... Je veux que ça *soie* comme ça, parce

que quand nous sommes ensemble, comme nous voilà là, ta main dans la mienne, je veux pouvoir te dire : (D'une voix que l'émotion altère progressivement.) Tu es mon p'tit Pierre... Pendant six ans tu m'as appelé ton grand *Zérôme;* nous avons le même père, nous avons eu la même mère... nous sommes venus au monde pas plus vêtus, pas mieux instruits l'un que l'autre... et si mon père a pu te faire donner de l'esprit... (avec sensibilité) n'est-ce pas que ton cœur est toujours le même? Dis, frère?

FRÉDÉRIC, avec abandon.

En as-tu jamais pu douter? Jérôme, mon ami, ce serait m'affliger cruellement.

JÉROME, d'une voix émue.

Ce qui me chagrinerait bien, vois-tu! c'est si un jour tu n'avais plus rien pour moi...

FRÉDÉRIC, vivement et avec effusion.

Moi? Ah! mon frère! mon frère!

JÉROME, vivement.

Eh bien, non... eh bien, non... ne parlons plus de ça... aussi bien, ça m'enroue, ces idées-là!... (D'un air décidé.) Veux-tu prendre un verre de vin?

FRÉDÉRIC.

Non, mon ami... merci.

JÉROME.

Seulement, je te recommande notre bon vieux père, entends-tu? sois bien gentil avec lui... Tu es son chéri, toi... son Benjamin...

FRÉDÉRIC.

Ah! il m'aime!

JÉROME, brusquement.

Je n'en suis pas jaloux... Moi, je parle comme un

cheval... toi, tu as des manières *mouscatchini*, ça flatte sa gloire; moi, pas. Ce pauvre père, il a fait bien des b... boulettes pour toi, c'est pas à toi à lui faire sentir ça... bien du contraire.

FRÉDÉRIC.

Mais je l'aime et je le vénère.

JÉROME, vivement.

Tu ne lui donnes que son dû. Et, vois-tu, je suis sûr qu'il serait bien chagrin s'il savait qu'hier tu l'as vu sur le boulevard, et que...

FRÉDÉRIC.

Quoi ! tu sais?... O mon ami, comment te peindre ma honte et ma confusion?... (Avec sincérité.) Oh ! oui, j'aurais voulu lui parler !... Oh ! oui, j'aurais eu du bonheur à me jeter dans ses bras!... mais je n'étais pas seul... et dans le premier moment, la crainte d'appeler sur mon père une raillerie, une observation qui m'eût blessé, tout cela m'a retenu... j'en rougis à présent... (A lui-même.) Mais les gens du monde sont implacables, le ridicule tue.

JÉROME.

C'est vrai, ça ! Oui, t'as raison, en v'là assez là-dessus... (Sérieusement.) Nous avons un autre mémoire à régler ensemble.

FRÉDÉRIC, étonné.

Quoi donc?

JÉROME.

A c't'heure que nous v'là à notre aise tous les deux, pas de farce !

FRÉDÉRIC.

Je t'écoute.

JÉROME.

Ah ça ! nous avons donc eu une amourette?... une passion?

FRÉDÉRIC, gaiement.

Que veux-tu dire?

JÉROME.

Louise !

FRÉDÉRIC.

Louise ! c'est vrai ! mais j'ignorais alors qu'elle fût notre parente.

JÉROME.

Tu as mal agi, au moins... Car si Louise t'aimait?

FRÉDÉRIC.

Je ne le crois pas.

JÉROME, avec force.

Si ça était cependant?... si elle ne pouvait plus se retirer cette passion-là?... L'amour, vois-tu, dans le cœur d'une jeunesse, c'est comme les *rhumatisses*, ça ne guérit pas.

FRÉDÉRIC.

Tu me fais trembler... l'hommage que je lui ai adressé dans le temps est le résultat d'une erreur fatale, offensante, si tu veux... mais aujourd'hui, sachant qu'elle est notre cousine, je veux qu'elle apprenne combien je me repens du passé... je veux, à force d'amitié et de respect, effacer de son souvenir les traces d'un sentiment... moins pur.

JÉROME, d'un air railleur.

Ah ! c'est là ton idée, à toi?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est donc pas la tienne?

JÉROME, s'animant.

Ainsi, un homme viendra mettre le feu chez moi; il brûlera ma maison, il me ruinera à plat; et puis après, il en sera quitte pour venir me dire en m'ôtant son chapeau: « Monsieur, je suis bien fâché, j'ai mis le feu chez vous; mais c'est une plaisanterie de jeune homme... je vous prie de n'y plus penser; donnez-moi une poignée de main, embrassons-nous, nous sommes Français... »

FRÉDÉRIC, interdit.

Mais ta comparaison...

SCÈNE IV

FRÉDÉRIC, JÉROME, LOUISE, *entrant par la porte du premier plan à droite, et tenant un panier à verres; elle s'occupe de desservir la table, et n'est aperçue ni de Frédéric ni de Jérôme.*

JÉROME, avec force.

Elle est juste!... tu as bouleversé ses idées, à cette petite, tu as troublé son repos, tu as mis le feu à son bonheur, et tu ne réparerais pas le dégât?...

FRÉDÉRIC.

Mais... comment?

JÉROME, avec force.

En épousant Louise

FRÉDÉRIC.

L'épouser!

LOUISE, à part, avec émotion.

Que dit-il?

Elle pose son panier sur la table et écoute avec émotion.

JÉROME.

Et si c'est une dot qui lui manque, écoute, Pierre.

AIR *des Frères de lait.*

Je lui fais don... à c't' enfant qui m'est chère,
De la moitié de mon bien... et voilà!
Allons! réponds-moi... voyons, Pierre!
Sois son mari... tu n' peux pas r'fuser ça...

FRÉDÉRIC.

Y penses-tu?

LOUISE, à part.

Quel cœur que celui-là!

JÉROME.

Tu n' saurais croir' le bonheur que j'éprouve
De ce projet à quoi j'viens de songer...

A part, avec regret.

Puisque l' destin ne veut pas que je trouve
Une autr' manièr' de partager. } (*bis.*)

LOUISE, à part.

Excellent garçon!

JÉROME, à Frédéric.

Eh ben! voyons!...

LOUISE, vivement, en faisant un pas vers eux.

Mais, Jérôme!... je n'aime pas monsieur...

FRÉDÉRIC, à part.

Elle était là!

JÉROME, surpris.

Vous n'aimez pas monsieur?... (Avec joie.) Ah ça! on guérit donc des *rhumatisses* alors?... c'est-il Dieu possible que vous ne l'aimez pas?

LOUISE, lui tendant doucement la main.

Aussi vrai, Jérôme, que vous êtes le meilleur des hommes.

JÉROME, avec joie et hors de lui.

Ah! oui... ah! oui... ah! oui... c'est-à-dire non.

c'est pas ça que je veux dire... (Allant de l'un à l'autre.) Enfin, vous ne... quoi ?... vous ne l'aimez pas... qu'est-ce que je voulais, moi? votre bonheur à tous *deuce*. Mais puisqu'elle ne t'aime pas, et que toi, c'est maintenant mam'selle Dumoulin...

FRÉDÉRIC, l'interrompant.

Jérôme!

JÉROME, avec une joie délirante, et allant de l'un à l'autre.

Ce que c'est que de nous! tout à l'heure j'aurais donné la moitié de mon magot (montrant Louise et Frédéric) pour que... et maintenant je suis enchanté que... Ah! j'ai posé bien des têtes de loup dans ma vie sur bien des tuyaux, et qui tournent à tout vent, jamais je n'en ai posé une pareille à la mienne... (Il rit.) Ah! ah! ah! farce de fumiste... quoi! j'ai de la gaieté dans le cœur de quoi alimenter quatre hommes très-joyeux.

DUMOULIN, hors de vue.

M. Lefèvre est-il chez lui?

Mouvement de Frédéric.

JÉROME.

V'là une visite qui nous arrive, une commande de tuyaux de poêle ou de ramonage... C'est pas ton affaire.

FRÉDÉRIC, souriant.

Non certainement!

JÉROME.

File par chez le père, pendant que moi, je vais recevoir la pratique.

Frédéric sort par la porte au premier plan à gauche; Louise prend les bouteilles et son panier, dans lequel elle a mis les verres, et sort par la droite.

SCÈNE V

JÉROME, *puis* DUMOULIN.

JÉROME, seul, avec joie, regardant Louise sortir.

Quelle bonne petite femme ça ferait!... et dire qu'elle n'aime pas Pierre! elle n'aime pas Pierre! oh! je danserais si j'avais seulement un orgue! (Il fait un bond et se trouve en face de Dumoulin qui entre.) Tiens! ah ben, en v'là une fière Mars en carême!

DUMOULIN.

M. Lefèvre père?

JÉROME.

Vous y êtes, monsieur Dumoulin.

DUMOULIN, le reconnaissant,

Tiens... c'est vous, mon ami!

JÉROME.

Moi-même, en personne naturelle... (Riant.) Je parie que je sais pourquoi vous venez.

DUMOULIN.

Je désire présenter mes devoirs à M. Lefèvre.

JÉROME, ironiquement.

Vous venez lui demander sa voix... (Riant.) Ah! farceur!...

DUMOULIN, à part, avec humeur.

Farceur! farceur!... (Haut.) Puis-je le voir?

JÉROME, avec roudeur.

Très-bien!... et gratis encore... Mais je suis électeur aussi, moi.

DUMOULIN, avec empressement.

Vous!

JÉROME.

Et un gros!... et vous pouvez me présenter vos devoirs pareillement!

DUMOULIN, lui prenant la main.

Croyez, mon cher Monsieur, que j'ignorais...

JÉROME.

Il n'y a pas d'affront! de rien, de rien... Je vas l'appeler.

DUMOULIN.

Je suis désolé de le déranger.

JÉROME.

Bah! bah! (Appelant en criant.) Bourgeois! eh! bourgeois!

LEFÈVRE, dehors, criant du même ton.

Oh!

JÉROME, de même.

Avancez donc un petit peu voir.

LEFÈVRE, de même.

Quoi ce que c'est?

JÉROME, de même.

C'est quelqu'un qui veut vous causer.

LEFÈVRE, de même.

Je vas y aller.

JÉROME, criant toujours.

Il va y aller! (A Dumoulin.) Il va venir, il va venir!

DUMOULIN.

Je suis confus...

JÉROME.

En attendant, vous prendrez bien un verre de vin, hein?

DUMOULIN.

Jamais entre mes repas... mille grâces...

JÉROME, à part, d'un air goguenard.

Mille grâces!... ce mot!... excusez... Est-ce que ça se refuse?... mille grâces! ce genre!

DUMOULIN, à part.

On dit ce Lefèvre influent, et si je puis me le rendre favorable, mon élection est en bonne voie; de plus, j'ai dépêché Alfred auprès de quelques braves gens...

Lefèvre entre par la porte à gauche.

SCÈNE VI

JÉROME, DUMOULIN, LEFÈVRE.

LEFÈVRE.

Qu'est-ce qu'il y a?

DUMOULIN.

Monsieur Lefèvre, c'est moi qui sollicite l'avantage de causer avec vous.

LEFÈVRE.

Monsieur... avec plaisir... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DUMOULIN.

Ne faites pas attention.

LEFÈVRE, à Jérôme, à demi-voix.

Qu'est-ce que c'est donc? (A Dumoulin.) Vous permettez?

DUMOULIN.

Je vous en prie!

Il remonte la scène, et se promène pendant que Lefèvre parle à Jérôme.

JÉROME.

C'est M. Dumoulin, un avocat, un homme très-

bien !... c'est lui que Pierre aime sa fille... vous savez? je vous ai dit...

LEFÈVRE.

Ah ! ah !... bon ! bon !

JÉROME.

C'est des gens *à leurs aises*... ils sont propres, et ce mariage-là dépend de vous... parce que, eux, ils veulent bien.

LEFÈVRE.

Moi aussi, je suis prêt à donner mon consentement.

JÉROME.

Mais, c'est pas ça, papa... vous êtes le père du jeune homme, faut aller en avant... Vous savez? les avocats, c'est fort sur les paroles... Ayez une conversation... chiquée, papa.

LEFÈVRE.

Ça va tout seul.

JÉROME.

Et tandis que vous le tenez, coulez-lui ça en douceur... enfoncez-le; c'est le bonheur de votre enfant que vous allez faire... la demoiselle est tapée aussi, dix-huit ans... et elle pince du piano, vous qu'aimez ça... Ce matin, j'y ai entendu jouer des valses, nom d'une pipe ! à faire tourner... une sauce blanche... ça vous fera une bru que le diable en prendra les armes, comme on dit... Poussez ferme !

LEFÈVRE, avec une sorte de vanité.

Sois tranquille, je sais *m'espliquer*.

JÉROME.

Moi, je vais à la cave... et j'en remonte du chenu.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

LEFÈVRE, DUMOULIN.

LEFÈVRE.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Il présente une chaise à Dumoulin.

DUMOULIN.

Je suis vraiment bien indiscret de venir ainsi vous déranger dans vos occupations.

LEFÈVRE, s'asseyant aussi.

Oh ! mes occupations, ça n'est pas le diable!... je ne fais plus rien depuis longtemps... (Avec bonhomie et gaieté.) Ah çà, je sais ce qui vous amène... et ça me flatte de vous voir.

Il lui frappe familièrement sur le genou.

DUMOULIN.

Enchanté, parbleu! que vous me dispensiez du préambule... Oui, je vous avoue que ma visite est un peu... intéressée.

LEFÈVRE.

Soyez tranquille, je ne suis pas un dur à cuire.

DUMOULIN.

Je le sais.

LEFÈVRE.

Et ce n'est pas moi qui *sera* un empêchement aux plans que vous êtes dans le cas de faire.

DUMOULIN.

Vous me comblez de joie, mon cher monsieur Lefèvre...

LEFÈVRE, avec bonhomie.

Qu'est-ce que je demande, moi?... c'est l'union, c'est la tranquillité.

DUMOULIN.

Nous en avons besoin... Et c'est pour cela que...

LEFÈVRE, l'interrompant.

Parbleu! et je dis que par des alliances comme ça on y arrive... deux familles n'en font plus qu'une...

DUMOULIN, cherchant à ramener Lefèvre à la question.

Vous êtes électeur, Monsieur?...

LEFÈVRE.

Un peu, par exemple!... Douze cents francs de contributions : et pour en revenir, je dis que voilà que je me fais vieux.

DUMOULIN.

Oh!

LEFÈVRE, l'interrompant.

Et que je n'ambitionne qu'une chose, c'est pas les places, les emplois, je ne pourrais pas les remplir...

DUMOULIN.

Mais pourquoi donc?

LEFÈVRE, riant.

Je volerais l'argent du gouvernement... Voulaient-ils pas me nommer, tantôt?

DUMOULIN.

Oh! se jeter dans les affaires publiques, c'est courir au-devant des écueils.

LEFÈVRE.

Mon garçon ne s'y destine pas non plus...

DUMOULIN, feignant de comprendre.

Ah! votre... fils?

LEFÈVRE.

Tout ce que je veux, c'est de voir mes enfants établis, bien mariés, avec des honnêtes personnes, comme ça se trouve ici...

DUMOULIN.

Sans doute!...

LEFÈVRE, avec satisfaction.

Je viens d'apprendre une chose qui me fait bien plaisir... mon aîné a aussi une inclination... (Dumoulin le regarde sans comprendre) mon aîné!

DUMOULIN, sans comprendre.

Oui, j'entends bien, votre aîné.

LEFÈVRE.

C'est la petite qui m'a raconté ça... (Avec satisfaction.) Ah! mon Dieu, oui, une histoire tout à fait... ça s'arrangera... Ah! je suis bien content!

DUMOULIN, à part.

Ah çà!... quel amphigouri me fait ce brave homme?

LEFÈVRE.

C'est donc pour vous dire que Pierre n'y entrera pas dans la chose publique... c'est pas parce qu'il ne pourrait pas, non... il y en a très-bien à la Chambre et ailleurs, à qui qu'il leur *z'y* enlèverait facilement une mouche sur le bout du nez... façon de parler, voulant dire qu'il leur *z'y* ferait la barbe sans savon, ni rien... Ah! mais!... ah! mais!

DUMOULIN.

Pardon; vous êtes électeur, n'est-ce pas?

LEFÈVRE.

Je viens de vous le dire... oh! sans vouloir mépriser votre avoir, le mien le vaut...

DUMOULIN.

Je le crois.

LEFÈVRE.

Électeur et éligible!... (A part.) Il paraît qu'il tient fièrement à ce que sa fille épouse un fils d'électeur... (Haut.) Mais, c'est pas là la question, n'est-ce pas?

DUMOULIN, souriant.

Sans doute... je me disais aussi, il me semble que... nous sommes... un peu loin... de la question.

LEFÈVRE.

Votre demoiselle est bien gentille, à ce qu'on dit?

DUMOULIN.

Oh! il y a mieux... on n'est jamais laid à dix-huit ans.

LEFÈVRE, gaiement.

Pardon... pardon... il y en a qui le sont à tout âge.

DUMOULIN, à part.

Mais quel rapport ma fille...

LEFÈVRE.

Ah çà! il faudra pourtant que je la voie, la petite mère.

DUMOULIN.

Quelle petite mère?

LEFÈVRE.

Votre fille!

DUMOULIN, fort étonné.

Ma fille?... (Il se lève; Lefèvre en fait autant.) Ah çà! permettez, monsieur Lefèvre; voilà deux fois que vous me faites l'honneur de me parler de ma fille... je ne vois pas ce qu'il y a de commun entre ma fille et mon élection?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *puis* JÉROME, *venant du fond, une bouteille sous le bras et des verres à la main.*

LEFÈVRE.

Ah ! votre élection... c'est vrai !... vous êtes sur les rangs... Comment ! ce qu'il y a de commun? Vous comprenez bien, mon cher Monsieur, que ma voix et celles de tous mes amis appartiennent de droit au beau-père de mon garçon... au père de ma bru !... (Jérôme entre et s'arrête au fond) et dès lors que vous donnez votre fille à Pierre...

JÉROME, à part.

Oh ! le grand mot est lâché !

DUMOULIN, très-surpris.

Pierre !... Ah ça !... comment?...

LEFÈVRE.

Dame !... il me semble que je ne parle pas chinois.

JÉROME, se plaçant entre eux et éloignant Lefèvre.

Eh oui ! (Bas à Dumoulin) Voyez-vous... Pierre, c'est un nom d'amitié ; mon père ne l'appelle pas Frédéric, parce que ce n'est pas son habitude.

DUMOULIN, à lui-même, avec surprise.

Frédéric !...

JÉROME, lui frappant sur le ventre.

Eh oui ! ce gentil garçon que j'ai vu chez vous hier, et qui ne déplaît pas à vot' demoiselle.

Dumoulin, blessé de la familiarité de Jérôme, s'éloigne à gauche, et n'ose pourtant donner aucun signe de mécontentement.

LEFÈVRE, à Jérôme, d'un ton fâché.

Eh ben !... qu'est-ce qui le prend donc? (A Dumoulin.)

Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas à votre idée?

DUMOULIN, embarrassé.

Du tout... rien... c'est...

JÉROME, à Lefèvre, en cherchant à éviter une explication.

C'est la joie! Monsieur est très-content de l'affaire... ça se voit. (Bas à Lefèvre.) Soyez bon genre, papa, soyez bon genre.

DUMOULIN, à part.

Ah! c'est là le père de M. Frédéric?

JÉROME.

Allons, papa Dumoulin, un verre de vin... ça fait couler la conversation... en v'là du fameux... que j'ai pris derrière les fagots, comme on dit... cachet vert. Je vous la dois, c'te bouteille-là... vous savez? (Dumoulin refuse du geste.) Est-ce que vous seriez un *fiérot!*

DUMOULIN.

Moi!

JÉROME, appuyant.

Puisque je vous la dois! (Gaiement.) Mais quand j'ai bu du vôtre, je ne m'attendais pas à vous rendre sitôt la réciproque.

AIR : *Verse, verse, verse encor.*

Ne fait's pas de cérémonie ;
Un p'tit coup, ça met en gaîté.

DUMOULIN, prenant le verre ; Jérôme lui verse à boire.

Ah! ménagez-moi, je vous prie,
J'ai besoin de sobriété...
Oui, de m'incommoder je tremble!...

JÉROME, qui a donné un verre plein à Lefèvre, et qui a rempli le sien.

Qu'est-c' que vous v'nez là nous conter?
Allons donc!... plus on trinque ensemble,
Plus on est sûr de s' bien porter...
Un vieux docteur a dit, je crois,
Que pour bien se porter,

Il fallait se donner
Un' culotte par mois !
Buvons donc, ça prolong' les jours !
Puisque la Faculté l'ordonne...
Trinquons ferme !... la cave est bonne :
Quand n'y en a plus, y en a toujours.

DUMOULIN, parlant.

Allons! (A part.) A la guerre, comme à la guerre...

JÉROME, parlant, et gaiement.

Et *chorus*, nom d'un chien!...

TOUS.

Buvons donc... ça prolong' les jours, etc.

DUMOULIN, indiquant Jérôme.

Est-ce que monsieur est de votre famille?

JÉROME.

Un peu, mon neveu!...

LEFÈVRE, avec gaieté et bonhomie.

C'est mon aîné... (prenant le menton de Jérôme) il m'a succédé dans mon commerce.

JÉROME, donnant une tape sur le ventre de Dumoulin.

Oui, papa Dumoulin ; tous bons enfants chez nous... à preuve, que j'ai rachevé vos cheminées à ce matin... j'en deviens... vous serez flatté... (Buvant.) A la vôtre!

LEFÈVRE.

A la santé de votre nomination et du mariage de nos enfants.

JÉROME, à Dumoulin, qui reste interdit.

Trinquons donc...

DUMOULIN.

Aux braves électeurs de Montmartre! (S'éloignant à gauche, à part.) Ah! c'est là la famille de M. Frédéric...

JÉROME, qui a pris son père à part. Ils sont au milieu de la scène.

Je le crois satisfait.

LEFÈVRE, bas et avec satisfaction.

Il doit l'être; j'ai joliment mené ça.

JÉROME, bas.

Et moi donc!... pauvre Pierre... sera-t-il content!

DUMOULIN, allant poser son verre sur la table à droite. En regardant Lefèvre et Jérôme.

Qu'est-ce que c'est que tout ça, mon Dieu?

SCÈNE IX

JÉROME, LEFÈVRE, ALFRED, DUMOULIN, FRÉDÉRIC.

ALFRED, entrant vivement par le fond.

Ah! on m'avait bien dit que je trouverais mon père ici!

DUMOULIN, surpris.

Alfred!...

ALFRED, à Lefèvre, en le saluant.

Vous permettez, Monsieur...

LEFÈVRE.

Faites comme chez vous.

DUMOULIN, à Alfred, en l'attirant à droite.

Qu'est-ce?... que viens-tu m'apprendre?

ALFRED, à demi-voix, d'un ton animé.

On veut faire échouer votre candidature... Il se forme contre vous une intrigue...

DUMOULIN.

Oh! mon Dieu!...

ALFRED.

Et si vous n'êtes vivement appuyé par M. Lefèvre, tout espoir est perdu pour vous!...

DUMOULIN, très-contrarié.

Au moment de réussir!

FRÉDÉRIC, entrant étourdiment par le fond, et s'approchant vivement de Lefèvre sans voir Dumoulin.

J'espère que je suis exact, il est à peine quatre heures... et je viens...

ALFRED, gaiement et avec surprise.

Tiens, Frédéric ici!

LEFÈVRE, étonné.

Frédéric!

ALFRED.

Par quel hasard!

FRÉDÉRIC, se retournant, et avec embarras.

Alfred et M. Dumoulin!

JÉROME, à part.

Gare les explications!

DUMOULIN, à Frédéric.

Vous êtes étonné de nous rencontrer ici, monsieur Frédéric...

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Moi?

LEFÈVRE, vivement.

Encore Frédéric!

JÉROME, à mi-voix.

Taisez-vous donc, papa! taisez-vous donc!

LEFÈVRE.

Pourquoi que vous donnez tous ce *soubriquet*-là à mon garçon?

ALFRED, surpris.

Son garçon?

DUMOULIN, à Alfred.

Eh oui!... M. Frédéric est ici en famille.

LEFÈVRE, à Frédéric avec humeur.

Tu as donc renié ton nom, toi?

FRÉDÉRIC.

Mon père, permettez...

LEFÈVRE.

Tu te nommes Pierre!

JÉROME, cherchant à calmer Lefèvre.

Est-ce qu'il ne s'appelle pas aussi Frédéric? Pierre-Frédéric... il avait le choix.

ALFRED, légèrement et sans regarder les personnages en scène.

Pierre! Pierre!... ce nom-là est donc devenu un épouvantail... car hier, lorsque tous deux nous passions à cheval sur le boulevard...

LEFÈVRE, avec émotion, et se montant par degrés en écoutant Alfred.

Sur le boulevard!

ALFRED, de même.

Nous avons entendu crier : Pierre! Pierre... aussitôt il a détourné la tête et a lancé son cheval au galop sans que j'en pusse deviner le motif...

Lefèvre, qui est arrivé à un haut degré d'exaltation muette, rencontre un regard de Frédéric, qui détourne la tête vivement et avec confusion.

DUMOULIN.

Et le brave homme qui criait ainsi?...

LEFÈVRE, avec émotion et colère contenue.

Ce brave homme, c'était moi, Monsieur.

Alfred regarde plus attentivement la figure de Lefèvre. Mouvement de Jérôme et de Frédéric.

ALFRED, à part, avec regret.

Qu'est-ce que j'ai dit?

LEFÈVRE, avec douleur et arrivant par degrés jusqu'à l'exaspération.

C'était son père... qui ne l'avait pas vu depuis quatre mois... et qui venait de chez son fils pour l'embrasser quelques heures plus tôt... et lui, l'ingrat!... il rougissait de s'entendre appeler par un homme du peuple... il était humilié de rencontrer son père en public.

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter.

LEFÈVRE, avec force.

Tais-toi!

JÉROME.

Voyons donc, père, voyons donc!

LEFÈVRE.

Voilà donc ce qu'on t'a appris dans le grand monde... à mépriser tes parents?

FRÉDÉRIC.

De grâce...

LEFÈVRE, hors de lui, s'avançant vers Frédéric.

Ah! tu me braves! enfant dénaturé!

Il lève la main sur Frédéric.

JÉROME, lui saisissant vivement le bras et ne le quittant plus.

Eh bien!

FRÉDÉRIC, faisant un pas à droite.

Ah! mon père... mon père...

Il se couvre le visage de ses mains et reste accablé par la honte.

LEFÈVRE.

Brigand!

JÉROME, empêchant Lefèvre d'avancer et cherchant à le pousser à gauche.

Allons, papa! est-ce que vous allez faire des choses pas bien, vous?

LEFÈVRE.

C'est un scélérat, vois-tu!

JÉROME, de même.

Vous ferez mieux de rentrer... vous ferez mieux de rentrer.

LEFÈVRE, à Jérôme.

Non, laisse-moi, laisse-moi. (Il s'échappe des mains de Jérôme; il va à Frédéric. Jérôme le saisit par le bras. A Frédéric.) Monstre!

JÉROME.

Voyons donc, papa, sacrebleu!... C'est de trop ce que vous dites là, venez!

LEFÈVRE, poussé par Jérôme.

On m'emmène... on me captive... mais tu ne perdras rien pour attendre!

JÉROME, à Lefèvre, le tenant à bras-le-corps et le poussant à gauche.

Des menuiseries, des menuiseries... des farces de fumiste, quoi!

LEFÈVRE, entraîné, au moment de disparaître, se retourne et crie à Frédéric.

Gueux!...

Lefèvre et Jérôme disparaissent à gauche; Frédéric, accablé, tombe assis auprès de la table; Dumoulin a fait un pas à gauche.

SCÈNE X

DUMOULIN, FRÉDÉRIC, ALFRED.

DUMOULIN.

Quelle violence! et quelle scène!

FRÉDÉRIC, accablé.

Je suis anéanti... j'ose à peine lever les yeux !

ALFRED, avec affection.

Allons, mon ami... remets-toi... un peu de courage !...

DUMOULIN, avec ménagement pendant toute cette scène.

Je vous plains, monsieur Pierre... votre caractère, vos qualités personnelles m'ont inspiré une sympathie...

FRÉDÉRIC.

Dont j'espérais me rendre digne.

ALFRED, lui prenant vivement la main.

Et que tu n'as pas cessé de mériter.

DUMOULIN.

Oui, nous vous apprécions, nous vous aimons tous... (avec douceur) jugez s'il m'est cruel de voir s'évanouir des projets qui eussent réalisé ma plus chère espérance !

ALFRED.

Quoi ! mon père...

FRÉDÉRIC, se levant vivement et d'un ton digne.

Je vous comprends, Monsieur.

DUMOULIN.

Vous connaissez l'opinion du monde... ses exigences... que je déteste !...

FRÉDÉRIC.

Assez, Monsieur !...

DUMOULIN.

Ma position présente.... plus encore, ma position à venir... mes relations de société...

FRÉDÉRIC, s'animant par degrés et avec ironie.

Oui, on se demanderait dans le monde que vous

voyez : « A qui M. Dumoulin a-t-il donné sa fille? au fils d'un ancien fumiste... ah!... » et l'on montrerait au doigt la jeune fille sacrifiée à une pareille alliance!... et dans votre salon, Monsieur, dans votre salon, peuplé de légistes, d'hommes que leur noble profession et leurs lumières ont dû placer au-dessus de ces tristes préjugés, on abreuverait d'humiliations le fils de l'artisan... (Avec intention.) J'y serais aussi malheureux, n'est-ce pas, qu'un fils d'avocat dans le salon d'une vicomtesse?... Parlez, Monsieur, parlez!... Vous voyez que j'ai de la mémoire et que je vous ai compris!

DUMOULIN, un peu blessé.

Pardon!... mais la position n'est pas la même... étranger à votre famille, pourrais-je ne pas être froissé de certaines choses... dont vous rougissez vous-même... Ainsi votre frère...

FRÉDÉRIC, vivement.

Monsieur!

ALFRED, cherchant à le calmer.

Frédéric!

DUMOULIN.

Hier je l'ai surpris trinquant familièrement avec mon...

FRÉDÉRIC, l'interrompant et avec un sentiment de honte.

Ah! Monsieur!...

DUMOULIN.

Loin de moi l'intention de vous blesser... (Avec modération et une grande douceur.) C'est à votre raison que j'en appelle... Quand vous serez plus calme... réfléchissez, et vous me rendrez plus de justice... Adieu,

monsieur!... croyez à mon affection et à mes regrets... (Il sort.) Viens, Alfred!

Il sort par le fond.

ALFRED, qui a fait quelques pas pour sortir, s'approchant de Frédéric, se trouve à sa droite, lui prend la main et dit à demi-voix.

Je t'ai voué une amitié sincère, inaltérable... tu peux y compter toujours.

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

FRÉDÉRIC *seul, sortant de son accablement.*

Ils m'ont laissé!... tant mieux! Quelle étrange position que la mienne!... et où sera désormais ma place? Ma famille!... j'aurais du bonheur à me trouver au milieu d'elle... mais mon père et mon bon Jérôme ont des idées, des habitudes... nous ne pouvons échanger nos pensées, (découragé) nous ne nous comprenons pas. Le monde!... mes goûts, mon éducation m'y appellent (avec amertume) et l'on m'y jette à la face la condition de mon père! (S'animant.) Eh quoi! la généreuse inspiration qu'il a eue de m'agrandir l'âme et la pensée serait une cause d'amertume et pour lui et pour moi!... L'instruction, cette vie intellectuelle, la source des gloires et des grandeurs de notre temps, deviendrait un malheur! (Avec exaltation.) Oh! non, c'est un blasphème! (Après un silence, et avec douleur.) Ah! M. Dumoulin! vous m'avez douloureusement frappé!

AIR *d'Arwed.*

Hier, blessé dans votre orgueil de père,
Vous vous disiez : Quel refus insultant!

Quoi! pour un nom, une vaine chimère,
Sacrifier le bonheur d'un enfant!
A notre siècle, ah! c'est faire un outrage!...
Vous le disiez!... et pourtant, sans rougir,
Vous me rendez dans le même langage
Tous les mépris qu'on vous a fait subir!

(Par inspiration.) Mais il se rendait à l'assemblée des électeurs... il sollicitait le suffrage de ma famille... Sa nomination dépend de moi peut-être!... (Avec exaltation.) Ah! je tiens donc dans ma main sa joie et son bonheur aussi!... Oui, rendons-nous à l'assemblée (il prend son chapeau) et qu'il apprenne comment l'enfant du peuple sait se venger de ses dédains!... O mon père! ô mon frère, vous serez contents de moi! je ne serai ni un ingrat ni un lâche!...

Il fait quelques pas pour remonter le théâtre.

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, JÉROME, *entrant par le fond.*

JÉROME, vivement.

Ohé!... dis donc, frère...

FRÉDÉRIC.

Laisse!... il faut que je sorte.

JÉROME, cherchant dans ses poches.

Mais puisque j'ai quelque chose à te remettre...

FRÉDÉRIC, continuant de marcher.

Plus tard...

JÉROME.

C'est l'affaire d'une minute.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai pas une minute à perdre... adieu!

Il sort vivement par le fond.

JÉROME.

Il s'en va!... est-il ahuri!... il ne me laisse seulement pas le temps de lui donner ce chiffon de papier que le fils Dumoulin vient de griffonner en s'en allant. (Il se fouille.) Eh bien!... qu'est-ce donc qu'il est devenu?... perdu?... ah! non, le v'là! C'est peut-être pressé. (Il ouvre le billet. Il lit.) « Mon cher ami! rien n'est désespéré! tu peux encore devenir l'époux de ma sœur! » (Parlé.) Il serait possible! Il lit avec intérêt croissant.) « Je me charge de tout arranger, pourvu que tu détermines ta famille à quitter Paris. » (Parlé.) Comment ça? (Il lit.) « A aller vivre en province. » (Stupéfait, parlé.) Quoi donc!... on nous met à la porte... on nous chasse... moi, ça m'est égal, je m'en moque bien; je voudrais être à cinq cent mille lieues d'eux tous; (avec émotion) mais papa, un vieux de son âge, lui faire une *avarie* pareille!... (avec force) et ils croient que nous nous laisserons exporter?... ça serait un peu trop fort de café!... (Avec résolution.) Non, je reste!... (Regardant à gauche.) Ah! voilà le père!... c'est lui qu'est cause de tout ça... il avait ben besoin de se mettre en révolution devant ce vieux sauvage de Dumoulin!... ah! je lui en veux en moi-même!

SCÈNE XIII

LEFÈVRE, JÉROME.

LEFÈVRE, inquiet et regardant de tous côtés.

Il paraît que ton frère n'est plus là?

JÉROME, avec reproche.

Dame! c'qui s'est passé tout à l'heure, c'était pas beau.

LEFÈVRE, en soupirant.

C'est vrai... j'en conviens.

JÉROME.

Tenez, papa, je ne suis pas aussi ancien que vous, n'est-ce pas? eh ben! des fois je vous rendrais encore des points pour la raison, voyez-vous!

LEFÈVRE, avec bonhomie.

Eh ben! oui, eh ben! oui... mais puisqu'il sait comme je suis, pourquoi qu'il me fâche?

JÉROME.

Est-ce qu'il est Dieu possible de s'imaginer qu'un homme aussi respectable de cheveux que vous l'êtes, va avoir des vivacités à chagriner tout un chacun? Il n'y a qu'un tireur de cartes qui puisse deviner des choses pareilles! Vous lui avez fait bien du tort à cet enfant... et bien de la peine... et bien de la peine.

LEFÈVRE, interdit et ému.

A Pierre?

JÉROME.

Oui, à Pierre. Et à c'te heure, voyez-vous, il est malheureux pour le restant de sa vie.

LEFÈVRE, tout tremblant et avec plus d'émotion.

Malheureux!... lui!... et c'est moi qui en est l'auteur!... je l'aime pourtant bien... pauvre enfant!...

JÉROME, lui prenant le bras, quittant le ton fâché et cherchant à le remonter.

Allons, allons, père... tremblez pas comme ça... il s'agit pas ici d'être des poules mouillées!

LEFÈVRE, cherchant à maîtriser son émotion.

C'est pas ma faute... c'est le premier moment, vois-tu? Je ne me suis pas bien conduit... et alors ça me chagrine.

JÉROME.

Ce qui est fait est fait... père, ce petit-là, il a de l'éducation, il a des manières très-bien!...nous, pas.

LEFÈVRE.

Oh! j'ai mal fait de lui faire apprendre... si j'avais suivi ton conseil...

JÉROME, avec brusquerie.

Vous avez mal fait, vous avez mal fait... c'est encore une question, ça... Si vous l'aviez entendu avec M. Dumoulin (parce qu'ils ont *éeu* une forte explication ensemble après le tremblement)... moi (montrant la porte à gauche) j'étais là... j'avais des envies terribles de sauter sur le casaquin de l'avocat... mais ça aurait *éeu* l'air d'une vindication... ça aurait été petit avec un homme qui n'a que des paroles pour se rebiffer... est-ce pas donc, papa?

LEFÈVRE.

T'as bien fait d' pas bouger.

JÉROME.

Et vous venez dire que vous êtes fâché d' lui avoir fait apprendre c' qu'il a appris! Mais nom d'un nom! sans ça, est-ce qu'il aurait pu remoucher M. Dumoulin comme il l'a remouché? Ah! je regrette pour la première fois de n'être pas éduqué aussi, moi, parole sacrée, là! Ainsi! vous voyez bien!

LEFÈVRE.

Mais au bout de tout ça, qu'est-ce qu'il a donc dit, M. Dumoulin?

JÉROME.

Il a dit... pardi! il a dit qu'il ne veut plus de Pierre pour sa petite (avec hésitation) à cause de...

LEFÈVRE, cherchant à deviner.

A cause?... dis.

JÉROME.

A cause de son frère... (ému et avec colère) de son guerdin de frère (se frappant la poitrine) qui est un goujat, un animal, qui boit avec les domestiques.

LEFÈVRE, avec douleur.

Et à cause de son père, un brutal qui s'emporte et qui... ô mon Dieu! Cela ne m'arrivera plus.

JÉROME.

Père, faut pas s'éblouir... à vos âges, on ne se refait pas... c'est comme le vieux plâtre, ça n'est plus bon qu'à démolir. Il faut que Pierre épouse mademoiselle Dumoulin, parce que son bonheur y est!

LEFÈVRE, avec fermeté.

Oui, t'as raison; nous avons fait des bêtises... il faut les réparer, coûte que coûte!

JÉROME, vivement.

Coûte que coûte, père... vous avez eu là un mot qui me fait plaisir... je suis content de vous voir dans ces idées-là, et j' crois savoir ce qu'il faudrait.

LEFÈVRE, inquiet.

C'est-il de l'argent?

JÉROME, doucement.

Non.

LEFÈVRE, plus inquiet.

Qu'est-ce que c'est donc?

JÉROME.

Ça me fait de la peine de vous le dire.

LEFÈVRE.

Dis toujours.

JÉROME, cherchant à se donner de l'assurance.

Eh bien! papa, voilà! quand on est dans un endroit qu'on ne doit pas être, et oùs qu'on peut faire préjudice à un quelqu'un, on tire ses guêtres, bonsoir les voisins! et on s'en va dans d'autres départements.

LEFÈVRE.

Pourquoi donc que tu me dis ça, petit?

JÉROME.

Je vous dis ça, parce que j'ai une idée dans ma tête... de voyager...

LEFÈVRE, surpris.

De voyager?

JÉROME, vivement.

Et vous aussi!

LEFÈVRE.

Moi! jamais je n'y ai pensé... M'en aller!

JÉROME.

Oui, oui, oui... et oui!

LEFÈVRE.

Et où veux-tu donc que je retrouve tout ce que je laisserais ici, mes vieux amis, le père Poupard, le père Aubry, et tous les autres... et ma petite partie de tous les soirs?...

JÉROME.

Père, écoutez! des amis, il y en a partout; et le loto, ça se joue dans les trois parties du monde. Une fois en province, voyez-vous, je me jette dans les boules de loto, vous aurez des quines à faire

frémir !... Il s'agit de rouler sa bosse vivement, pour le bonheur de Pierre.

LEFÈVRE, ému.

Partir ! ô mon Dieu ! et pourquoi ça ?

JÉROME.

Parce que... (avec résolution) parce que nous lui faisons déshonneur, quoi !

LEFÈVRE, vivement.

Nous ?...

JÉROME.

Oui, parce que lui et nous, voyez-vous, nous ne pouvons pas cadrer pour le monde... A côté de lui, voyez-vous, nous sommes comme qui dirait, un supposé, des nègres... papa !

LEFÈVRE, avec douleur.

Oui...

JÉROME.

Et tant que nous serons ici présents, son mariage ne se fera pas... voilà la chose !

LEFÈVRE, avec douleur et simplicité.

Je m'en doutais, je n'avais pas osé le dire !... (A Jérôme ; très-ému.) Eh bien !... eh bien !... si ça peut lui être utile de ne plus me voir, je m'en irai, il ne me verra plus !

JÉROME, cherchant à le consoler.

Ne plus vous voir !... Oh ! père, c'est pas là son idée ; car il vous aime... oui, oui, il vous aime, et même qu'il vous chérit, et d'autant plus qu'il vous aime, d'autant plus que vous devez vous en aller.

LEFÈVRE.

Mais lui, crois-tu qu'il voudra que je m'en aille ?

JÉROME.

Est-ce qu'il faut lui en parler? (Avec force.) Est-ce que vous êtes son vassal? Est-ce qu'un père a de besoin de consulter son garçon pour faire à son idée?

LEFÈVRE.

C'est vrai!

JÉROME.

Non, c'est nous, quoi! c'est nous qui veulent s'en aller; c'est pour nous, rien que pour nous, comme des vrais égoïstes que nous sommes; ça nous arrange, ça nous fait plaisir à tous deux! v'là la raison pourquoi; il n'y en a pas d'autre.

LEFÈVRE.

C'est juste, j'agirai en conséquence. (On entend la ritournelle de l'air suivant.) Qu'est-ce que j'entends donc?

JÉROME, qui a remonté la scène.

Dieu me pardonne! ce sont nos voisins les électeurs qui reviennent de la boutique.

SCÈNE XIV

LOUISE, *venant de la gauche;* JÉROME, LEFÈVRE, DUMOULIN, POUPARD, HOMMES *et* FEMMES *venant du fond; les voisins et les voisines sont répartis à droite et à gauche de la scène*

POUPARD et LE CHOEUR.

AIR : *Hardi coureur* (du *Lorgnon*).

Il est nommé, (*bis*.)
Grande nouvell' que chacun d'nous apporte :
C'est votre candidat qui l'emporte,
De Dumoulin le nom est proclamé.

LEFÈVRE ET JÉROME.

Nommé? qui donc?

POUPARD.

M. Dumoulin! et il vient lui-même vous en remercier.

LEFÈVRE, avec étonnement.

Moi?

POUPARD.

Tenez, le voilà!

DUMOULIN, entrant vivement.

Monsieur Lefèvre, je viens vous témoigner combien je suis touché de l'appui que vous m'avez prêté, vous et M. Jérôme, dans ma candidature.

JÉROME, surpris.

Nous?... tiens!

LEFÈVRE.

Nous n'avons pas bougé, et je ne savais pas..

DUMOULIN.

Je le sais, moi... la généreuse conduite que vous avez tenue en sollicitant pour moi les suffrages des électeurs...

LEFÈVRE.

En v'là une bonne! je vous répète que nous n'avons rien fait.

DUMOULIN.

Mais qui donc a pu en votre nom?...

JÉROME.

Pardine? faut-il le demander?... c'est Pierre.

POUPARD, à Dumoulin.

Certainement qu'il vous a donné un fier coup d'épaule!

DUMOULIN.

Après ce qui s'était passé... c'est à lui que je devrais mon succès?

JÉROME.

Il n'y a pas de doute.

LEFÈVRE.

C'est lui qu'il faut remercier. Mais pourquoi n'est-il pas ici?

LOUISE.

Il ne veut plus y reparaître.

LEFÈVRE ET JÉROME.

Comment?

LOUISE.

Il n'a pu supporter l'idée de vous avoir offensé... il part, il quitte la France!

TOUS.

Il part!

JÉROME, désolé.

Allons! il ne manquait plus que ça!

ALFRED, derrière la scène.

Non, te dis-je, je ne le souffrirai pas.

FRÉDÉRIC, de même.

Laisse-moi, je t'en prie!

JÉROME, vivement.

C'est sa voix que j'ai entendue! c'est lui, j'en suis sûr. (Il court vers le fond du théâtre en appelant :) Pierre! Pierre! (Il ouvre la porte du fond.) Le voilà!

Mouvement de Lefèvre, qui va s'élancer vers le fond, lorsque Frédéric paraît, amené par Jérôme et par Alfred. Lefèvre se retourne vivement avec confusion, et n'ose regarder Frédéric, qui s'est arrêté un peu au fond, tenu à gauche par Jérôme, à droite par Alfred.

SCÈNE XV

LOUISE, LEFÈVRE; *plus haut, au fond, et un peu à droite, formant un groupe*, JÉROME, *tenant par le bras droit* FRÉDÉRIC, ALFRED, *tenant la main gauche de Frédéric; plus à droite, mêlé aux voisins*, POUPARD; *sur le devant de la scène*, DUMOULIN, VOISINS *et* VOISINES *qui sont rangés sur les côtés du théâtre.*

LEFÈVRE, avec émotion et sans oser se retourner.

Lui!

JÉROME, s'avançant vers Lefèvre.

Voyons, père, est-ce que vous n'avez rien à lui dire, au petit?

Lefèvre sanglote.

AIR *de la Folle* (fragment).

Voyons, père, parlez.

LOUISE.

Mais il pleure, je croi.

LEFÈVRE, sanglotant.

Je voudrais... je ne puis!... ah! c'est plus fort que moi!

JÉROME, revenant à Frédéric, et lui montrant leur père.

Mon frère, mon ami, ne crains plus sa colère...

LEFÈVRE, à part.

Je n'os' le regarder!

JÉROME, auprès de Frédéric.

Vous vous taisez, mon père!
Quand un mot, sur vot' cœur, pourrait le ramener!

LEFÈVRE, pleurant, se retournant lentement et s'avançant vers Frédéric qui suit avec anxiété les mouvements de Lefèvre.

O Pierre, ô mon enfant!... veux-tu me pardonner?...

FRÉDÉRIC, se jetant avec joie et émotion dans les bras de Lefèvre.

O mon père! ô mon père!

Mouvement général de satisfaction.

JÉROME, au comble de la joie, pendant que Frédéric et Lefèvre se tiennent embrassés.

Ils sont raccommodés, Louise... ça y est pour de vrai! (S'essuyant les yeux.) Ah! que c'est bête de pleurer quand on est si content que ça!

DUMOULIN, à Frédéric, avec franchise.

Monsieur, j'ai eu envers vous des torts...

FRÉDÉRIC, avec dignité.

Je ne m'en souviens plus, Monsieur.

DUMOULIN.

Et moi, je ne demande qu'à pouvoir les réparer.

JÉROME, à part.

Compris, vieux! (A mi-voix à Lefèvre.) V'là le moment de tirer notre révérence!

LEFÈVRE, à Frédéric, en cherchant à rire pour se donner de l'assurance.

Mon garçon, tu ne sais pas?... nous partons demain pour la Beauce.

FRÉDÉRIC ET DUMOULIN.

Qu'entends-je?

LEFÈVRE, de même.

C'est une idée que nous avons eue à nous deux Jérôme.

JÉROME, de même.

Oui, à nous deux!... chacun la moitié!... ça m'ennuie de travailler... papa aussi, et alors...

DUMOULIN, à part.

Très-bien!

FRÉDÉRIC.

Non, c'est impossible! vous ne pouvez renoncer

ainsi à vos vieux amis, à vos habitudes de soixante années...

JÉROME, à Lefèvre, à demi-voix et le poussant.

Tenez bon, papa! tenez ferme!

LEFÈVRE, à Frédéric, se rebiffant.

Et si j'aime la bonne air, moi! si je veux respirer la bonne air! si je veux planter mes choux et voir la verdure champêtre, tu ne peux pas m'en empêcher!

JÉROME, vivement.

Et parce qu'on se retire en Beauce, et que toi, tu restes à Paris, on est donc séparés pour la vie? On n'a donc plus de rapports les uns pour les autres? Le cœur est donc annulé? La Beauce est donc la Chine depuis peu?... Dis, Pierre?... dis, Pierre?

FRÉDÉRIC.

Tout cela est donc bien sérieux?

JÉROME.

Oui, oui, ça l'est.

Assentiment de Lefèvre.

DUMOULIN, à Lefèvre.

J'espère du moins qu'en partant vous donnerez votre consentement au mariage de votre fils.

LEFÈVRE, avec joie.

Avec mamzelle Dumoulin?

FRÉDÉRIC, au comble du bonheur.

Il se pourrait! Ah! Monsieur... ah! mon père! comment vous témoigner ma joie?

LEFÈVRE.

Bien, mon garçon.

JÉROME.

Sois heureux, mon vieux!

LEFÈVRE, à Jérôme, avec gaieté.

Et toi aussi, car (montrant Louise) je te ménage une bonne surprise... (Avec malice.) N'est-ce pas, Louise?

JÉROME, délirant de surprise et de joie.

Quoi! quoi! quoi! Louise... elle consent! (A Louise.) C'est pas une farce de fumiste?

LOUISE.

Non, mon cousin.

JÉROME, après un grand éclat de joie.

A nous les délices champêtres!... à nous la Beauce!... Plus fumiste! plus fumiste... rentier, nom d'un pétard! et propriétaire à mort! Je vas me laisser pousser des barbiches; je fumerai des cigares d'un prix exorbitant, les mains dans les poches, nous deux, mon épouse... Eh! allez donc! je vas devenir un drôle de pistolet!... Et l'éducation! je vas-t-y en faire donner à mes enfants, quand j'en aurai (changeant de ton) et j'en aurai, Louise! Je veux qu'ils sachent lire, écrire et calculer... comme des baromètres! pour pouvoir en faire des notaires... ou des fumistes, à leur choix.

CHOEUR FINAL.

AIR : *Chœur de Lucie de Lammermoor.*

Célébrons une double fête
Que l'hymen prépare en ces lieux :
Pour vos fils quel bonheur s'apprête !
Cet instant comble tous nos vœux.

JÉROME, au public, d'un ton confidentiel.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Sur c' qu'on doit fair' de ses enfants,
Si la question reste indécise,

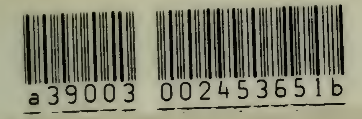
Moi, j'ai là-d'sus mes sentiments ;
l faut, Messieurs, que j' vous les dise :
Dans la carrière de savant,
De jurisconsulte ou d'artiste,
Pour les diriger joliment,
C'est de les conduir' très-souvent...
Voir *La Famille du Fumiste.*

FIN DE LA FAMILLE DU FUMISTE.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.


a39003 002453651b



